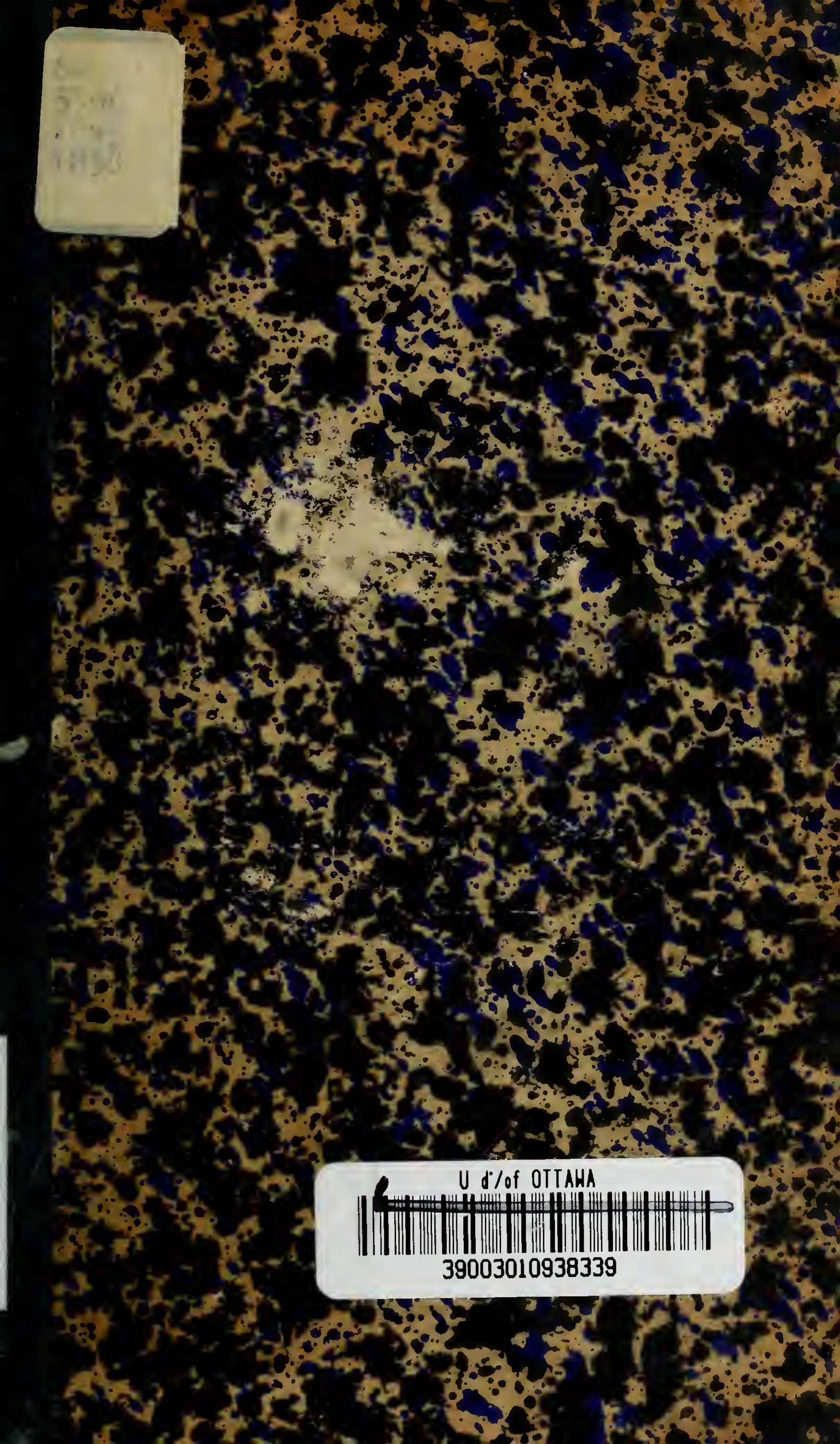
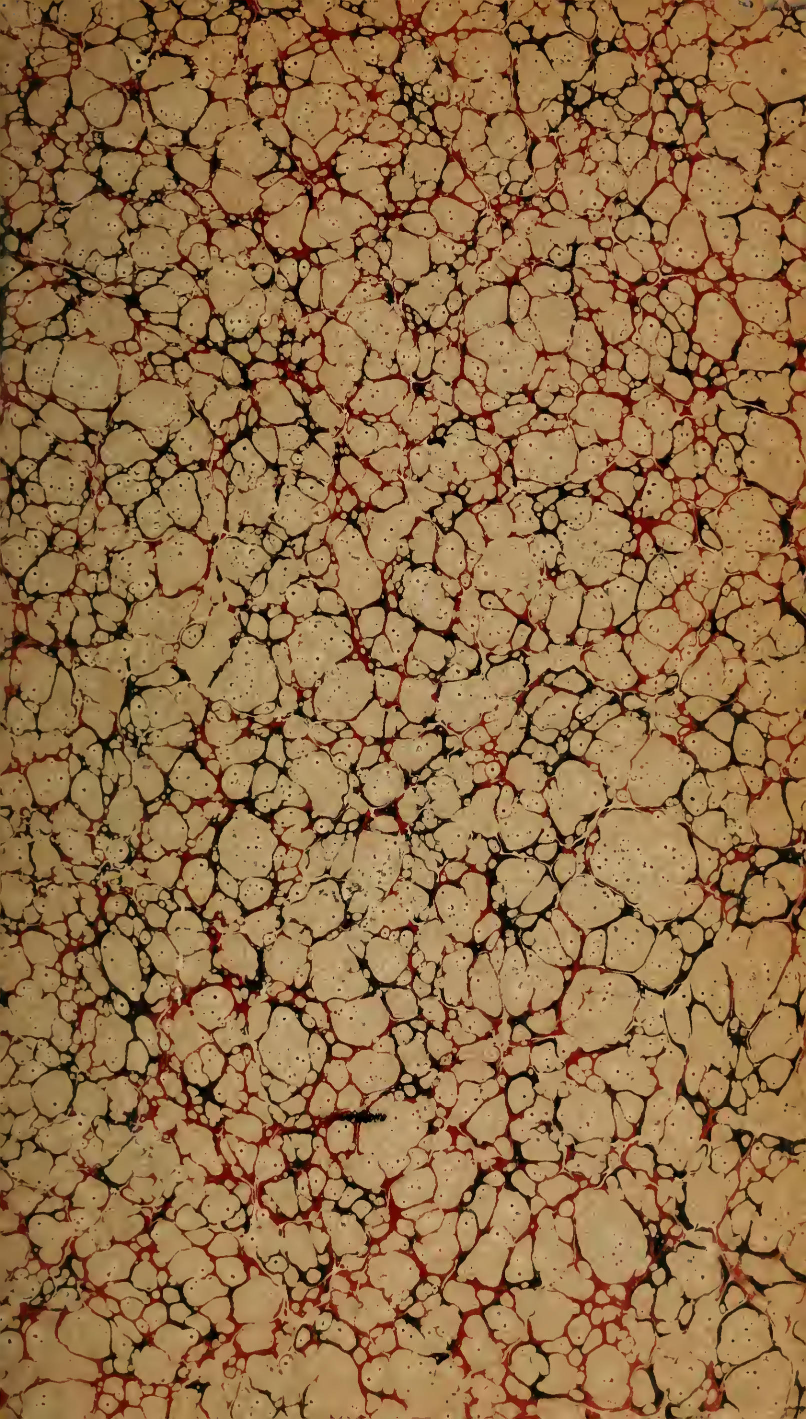

U d'/of OTTAWA
39003010938339



ÉTUDES

SUR L'ÉLOQUENCE SACRÉE.



Toulouse, Imp. de J.-B. Paya.

ÉTUDES

SUR

L'ÉLOQUENCE SACRÉE,

CONTENANT

LES CHEFS-D'ŒUVRES D'ÉLOQUENCE

DES PERES LATINS,

AVEC

Des Analyses et des Observations critiques et Littéraires ;

PAR

M. C. M. A. Pujol,

Ancien professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.





J.-B. PAYA, LIBRAIRE-EDITEUR.

Toulouse,	Paris,
RUE CROIX-BARAGNON, 9.	RUE DE SEINE, F. S. G., 6 BIS.
Hôtel Castellane.	Hôtel Mirabeau.

1838.

P

PRÉFACE.

Rien n'est plus célèbre dans la littérature ancienne que l'éloquence des Pères de l'Église ; et cependant rien n'est moins connu du jeune littérateur, que leurs ouvrages éloquents. On lui en a parlé souvent dans l'enseignement public des Belles-Lettres : il en a rencontré souvent de magnifiques éloges dans le cours de ses lectures. Fénélon, dans ses dialogues sur l'éloquence, les lui a montrés comme des écrivains du premier ordre, des hommes de génie, des rivaux de Démosthène et de Cicéron : il les a vus caractérisés par la Bruyère avec la justesse, la précision et l'énergie de style qui distinguent cet écrivain : Rollin lui en a donné une haute idée par de sages réflexions et par quelques exemples heureusement choisis dans le *Traité des Études :* de nos jours, enfin, l'auteur du génie du Christianisme a su les peindre à ses yeux des couleurs les plus brillantes. Des témoignages si respectables ont dû naturellement faire impression sur son esprit : il a dû sentir qu'il y avait dans ses études une grande lacune à remplir ; que cette antiquité, dont il a fait ses délices, ne se bornait pas aux auteurs qu'on est convenu d'appeler classiques, et qu'il existe encore une autre littérature ancienne, qui lui est inconnue, mais qui n'est pas moins digne de fixer son attention.

En effet, quand les talens parurent s'éteindre dans le monde païen, le Christianisme vint ouvrir une route

nouvelle au génie oratoire ; et tandis que les lettres profanes ne comptaient plus un écrivain digne du nom d'orateur, l'Église admirait dans l'éloquence des Pères ces traits élevés, cette majesté, cette force à laquelle il n'a manqué, chez les latins, qu'un meilleur siècle sous le rapport du langage et du goût. La religion a ressuscité le plus beau des arts qui honorent l'esprit humain : la chaire a remplacé la tribune. Les causes étant les mêmes, le succès a dû être et a été semblable. La chaire a réuni tous les avantages que l'antiquité se vantait de posséder dans les délibérations publiques, de grandes assemblées, des questions du plus haut intérêt, la liberté nécessaire à l'orateur, et cette autorité qu'il n'avait pas à Rome et dans Athènes, l'autorité dont l'investit un sacerdoce auguste, qui d'un simple mortel fait à nos yeux le ministre, l'organe et le représentant de la Divinité.

Mais ce n'est pas seulement dans le discours oratoire que les Pères sont éloquens; leurs ouvrages si nombreux et si variés nous offrent à tout moment des passages que, sous le rapport du talent, les siècles de Périclés et d'Auguste n'auraient pas désavoués. Ce sont pour l'ordinaire des questions capables d'intéresser tout homme instruit. Écrivains savans et profonds, ils ont fait servir à la défense de la religion les vastes connaissances qu'ils avaient acquises, la philosophie, la politique, la littérature, toutes les sciences cultivées de leur temps. Souvent l'histoire de leur vie se mêle aux événemens publics de leur époque, et tient à tout ce qu'il y a de plus important dans l'histoire contemporaine.

Le genre de leurs compositions, les routes nouvelles que leur génie créateur a frayées, leur manière, leur caractère propre sont autant de sources d'instruction qui ne peuvent tourner qu'au profit de l'esprit humain. Leurs défauts mêmes ne seront pas sans utilité pour celui dont le goût est déjà formé. Si le charme du style fait que nous pardonnons aux classiques anciens, leurs faux systèmes et jusqu'à l'extravagance de leur mythologie, pourrions-nous être insensibles au mérite réuni des choses et de la diction dans les beaux endroits, que présentent les écrits des Pères de l'Église ?

La jeunesse studieuse pourrait donc se plaindre avec raison, qu'en l'initiant à l'étude des Belles-Lettres, on néglige entièrement les premiers modéles de l'éloquence sacrée ; mais ce n'est pas à ceux qui l'instruisent qu'on en doit imputer la faute. Il n'existe point de livres élémentaires pour cette partie ; et les ouvrages entiers, si volumineux, si peu proportionnés à la capacité des jeunes gens, ne peuvent être mis entre leurs mains. Un choix fait avec goût suffirait à la jeunesse. On rassemblerait dans un livre d'une médiocre étendue ce qu'ils offrent de plus remarquable et de plus intéressant. De courtes notices exposeraient le sujet des passages détachés ; et l'analyse des principaux ouvrages en tracerait le plan général et tout l'ensemble. Le portrait des auteurs ferait connaître les qualités qui les distinguent au jugement des meilleurs critiques.

Tel est le livre qui manque jusqu'à ce jour au complément des études littéraires. Celui que nous offrons au public est un premier essai de ce genre. Le champ

est si vaste que, même en nous bornant aux Pères latins, nous n'avons pu que glaner au lieu de moissonner. Plusieurs volumes suffiraient à peine si nous voulions donner à ce recueil toute l'étendue dont il est susceptible; mais notre but principal serait atteint, si la lecture de nos extraits inspirait aux jeunes gens le désir d'étendre des connaissances si utiles et si belles.

ÉTUDES

SUR L'ÉLOQUENCE SACRÉE

PREMIÈRE PARTIE. — CONTENANT LES

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ELOQUENCE

DES PÈRES LATINS.

APOLOGISTES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Le Christianisme eut à combattre dans les trois premiers siècles un adversaire aussi dangereux que les tyrans, la philosophie païenne. Ce fut aussi contre ses attaques que les premiers défenseurs de la foi dirigèrent tous leurs efforts. Origène, Clément d'Alexandrie, Lactance et bien d'autres se signalèrent dans cette lutte par des ouvrages étendus, solides, pleins d'érudition et quelque fois éloquens. Mais un philosophe chrétien, dont on ne connaît plus que le nom Hermias,

a mérité de prendre place à côté de ces noms illustres par un ouvrage à la vérité fort court, mais tout-à-fait neuf, ingénieux et piquant. Comme il avait étudié à fond les systèmes des différentes écoles de la Grèce, il lui fut aisé de voir que de cet ensemble de doctrines, il ne résultait qu'un vrai chaos où les notions se combattaient, les opinions et les hypothèses se renversaient avec la même facilité qu'on les avait élevées. Laissant donc à d'autres le travail d'une réfutation sérieuse, dans une question qui n'a pas de fin, il n'en saisit que le côté ridicule, et avec l'arme légère de la plaisanterie attaquant les philosophes l'un après l'autre, il les fait tous passer en revue, les détruit l'un par l'autre; véritable scène comique où leurs vaines imaginations sont livrées au mépris qu'elles méritent. Nous verrons bientôt quelle utile instruction est cachée sous ce badinage apparent. Ecoutons d'abord notre nouveau Lucien.

« Saint-Paul dans son *Épître aux Corinthiens* taxe de folie la sagesse du siècle; et le jugement qu'il en porte n'a rien que d'incontestable. Il faut, à mon avis, remonter jusqu'à l'apostasie des anges rebelles, pour trouver la cause des contrariétés et des oppositions de sentimens qui divisent nos philosophes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme : Démocrite vous répond que c'est un feu; les stoïciens, une substance aérienne; d'autres, une intelligence; Héraclite, le mouvement. Tantôt on vous dira que c'est un souffle, une émanation des astres; avec Pythagore, un nombre moteur, une monade; avec Hippon, une eau génitale; avec Dinarque, une harmonie. Ceux-ci l'appellent du sang; ceux-là un esprit. Vingt autres définitions semblables. O ciel! que de contradictions, que de rêveries! Et tous ces sophistes, tous ces philosophes, vous les voyez bien plus ardens à disputer entr'eux qu'à travailler a la découverte de la vérité.

» Passe encore qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de l'âme; sont-ils plus d'accord sur le reste? Par exemple sur ses propriétés. Les uns font consister son plaisir dans le bien; d'autres dans le mal, un troisième parti à être ni bien ni mal. Quant à sa nature, « Elle est immortelle, » dit l'un. « Non, dit l'autre, elle est condamnée à mourir. » Selon celui-ci, elle subsistera pendant quelque temps; selon celui-là, elle passe dans le corps d'une bête. « Oui, dit un autre, mais non pour y rester; ce sera pour y subir trois trasmigrations diverses. » Il en est qui fixent sa durée à mille ans. Bonnes gens, qui ne sauraient prolonger leur propre existence par-delà cent ans, et qui promettent à

d'autres des milliers d'années! Quel nom donner à ces opinions? Est-ce chimère, démence, absurdité, ou plutôt tout cela à la fois? Si ce qu'ils nous débitent est la vérité, qu'ils tiennent donc le même langage; que l'un approuve ce que l'autre avance, et dans ce cas, messieurs, je serai volontiers de votre avis: mais quand on les voit se partager sur la nature de l'âme, la mettre en pièces; le moyen de supporter une dissidence aussi révoltante?

» Que suis-je donc, au dire de ces docteurs? Celui-ci me fait immortel; quel bonheur? Celui-là, mortel; quel sujet d'affliction! Un autre me fait résoudre en atomes indivisibles; me voilà eau, me voilà air, me voilà feu: bientôt après je ne suis plus ni eau, ni air, ni feu, mais je deviens bête fauve ou poisson; je suis de la famille des thons et des dauphins. Que je vienne à m'examiner, j'ai peur de moi-même; je ne sais plus de quel nom m'appeler, homme ou chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon ou chimère, tant il plaît à messieurs les philosophes de me faire subir de métamorphoses diverses. Transformé dans toutes les bêtes du monde, bêtes de terre, d'eau, d'air bêtes de formes différentes, bêtes sauvages ou domestiques, muettes ou bruyantes, intelligentes ou brutes, je nage, je vole, je m'enlève dans les airs, je rampe, je cours, je repose; et puis, voici encore Empédocle qui vient me faire plante.

» Que si nos philosophes s'entendent si peu les uns avec les autres quant à la nature de l'âme, bien moins encore m'apprendront-ils ce que c'est que les dieux, ce que c'est que le monde. Sont-ce là des esprits forts, ou plutôt ne sont ils pas faibles à l'excès? Car enfin puisqu'ils ignorent jusqu'à la nature de l'âme, connaîtront-ils mieux l'essence divine? Leur propre corps est pour eux une énigme, pénétreront-ils mieux le mystère de la nature et le secret de l'organisation des êtres? Sur tout cela pas plus d'accord entre eux. Que j'aille à l'école d'Anaxagore: « Il y a, me dit-on, une intelligence qui est le principe de tout, qui gouverne tout, qui appelle l'ordre au sein du chaos, maintient l'harmonie au sein des élémens, imprime le mouvement à la matière immobile, revêt de ses ornemens la nature qui n'en avait aucun.

Voilà du moins un philosophe dont je suis satisfait; voilà le système qu'il me faut, quand, Mélissus et Parménide se jetant à la traverse, ce dernier, avec son style poétique, me dit que tout ce qui existe est un, éternel, infini, immobile, homogène dans toutes ses parties. A quoi m'en tenir? Parménide détrône Anaxagore; je m'en tiendrai donc à Parménide, et me voici rangé sous sa bannière lorsque Anaximène, enflant sa voix, me crie de toutes ses forces: « Tout ce qui est, n'est que de l'air; condensé, il devient eau; raréfié, c'est la matière éthérée, le feu; rendu à sa nature, il redevient matière fluide. » Bon pour cette doctrine-là; Anaximène sera mon maître. Mais Empédocle, le visage enflammé, « Vous n'y entendez rien, s'est-il écrié du haut de l'Etna. Les principes de toutes choses sont la discorde et l'union: l'une rassemble, l'autre rapproche, et c'est de leur opposition que tout prend son origine. Par le mot *tout* je comprends ce qui est semblable et ce qui est dissemblable, ce qui est infini et ce qui

est fini, ce qui est éternel et ce qui a commencé. » Courage, Empédocle! je m'attache à vous, je vous suis jusqu'au sommet de l'Etna. « Arrêtez! me dit Protagoras se précipitant sur mes pas. Le terme, la mesure de toutes choses, c'est l'homme; les choses, c'est ce qui tombe sous le sens; ce qui n'y tombe pas, n'existe pas même dans les idées et dans les formes de la substance et de la nature. » Je suis enchanté de Protagoras: tout ou presque tout est pour l'homme, et se rapporte à l'homme: un tel système caresse agréablement mon orgueil. D'autre part survient Thalès qui m'apporte la vérité: « C'est l'eau qui est le principe de tout; tout est composé d'eau, et se réduit en eau; la terre même nage dans les eaux. » Thalès est le plus ancien des philosophes de l'Ionie: rien qui puisse prévaloir contre une telle autorité. Pourtant, son compatriote Anaximandre soutient qu'elle a un principe antérieur, à savoir le mouvement éternel, par qui tout naît et tout se détruit: c'est donc à ce dernier qu'il faut ajouter foi. Mais comment échapper à la célébrité d'Archélaüs, qui démontre que l'universalité des choses provient du chaud et du froid? Toutefois un contradicteur s'élève; c'est Platon. Il étale la pompe de son langage, pour nous apprendre que les principes de toutes choses, ce sont Dieu, la matière et l'idée. Me voilà convaincu, le moyen de ne pas en croire un philosophe qui fait marcher son Jupiter sur un char de triomphe? Cependant son disciple Aristote, jaloux de la gloire de son maître, vient à la charge, établissant deux autres principes qu'il nomme l'actif et le passif: l'actif, ou l'éther, incapable de rien recevoir d'aucune cause; le passif, qui se partage en quatre qualités, le sec, l'humide, le chaud et le froid, de qui le mélange et la fusion réciproque entretiennent la perpétuelle succession des êtres.

» Mais je n'en puis plus à force d'être balloté et secoué par le flux et reflux d'opinions et de systèmes: en conséquence je me range du parti d'Aristote, pour m'en tenir enfin à quelque chose, quand voilà encore de nouvelles agitations qui me viennent de la part de philosophes qui ont sur Aristote le droit d'aînesse. C'est Phérécyde, qui donne pour principes Jupiter, Tellus et Saturne: « Jupiter, c'est l'air; Tellus, la terre; Saturne, le temps: l'air produit, la terre reçoit, le temps donne la naissance. » C'est Leucippe, qui traite tout cela de rêveries, établissant pour principes les infinis, les immobiles et les plus petits: « Les parties les plus subtiles s'élèvent et forment l'air et le feu: les parties les plus crasses occupent les régions inférieures, et forment la terre et les eaux. Jusqu'à quand prendrai-je les leçons de pareils maîtres, pour n'y rien apprendre de vrai? Peut-être qu'à la fin Démocrite me mettra sur la voie. Je l'écoute: « Les principes des choses sont ce qui est et ce qui n'est pas: ce qui est, c'est le plein; ce qui n'est pas, c'est le vide; et c'est dans le vide que le plein fait tout, par les changemens qu'il opère dans la matière, et par la figure qu'il leur donne. » Je pourrais consentir à croire Démocrite et rire avec lui, si le pleureur Héraclite ne venait me dire à son tour: « C'est le feu qui est la première cause, par ces deux qualités de rareté et de densité, dont l'une agit, l'autre reçoit, l'une réunit, et l'autre divise. »

» Pour le coup, en voilà assez ; la fumée de tant d'extravagances me monte à la tête. Mais Epicure vient me demander grâce pour son beau système des atomes et du vide : avec ses atomes tout s'explique ; la multiplicité et la variété de leurs combinaisons suffit pour la génération et la réproduction des êtres. Je n'ai rien à vous répondre, bon Epicure, si ce n'était que Cléanthe, mettant la tête hors de son puits, se moque de vos atomes. Il soutient, lui, qu'il n'y a que deux principes de toutes choses, Dieu et la matière ; que la terre se change en eau, l'eau en air ; que le feu gagne la terre ; que l'âme du monde pénètre et circule partout ; que chacun de nous est une portion de cette âme universelle. A travers cette nuée de philosophes perce un nouvel essaim de docteurs venus d'Afrique ; Carnéade et Clitomaque, escortés de leurs nombreux sectateurs, ne parlent qu'avec mépris de tout ce qui les a précédés. Selon eux, il n'y a qu'obscurités impénétrables ; pas une vérité qui n'ait son alliage d'erreur et de mensonge. — A quoi bon perdre le temps à d'aussi laborieuses recherches, pour n'apprendre que ce qu'il faudra désapprendre bientôt? Car enfin, s'il n'y a rien qui soit accessible à l'intelligence, si la vérité n'est nulle part sur la terre, cette philosophie si vantée ne saisit que des ombres, et la science n'est qu'un mot.

« Parlerons-nous de la vieille bande des graves et taciturnes pythagoriciens ? Ils nous annoncent une philosophie aussi enveloppée que les mystères de Cérès. Leur grand cheval de bataille, c'est *Le maître l'a dit.* Après quoi ils s'expliquent ainsi : « Le principe de tout, c'est la monade, c'est-à-dire l'unité, et les différentes figures ou différens nombres de monades font les élémens. » C'est de ces élémens que les pythagoriciens font connaître la nature, la forme, la mesure ; ils savent à point nommé quel est le nombre des triangles rectangles et des équilatéraux dont chacun des élémens est composé. Ils vous apprennent que le feu est d'une figure pyramidale, l'air octogone, l'eau un solide, de vingt côtés, la terre un cube ; et c'est de cette manière que Pythagore compose et mesure tout l'univers.

» A la voix de l'oracle, je vais donc laisser là maison, patrie, famille. Plus de liens qui m'attachent à la terre ; je franchis les espaces de l'air, et, la toise à la main, je vais, à la suite de Pythagore, mesurer l'univers, à commencer par le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter en ait la pleine connaissance ; il faut que moi-même, esprit sublime, génie supérieur, je me transporte dans le ciel, que j'en parcoure l'étendue, autrement gare à Jupiter ! Dès que j'y serai parvenu et que j'en aurai donné des leçons à Jupiter lui-même, dès que je lui aurai appris combien il y a d'angles dans l'élément du feu, alors il me sera libre de descendre de la voûte éthérée, et, me résignant à vivre d'olives, de figues et de légumes, je m'enfonce dans les mers pour en mesurer l'étendue et la profondeur jusqu'à une toise, jusqu'à un pouce et moins encore, et en rendre compte à Neptune, le souverain des mers. Un jour me suffit pour prendre toutes les dimensions de la terre ; je suis bien sûr de ne pas me tromper même d'une once : je saurai, à n'en pouvoir douter, le nombre des étoiles qui brillent au firmament, des animaux

qui peuplent le monde, des poissons qui nagent dans les eaux. Je mettrai, par la force de mon génie, l'univers tout entier dans une balance; je saurai sans beaucoup d'efforts ce qu'il pèse; me voilà, grâce à mes sublimes contemplations, maître souverain de l'univers.

» Par malheur, Epicure, du plus loin qu'il m'aperçoit, « Mon ami, s'est-il écrié, vous n'êtes pas au bout; vous n'avez fait encore que mesurer un seul monde; il vous en reste des milliers à parcourir, et bien plus étendus. » Réduit à voyager par de nouveaux cieux et par d'autres mondes multipliés à l'infini, je me remets en route, muni de quelques provisions. J'atteins les bornes de l'océan; j'entre dans un nouveau monde comme dans une autre cité, puis dans un troisième, dans un quatrième, sans trouver de terme nulle part. — O esprit insatiable! es-tu bien convaincu à la fin que dans ce monde il n'y a qu'ignorance, ténèbres, conception faible, science mensongère, abîme sans fond? Est-ce qu'il n'y aurait rien de plus utile et de plus nécessaire? est-ce donc là ce qui fait le bonheur des villes et des sociétés?

» Philosophes raisonneurs, je vous présente cette légère esquisse de vos belles découvertes; soyez juges vous-mêmes: quels travers, quelles honteuses contradictions! Nul point d'appui, rien de fixe ni d'intelligible dans vos systèmes, rien qui repose sur l'évidence et sur la raison. »

Hermias pouvait-il mieux faire sentir la nécessité de la révélation qu'en signalant les erreurs prodigieuses où la philosophie est entraînée, lorsqu'elle s'abandonne à sa seule audace et à son aveugle témérité? Le Paganisme vient de nous offrir la preuve de ce grand égarement de l'esprit humain, et cette preuve est devenue bien plus frappante depuis que la philosophie moderne a prétendu marcher dans des voies nouvelles en combattant la révélation. Aussi le Christianisme, toujours aux prises avec cette superbe ennemie, trouve-t-il encore aujourd'hui dans ces étranges aberrations un argument de plus en faveur de sa cause.

Un écrivain judicieux, après avoir rapidement esquissé le tableau des divers systèmes philosophiques, dont on a fait tant de bruit dans les deux derniers siècles, ajoute avec beaucoup de vérité les réflexions suivantes: « Est-ce assez d'absurdités et de contradictions? Y a-t-il encore quelque folie nouvelle à imaginer? Espère-t-on bâtir quelque chose de plus solide sur cette terre sans consistance, lorsqu'après une

expérience de trois mille ans, on en est encore au point du départ, et que tout se réduit à donner de nouvelles formes à de vieilles erreurs ? Si cependant on veut choisir et se fixer à quelque chose, l'embarras n'est pas petit. Chaque système est donné pour incontestable, est étayé de savantes démonstrations ; chaque philosophe vous promet la vérité et vous explique doctement l'origine des choses : comment se décider entre le Lycée et le Portique, entre l'Académie ou l'École d'Épicure ? Idéalistes, rationalistes, dogmatistes, sceptiques, ils ont tous un droit égal a être écoutés et suivis : comment oser faire un choix et démêler le vrai à travers tant de disputes ? Faut-il donc désespérer de le trouver ? A Dieu ne plaise ! mais il fallait constater l'impuissance de la raison humaine, réduite à elle-même, et reconnaître qne c'est dans d'autres sources plus pures que les véritables origines du genre hnmain doivent être puisées.

TERTULLIEN.

De tous les Pères de l'Église qui ont écrit dans les deux premiers siècles, Tertullien est sans contredit le plus éloquent. Peu de qualités propres au grand orateur lui ont manqué ; mais il manquait lui-même de cette mesure qui n'appartient qu'au parfait orateur. C'était un génie ardent et fier, mais impétueux et outré ; une âme sensible, mais d'une sensibilité mélancolique et sombre ; une imagination qui peint avec force, mais une imagination africaine qui exagère les objets et ne donne pas toujours le temps de les

considérer avec attention. Penseur profond, il étonne, il étincelle ; mais souvent obscur et subtil, il faut qu'on le devine. *Son style est de fer*, disait Balzac, *mais il faut avouer que de ce fer il a forgé d'excellentes armes.* Soit dans l'attaque, soit dans la défense, sa dialectique a une véhémence irrésistible, une énergie terrassante. Tel est le jugement que tous les critiques ont porté d'un commun accord ; et l'auteur de la bibliothèque choisie des Pères n'a fait que recueillir leurs suffrages et leurs expressions, lorsqu'il a dit que les défauts de Tertullien tiennent à son pays autant qu'à son propre génie, et qu'ils sont rachetés par tant de beautés qu'ils ne nuisent pas à sa réputation. « Nous ne désavouerons pas, ajoute-t-il, que son style est dur à force de vigueur, obscur à force de précision, enflé même, si l'on veut, parce que l'idiôme qu'il parle, quelque riche qu'il soit, secondant mal la grandeur de sa pensée et la chaleur de son sentiment, il sort de la règle et de l'usage pour se créer un langage nouveau. »

Ses ouvrages sont nombreux et quelques uns vont nous fournir des traits de la plus belle éloquence. Bossuet, Fénélon, Bourdaloue avaient pour son génie une sorte de prédilection. Dans leur siècle, où le goût était sévère, on l'admira pour ses beautés ; le nôtre plus indulgent, plus familiarisé avec toutes les hardiesses de l'expression et de la pensée aimera jusqu'à ses défauts. Mais ni les beautés ni les défauts ne peuvent être bien sentis que dans l'original : Aucune traduction ne le rendra jamais qu'imparfaitement.

Apologétique de Tertullien.

C'est ici le premier, le plus célèbre de ses écrits, l'apologie des chrétiens accusés et calomniés dans leurs mœurs,

dans leur religion, dans leurs principes politiques. On leur imputait des crimes énormes, sans preuves, sans examen, sur des bruits populaires : on les accusait d'athéïsme parce qu'ils refusaient de prendre part au culte des faux dieux, on les regardait comme de mauvais citoyens parce qu'ils s'abstenaient de tous les actes superstitieux, de toutes les fonctions publiques, lorsqu'elles étaient infectées de quelque idolâtrie, on leur imputait, enfin, toutes les calamités, tous les événemens malheureux, comme à des êtres haïs des dieux et ennemis des hommes.

Tertullien entreprit de les justifier sur tous ces points dans cette courageuse apologie. On ne sait s'il la fit paraître à Rome ou à Carthage; mais il est certain qu'il la publia sous l'empereur Sévère vers la fin du second siècle, au fort même des plus sanglantes persécutions, et il ne craignit pas de l'adresser aux magistrats de l'empire. A peine eut-elle paru qu'on en vit les exemplaires se multiplier et se répandre dans toutes les provinces et au-delà des frontières de l'empire romain. L'effet qu'elle devoit produire ne put pas être l'ouvrage d'un moment; les esprits étaient trop préoccupés, les préjugés et les passions trop enracinés. Mais la lumière se répandait insensiblement : un écrit si solide devait dessiller tôt ou tard les yeux des plus aveuglés par leurs préventions. Les historiens assurent qu'il porta un coup mortel au Paganisme.

Quant à la conduite de l'ouvrage, il nous paraît que M. l'abbé Guillon l'a parfaitement jugée dans ce peu de mots. « La méthode, dit-il, en est régulière, la marche vive et pressante, les matières sagement graduées, les conséquences les plus décisives viennent toujours s'y enchaîner aux principes les plus lumineux, l'esprit, le bon sens, l'érudition s'y font remarquer également. L'imagination brillante de l'auteur fait à tout moment jaillir de sa pensée des ex-

pressions éclatantes, souvent des traits de génie qu'il devient difficile de transporter dans toute autre langue. »

Analyse et extraits de l'Apologétique de Tertullien.

Le défenseur du Christianisme ne pouvait pas débuter comme un suppliant qui tremble devant ses juges. Un ton plus noble et non moins pathétique convenait à une si belle cause, et Tertullien l'a saisi sans violer aucune bienséance; c'est, comme on l'a dit, celui d'un héros calme, mais sensible qui marche à la mort en bravant les supplices, mais en déplorant l'iniquité de ses juges. Voici cet exorde :

« Souverains magistrats de l'Empire,

» S'il ne vous est pas libre, sous les yeux de la multitude, de faire des informations exactes sur la vie des chrétiens, si la crainte ou le respect humain vous porte à vous écarter en cette seule occasion des régles de la justice, si la haine du nom chrétien, trop disposée à recevoir les délations domestiques, ferme les oreilles à toute défense judiciaire; que du moins la vérité confiée à cet écrit puisse parvenir jusqu'à vous. Elle ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne pas. Etrangère ici-bas, elle s'attend bien à y trouver des ennemis. Fille du ciel, c'est là qu'elle a son trône et son berceau, ses espérances, son crédit et son triomphe. Pour le présent, tout ce qu'elle demande, c'est de n'être pas condamnée sans être entendue. Qu'avez-vous à craindre pour vos lois, en lui permettant de se défendre, dans le siége de leur empire? Ne leur serait-il pas plus honorable de ne condamuer la vérité qu'après l'avoir entendue? Au lieu qu'en la condamnant sans l'entendre, outre la haine que votre injustice vous attire, vous donnez lieu de croire que vous ne pourriez plus la condamner si vous l'aviez entendue.

Avant d'entrer dans le fond de la question, avant de justifier les chrétiens, l'orateur remonte à la source de toutes les accusations, et fait voir qu'elles ont leur principe dans la haine et dans l'ignorance. En effet, telle était la haine du nom chrétien dans le paganisme que les lois interdisant toute information, toute discussion judiciaire, condamnaient les martyrs sur ce seul nom, comme si ce nom eut impliqué

l'aveu de tous les crimes qu'on leur imputait. L'injustice était criante. C'est ce qui frappe d'abord dans la cause du Christianisme persécuté, et c'est aussi par là que Tertullien commence son apologie. Nous allons voir quel avantage lui donnent ici la raison, le droit commun, la simple équité naturelle. Le parti qu'il en a tiré fait de ce morceau un des endroits les plus remarquables de son plaidoyer, par le talent qui a su unir aux mouvemens oratoires une logique serrée et pressante, et faire sentir tout ce que cette jurisprudence avait d'inique, d'odieux et de contradictoire.

« Le premier objet sur lequel nous appelerons vos regards, c'est l'injustice de la haine qui s'attache au nom chrétien ; injustice qui se manifeste et s'aggrave par l'ignorance même dont on voudrait la défendre. Car enfin, quoi de plus injuste que de haïr ce qu'on ne connaît pas? Fût-ce même quelque chose de haïssable en effet, il ne l'est qu'autant qu'on sait qu'il le mérite. Tant qu'on l'ignore; sur quoi justifier la haine qu'on lui porte? C'est par le fait plutôt que par le sentiment qu'il faut juger si la haine est légitime ou non. En haïssant parce que l'on ne connaît pas, qui empêche que la haine ne porte à faux? De là nous concluons, et que l'on ne nous connaît pas, tant que l'on nous persécute, et que l'on a tort de nous persécuter, tant que l'on ne nous connaît pas.

La preuve que l'on ne nous connaît pas (et cette ignorance dont on se prévaut est une injustice coupable), c'est que tous ceux qui ont commencé à nous haïr parce qu'ils ne nous connaissaient pas, du moment où ils apprennent ce que nous sommes renoncent à leurs préventions. C'est là ce qui nous donne nos chrétiens. Parce que l'on apprend à nous connaître, la haine se tourne contre ce que l'on était auparavant ; on ne craint plus de professer un titre que condamnait une haine aveugle. Et c'est là ce qui a formé cette société innombrable dont l'accroissement fait notre crime. « La ville est en état de siége; les campagnes, les îles, les châteaux, tout est plein de chrétiens. » Voilà le cri qui retentit de toutes parts. Vous en voyez de tout sexe, de tout âge, de toute condition, se ranger sous cette bannière ; quelle calamité! Et de celà même vous n'inférez pas qu'il y avait là quelque bien qui vous échappe! On s'interdit des soupçons plus équitables ; on ne songe pas à prendre une connaissance plus exacte. Il n'y a qu'ici que la curiosité soit morte. On aime à rester dans l'ignorance, là où d'ordinaire on est jaloux de connaître. On s'en tient à ses préventions, parce que c'est un parti pris de haïr.

On va me dire: « De ce qu'un grand nombre embrassent le christianisme il ne s'ensuit pas que ce soit un bien. Que de gens embrassent tous les jours le mal! Que de transfuges de la vertu ! »

Qui le conteste? Mais, de tous ceux que le vice entraîne, il n'en est pas un qui ose le faire passer pour la vertu. Pas une sorte de désordre à quoi la nature n'ait attaché un sentiment ou de crainte ou de honte. Tout malfaiteur appréhende d'être vu, tremble s'il est découvert, nie quand on le dénonce; mis à la question, ou n'avoue pas, ou n'avoue que par contrainte; condamné enfin, s'afflige et se désole, se fait le procès à lui-même; il s'en prend ou à la fatalité ou à son étoile.

Voit on rien de semblable dans un chrétien? Jamais il ne rougit, jamais il ne se répent que de ne l'avoir pas toujours été. Dénoncé comme tel, il s'en fait gloire; accusé, il ne se défend pas; interrogé, il est le premier à confesser qu'il l'est; condamné, il rend grâces. L'étrange sorte de mal que celle qui n'a aucun des caractères du mal, ni crainte, ni confusion, ni détours, ni repentir, ni regrets! Quelle espèce de crime que celui dont le prétendu coupable se réjouit, dont l'accusation fait tous ses vœux, dont le châtiment comble son bonheur? Appellerez-vous cela travers d'esprit dans le chrétien? Mais, de votre avis, vous ne les connaissez pas.

II. Quand vous auriez la certitude que nous sommes vraiment criminels, et au plus haut degré, pourquoi nous traitez-vous autrement que nos pareils, c'est-à-dire que les autres coupables, puisque là où le délit est le même, le châtiment doit l'être aussi? Que d'autres soient accusés des mêmes crimes qu'on nous suppose, ils ont le droit de se défendre, soit par eux-mêmes, soit par l'organe vénal d'un avocat. Ils sont libres de contester et de répliquer, parce que la loi défend de condamner personne sans l'entendre, sans qu'il se soit défendu. Les chrétiens sont les seuls à qui il soit interdit de parler pour justifier leur innocence, pour éclairer la vérité, et prévenir des arrêts iniques. Tout ce qu'on leur demande, pour servir la haine publique, c'est de faire l'aveu de leur nom; car, pour la preuve du crime, il n'en est pas question. Mais quand il s'agit de tout autre prévenu, il ne vous suffit pas, pour motiver un jugement, qu'il se soit déclaré lui-même homicide, sacrilége, incestueux, ennemi public (car ce sont là les beaux titres dont on nous honore): il vous faut de plus l'enquête rigoureuse des circonstances, de la qualité du fait, du lieu, du temps, de la manière; des témoins qui déposent, des complices qu'il peut avoir eu. Rien de tout cela dans la cause des chrétiens. Mais ne devrait-on pas également arracher de la bouche des chrétiens l'aveu des crimes qu'on leur impute si calomnieusement? Il faudrait vérifier combien d'enfans l'on a égorgés pour en savourer la chair; combien d'incestes déjà commis dans l'obscurité des nuits; le nombre de cuisiniers, de chiens dont on a emprunté le ministère. Quelle gloire pour le magistrat qui serait venu à bout de découvrir un chrétien signalé déjà par cent infanticides!

Au mépris de toutes ces précautions, il est défendu même d'informer contre nous. La preuve en est dans la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, à l'empereur Trajan. Après avoir condamné à mort plusieurs chrétiens, en avoir privé d'autres de leurs emplois, épouvanté de leur nombre, il finit par consulter ce prince sur la conduite qu'il avait à tenir à l'égard des autres. Il expose, dans cette lettre, que tout ce qu'il a découvert des assemblées secrètes des chrétiens, outre leur entêtement

à ne vouloir pas sacrifier, se réduit à ceci : qu'ils se réunissent avant le jour pour chanter des hymnes en l'honneur du Christ et de Dieu, et pour entretenir parmi eux une exacte discipline, tendant à éloigner l'homicide, l'adultère, la fraude, la trahison, et généralement tous les crimes. L'empereur répond qu'il ne faut pas les rechercher, mais les punir, quand ils seraient dénoncés. Etrange jurisprudence! monstrueuse contradiction! Si l'on ne doit point les rechercher, ils ne sont donc point coupables; si l'on doit les punir, ils sont donc criminels. Epargner et sévir à la fois, dissimuler et condamner! Pourquoi vous contredire aussi grossièrement? Si vous condamnez les chrétiens, pourquoi ne les recherchez-vous pas? et si vous ne les recherchez pas, pourquoi ne pas les absoudre? Il y a dans toutes les provinces des forces militaires en permanence pour donner la chasse aux voleurs. Contre les criminels de lèse-majesté et les ennemis publics tout citoyen est soldat; la surveillance et les informations s'étendent sur tout ce qui offre l'apparence de complicité et d'intelligence. Il n'y a que le chrétien qu'il soit défendu de rechercher. Mais le dénoncer, non; comme si la recherche pouvait amener autre chose que la dénonciation. Vous ne le condamnez quand on le dénonce, que parce que personne n'avait pensé à en faire la recherche; et s'il devient punissable, ce n'est point qu'il soit criminel, mais parce qu'il s'est laissé découvrir, quand on n'avait pas droit de le rechercher. Par suite, vous violez toutes les formes prescrites dans toutes procédures criminelles. Vous mettez les autres à la question, pour les faire avouer; les chrétiens, pour les contraindre à nier. Mais si c'était un crime, nous le nierions: et vous feriez bien d'employer des tortures pour nous forcer à l'avouer.

Direz-vous que, si vous n'allez pas aux informations contre nous, c'est parce que le nom seul de chrétien emporte avec soi la conviction de tous les crimes? Mais qu'un homicide avoue son crime, vous avez beau savoir ce que c'est que le meurtre commis par lui, vous n'en voulez pas moins connaître toutes les circonstances du délit. Votre injustice est encore plus criante de vouloir, lorsque le seul nom de chrétien nous présente à vos yeux comme chargés de crimes, nous obliger par la violence des tourmens à nier que nous le soyons, pour être déchargés de toutes les autres accusations qu'enferme ce seul nom. Apparemment que vous ne voudriez pas voir périr des hommes que vous regardez comme des monstres de crimes? Vous dites à ce chrétien réputé homicide et sacrilége : *Niez*. S'il persiste à se dire chrétien, vous le faites déchirer. Cependant vous ne dites point à un homicide : *Nie* ton crime; et vous n'ordonnez point qu'on déchire un sacrilége pendant qu'il avoue. Si donc vous n'en usez pas de même avec nous, tout en nous accusant de ces mêmes crimes, vous ne nous en croyez donc pas coupables? Vous nous déclarez donc innocens, puisque c'est par la seule raison de cette innocence que vous ne voulez pas que nous persévérions dans un aveu que vous vous sentez forcés de condamner, non par justice, mais par nécessité. Tel homme crie, *Je suis chrétien :* il dit ce qu'il est, et vous voulez entendre ce qu'il n'est pas. Assis sur vos tribunaux; pour obtenir des accusés la confession de la vérité, vous voulez nous contraindre nous seuls au monde de mentir. Vous demandez si je suis chrétien, je réponds que je le suis. Pourquoi user de

violence pour me forcer à dire le contraire? ne vouliez-vous que me corrompre? J'avoue, et vous me tourmentez : que feriez-vous si je niais? Que les autres nient, vous ne les croyez pas sur parole, nous, que nous venions à dire *Non*, on s'en contente.

Un tel renversement de choses doit vous faire craindre qu'il n'y ait quelque force secrète qui vous fait ainsi agir contre toutes les formes, contre la nature même des jugemens, contre les lois. Car, si je ne me trompe, les lois ordonnent de découvrir les coupables, non de les cacher; de les condamner quand ils ont avoué, et non point de les absoudre. Telle est l'intention exprimée par les décrets du sénat, par les édits des empereurs.

Le pouvoir dont vous êtes dépositaires n'a rien de tyrannique, il est réglé par les lois. Il n'appartient qu'aux tyrans d'employer les tortures comme peines. La loi ne les ordonne chez vous que comme supplément aux enquêtes. La rigueur n'en est légitime que jusqu'à l'aveu du coupable. S'il les prévient par la confession, elles n'ont plus d'objet : il ne reste plus qu'à prononcer, qu'à appliquer au délit la peine portée par la loi, non à l'y soustraire.

Il n'est pas un juge qui se montre jaloux d'absoudre un coupable; il ne lui est pas permis de le vouloir. Cela étant, il ne forcera personne à nier. Vous, au contraire, persuadés, dites-vous, que ce chrétien est souillé de tous les crimes; que c'est un conjuré contre les dieux et les empereurs, contre les lois et la morale, en un mot l'ennemi de la nature entière, vous le forcez à nier pour être à même de l'absoudre; autrement la chose est impossible. C'est là une violation manifeste de toutes les lois. Vous exigez donc qu'il nie ce qui fait son crime, pour le donner après comme innocent, malgré lui-même, malgré tout ce qui s'est passé.

Quel étrange aveuglement de ne pas voir que celui qui avoue de son propre mouvement mérite mieux d'être cru que celui qui ne désavoue que parce qu'on l'y contraint! Pouvez-vous compter sur un désaveu arraché de la sorte? Et le même homme qui vient de mentir à sa conscience, ne pourra-t-il pas, au sortir du tribunal, se moquer de son juge, en redevenant chrétien?

Il est donc évident que ce dont nous avons à nous justifier, ce n'est point d'aucun crime commis par nous, mais uniquement d'un nom qu'une jalousie de religion s'acharne à persécuter. On croit sur notre compte ce qui n'a jamais été prouvé; on ne veut pas aller aux informations, parce que l'on a peur de n'avoir point les preuves du mal que l'on aime à supposer. Une prévention envieuse est bien aise de se conserver le droit de condamner, sur une simple déclaration, un nom qu'il lui est plus facile d'accuser que de convaincre de crime. Et il est si vrai qu'on n'en veut qu'à notre nom, que quand nous le confessons on nous met à la torture, on nous traîne au supplice quand nous persistons; et si nous nions, l'on nous absout. Pourquoi vos procès-verbaux ne nous chargent-ils que du nom de chrétien, jamais du titre d'assassin, d'incestueux, atteint de quelqu'un de ces crimes dont vous savez bien que nous sommes incapables? Il n'y a que dans la cause des chrétiens que le mot seul de crime qui soulève votre délicatesse. Mais si le nom chrétien n'est celui d'au-

cun crime, n'est-ce pas le comble de la déraison qu'il suffise cependant pour nous rendre criminels?

III. Que dis-je? la haine que nos ennemis portent à ce nom les aveugle pour la plupart au point qu'ils ne sauraient dire du bien d'un chrétien sans y mêler la censure de son nom : L'honnête homme que Caïus c'est bien dommage qu'il soit chrétien. Un autre: un homme aussi sage que Lucius, s'être fait chrétien ! je n'en reviens pas. Et personne ne remarque que Caïus n'est honnête homme, ni Lucius un sage, que parce qu'ils sont chrétiens, ou qu'ils ne sont devenus chrétiens que parce qu'ils étaient vertueux. On loue ce que l'on sait, on blâme ce que l'on ne connaît pas ; et l'on flétrit l'un par l'autre, comme si la justice ne demandait pas de présumer de ce que l'on connaît en faveur de ce que l'on ignore, plutôt que de faire ce que l'on ne voit pas la mesure de ce que l'on voit. D'autres fois, en parlant de tels ou tels qui, avant de s'être convertis au christianisme, s'étaient signalés par une vie dissipée, dissolue, scandaleuse même, on cherche à les décrier par de satyriques rapprochemens qui tournent à leur éloge; tant la haine est maladroite! On dit : Voyez cette femme galante, ce jeune homme voluptueux, ce coureur de plaisirs, les voilà chrétiens. On ne voit pas que c'est faire à ce nom honneur de leur changement... Il est donc vrai que l'on hait un nom innocent dans des hommes irréprochables.

Qu'on cherche maintenant ce qu'il serait possible d'opposer à cette puissante argumentation. On n'imaginera rien que ce que les passions humaines ont trouvé tout simple de répondre, toutes les fois que le despotisme et l'arbitraire ont pris la place de l'équité; *il vous est défendu d'être chrétien.* Il n'y avait pas mieux à dire, sans doute; quelle réponse, cependant! « N'est-ce pas, s'écrie l'orateur, avec l'accent d'une juste indignation, n'est-ce pas avouer publiquement que vous usez de violence? n'est-ce pas déclarer votre tribunal tyrannique, puisque c'est dire que notre Religion est défendue parce que vous voulez qu'elle le soit, et non parce qu'en effet elle doit l'être? » ..... La loi, dites-vous, me défend d'être chrétien? Mais votre loi avait-elle le droit de me le défendre? votre loi n'a-t-elle pas pu se tromper? car elle est l'ouvrage de l'homme, et elle n'est pas descendue du ciel. Combien de fois le législateur, reconnaissant qu'il s'était trompé, n'est-il pas revenu sur son propre ouvrage? combien de lois ont été ré-

voquées par ce motif; et que de lois à réformer encore, dont vous ne connaissez pas le vice! car si la seule équité les doit conserver, on peut conclure que du moment où on en reconnait l'injustice on a droit de les révoquer. Doit-on leu r faire plus de grâce si, à l'injustice, elles joignent l'extravagance, comme celles qui ne sévissent que contre un nom? mais l'intention de la loi, dites-vous, est dirigée contre les actions. Pourquoi donc, à notre égard, s'arrête-t-elle au seul nom, tandis qu'elle ne condamne les autres que sur la preuve du fait? Je suis incestueux: pourquoi la loi n'informe-t-elle pas contre moi? j'ai égorgé un enfant: que ne me met-on à la question? j'ai manqué aux dieux, aux empereurs: pourquoi ne pas me permettre de me justifier, si je le puis? Il n'y a point de loi qui puisse défendre d'examiner les preuves du crime qu'elle condamne; il n'y a point de juge en droit de punir s'il ne sait que le crime a été commis; il n'y a point de citoyen qui soit tenu d'observer la loi, s'il ne peut savoir ce qu'elle punit. La loi devient suspecte, quand elle ne veut pas qu'on l'examine; criminelle, si elle commande une obéissance aveugle. »

J'ai resserré ce passage pour en faire mieux sentir la force, en retranchant quelques détails qui l'allongent sans intérêt pour nous. Au reste, on voit bien que Tertullien entend parler des lois relatives à la morale publique, et non de celles qu'on peut regarder comme des réglemens de police ou d'administration, et qui dépendent uniquemement de la volonté du législateur, quoique celles-là même supposent toujours un sage discernement des besoins et des intérêts de la société, Observez encore que ce discours s'adresse aux magistrats, aux auteurs mêmes des lois auxquels seulement appartiennent de semblables discussions, et jamais aux particuliers qui doivent respecter la loi et obéir, sauf le cas d'une violation manifeste de la loi naturelle ou divine; et ce cas, presque sans

exemple, hors les temps de persécution, était celui où se trouvaient alors les chrétiens.

Tertullien ne borne pas là sa défense : il remonte à l'origine des lois contre les chrétiens, et il prouve par des faits consignés dans l'histoire des règnes précédens, que le christianisme fut autorisé à sa naissance par Tibère, dont l'administration était alors sage et modérée ; qu'il fut respecté par les empereurs suivans, lorsqu'ils étaient probes et justes, tandisque les empereurs qui l'ont persécuté étaient tous des monstres. Ces faits sont curieux et la conclusion qu'ils amènent est si frappante que je ne puis me dispenser de la rapporter.

« En conséquence, Tibère, sous le règne de qui le christianisme commença, informé par tous les récits qui lui en venaient de la Palestine, des preuves frappantes que son auteur y avait données de sa divinité, en rendit compte au sénat, appuyant de son propre suffrage ce qu'il avait entendu dire. Le sénat les rejeta, parce qu'elles n'avaient pas été soumises à son examen ; mais l'empereur, persistant dans son sentiment, menaça de punir ceux qui persécuteraient les chrétiens.

Consultez vos annales, vous verrez que Néron est le premier qui ait armé la puissance impériale contre les chrétiens, quand ils commençaient à se faire remarquer, surtout dans Rome. Nous regardons comme titre de gloire, pour notre religion, que le premier de ses persécuteurs ait été un Néron ; car il suffit de le connaître pour comprendre qu'un tel prince n'a pu condamner que quelque chose d'éminemment bon. Domitien, qui tenait un peu de Néron pour son humeur sanguinaire, avait essayé, après lui, la persécution ; mais, comme il était homme, il changea aisément de système, et rappela même ceux qu'il avait exilés. Voilà quels ont été nos persécuteurs : des hommes sans justice, sans piété, sans mœurs, dont vous ne parlez communément que pour condamner leur mémoire, et dont souvent vous réparez les injustices en rétablissant ceux qu'ils avaient condamnés. Mais, de tous les princes qui jusqu'ici aient concilié le respect pour la religion avec la sagesse de la politique, nommez-en un seul qui se soit déclaré contre nous. Et nous, au contraire, nous pouvons en citer un qui nous a hautement défendus ; c'est Marc-Aurèle. Qu'on lise la lettre où ce prince, dont le témoignage est parmi vous d'un grand poids, atteste que la soif cruelle qui désolait son armée en Germanie fut appaisée par la pluie que le ciel accorda aux prières des soldats chrétiens. S'il ne révoqua pas expressément les édits contre les chrétiens, du moins les mesures qu'il prit les laissèrent-ils respirer, en les mettant à l'abri des délateurs, punis encore plus sévèrement qu'eux-mêmes.

Quelles lois sont-ce donc que celles qui ne sont exécutées contre nous que par des princes impies, injustes, infâmes, cruels, insensés; que Trajan a éludées en partie, par sa défense de rechercher les chrétiens; que n'autorisent ni un Adrien, si curieux en tout genre, ni un Vespasien, le destructeur de la nation juive, ni un Antonin-le-Pieux et Vérus! Cependant c'était à des princes vertueux à exterminer une secte de scélérats, et non pas à d'autres scélérats.

Rien ne prouve mieux la haine et l'ignorance des païens à l'égard du christianisme que la nature de leurs accusations, les crimes qu'ils lui imputaient, et qui sont l'objet spécial de l'apologétique. Ils se réduisent à quatre chefs, dont voici d'abord les deux premiers. On accusait les chrétiens d'égorger un enfant dont ils mangeaient la chair, et de se livrer, à la suite de ce repas, aux plus infâmes débauches. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui qu'on ait pu croire à de semblables inculpations; mais à la manière dont Tertullien les réfute, on voit qu'elles devaient être fort accréditées dans l'opinion publique. Qui ne sait d'ailleurs avec quelle facilité les calomnies les plus absurdes sont adoptées dans le monde, quand l'esprit de parti les soutient et les propage; et combien de fois on a pu dire comme Tertullien : » Un mot jeté au hazard se trouve bientôt tellement enveloppé, que personne ne s'occupe de remonter à la source que le mensonge a infécté : ce qui arrive tantôt par jalousie, tantôt par de simples conjectures, tantôt par cette vieille disposition naturelle à tous les hommes, qui leur fait trouver du plaisir à mentir. Heureusement que tout se découvre à la longue. »

Mais il n'eut pas fallu un long-temps, si l'on eut été de bonne foi. Pouvait-on supposer en effet que des horreurs dont les scélerats eux-mêmes se rendent coupables rarement, fussent devenues familières, et habituelles dans une société d'hommes connus déjà depuis deux siècles par les vertus qui honorent l'humanité? Leur apologiste s'en étonne avec raison, et il n'est personne, qui rentrant dans son propre cœur,

ne partage avec lui l'indignation avec laquelle il répousse la calomnie, il s'adresse à ses juges et les prend ainsi à témoin. « Je vous le demande à vous-mêmes, voudriez-vous être chrétiens à de semblables conditions ? mais ce qui serait impossible à vous, serait-il possible à d'autres ? ou bien si d'autres le peuvent, vous aussi, pourquoi ne le pourriez-vous pas ? Apparamment que nous sommes d'une nature différente. Sommes-nous des monstres ? Le créateur nous aurait-il organisés singulièrement pour l'inceste et pour les repas de chair humaine ? Si vous croyez les chrétiens capables de ces horreurs, vous l'êtes vous-mêmes, puisque vous êtes hommes comme eux ; et vous devez les en croire incapables, si vous sentez que vous l'êtes, puisqu'ils sont hommes comme vous. »

Rien de plus juste que cet argument personnel ; mais pour donner à sa défense une nouvelle force, il rétorque l'accusation si peu croyable des païens contre les accusateurs. On sait avec quelle horrible barbarie le sang humain a souvent coulé dans le Paganisme. On immolait des enfans à Saturne, chez les Africains ; on égorgeait des hommes sur les autels de Mercure dans les Gaules : on offrait à Rome même le sang des malheureux aux fêtes de Jupiter. Une multitude d'enfans périssaient d'une manière atroce par la cruauté des parens qui, trop chargés de famille, exerçaient le droit inhumain de vie et de mort que la loi leur donnait sur ces innocentes victimes. Ces faits étaient publics : on ne pouvoit pas plus les nier que les excuser. Aussi Tertullien s'élevant contre de tels excès avec l'ascendant que lui donnait sa cause, et s'adressant directement au peuple, a-t-il bien raison de lui dire dans cette éloquente apostrophe :

« Peuple altéré du sang des chrétiens, juges si intégres pour vous, si rigoureux pour nous, combien, dans cette immense multitude, n'y en aura-t-il pas de qui je vais frapper la conscience, en vous reprochant

que c'est vous mêmes qui êtes les meurtriers de vos enfans! il n'y a de différence que par le genre de supplice. Par raffinement de cruauté, ou vous les noyez, ou vous les faites mourir de faim ou de soif, ou vous les exposez aux chiens : ce serait une mort trop douce de périr par le fer. Pour nous, l'homicide, quel qu'il soit, est défendu. »

Voilà pour les crimes secrets dont on chargeait les chrétiens. Il va passer maintenant aux crimes publics qui font le sujet de la seconde accusation, qu'il se propose en ces termes : « Vous n'adorez pas nos Dieux, nous dit-on, vous n'offrez pas des sacrifices pour les empereurs. C'est là le point capital de notre cause ou plutôt la voilà toute entière. » Oui c'est là en effet, la cause toute entière, et pour bien apprécier l'importance de ce grief, il faut se transporter au temps où cet écrit fut publié. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui, et c'est un des grands bienfaits du Christianisme, que les peuples les plus éclairés de l'antiquité aient poussé l'aveuglement au point de croire aux faux Dieux et d'adorer les Idoles. Cependant l'histoire toute entière atteste ce fait véritablement prodigieux. Les plus grossières, les plus infâmes superstitions étaient par tout en honneur. Les lois les avaient consacrées ; les grands et le peuple les respectaient également : elles se mêlaient à tous les actes de la vie civile et domestique; et lors que la religion chrétienne vint substituer le vrai Dieu aux faussés divinités du Paganisme elle entreprit un ouvrage dont les législateurs, les rois, les sages mêmes n'avaient jamais eu seulement la pensée. Ses progrès rapides, ou, pour m'exprimer exactement, ses progrès miraculeux étonnent, alarment le pouvoir. Ce n'était pas sans raison. La société toute entière, attaquée dans ses croyances religieuses se voyait menacée dans son existence, car ses croyances nées avec elle s'étaient identifiées avec ses lois, ses institutions et ses habitudes, quelque ridicules, incohérentes, absurdes mêmes qu'elles fussent, la raison d'état les soutenait. D'ailleurs, elles

étaient favorables à toutes les passions, et je ne sais quels prestiges de l'imagination, de la poésie, de l'éloquence et des arts les plus brillans en déguisaient le fonds. Le Christianisme, en leur substituant ses dogmes, tendait à changer le système social tout entier. Un monde nouveau allait s'élever sur les ruines de l'ancien ; voilà ce que les puissances de l'empire avaient très-bien compris, ce qui leur rendait le Christianisme si odieux, ce qui les armait contre lui de toutes leurs forces et de toute la cruauté des supplices pour en arrêter les progrès, le détruire, l'anéantir, le noyer dans son sang.

Une telle vigueur dans ceux qui gouvernent était digne d'une meilleure cause. Plût à Dieu que de nos jours on eut imité ce zèle pour le maintien des principes religieux et sociaux ; qu'on eut senti de quelle conséquence il est pour les états de ne pas permettre que la religion fût impunément attaquée et arrachée du cœur des peuples. On n'eût pas eu besoin de recourir aux mesures cruelles et sanglantes : la religion et l'humanité les proscrivent également, la fermeté et une surveillance active auraient suffi pour arrêter les progrès de l'impiété et de la licence : l'exemple des grands aurait contenu la nation dans le devoir ; et nous n'aurions point subi les terribles suites de ce libertinage qui se jouait de l'autel et du trône ; nous n'aurions point donné au monde le scandale d'un gouvernement qui abjure Dieu même, en se placant en-dehors de toutes les religions, en proclamant par ce seul fait que *la loi est athée et doit l'être*, comme aussi nous n'aurions point vu fondre sur nous le torrent des calamités publiques et particulières, l'abîme s'ouvrir, cet abîme où s'engloutît la monarchie toute entière, avec ses lois, ses institutions, ses monumens et son antique splendeur.

On a prétendu justifier l'œuvre de la philosophie moderne par l'exemple des premiers chrétiens ; mais il n'y a nulle comparaison à faire. La philosophie détruit tout et n'édifie rien.

Elle est venue s'assoir sur nos débris ; et même pour les rassembler et soutenir le peu qui reste, elle a besoin de l'appui de la religion. L'évangile, au contraire, en s'établissant dans l'empire, respecta tous les droits et surtout l'autorité du prince et des magistrats. S'il abolit le Paganisme, il y substitua des croyances plus utiles aux hommes, et non pas, comme la philosophie, un athéisme déguisé sous le beau nom de tolérance philosophique. Ses moyens ne furent pas, comme de nos jours, les spoliations, les proscriptions, les massacres et les échafauds, mais la patience, la persuasion, l'exemple de toutes les vertus sociales portées jusqu'à l'héroïsme. Voila ce qui distingue sa cause, ce qui la sépare de toute autre, et c'est aussi sous ce point de vue qu'il faut l'envisager dans le discours de son éloquent apologiste.

Il attaque le paganisme sans aucun détour, et parce que les chrétiens n'étaient pas encore les plus forts, il n'affecte pas ce respect hypocrite dont se couvraient nos philosophes dans les premiers temps, afin de porter plus surement leurs coups sans se compromettre. C'est l'irréligion qui fait les tartufes : la Religion les condamne et ne les imite pas. « Il est vrai, dit-il, nous ne rendons aucun culte à vos divinités ,... nous le disons, nous le proclamons à la face de tous les hommes et au pied des échafauds, sous les fouets qui nous déchirent et font couler notre sang à grands flots. » Ce n'était pas assez de faire cet aveu : il fallait encore le motiver; et les raisons ne lui manquaient pas. Il dévoile donc, sans aucun ménagement, ce qu'il y a de faux, d'absurde, de honteux, d'abominable dans l'histoire de ces dieux prétendus. Ces détails occupent un grand espace dans son discours et peuvent offrir des traits curieux et instructifs à ceux qui s'appliquent à l'étude de l'antiquité profane. Mais cette question si importante au siècle de Tertullien, est aujourd'hui pour nous d'un intérêt trop médiocre pour devoir nous arrêter long-temps. L'ido-

latrie est tombée devant le Christianisme, comme les fantômes de la nuit se dissipent à la présence du jour ; et telle est la lumière de l'Évangile répandue dans le monde civilisé, que ceux même qu'elle environne, comme à leur insçu, lui doivent ces vives clartés qui leur font apercevoir l'absurdité du paganisme, au point de ne pouvoir comprendre qu'autrefois les gens instruits, les sages aient ajouté foi à cette monstrueuse mythologie qu'on ne ferait pas adopter aujourd'hui aux esprits les plus simples et aux plus grossiers artisans.

Cependant une objection en faveur des dieux de l'empire se présentait ici et tirait une grande force de l'opinion du peuple romain, qu'en récompense de leur zèle inviolable pour leur religion, ils étaient parvenus à ce comble de puissance qui les avait rendus les maîtres du monde. « Il faut bien, disait-on, que ces Dieux existent, puisque le peuple de tous, qui s'est montré le plus pieux à leur égard a été de tous les peuples le plus florissant. » Voici la réponse de Tertullien : elle est sans réplique.

« Voilà donc le prix magnifique dont la reconnaissance des dieux a gratifié la ville qui les honore ! C'est Sterculus, c'est Mutunus, c'est Laurentia, vos dieux originaires, qui auraient donc élevé votre empire à ce faîte de prospérité? Car pour les dieux étrangers, je n'imagine pas qu'ils eussent été d'humeur à préférer un autre peuple au leur, et à livrer à des ennemis la terre où ils ont reçu le jour, où ils ont passé leur vie, où ils se sont signalés, où leurs cendres reposent.... Junon, par exemple, aurait-elle souffert que Carthage, cette cité plus chère à son cœur que Samos elle-même, fût renversée par la race d'Enée; cette cité où, comme parle le poète, *étaient déposées ses armes et son char, et qu'elle ambitionnait, qu'elle s'efforçait de faire régner sur toutes les nations, si les destins l'eussent permis?* Epouse et sœur infortunée de Jupiter, elle ne pouvait rien contre les destins. Jupiter lui-même leur est soumis ; et cependant les Romains n'ont rendu jamais à ces destins, qui leur ont livré Carthage en dépit de Junon, autant d'honneurs qu'à cette Laurentia, la plus infâme des prostituées...

» La religion des Romains n'a point précédé leur grandeur. Leurs prospérités ne furent donc point la récompense de leur religion.

» Eh ! comment les auraient-ils dues à leur religion, quand elles n'ont été l'ouvrage que du sacrilége?

» Tout royaume, tout empire ne s'établit, si je ne me trompe, que par la force des armes, et ne s'agrandit que par les victoires; Mais, et la guerre et les victoires supposent nécessairement des prises et des renversemens de villes; ce qui ne se fait pas sans que les dieux en souffrent. Un même désastre enveloppe et les murailles et les temples; le carnage confond le prêtre et le citoyen; le pillage ne respecte pas plus le saint que le profane. Donc, autant de trophées pour les Romains, autant de sacriléges; autant de victoires remportées sur les peuples, autant de triomphes sur les dieux; autant de dépouilles enlevées à l'ennemi, autant de simulacres sur les dieux captifs. Et ces dieux se résignent à recevoir les hommages de leurs ennemis ! et ils donnent un empire sans bornes à ceux dont ils auraient dû payer les outrages plutôt que les adorations ! C'est qu'on outrage sans crainte comme on honore sans succès des dieux qui ne sont rien....

» Voyez donc s'il n'est pas plus raisonnable que celui-là dispense les couronnes de qui dépendent et le monde avec ses royaumes, et ceux qui règnent dans le monde; que celui qui existait avant les siècles, qui a fait et les siècles et les temps, ait arrêté souverainement pour des époques par lui déterminées la durée et les vicissitudes des empires; que les cités s'élèvent ou s'abaissent au gré de celui qui régnait avant qu'il n'y eut des cités sur la terre.... Si c'était véritablement vos dieux qui disposassent des couronnes, les Juifs qui les ont toujours méprisés n'auraient jamais eu d'empire. Vous avez vous-mêmes offert des victimes à leur Dieu, des offrandes à leur peuple : vous avez honoré de votre alliance la nation que vous n'auriez jamais subjuguée sans le dernier attentat qu'elle a commis contre la personne du Christ.

L'auteur ne se borne pas à démontrer la fausseté des Dieux; il prouve aussi l'existence d'un Dieu, du vrai Dieu adoré des chrétiens; et parmi les preuves qu'il touche en passant il en est une qui paraîtra neuve, même après tant d'écrivains modernes qui ont cité et commenté ce passage.

« Voulez-vous, dit-il, qu'on vous prouve son existence par cette foule d'excellens ouvrages de ses mains, qui nous soutiennent, qui nous réjouissent, par ceux même qui nous impriment sa crainte, par le seul témoignage du sens intime, interrogez votre âme : du fond de cette prison d'un corps qui l'enchaîne, du sein de tous les préjugés qui arrêtent son essor, de la fange même de ces passions terrestres qui l'énervent lorsqu'elle s'éveille, comme au sortir de l'ivresse ou d'un profond sommeil, rendue tout à coup à sa constitution naturelle, elle proclame Dieu, elle l'invoque sous le seul nom qui lui convienne.

Grand Dieu! bon Dieu! ce qui plaira à Dieu! ces paroles viennent à la bouche de tous les hommes. Elle la reconnaît aussi pour juge, quand elle s'écrie : *Dieu a les yeux ouverts, je me repose sur Dieu, Dieu me fera justice.* O témoignage de l'âme naturellement chrétienne! Et quand elle tient ce langage, ce n'est point le Capitole qu'elle regarde, mais le ciel, parce qu'elle sait bien que c'est là que réside le Dieu vivant; de là qu'elle-même tire son origine, puisqu'elle la tire de Dieu.

Tout le monde a retenu le mot sublime de Bossuet en parlant de Paganisme. *Tout était Dieu, excepté Dieu même.* Il semble que Tertullien le lui ait fourni dans le beau passage qui termine la discussion.

« Tous les peuples du monde ont leurs cultes divers ; il n'y a que nous à qui on réfuse la liberté de conscience. Nous offensons les romains, nous ne sommes plus romains, parce que le Dieu que nous adorons n'est plus celui des romains. Mais que vous levouliez ou non, c'est pourtant le Dieu de tous les hommes : nous tous lui appartenons, *mais chez vous il est libre d'adorer tout, hors le vrai Dieu*, comme s'il n'était pas juste que celui à qui tous les hommes appartiennent fut le Dieu de tous les hommes. »

En établissant le dogme fondamental du Christianisme, l'existence de Dieu, il est conduit à exposer l'origine de la religion chrétienne, l'histoire de son fondateur, de ses livres saints et de leur autorité. Cette partie intéresse particulièrement la théologie, et c'est par la qu'il termine sa justification par rapport au crime de lèse-majesté divine. Après quoi il passe au second chef d'accusation, au crime de lèse-majesté humaine, au refus de sacrifier pour les empereurs, accusation qui tendait à faire regarder les chrétiens comme des sujets rebelles et de mauvais citoyens. C'est ce qui lui donne lieu d'exposer leurs principes et leur conduite à l'égard de la puissance temporelle. Il établit les préceptes de l'obéissance et de la fidélité qu'ils doivent au prince sur leur pratique cons-

tante au sein même de la persécution, comme sur les textes formels de l'Écriture, assurant que sous aucun prétexte et en aucun temps il ne leur est permis de s'en écarter. On a cherché de nos jours à obscurcir cette doctrine, l'esprit de révolte aidé de tous les secours de l'éloquence, s'est indigné d'une soumission si opposée à l'orgueil de l'homme, à sa fière indépendance, à ce qu'il nomme la liberté. Laissons dire ces superbes contempteurs de toute subordination, ces désorganisateurs systèmatiques de tout ordre social. Il est beau de voir les chrétiens répéter encore aujourd'hui avec les chrétiens des premiers siècles : « Nous invoquons pour la salut du prince un Dieu éternel, le vrai Dieu, le Dieu vivant. Les yeux levés au ciel; les mains étendues, parce qu'elles sont pures ; la tête découverte, parce que nous n'avons point à rougir, nous demandons pour nos princes, QUELS QU'ILS SOIENT une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les armées, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde, tout ce qu'un homme, tout ce qu'un souverain peut désirer. Vous, tandisque nous prions, les mains étendues vers le ciel, déchirez-nous, si vous voulez, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, faites-nous consumer lentement par les flammes, plongez le glaive dans notre sein, livrez-nous aux animaux dévorans. La seule posture du chrétien priant affronte tous vos supplices. Ah ! venez donc, ô vous, magistrats si humains, hâtez-vous d'arracher la vie à des hommes qui l'employent à prier pour les empereurs. »

Après avoir montré avec cette énergie que les chrétiens priaient pour le salut des empereurs, non les dieux qui ne sont rien, mais le seul qui peut les sauver et les protégér, il prouve qu'eux seuls sont véritablement fidèles au prince ; et la preuve qu'il en donne est la meilleure de toutes, le fait, l'exemple de cette fidélité qui ne se démentit jamais, et qu'il

oppose à la conduite des païens dont les plus vives démonstrations de dévouement et d'attachement aux empereurs furent si souvent suivies de la plus noire trahison : et ce qui est bien digne de remarque, ainsi qu'il l'observe très-bien, ce système de perfidie était devenu familier à tous les ordres de la société, au peuple et aux grands, tous également acharnés contre les chrétiens, et qui ne manquaient pas de les appeler des ennemis publics. Ce passage mérite d'être relevé : il ne sera pas sans instruction pour nous au siècle où nous sommes.

« Le peuple, dites-vous, est toujours peuple. Soit. Mais ce peuple, c'est celui de Rome ; ce peuple c'est celui qui est le plus violemment prononcé contre les chrétiens. Peut-être que les autres classes sont, à raison du rang qu'elles occupent dans l'état, sans reproche sur la fidélité ; jamais rien d'hostile de la part ni du sénat, ni de l'ordre des chevaliers, des armées ; pas l'ombre de conspiration à la cour. Mais d'où venaient donc un Cassius, un Niger, un Albinus et ceux qui s'étaient postés entre les deux bosquets de lauriers pour surprendre Pertinax, et ceux qui s'exercent dans les gymnases pour étrangler habilement leurs maîtres, et ceux qui forcent le palais à main armée, plus audacieux que les Sigériens et les Parténiens (meurtriers de Domitien) ? Si je ne me trompe, tous étaient Romains, c'est-à-dire que ce n'étaient pas des chrétiens. Tous, jusqu'au moment où éclatait leur révolte, sacrifiaient pour le salut de l'empereur, juraient par son génie, affectaient plus ou moins de lui paraître fidèles, et ne manquaient pas surtout d'appeler les chrétiens des ennemis publics.

» Les complices ou les partisans des dernières factions qu'on découvre tous les jours, restes échappés d'un parti dont les parricides chefs viennent d'être moisonnés, n'étaient-ils pas les premiers à orner leurs portes des guirlandes les plus fraîches et les plus touffues ? Quels vestibules étaient éclairés avec plus de pompe, et plus noircis par la fumée des lampes ? La place publique n'était que pour eux : c'était à qui y porterait les tables les plus magnifiques. Etait-ce pour prendre leur part de la joie publique ? ou plutôt pour commencer à émettre certains vœux secrets sous le masque d'une autre solennité, de faire à l'avance, dans le fond de leurs cœurs, l'inauguration du nouveau prince que leurs espérances substituaient à celui qu'ils comptaient bien renverser. »

« Non, la fidélité et le dévouement dus aux empereurs ne consistent pas en témoignages extérieurs, sous lesquels la trahison sait si bien se cacher ; ils consistent dans les sentimens que nous sommes obligés d'avoir pour tous les hommes, comme pour nos empereurs. Ce n'est pas aux empereurs seuls que nous devons vouloir du bien ; nous faisons le bien sans acception de personnes ; parce que c'est pour nous-mêmes

que nous le faisons, sans attendre ni louange, ni récompense d'aucun homme. Notre rémunérateur est Dieu seul, qui nous fait une loi de cet amour universel pour tous indistinctement. Nous sommes pour les empereurs ce que nous sommes pour tous ceux avec qui nous avons quelque rapport : il nous est également défendu de vouloir du mal à qui que ce soit, d'en faire, d'en dire, d'en penser même. Ce qui n'est point permis contre l'empereur, ne l'est contre personne ; ce qui ne l'est contre personne, l'est peut-être encore moins contre celui que Dieu a fait si grand.

Voilà le langage que tenaient alors les chrétiens et qu'ils tiennent encore aujourd'hui ; langage tellement propre à la vraie religion que vous ne le trouverez ni dans les écrits, ni dans la conduite des sectes séparées de son sein. On ne peut pas dire qu'il ait été dicté par la crainte ou par la faiblesse. Lorsque Tertullien parlait ainsi, le Christianisme était si répandu qu'il eut pu faire trembler l'empire, comme on en va juger par ce passage où la chaleur du style n'est pas moins remarquable que les choses qu'il exprime.

» Nous a-t-on vus jamais chercher à nous venger, nous que l'on poursuit avec un si furieux acharnement, nous que l'on n'épargne pas jusque dans les liens de la mort ? Pourtant il nous suffirait d'une seule nuit et de quelques flambeaux pour nous donner une ample vengeance, s'il nous était permis de repousser la violence par la violence. Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine ait recours, pour la vengeance, à des moyens humains, ni qu'elle s'afflige des épreuves qui la font connaître. Que si, au lieu d'agir sourdement, nous en venions à des représailles ouvertes, nous ne manquerions ni de forces ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit, renfermée dans ses limites, est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'en a d'autres que l'univers ? Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons toute l'étendue de vos domaines, les villes, les forteresses, les colonies, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples. Quelle guerre ne serions-nous pas capables d'entreprendre, même à forces inégales, nous qui nous laissons tuer si volontiers, si dans nos principes il ne valait pas mieux souffrir la mort que de la donner. Nous pourrions, sans même prendre les armes, sans nous révolter ouvertement, nous pourrions vous combattre, simplement en nous séparant de vous. Que cette immense multitude vînt seulement à vous quitter pour se retirer dans quelque contrée lointaine, la perte de tant de citoyens de tous états eût décrié votre

gouvernement, et vous eût assez punis. Nul doute qu'épouvantés de votre solitude, de ce funèbre silence du monde tout entier comme frappé de mort, vous auriez cherché à qui commander. Il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. « Maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens. » Mais, sans nous, qui vous garantirait dans vos corps et dans vos âmes des atteintes que leur porte une autre espèce d'ennemis secrets non moins dangereux ? Je parle des démons, que nous repoussons, sans mettre nos services à intérêt. Il suffirait, pour notre vengeance, de vous laisser à la merci de ces esprits immondes : mais vous, au lieu de reconnaître que, loin de vous être nuisibles, nous vous sommes même nécessaires, vous nous traitez en ennemis. Nous, les ennemis du genre humain ! nous ne le sommes que de l'erreur. Nous, une faction ! du moins fallait il compter au rang des factions innocentes une religion à qui l'on ne peut reprocher rien de ce qui rend les autres si communément redoutables. Qu'on les proscrive celles-là pour l'intérêt des mœurs publiques, pour empêcher que l'état ne soit déchiré par les partis, que les assemblées du peuple ou du sénat, que vos spectacles ne soient troublés, comme il arrive si souvent par les rivalités et les cabales, surtout dans un temps où la violence se met aux gages de qui l'achète ; à la bonne heure : mais nous, étrangers à toute espèce d'ambition et d'amour de gloire. nous ne savons ce que c'est que de former des ligues ; nous ne nous mêlons pas des affaires publiques. Le monde, voilà notre république. Nous renonçons à vos spectacles par le même principe qui nous fait renoncer à tout ce qui les a produits : nous savons trop bien que la superstition en est la mère. Bien plus, nous nous éloignons de tout ce qui y tient. Nous n'avons rien de commun avec les obscénités du théâtre, avec les jeux féroces de l'arène, avec la frivolité des gymnases. Il a bien été permis aux disciples d'Épicure de se faire une idée du plaisir à leur manière : en quoi vous offense-t-on de s'en faire une autre ? Si nous ne voulons pas nous connaître en jouissances, tant pis pour nous. Si nous en avons que nous ne partagions pas avec vous, que vous importe ? Nous condamnons les vôtres, j'en conviens, comme vous les nôtres. »

La haine comme la mauvaise foi abuse de tout. Comme les mœurs des chrétiens les rendaient absolument étrangers à toutes ces choses, on s'étonnait, on demandait à quoi donc s'occupe cette faction chrétienne ? La réponse à cette question nous retrace une touchante peinture de ces temps qu'on peut appeler l'âge d'or du Christianisme, les assemblées des fidèles, leurs prières, leurs aumônes, cette union qui régnait entre eux, qui causait une si grande surprise aux païens, et leur faisait dire ce mot devenu célèbre : *Voyez comme ils*

s'aiment ! Là aussi, nous sommes touchés de cette sublime résignation qui souffrait sans murmurer les fureurs d'une populace toujours prête à leur imputer les calamités publiques. » Que le Tibre déborde, que le Nil ne répande point ses eaux dans la campagne, que le ciel refuse de la pluie, qu'il survienne un tremblement de terre, une mortalité, une famine, on entend crier aussitôt : *les chrétiens aux lions ! ! !* »

Enfin le dernier reproche auquel l'apologie va répondre, nous fournit un modèle de réplique qu'on pourrait encore opposer aux détracteurs de la religion. On a dit, on a répété, après le Sophiste de Genève, que le chrétien parfait est un citoyen inutile. C'est aux païens qu'il est juste de faire honneur de cette belle idée. Vous êtes, disaient-ils, inutiles à l'état.

» Comment ! répond Tertullien, sommes-nous donc des Brachmanes, des Gymnosophistes de l'Inde, qui hantions les forêts et nous isolions du commerce des hommes ? Comme vous, nous nous rendons au forum, aux marchés, aux bains, aux foires publiques, dans les boutiques, dans les hôtelleries. Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous commerçons, nous exerçons les mêmes professions, et pour votre usage. Je ne comprends pas comment nous pouvons être inutiles à l'état, quand nous ne vivons qu'avec vous et pour vous.

« Je l'avouerai pourtant, il y a des gens qui peuvent dire que nous ne sommes bons à rien ; quels sont-ils? Je mets en tête ceux qui font métier de servir la lubricité publique ; puis, les ravisseurs, les assassins, les empoisonneurs, tous ceux qui se livrent à des études criminelles : que perd-on ou que ne gagne-t-on pas à n'être bon à rien pour gens de cette sorte ? Mais s'il était vrai que notre secte vous causât quelque préjudice, n'en obtenez-vous pas des secours qui vous en dédommagent bien ? Comptez-vous pour rien d'avoir parmi vous des hommes, je ne dis plus qui chassent les démons, qui invoquent pour vous le vrai Dieu, mais du moins de qui vous n'ayez rien à craindre. »

Tertullien a répondu à toutes les accusations ; il a tracé, sans rien déguiser, le tableau de la religion ; il n'a pas craint d'exposer aux yeux des juges, les dogmes du Christianisme que les philosophes et les poètes lui ont dérobés en les défigurant, comme il le prouve par des exemples curieux, et il

termine ainsi son discours par une péroraison où respirent le courage, la foi et les immortelles espérances des martyrs.

« Ces dogmes, vous ne les traitez de préjugés que chez nous; chez les philosophes et les poètes, ce sont des connaissances sublimes. Ils sont tous des génies de premier ordre, que l'on ne saurait trop honorer; nous ne sommes nous que des idiots, méprisables et dignes de tous maux.

« Préjugés tant qu'il vous plaira, ils n'en sont pas moins nécessaires; absurdités si vous voulez, mais elles sont utiles, car elles obligent à devenir meilleurs ceux qui les croient, tant par la crainte de supplices qui ne finiront pas, que par l'espérance d'un éternel bonheur. Quelle sagesse y a-t-il à condamner une croyance aussi profitable? Accusez-vous plutôt vous-mêmes de préjugés, de blâmer des doctrines aussi avantageuses, et qui par là ne sauraient être absurdes. Du moins ne sauraient-elles porter préjudice à personne. Et quand elles ne seraient pas aussi bien prouvées qu'elles le sont, toujours ne devraient-elles pas être traitées avec plus de rigueur que certaines opinions vaines et mensongères qu'on laisse circuler librement comme innocentes, que tout au plus on punit par le ridicule, jamais par le fer, par le feu, par les croix et par les bêtes.

» Ce n'est pas seulement une multitude aveugle, qui triomphe de ces barbares exécutions, et qui insulte aux victimes. Il en est parmi vous qui cherchent par ces injustices à gagner la faveur du peuple, et qui en font gloire; comme si le pouvoir que vous avez sur nous ne venait pas de nous. Assurément je suis chrétien parce que je veux l'être; vous ne me condamnerez donc que parce que je voudrai bien être condamné. Puisque vous n'avez de pouvoir sur moi qu'autant que je vous en donne, ce n'est donc pas de vous, mais de moi seul que vous le tenez; et la multitude triomphe bien vainement de nous voir persécutés. C'est nous qui avons droit de triompher, puisque nous aimons mieux être condamnés que d'être infidèles a Dieu. Et ceux qui ne nous aiment pas devraient s'affliger plutôt que se réjouir, puisque nous avons obtenu ce que nous avions choisi.

« Cela étant, pourquoi, nous dites-vous, vous plaindre d'être persécutés, puisque vous voulez l'être? vous devez aimer ceux de qui vous souffrez ce que vous voulez souffrir. Sans doute nous aimons les souffrances, mais comme on aime la guerre, où personne ne s'engage à cause des alarmes et des périls; on n'en combat pas moins de toutes ses forces; on se réjouit de la victoire après s'être plaint de la guerre, parce qu'on en sort chargé de gloire et de butin. Nous combattons pour soutenir la vérité devant les tribunaux où l'on nous traîne; notre victoire, c'est d'obtenir le prix pour lequel nous avons combattu, la gloire de plaire à Dieu, la conquête de la vie éternelle. Nous perdons la vie: c'est là ce que nous demandions. En mourant, nous triomphons nous échappons à nos ennemis, Appelez-nous gens de poteau et de sarmens, à cause que vous nous faites périr dans les flammes; ce sont

les palmes dont nous nous parons, ce sont nos chars de triomphe. Les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer; ils nous regardent comme des furieux, des désespérés. Mais cette fureur et ce désespoir, quand ils sont ailleurs le produit d'un vain amour de gloire et de renommée, on en fait l'étendard de l'héroïsme. Scévola soutient, sans se plaindre, la main sur un brasier : quelle force de courage! Empédocle se précipite dans l'Etna : quelle énergie! La fondatrice de Carthage, je ne sais quelle Didon, prend un bûcher pour un second autel nuptial : quelle chasteté! Régulus ne veut pas qu'on l'échange contre plusieurs ennemis, et se résigne aux plus affreuses tortures : c'est là de la grandeur d'âme, ce qui s'appelle être libre dans les fers! Anaxarque tandis qu'on le broyait dans un mortier, s'écriait : *Frappe, frappe l'enveloppe d'Anaxarque, car pour lui-même il n'en sent rien.* Quel héroïsme de conserver sa gaicté en mourant d'une pareille mort!...

« C'est-là une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine. Il n'y a là ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices. Il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu. Vous érigez des statues à ces héros profanes; vous gravez leurs éloges sur le marbre et sur l'airain, pour éterniser leur nom, s'il était possible, pour leur créer après la mort une existence nouvelle : le héros chrétien, qui attend de Dieu la vraie résurrection, et souffre pour lui dans cette espérance, n'est à vos yeux qu'un insensé.

« Pour vous, dignes magistrats, assurés comme vous l'êtes des applaudissemens du peuple tant que vous lui immolerez des chrétiens condamnez-nous, déchirez nos corps, appliquez-les à la torture, foulez-nous sous les pieds : vos barbaries sont les preuves de notre innocence; c'est pourquoi Dieu permet que nous soyons persécutés. Dernièrement, en condamnant une femme chrétienne à être exposée dans un lieu infâme, plutôt que dans l'amphithéâtre; vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices et pire que la mort elle-même.

» Mais à quoi aboutissent enfin tous vos raffinemens de cruauté? A enflammer de plus en plus le désir d'être chrétien. Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez; notre sang devient une semence de chrétiens. Plusieurs de vos philosophes ont écrit des traités pour engager à supporter la douleur et la mort; mais les exemples des chrétiens sont bien plus éloquens que tous les ouvrages des philosophes. Ce prétendu entêtement que vous nous reprochez est la plus puissante instruction. Est il possible d'en être témoin, sans être porté à rechercher ce que c'est que cette religion; de la rechercher sans s'y attacher et désirer bientôt de souffrir pour obtenir en échange la plénitude de la grâce de Dieu pour acheter au prix de son sang le pardon de ses péchés? Car tout est mérité et gagné par le martyre. C'est pour cela que nous vous remercions des arrêts que vous rendez contre nous. Mais que les jugemens de Dieu sont loin des jugemens des hommes! Tandis que vous nous condamnez, Dieu nous absout.

PENSÉES DE TERTULLIEN.

Les autres écrits de Tertullien se renfermant dans des questions théologiques, ne sont pas, comme l'apologie, susceptibles d'une analyse purement littéraire. Ils peuvent néanmoins fournir à l'instruction de l'homme de lettres un certain nombre de passages très-éloquens que nous allons recueillir, en les faisant précéder d'une courte notice, lorsqu'il est nécessaire, pour l'intelligence de ces extraits, d'en faire connaître le sujet et les circonstances. C'est ce que nous avons compris dans le titre de *Pensées de Tertullien*.

L'Evangile règne dans tout l'Univers.

Le miracle le plus étonnant, la plus belle preuve de la divinité du Christianisme c'est le monde entier qu'il a conquis presque en un moment et sur lequel il exerce encore son empire, Tertullien en a tiré un argument contre les juifs dont il est impossible de n'être point frappé en lisant le passage qui suit; c'est un tableau magnifique.

« *Voici*, dit le Seigneur par son prophète Isaïe, *voici que j'ai pris par la main le Seigneur mon Christ, pour lui assujettir les nations. A son approche, j'abattrai les remparts des nations; j'ouvrirai devant lui les portes des villes, et aucune ne lui restera fermée.* Quel est celui que le Seigneur Dieu son Père a pris par la main, si ce n'est son Fils Jésus Christ, à qui toutes les nations ont été soumises, c'est-à-dire, à la parole de qui toutes ont cru; celui dont les apôtres ont été prédits par David dans ses divins cantiques, quand il disait: *Le bruit de leur voix s'est fait entendre par toute la terre; il est parvenu jusqu'aux extrémités du monde*? Je vous le demande: tous ces peuples du monde, dans quel autre ont-ils cru, si ce n'est dans Jésus comme déjà venu? Parthes, Mèdes, et les Perses enfans d'Elam, ceux qui occupent la Mésopotamie, l'Arménie, la Phrygie, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Pamphylie, et ceux de l'Egypte, et ceux de la contrée d'Afrique qui est située par delà Cyrène, et nos romains, et ceux de votre nation qui habitaient alors Jérusalem; poussons plus loin encore, les peuplades diverses confondues sous le nom de Gétules et de Maures; les nations lointaines qui peuplent les Espagnes, les Gaules, et le pays des Bretons, inaccessibles aux aigles romaines, aujourd'hui soumis

au joug de Jésus-Christ; Sarmates, Daces, Germains, Scythes, tant d'autres peuples encore ignorés, tant de régions et d'îles où nous n'avons pénétré jamais, et de qui les noms même échappent à notre connaissance : tous ils connaissent le nom de Jésus-Christ; tous ils ont reçu sa domination, et lui rendent hommage comme au monarque venu pour leur donner des lois, comme à celui *à la présence de qui toutes les villes ont ouvert leurs portes, sans que pas une se soit tenue fermée ; à son aspect les gonds de fer et les verrous d'airain se sont abattus et réduits en poudre :* expressions du prophète qui doivent s'entendre au figuré, pour dire que leur cœurs, enchaînés de mille manières par le démon, se sont ouverts à la foi de Jésus-Christ. Or, la prophétie s'est accomplie à la lettre, puisqu'il n'est pas une de ces contrées où il n'y ait un peuple chrétien. Qui donc aurait pu établir son empire au milieu d'elles, sinon le Christ Fils de Dieu, lui à qui les divins oracles avaient promis l'empire universel ? Salomon a régné, mais sur la Judée seulement ; et sa vaste domination, qui s'étendait de Bersabée jusqu'à Dan, n'allait pas plus loin. Darius commandait aux Babyloniens et aux Parthes ; il ne comptait point tous les peuples du monde au nombre de ses sujets. Pharaon, et après lui tous les souverains de ce nom, régnaient sur l'Egypte, maissur l'Egypte seule. Nabuchodonosor, aidé de ses lieutenans, poussa ses conquêtes de l'Inde à l'Ethiopie : là aussi expirait sa puissance. Alexandre de Macédoine, maître un moment de l'Asie entiére et des autres contrées, ne laissa point son empire à ses successeurs. Le Germain indomptable ne permet pas à l'étranger de franchir ses frontières ; Le fier Breton est gardé par l'océan, qui l'entoure ; le barbare Gétule, et le Maure impatient de se répandre, est contenu à peine par les légions romaines, qui le brident de toutes parts ; et ces Romains eux-mêmes, qui n'ont pas trop de toutes leurs légions pour garder leurs frontières, pour conserver leur empire, le voient s'arrêter au devant de ces nations inaccessibles à tous leurs efforts. Pour Jésus-Christ, sa puissance a pénétré avec son nom dans tous les lieux du monde. Partout on croit à lui ; partout on obéit à sa loi ; partout on l'invoque ; on l'adore ; partout on lui paie un tribut égal : point de roi qui trouve auprès de lui plus ou moins de faveur : point de barbares qui s'applaudissent de se soustraire à sa domination ; point de privilége de rang ou de naissance pour s'affranchir de son autorité. Le même pour tous, il commande également à tous ; seul roi, seul juge, seul Seigneur et maître de l'univers. »

Contre Marcion.

Marcion était un hérésiarque qui embrassa le système des deux principes ; il était né à Sinope, sur le Pont-Euxin ; il avait publié un livre dangereux intitulé *les Contradictions*. Tertullien entreprit de le réfuter. On ne peut qu'admirer la vigueur de son imagination dans la maniere dont il amène son sujet en débutant ainsi :

« Il est, dit-il, une contrée habitée par des peuples nomades, les plus féroces des nations reculées à cette extrémité de la terre ; si toutefois c'est habiter que d'être toujours errant sur des chariots ; point de demeure fixe ; les mœurs les plus brutales ; homme et femmes, pêle-mêle, s'y montrent sans pudeur à découvert, et se provoquent réciproquement à la plus infâme prostitution. Ils se nourrissent de la chair de leurs parens égorgés, qu'ils mêlent, dans leurs repas, à celle des animaux : ce serait un malheur de mourir de mort naturelle, et sans emporter l'espérance d'être dévoré par les siens. Les mères ne savent ce que c'est que d'allaiter leurs enfans ; elles préfèrent la guerre à toutes les douceurs du lien conjugal. Le ciel y est de fer comme les cœurs : là, la lumière du jour ne perce qu'à travers d'épais brouillards ; le soleil n'y laisse parvenir ses rayons qu'à regret ; l'air, chargé de vapeurs sombres et froides, y fait régner l'hiver durant toute l'année. Point d'autre vent que celui des frimats et de la tempête. Les fleuves disparaissent sous les glaces qui les arrêtent, et les neiges amoncelées couvrent les montagnes. Rien qui annonce le mouvement et la vie, rien qui y semble animé que la barbarie ; aussi la fable avait-elle choisi cette région pour en faire le théâtre des effroyables catastrophes dont la scène s'est emparée ; mais de toutes les productions sorties de cette malheureuse contrée, la plus funeste est Marcion. »

Preuves de la Résurrection tirées du spectacle de la Nature.

Les marcionites niaient la résurrection. S'ils refusaient à Dieu le pouvoir de ranimer ce qu'il a fait de rien, c'était lui refuser la toute-puissance ; supposition absurde : car, dit Tertullien, celui qui a fait une chose peut la refaire ; et c'est quelque chose de plus grand de produire que de réparer, de donner l'être que de le rendre. Mais pour donner à cette preuve un éclat qui la rende plus sensible, il emprunte à la nature le spectacle des phénomènes qui nous familiarisant avec l'idée de la résurrection, nous disposent à y croire. On dirait que Tertullien, dans cette brillante description, a servi de modèle à Fénélon dans les plus belles pages de son Traité de l'*Existence de Dieu*.

« Voyez la puissance se signaler dans ce qui se passe journellement sous vos yeux. Le jour expire pour faire place à la nuit, dont les ténèbres viennent l'absorber et l'ensevelir. Le monde voit disparaître son plus bel ornement, et un voile sombre l'enveloppe tout entier ; tout est décoloré, muet, abattu ; partout et le travail et les affaires ont cessé. On célèbre

par ce deuil la perte de la lumière ; attendez, et bientôt vous allez voir le jour reparaître, avec la pompe nuptiale de son soleil. La même lumière que vous admiriez la veille est revenue éclairer le monde de tous ses feux, triomphant à son tour de la nuit qu'elle a replongée dans le tombeau, se survivant continuellement à elle-même, jusqu'à ce que la nuit revienne encore avec son lugubre appareil. Les étoiles qui avaient fui à l'apparition de l'aurore ont recouvré leur brillant éclat ; les planètes, un moment exilées, sont ramenées en triomphe ; la lune vient parer le firmament pour y fournir ses révolutions accoutumées. Voyez les saisons diverses se succéder dans une perpétuelle vicissitude, avec leurs influences et leurs productions. Sur la terre, mêmes aspects que dans le ciel : les arbres, dépouillés de leurs richesses, étalent de nouveaux trésors ; les fleurs et les plantes, qui avaient disparu se montrent de nouveau, les mêmes semences qui avaient été consumées dans le sein de cette mère féconde se relèvent, et ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Secret merveilleux de la Providence ! la terre nous prive de nos biens pour nous les conserver ; elle les dérobe pour nous les rendre, ne les prend que pour les garder, ne les dégrade que pour les renouveler, et commence par les absorber pour les doubler ; car elle nous dédommage par de plus riches et de plus magnifiques présens. En effet, partout, ce que la nature enlève, elle le rend à intérêt ; elle ne prend que pour restituer avec une plus abondante compensation. Tout ce qui s'offre aujourd'hui à vos regards, c'est ce qui exista autrefois ; tout ce que vous perdez reviendra. Toutes choses s'éloignent pour se retrouver à leur point de départ : tout commence après avoir fini, et ne meurt que pour renaître. Rien ne périt que pour son bien. Cette vicissitude éternelle de la nature, sans cesse roulant dans le même cercle, vous donne le témoignage sensible de la future résurrection des morts. Dieu en a empreint la vérité sur chacun de ses ouvrages, avant de la consigner dans ses Écritures ; il l'a enseignée par les effets de la puissance, avant de l'enseigner par sa parole. Il a fait de la nature le premier livre qui nous amène aux instructions de la prophétie ; afin qu'après avoir pris leçon de la première nous soyons plus disposés à écouter l'autre, à conclure de ce que nous avons sous les yeux en faveur de ce qui nous est annoncé, et à croire fermement que le même Dieu nous ressuscitera, quand nous le voyons tout renouveler. Toutes choses ressuscitent pour l'homme, à qui elles ont été destinées ; et l'homme, c'est-à-dire cette chair pour qui et dans qui rien ne meurt, l'homme seul ne ressusciterait-il pas? »

Avantages de la Religion sur la Philosophie.

Le passage qu'on va lire est tiré du Livre *de l'Ame*, dans lequel la philosophie païenne est attaquée avec cette puissance de raisonnement qui est particulière à Tertullien. C'est dans ce livre qu'on trouve ce mot si vrai, si connu, contre les philosophes qu'il appelle des animaux de gloire : *Phi-*

losophus animal gloriæ. L'extrait que nous citons est précieux en ce qu'il offre dans la peinture des anciens philosophes celle des modernes, les dignes héritiers de toutes les erreurs du paganisme philosophique et de sa haine pour le Christianisme

« Je conviens qu'il est arrivé quelque fois à des philosophes de se rencontrer avec nous ; il n'est pas étonnant que cette longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure, et par un heureux égarement. Une sorte d'instinct naturel répandu dans tous les esprits leur laissait entrevoir quelques rayons de vérité au milieu de leurs ténèbres ; mais pour en faire honneur à leur sagesse, uniquement jaloux de la gloire de bien dire, de manier habilement le pour et le contre, de se faire admirer plutôt que de chercher à instruire. De là tout ce vain échafaudage de systèmes et d'opinions qui s'entassent les unes sur les autres, se heurtent et se détruisent mutuellement. Le chrétien n'a pas besoin de longs discours pour connaître ce qu'il doit savoir. La précision marche toujours à côté de la certitude ; il n'est pas permis de chercher au-delà de ce qu'il nous est possible de trouver. L'Apôtre ne veut pas de ces interminables questions. Plût au ciel que les hérésies n'eussent pas été un mal nécessaire ! nous n'aurions rien à démêler sur la matière de l'âme avec les philosophes, que j'appellerai les patriarches des hérétiques ; d'où vient que Saint-Paul appelle la philosophie le renversement de la vérité. »

Tableau d'un Mariage chrétien.

« Je trouverai difficilement des paroles qui expriment bien toute l'excellence et le bonheur des mariages chrétiens. L'Eglise en forme les nœuds ; l'offrande de notre auguste sacrifice les confirme ; la bénédiction du prêtre y met le sceau ; les anges en sont les témoins, le Père céleste les ratifie. Quelle alliance que celle de deux époux chrétiens, réunis dans une même espérance ; dans un même vœu, dans une même règle de conduite et la même dépendance ! Ils ne forment bien véritablement qu'une seule chair qu'anime une seule âme. Ensemble ils prient, ensemble ils se livrent aux saints exercices de la pénitence et de la religion. L'exemple de leur vie est une instruction, une exhortation, un support mutuel Vous les voyez de compagnie à l'Eglise, à la table du Seigneur. Tout est commun entre eux, les sollicitudes, les persécutions, les joies et les plaisirs. Nuls secrets, confiance égale, empressemens réciproques, ils n'ont pas à se cacher l'un de l'autre pour visiter les malades, assister les indigens. répandre leurs largesses, offrir le sacrifice, vaquer assidûment à tous les devoirs, sans réserve et sans contrainte. Rien ne les oblige à dissimuler ni le signe de la croix, ni l'action de grâces ; leurs bouches, libres comme leurs cœurs, font retentir ensemble les pieux cantiques. Point d'autre jalousie que celle à qui des deux servira le

mieux le Seigneur. Tels sont les mariages qui font la joie de Jésus-Christ, ceux à qui il donne sa paix ; il n'en est point d'autre légitime, ni permis aux chrétiens. »

Eloge de la Patience.

« La patience est un dépôt assuré dans le sein de Dieu. Vous êtes offensé? confiez-lui votre intérêt, il vous vengera ; dépouillé ? chargez-le de la restitution ; affligé? prenez-le pour médecin ; mourant? il vous garantit la résurrection. L'heureux privilége pour la patience que d'avoir Dieu pour débiteur ! et certes avec raison ; c'est lui qui en protége les saintes résolutions, lui qui anime tous ses sacrifices. La patience fortifie la foi, règle la paix, soutient la charité, cimente l'humilité, dispose à la pénitence, gouverne la chair, maintient l'esprit, arrête l'intempérance de la langue, modère la main, asservit les tentations, repousse les scandales, consomme le martyre. Elle console dans la pauvreté, dirige dans l'usage des richesses. Elle n'accable point celui qui est faible, et n'épuise point celui qui est fort. Délices de l'âme fidèle, elle invite par ses attraits celui qui ne l'est pas, elle concilie au serviteur la bienveillance de son maître, au maître celle de Dieu. Elle est l'ornement du sexe, l'épreuve de l'homme, le charme du premier âge, le mérite de l'adolescence, le plus beau titre dans le déclin de la vie. On l'aime à tous les âges et dans toutes les circonstances. »

Exhortation aux Martyrs.

« Athlètes de Jésus-Christ, vous allez soutenir le généreux combat où vous aurez pour juge le Dieu vivant, pour héraut l'Esprit-Saint, pour couronne les récompenses de l'éternité. C'est pour vous y préparer que, comme autrefois on exerçait par des épreuves rigoureuses ceux qui aspiraient à une couronne corruptible dans les jeux olympiques, Jésus-Christ veut que nous préludions par tous les sacrifices au combat qui doit les couronner tous, et nous mettre en possession du prix immortel qui nous est destiné. La nature frissonne à la vue d'un glaive prêt à s'appesantir, d'une croix qui l'attend avec ses supplices, d'animaux rugissans qui appelent leurs victimes, d'un bûcher avec une mort la plus douloureuse de toutes, et de tout ce que l'art des tortures pourra faire inventer à nos bourreaux : mais qu'aussi l'esprit répond aux faiblesses de la chair que ces épreuves, toutes cruelles qu'elles sont, ont été non seulement supportées souvent avec courage, mais recherchées par le simple désir de renommée et d'une gloire humaine, que l'on a vu jusqu'à des femmes disputer ici d'héroïsme avec les hommes. Rome idolâtre, (faut-il que l'incrédulité du siècle nous oblige d'aller chercher des exemples jusque dans la profane antiquité?) Rome idolâtre vit la chaste Lucrèce s'immoler de sa propre main à la pudeur conjugale. »

» Parlerai-je des jeunes Lacédémoniens, qui se laissent battre de verges et mettre en sang sous les yeux de leurs pères, qui les exhortent à la cons-

tance et les félicitent quand la nature succombe plutôt que leur vertu? Voilà ce qu'à pu produire un vain fantôme de gloire. Quel est parmi nous celui à qui l'amour de la vérité n'inspire pas les mêmes sentimens qu'à ceux-là leur enthousiasme mensonger? Mais que parlé-je de gloire? il ne faut pas même à bien des hommes cette futile espérance pour les exciter à braver tout ce qu'il y a de plus formidable dans la souffrance, il leur suffit d'un misérable orgueil, et de je ne sais quelle maladie d'esprit qui pousse des hommes accoutumés aux douceurs de la paix à se précipiter dans les combats, vous les voyez affronter d'autres bêtes féroces, s'exposer avec joie à être déchirés par elles, et triompher des blessures qu'ils en ont reçues. Dieu a permis que le siècle eût ses héros pour nous animer, et nous confondre si nous tremblions de souffrir, pour les intérêts de la vérité et du salut, ce que d'autres hommes ont enduré pour le mensonge et pour se perdre. Sans même aller chercher ces exemples de constance, regardons autour de nous: tant d'accidens inséparables de la condition humaine ne nous apprendront-ils pas à supporter courageusement ce qu'il faut bien endurer malgré soi? Combien tous les jours de victimes dévorées seulement ou par les incendies qui les ont surpris tout vivans, ou par les ardeurs brûlantes de la maladie, par le fer des brigands, par la vengeance des ennemis et mourant sans gloire comme sans récompense, à la suite des plus affreuses tortures!

« Voyez dans nos cités quels empressemens et quels honneurs accompagnent les combats que la superstition, soutenue par le gout du plaisir, inventa chez les Grecs. On a cru de tout temps que, pour enflammer l'émulation, apprécier la force du corps et l'étendue de la voix, il fallait donner aux athlètes la perspective d'une récompense, des spectateurs pour juges, le plaisir pour aiguillon: à ce prix, plus de répugnances, plus de blessures; on se laisse battre, déchirer, mettre en lambeaux, inonder de sang, et personne ne pense à accuser le juge du combat; tout disparaît sous le prestige des couronnes et des applaudissemens, des présens et des distinctions publiques, des images et des statues, de l'espérance de se survivre à soi même dans la mémoire des hommes, et de la sorte d'immortalité que la gloire du nom peut promettre. Vous n'entendez pas l'athlète couronné se plaindre des blessures qu'il a souffertes, pas même le vaincu. Quoi donc! Dieu n'aurait pas le droit de proposer ses exercices et ses combats, de nous faire descendre dans cette arène où il nous donne en spectacle aux anges et aux hommes, et à toutes les puissances? de mettre à l'épreuve la force de l'âme et de la chair?

Sur les Spectacles

Le livre de Tertullien sur les spectacles est un des plus beaux fruits de son génie. Les moralistes modernes et nos orateurs célèbres ont beaucoup puisé dans cette source; et peut-être n'ont-ils surpassé leur modèle ni pour la soli-

dité des observations, ni pour la force et l'éloquence du style. Dans le passage qui termine son Traité, et que nous allons citer, il s'adresse aux chrétiens qui ne seraient pas encore désabusés des frivoles divertissemens, et leur tient ce langage où la foi s'élève au ton de l'enthousiasme prophétique.

« Vous êtes trop étranger à vous-même, ô chrétien! vous êtes trop avide de plaisirs et de délices, quand vous les prévenez en les cherchant dans le monde. » Ou plutôt quel aveuglement d'appeler cela du plaisir! Certains philosophes s'y entendaient bien mieux; ce n'était pas dans de bruyantes dissipations qu'ils prenaient le plaisir, mais dans le calme et dans la paix. « Eh! dites-moi, je vous prie, ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devons en trouver jusque dans la mort? » Car où doivent tendre nos vœux, sinon, comme l'apôtre l'exprimait, à sortir du siècle pour nous réfugier au sein de Dieu? Nos plaisirs sont là où est l'objet de nos vœux. Il vous faut des plaisirs: eh! dès à présent, n'en trouvez-vous pas sur la route de la vie? Ingrat! vous n'êtes pas satisfait de ceux que la main d'un Dieu libéral vous dispense avec profusion! Vous ne les reconnaissez pas? Mais quelle source plus féconde de voluptés saintes, que d'avoir été réconcilié avec votre Seigneur et votre Dieu; que d'avoir été appelé à la connaissance de la vérité, à la révélation de vos erreurs, au pardon des péchés, que vous avez commis? Quel plaisir plus délicieux que de mépriser le plaisir même, de s'élever au-dessus de tout ce qui tient au siècle? que de jouir d'une liberté vraie, de sa conscience tout entière, d'une vie pure et innocente, de fouler sous ses pieds les dieux des nations, de mettre en fuite les démons, de vivre pour Dieu? Ce sont là les plaisirs du chrétien, ses spectacles purs, sans relâche, et qui ne lui coûtent rien. Voilà pour vous les jeux du cirque et les nobles exercices de votre pèlerinage. Comptez et le temps qui s'écoule, et l'espace qui s'échappe; transportez-vous au terme de votre course; éveillez-vous, allez vous ranger sous l'étendard de votre Dieu. Debout, chrétien! voici l'ange qui sonne la trompette, voici le moment du combat et du triomphe: la palme du martyre brille à tes yeux. Tu veux de la science, en voici, et qui doit satisfaire en toi la noble passion d'apprendre. Voici et des hymnes et des sentences; voici des trésors de poésie et d'éloquence, puisés, non dans les fictions, mais au sein de la vérité. Il te faut des épreuves et des combats; ils ne te manqueront pas, ils t'environnent. Vois l'impudicité vaincue par la continence, l'incrédulité immolée par la foi, la barbarie soumise par la miséricorde, le libertinage dompté par la modestie; telle est l'arène où s'exerce le chrétien, où il triomphe, où il reçoit la couronne. Que si tu demandes des spectacles sanglans, le sang de Jésus-Christ coule encore. Te parlerai-je d'une pompe qui ne se fera pas longtemps attendre, de l'arrivée du Seigneur, annoncée par tant de signes incontestables, dans tout l'éclat de la gloire et du triomphe le plus magnifique? Contemple ces légions d'anges empressés autour de lui; tous les saints ressuscités pour l'immortalité, et le règne des justes commencé pour

ne finir jamais; une Jérusalem nouvelle qui s'élève. Mais voici encore d'autres scènes qui s'ouvrent à tes regards : ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, du dernier jugement, qui viendra inopinément pour les nations les surprendre au milieu de leurs dérisions impies, où jaillira un feu qui dévorera dans une même incendie et les antiques monumens du globe, et les créations récentes de la main des hommes; alors quel spectacle! quelle vaste scène! quels objets et quels contrastes faits pour exciter tout à la fois et la surprise et l'admiration, la joie et la risée! Tous ces potentats que l'on nous disait être les citoyens du ciel, gémissant au fond des ténébreux abîmes avec leur Jupiter et ses complices; tous les persécuteurs du nom chrétien tombés de leurs tribunaux de sang, pour brûler dans un feu bien plus dévorant que les flammes des bûchers allumés contre leurs victimes; à leur suite, ces sages, ces philosophes, en présence de leurs disciples condamnés aux mêmes supplices que leurs maîtres, associés à leur éternelle confusion, et les poètes traînés aux pieds, non de leur Minos ou de leur Rhadamante, mais aux pieds de Jésus-Christ, frémissants, palpitants de honte et de douleur.... Ils le verront ce fils du charpentier et d'une pauvre ouvrière, ce destructeur du sabbat, ce samaritain, ce possédé du démon, ce Jésus trahi par Judas, outragé, insulté, chargé de coups, couvert de crachats infâmes, abreuvé de fiel et de vinaigre (alors établi juge suprême des vivans et des morts). Ah! ce spectacle, ce triomphe, nous en jouirons, nous, sans en avoir l'obligation à la libéralité d'un préteur ou d'un consul. Nous en jouissons dès maintenant par l'espérance et par la foi, qui en anticipent la consolante représentation. Et quel sera le dénouement du drame? Des béatitudes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit de l'homme ne concevra jamais. Voilà, ce me semble, des spectacles bien autrement intéressans que tous vos cirques et vos théâtres, et vos décorations...

MINUTIUS FÉLIX.

MINUTIUS FÉLIX.

Marcus Minutius Félix, né en Afrique, comme on le présume, exerçait à Rome la profession d'avocat sur la fin du second siècle de l'Église. Élevé dans le paganisme, il en partageait les préjugés et la haine. Il nous apprend lui-même qu'il avait exercé les fonctions de juge contre les chrétiens accusés, mais qu'un de ses amis nommé Octave, converti au Christianisme, l'instruisit à mieux connaître ceux qu'il persécutait. Minutius ne se contenta pas de renoncer à l'erreur, il voulut encore embrasser la défense de la vérité et lui consacrer son talent. Le seul de ses écrits qui soit parvenu jusqu'à nous, a pour titre *Octavius*. C'est le nom de son ami, et peut-être aussi un hommage de sa reconnaissance. On sait d'ailleurs que les écrivains de l'antiquité ont souvent donné à leurs compositions le nom du personnage principal qu'ils mettent en scène comme le fait Minutius.

Son ouvrage occupe un rang distingué parmi les anciennes apologies; et, quoique fort court, il mérite cette distinction, autant par son style plein de noblesse et de chaleur, que par l'importance des choses qu'il renferme. C'est un

dialogue entre trois interlocuteurs, dont l'un défend la cause du paganisme, l'autre venge le Christianisme des attaques de son adversaire, et le troisième est choisi par les deux autres pour être leur juge à la fin de ce débat. Minutius a pris pour lui le dernier rôle. La vraisemblance est si bien gardée, qu'on ne saurait dire si c'est ici un entretien supposé ou un fait historique : on en jugera par l'exposé suivant.

Octave, Minutius et un troisième personnage appelé Cécilius, leur ami commun, mais encore païen, allaient ensemble à Ostie se délasser des fatigues du barreau. C'était pendant l'automne : on célébrait une fête païenne ce jour-là. Une statue de Sérapis se rencontre en chemin, couverte d'essences et couronnée de fleurs. Cécilius, suivant l'usage des païens, porte sa main à sa bouche et s'incline avec respect devant l'idole. Alors Octave, s'adressant à Minutius : « Un honnête homme comme vous, lui dit-il, ne devrait pas délaisser son ami, et un ami qui lui est si cher, quand il le voit aveugle au point de broncher contre les pierres. » Ils arrivaient dans ce moment au bord de la mer. Une brise légère y formait à peine quelques faibles ondulations; on voyait çà et là voguer les nacelles des pêcheurs; une troupe d'enfans épars sur le rivage lançaient à l'envi les uns des autres de petits cailloux qu'on voyait glisser, bondir et sillonner la plaine liquide. Ces jeux, ce spectacle charment nos voyageurs; Cécilius seul paraissait n'y prendre aucune part; il était pensif, taciturne et sombre. « Qu'avez-vous, lui dit Minutius, vous me semblez triste, vous qui êtes naturellement si gai. » Cécilius répond; il ne dissimule pas l'impression que fait sur lui le mot ironique d'Octave. C'est sa religion qui est attaquée : mais il est prêt à la défendre; et si Octave veut traiter la question sérieusement, on lui fera voir qu'il est plus facile de plaisanter que de raisonner.

En parlant ainsi, ils arrivaient dans un lieu hérissé de grands blocs de pierre, pour la commodité de ceux qui venaient y prendre des bains de mer. Là, ils s'asseient, fatigués de leur longue promenade. Le défi porté par Cécilius occupait toutes leurs pensées. Minutius, choisi pour arbitre, se plaça entre ses deux amis et Cécilius commence.

Son plaidoyer, auquel les anciens on donné de grands éloges, nous paraîtra bien faible aujourd'hui, que la révolution opérée depuis tant de siècles par l'Evangile a changé toutes les idées. Mais transportons-nous au temps où il fut écrit: souvenons-nous que l'auteur est ici l'organe d'une société telle que le paganisme l'avait faite. Nous comprendrons alors quelle impression il devait produire sur les esprits. Il défendait les croyances universelles, aussi anciennes que la civilisation, adoptées par tous les législateurs, par tout ce qu'il y avait jamais eu d'esprits éclairés, chères à toutes les passions humaines, liées à tous les intérêts publics et domestiques, protégées par l'Etat qui en faisait dépendre son antique gloire comme il y rapportait toutes ses prospérités. Je le demande : de quel œil devait-on voir alors s'élever une religion qui, proclamant l'unité de Dieu, abattait d'un seul coup, et tous les dieux de l'empire, et ses temples si magnifiqees, et ses fétes si riantes et si pompeuses, et ses théâtres si voluptueux? Mais quels étaient donc ceux qui osaient donner le démenti à tous les siècles, à tous les peuples, à tous les sages, aux poètes, aux orateurs, à toutes les écoles savantes? C'est ici que l'étonnement redouble, que l'indignation est au comble. Des étrangers obscurs, des hommes dépourvus de tous les moyens de succès, en un mot, douze pauvres pêcheurs. Qu'on se remette toutes ces choses devant les yeux, et qu'on juge après cela quelle force devait avoir le discours de Cécilius, lorsqu'il parlait en ces termes :

« Cela étant, ne doit-on pas s'indigner et gémir de voir la présomption avec laquelle certaines gens sans étude et sans doctrine, étrangers à toute espèce de littérature, de la dernière lie du peuple, tranchent sur la question du principe des choses, de sa souveraine nature, après que tant de sectes opposées qui se sont partagé les écoles de la philosophie n'ont produit encore jusqu'à présent que d'interminables disputes? Eh! comment en serait-il autrement? l'esprit de l'homme est trop faible pour franchir l'intervalle immense qui le sépare de la divinité. Et ce qui s'élève par-dessus nos têtes, et ce qui est caché sous nos pieds, se dérobe également à nos regards. Il ne nous est ni donné de la connaître, ni permis de chercher à la pénétrer, sans une profane et sacrilége témérité.

» Puisque tous les peuples du monde s'accordent uniformément, n'importe quel que soit le motif ou l'origine de cette croyance, à reconnaître qu'il est des dieux immortels, je ne conçois pas qu'il existe personne assez présomptueux, assez emporté par je ne sais quelle sagesse impie, pour oser vouloir renverser ou seulement ébranler une religion aussi ancienne, si utile, signalée par tant de bienfaits. Nommez-moi un Théodore de Cyrène, ou bien, en remontant plus haut, ce Diagoras de Milet que l'antiquité a flétri du surnom d'Athée, lesquels ont prétendu qu'il n'y avait point de dieux, et par là, sapaient tous les fondemens de la société, en anéantissant dans les cœurs tout sentiment de crainte et de devoir : jamais un semblable système d'impiété sous le nom de philosophie ne s'accréditera et ne prévaudra parmi les hommes. Protagoras d'Abdère qui disputait sur la divinité avec l'air d'en douter plutôt qu'avec l'intention manifeste de la nier, fut banni du territoire de l'Attique par une sentence de l'aréopage; le peuple assemblé condamna ses livres à être brûlés : et l'on verrait sans en gémir profondément (pardonnez à la chaleur avec laquelle je m'exprime), l'on verrait une poignée de misérables factieux, transportés par le désespoir que donne le fanatisme, entreprendre de détrôner les dieux? malheureux qui, abusant de la simplicité d'hommes ramassés dans les égouts de la société, de la crédulité de quelques femmes, naturellement faciles à tromper, se sont fait un parti lié par la plus sacrilége conjuration, se rassemblent eux et leurs complices dans leurs nocturnes conciliabules pour célébrer ensemble des jeûnes solennels et des festins qui révoltent la nature, formant non une secte religieuse, mais une bande de criminels. Ennemis du grand jour, ils s'enveloppent de ténèbres; muets en public, inépuisables quand ils sont sans témoins, méprisant également et les temples et les bûchers, vous ne les entendez parler des dieux et de nos cérémonies que pour y insulter et nous plaindre. Vous leur proposeriez les honneurs du sacerdoce et la pourpre suprême, dans leur délire ils ne vous écouteront que pour vous braver; et à peine ils ont des haillons qui les couvrent! Démence qui surpasse tout excès! audace que l'on a peine à croire! ils méprisent les tortures étalées sous leurs yeux, et tremblent sur un avenir incertain; et ces mêmes hommes qui redoutent si fort de mourir après qu'ils ne seront plus, vous les voyez quitter la vie sans craindre la mort. Bercés par le faux espoir d'une chimérique résurrection, ils s'élèvent ainsi au-dessus de toutes les frayeurs. Parce qu'il y a toujours dans le mal bien plus d'activité à se répandre, la corruption des mœurs

gagnant de proche en proche, cette détestable conjuration a pris racine dans tous les lieux de l'univers. Peut-on concevoir trop d'horreur et s'armer de trop de sévérité contre une ligue aussi impie ! »

Voilà bien le langage de la haine et des passions, il n'a rien qui doive nous surprendre : nous y sommes depuis longtemps accoutumés; c'est le même que tiennent encore nos modernes incrédules qu'irrite l'aspect d'un temple consacré au vrai Dieu, mais qui relèveraient avec joie les autels de la déesse Raison. Moins coupables qu'eux, parce qu'ils avaient du moins pour excuse les préjugés de leur siècle, les païens poursuivaient le Christianisme avec les préventions les plus injustes; ils ne voyaient dans le courage surnaturel des martyrs qu'un désespoir furieux; dans les vertus des chétiens qu'un fanatisme insensé; dans leur union si touchante qu'une conspiration; dans leur mépris des biens de la terre que bassesse d'âme; dans leurs dogmes les plus sublimes qu'extravagantes folies. Il n'y a pas jusqu'à cette notion si belle d'un Dieu attentif à toutes nos actions qui ne révoltât leur orgueilleux aveuglement.

« Ces chrétiens, disaient-ils, quelle idée ils se font du leur ! cette prétendue divinité, qu'ils ne sauraient ni montrer ni découvrir, elle a disent-ils, les yeux ouverts sur toutes les actions de chacun des hommes; elle en connaît les affections les diverses paroles et jusqu'aux pensées les plus secrètes; présente partout, rien ne borne son immensité. Est-ce là un Dieu bien commode avec son infatigable curiosité? A les entendre, sans cesse à vos côtés, il vous poursuit dans chacune de vos actions et dans chacun des lieux que vous habitez. Eh! le moyen que, occupé de l'ensemble, il se subordonne aux détails, ou que, partagé dans le détail, il puisse suffire à tout l'ensemble ? »

Octave n'aura pas beaucoup de peine à réfuter de si pitoyables raisonnemens; son adversaire avait tout attaqué, Dieu et sa providence; les dogmes du Christianisme et son histoire, les mœurs des chrétiens et leurs pratiques religieuses sur lesquelles la calomnie avait inventé les plus

atroces inculpations. Son ton véhément décèle une forte préoccupation : il respire la haine et le mépris le plus insultant, c'est la manière des incrédules de tous les siècles. Au contraire, l'avocat des chrétiens qui sentait sa supériorité, loin de s'en prévaloir avec orgueil, prenant la parole à son tour, répond avec calme, comme il convient à la Religion qu'il défend. Il ne dissimule aucune objection ; il ne laisse aucun grief sans réponse, sa manière est franche, noble et précise ; il rétablit la vérité des faits si étrangement dénaturée ; et, sous ce rapport, son discours est un monument précieux. Il y aurait bien des passages à citer : mais je m'arrête par préférence à la peinture qu'il fait des mœurs des chrétiens, par laquelle il termine son apologie. Un double motif doit en déterminer le choix : c'est à la fois la justification la plus complette des temps primitifs et une utile instruction pour les nôtres.

« Si vous voulez établir quelque parallèle entre nos mœurs et les vôtres, nous n'avons point à craindre la comparaison. Vos lois proscrivent bien l'adultère, vos mœurs l'autorisent ; nous, nous ne sommes époux que pour nos femmes ; vous, vous ne punissez le crime qu'après qu'il est commis ; nous, nous en punissons jusqu'à l'intention. Vous ne craignez que d'avoir des témoins ; nous, nous portons le nôtre dans notre conscience, et celui-là ne nous manque jamais. Vos prisons regorgent de vos criminels ; vous n'y voyez de chrétien que celui que vous y jetez pour cause de religion ou qui a cessé de l'être. Vainement, pour pallier le crime, allégueriez-vous le Destin : Fortune, Sort ou Destin, rien de tout cela n'empêche l'homme d'être libre ; le Destin n'est autre chose que l'exécution des décrets de Dieu, qui sont réglés suivant les actions des hommes. Le reproche que vous nous faites de la pauvreté où nous vivons pour la plupart est un titre de gloire plutôt que d'humiliation. La frugalité dont elle est la source fortifie l'âme, comme l'abondance l'énerve. On n'est point pauvre alors qu'on est sans besoin, qu'on ne désire point le bien d'autrui et que l'on a Dieu pour trésor ; on n'est pauvre que quand avec beaucoup de richesses on en souhaite encore davantage. Quelque pauvre que l'on soit, toujours l'est-on moins que quand on est venu au monde. Les oiseaux naissent sans héritage, et chaque jour fournit à leur subsistance. Tout ce qui est hors de nos désirs est à nous. Celui qui voyage le plus à l'aise est celui qui a le moins de bagage : ainsi, dans la route de la vie, le pauvre marche plus commodément, il n'a pas l'embarras des richesses ; ce qui n'empêche pas que nous ne de-

mandions à Dieu des richesses si nous les croyons bonnes à quelque chose : il ne lui en coûterait pas de nous en accorder, lui à qui tout appartient ; mais nous aimons mieux les mépriser que d'avoir à les régler. Notre premier bien c'est d'être vertueux et résignés, d'être bons plutôt que d'être prodigues. Si Dieu permet que nous ayons à souffrir des maux attachés d'ailleurs à la condition humaine, ce n'est pas pour nous punir, ce n'est que pour nous éprouver. Le courage s'exerce dans la tribulation, et la souffrance est l'école de la vertu. Il faut à l'âme, comme au corps, du travail, sans quoi elle languit. Aussi tous les grands hommes que vous proposez à l'émulation ont-ils dû leur renommée à leurs disgrâces. Cela étant, vous êtes dans l'erreur de croire que notre Dieu manque et de moyens et de bonté pour nous secourir. Car nous sommes tous sous sa dépendance, tous assurés de son amour. Il nous ménage des adversités pour faire l'essai de nos forces ; il balance les périls par nos dispositions, et réclame notre obéissance jusqu'au dernier souffle de la vie : il sait bien qu'il n'a rien à perdre pour lui-même. C'est un spectacle digne de ses regards que celui d'un chrétien luttant contre la souffrance, se mesurant avec les menaces, les supplices et les tortures, bravant et les terreurs de la mort et l'aspect farouche des bourreaux, libre sous la tyrannie, et ne cédant qu'au seul Dieu à qui il appartient. Victorieux et triomphant, il se rit en mourant du juge qui l'a condamné : oui, bien véritablement victorieux, puisqu'on l'est quand on a obtenu l'objet de ses vœux. Quel est le soldat qui, sous les yeux de son général, ne se sente porté à combattre avec plus d'ardeur ? Pour avoir droit à la couronne, il faut s'être essayé. Encore ce général ne peut-il pas donner ce qu'il n'a pas ; il peut bien récompenser la valeur ; il ne peut rien pour celui qui n'est plus. Il n'en est pas ainsi de l'athlète du Seigneur ; il compte bien n'être point délaissé dans la souffrance, ni rester sans récompense après la vie. Le chrétien peut donc paraître misérable ; il ne peut jamais l'être. Vous élevez jusqu'au ciel un Mucius Scévola qui se punit lui-même de sa méprise en soutenant sa main sur un brasier, et qui allait chercher la mort au milieu des ennemis ; combien parmi nous ont enduré, non pas seulement le sacrifice d'une de leurs mains, mais de leurs corps tout entier livré aux flammes, sans qu'il leur soit échappé un gémissement, avec la liberté de se soustraire au supplice s'ils l'avaient voulu ! Un Mucius, un Aquilius, un Régulus, voilà vos héros : opposons-leur, non pas des hommes seulement ; des femmes même, de jeunes enfans parmi nous se moquent de vos gibets et de vos tortures, de vos bêtes féroces et de tout l'appareil de vos supplices. Aveugles ! ne comprenez-vous pas qu'il est impossible que personne s'expose sans motif à de semblables peines ou puisse les endurer de la sorte sans le secours de Dieu ? Ce qui vous fait illusion, c'est peut-être de voir que des hommes qui ne connaissent point Dieu nagent dans l'opulence, sont comblés d'honneurs et de dignités. Malheureux ! on ne les élève si fort, que pour les faire tomber de plus haut ; ce sont des victimes que l'on engraisse pour le sacrifice, que l'on pare de fleurs avant de les immoler. Tels sont élevés en dignités, en puissance, pour mettre à découvert leur malfaisant génie, afin que leur liberté même devienne leur écueil. Ah ! quel so-

lide bonheur peut-il y avoir sans la connaissance de Dieu ? mort réelle, songe vain, bientôt évanoui, ombre qui échappe au moment où vous allez la saisir ! Vous êtes roi ? si l'on vous craint, vous craignez aussi et vous avez beau être environné d'une escorte nombreuse, vous êtes seul contre le danger qui vous atteint. Vous êtes riche ? mais on est dupe de la fortune : un lourd bagage n'est qu'onéreux dans le court voyage de cette vie. Vous marchez pompeusement entouré de licteurs et décoré de la pourpre ? Chimère ! vanité de n'avoir d'éclat que par une pourpre empruntée, et d'abandonner son âme à la corruption. Vous vantez la noblesse de votre extraction ? c'est l'éloge de vos aïeux. Toutefois, il n'y a pour tous les hommes qu'une même manière de naître : c'est la vertu seule qui établit entre eux des distinctions.

» Nous qui ne marquons que par nos mœurs et notre chasteté, nous nous abstenons, non certes sans motif, de tout plaisir déshonnête, de vos solennités, de vos spectacles, parce que nous connaissons trop bien l'histoire de vos cérémonies religieuses à quoi ils se trouvent liés, et que tout artifice dangereux à l'innocence nous fait horreur ! Eh ! comment voir de sang-froid les excès auxquels on se porte dans les jeux du cirque ? Vos combats de gladiateurs, que sont ils, qu'une école de meurtre ? Dans vos représentations théâtrales, désordres non moins crians, licence encore plus effrénée : ici c'est l'adultère reproduit par la pantomine, ici la passion de l'amour qui étale ses faiblesses pour se répandre dans les cœurs. La belle gloire pour vos dieux de retracer leurs débauches, leurs intrigues, leurs vengeances ! Ailleurs, une hypocrite sensibilité met en étude la science du geste et de la déclamation, pour vous attendrir sur des infortunes imaginaires, et les mêmes hommes qui pleurent si aisément sur des mensonges convoitent le plaisir de voir couler le sang.

Laissons à l'Académie ses doutes éternels, à tous ces graves philosophes leur orgueil, leurs basses flatteries, leurs systèmes corrupteurs et leurs déclamations contre le vice, où ils se font leur procès à eux-mêmes. Nous, ce n'est point par les dehors que nous aspirons à être sages ; nous ne faisons point de grands discours, mais de grandes choses, Nous nous félicitons d'être arrivés au but vers lequel ils tendaient sans pouvoir l'atteindre. Pourquoi manquerions-nous de reconnaissance et nous refuserions-nous à nous-mêmes de jouir du bienfait que la bonté divine avait réservé aux jours où nous sommes ? Profitons-en en réglant nos mœurs sur notre foi ; que la superstition soit réprimée, l'impiété anéantie, la vraie religion en honneur. »

Ici l'orateur s'arrête : les deux auditeurs gardent quelque temps le silence ; les yeux attachés sur lui. Minutius ne revenait pas de la surprise que lui causait un discours où la raison s'était montrée, non-seulement si évidente, mais encore si belle et si persuasive. Quant à Cécilius, il ne semblait pas qu'il pût se rendre facilement après avoir fait pa-

raître dans son plaidoyer une si forte conviction; mais, soit qu'il eût voulu seulement feindre, à la manière des avocats, une chaleur commandée par son rôle, ou qu'en effet il eût eu le loisir de se remettre d'une première émotion et de goûter la vérité qui s'offrait à lui avec tous ses charmes, il rompt tout-à-coup le silence « : je n'attendrai pas, dit-il, la sentence de notre arbitre ; qu'Octave reçoive toutes mes félicitations : je puis aussi me féliciter moi-même, nous sommes l'un et l'autre également victorieux, s'il m'est permis de prendre ma part de la victoire. Octave triomphe de moi, et moi de l'erreur où j'étais. Je me rends à Dieu, je crois à la Providence, et je confesse que la religion, qui vient de se montrer à mes yeux dans toute sa pureté, est la mienne dès ce moment. Il manque sans doute quelque chose au complément de mon instruction ! mais en voilà le fonds : c'est assez pour aujourd'hui ; le soleil est sur son déclin ; demain nous achéverons notre ouvrage. »

A ces paroles, Minutius ressentait une joie d'autant plus vive qu'il jouissait de tout le bonheur de ses deux amis, et se trouvait débarrassé du pénible devoir d'être juge : il voyait ici un double bienfait de la grâce divine. L'orateur avait parlé par son inspiration et tout obtenu par son secours. « Après cela, dit-il, nous nous retirames contens et satisfaits. Cécilius se félicitait de croire : Octave s'applaudissait de son succès, et moi j'étais heureux de la foi de l'un et de la victoire de l'autre. »

LACTANCE.

LACTANCE.

Lactance, orateur et philosophe, élevé dans le paganisme, donnait des leçons publiques à Nicomédie, sous l'empire de Dioclétien. Toutes les circonstances de sa vie et de sa conversion sont à peu près inconnues ou incertaines. On ne sait pas même au juste le lieu ni l'année de sa naissance et de sa mort. Quelques passages de ses écrits font présumer qu'il fut amené à connaître et à embrasser la religion chrétienne par l'exemple de courage et de patience que donnaient les martyrs dans cette ville devenue le théâtre des plus sanglantes persécutions ; peut-être aussi, fut-il touché de voir son ancien maître, le célèbre Arnobe, abjurer le paganisme dans la ville de Sicca, en Afrique, et prendre la défense de la foi dans un écrit éloquent qui nous est resté et qui contient une courageuse réfutation des erreurs du polythéisme. Nous n'avons rien cité de son livre pour ne pas reproduire les mêmes questions que nous avons vues traitées par les autres apologistes. Il offre cependant des traits d'éloquence qui nous laissent le regret de ne pouvoir les recueillir à cause des étroites limites où nous sommes obligés de nous renfermer.

qu'on nous permette seulement de rapporter ici un exemple fort court qui donne une idée de son talent et de la force avec laquelle il sait presser l'argumentation. Il veut répondre à un discours encore aujourdhui si commun dans la bouche des impies.

« Si votre Dieu, nous dit-on, a tant de pouvoir et de bonté, s'il aime tant à sauver les hommes qu'il change mon cœur, qu'il me force par sa seule puissance à croire à ses promesses. » Ce serait là de la contrainte, non une grâce. Je ne verrais point dans cette conduite de Dieu la libéralité qui convient à un grand monarque, mais la puérile ambition d'un rival qui ne veut que soumettre son ennemi. Il y aurait de sa part injustice à vous arracher à votre propre volonté, a enchaîner votre liberté, à forcer un consentement que vous lui refusez. Mais vous qui demandez qu'on vous fasse violence et l'on vous convertisse malgré vous, pourquoi ne pas exécuter de bonne grâce ce que vous désireriez obtenir par contrainte? C'est, répliquez-vous, parce que je ne m'en soucie point du tout. De quoi donc vous plaignez-vous? Vous accusez Dieu; ce n'est pas Dieu qui vous manque. Vous voudriez qu'il vint à votre secours, et quand ses dons s'offrent d'eux-mêmes, vous les repoussez avec un mépris insultant! — Je ne puis donc être sauvé à moins d'être chrétien? — Vous l'avez dit. »

Pour revenir à Lactance, nous apprenons de l'historien Eusèbe, son ami, qu'il fut chargé par l'empereur Constantin de l'éducation de Crispe son fils dans la Gaule : emploi honorable qui ne l'empêcha point de vivre dans une pauvreté volontaire. Ce fut probablement à cette époque qu'il composa son grand ouvrage *des Institutions divines*, qu'il a dédié à Constantin dès le début et dans l'épilogue, deux morceaux écrits avec une élégance dont on ne trouve point de modèle au siècle où il florissait. Son style en effet semble appartenir aux meilleurs temps; et, sous ce rapport, nul autre père de l'Eglise ne peut lui être comparé. Les autres l'emportent sur lui dans la science des dogmes et des vérités de foi, mais aucun n'a mieux connu le polythéisme et la philosophie ancienne; on voit qu'il s'était nourri de bonne heure de ces études savantes, qu'il les possède à fond et beau-

coup mieux que les doctrines purement théologiques ; ce qui a fait dire à saint Jérôme qu'il était plus habile à nous défaire des ennemis du dehors, qu'à nons défendre au dedans. Ce père qui était lui-même l'écrivain le plus pur et le littérateur le plus instruit de son temps, l'a surnommé le *Cicéron chrétien*. Ce nom lui est resté, et il le justifie à plusieurs égards, il a parfaitement saisi les formes, l'harmonie et la grâce de l'orateur romain ; quelquefois même il en a la chaleur et la verve oratoire. Autant qu'il est possible d'en juger sur une traduction, ce sont là les qualités qu'on retrouvera dans les différens extraits que nous allons recueillir, soit de ses *Institutions*, soit de ses autres ouvrages.

Dans le second livre des *Institutions*, il reproche aux philosophes païens d'avoir rendu aux faux dieux un respect hypocrite qui entretenait l'erreur dans le peuple. Il adresse, à cette occasion, cette éloquente apostrophe à Cicéron :

« Cicéron, dit-il, sentait bien la fausseté de ces dieux que les romains adoraient ; il ne les ménage pas dans ses écrits : et cependant, par une coupable inconséquence, il ne permet pas que l'on agite publiquement aucune dispute à leur sujet, de peur d'affaiblir dans l'esprit de la multitude le respect qu'elle leur porte. Grand homme ! pourquoi ne pas plutôt démasquer l'erreur ? Essayez du moins de désabuser cette multitude égarée. La chose en vaut bien la peine ; c'était là, pour l'éloquence de Cicéron, un assez beau théâtre. Votre talent n'avait pas à craindre d'échouer en si bonne cause, quand si souvent on l'a vu se déployer avec quelque courage dans de moins bonnes. Mais je vous devine : la prison de Socrate vous fait peur ; voilà pourquoi vous n'avez pas la force de vous déclarer en faveur de la vérité. Pourtant, philosophe comme vous l'êtes, vous deviez n'avoir pour la mort que du mépris. Il y aurait eu bien plus de gloire à mourir victime de la vérité plutôt que de la médisance ; et tout l'honneur de vos philippiques ne valait pas le mérite que vous vous seriez fait à dissiper les erreurs du genre humain, et à guérir des esprits malades. Vous craigniez ? à la bonne heure, bien qu'un sage doive être au-dessus de la crainte. Qui vous obligeait vous-même à persister dans votre égarement ? Vous êtes aux pieds d'idoles, méprisable ouvrage de la main des hommes ; vous en convenez, et vous ne laissez pas d'agir comme ces mêmes hommes livrés de votre aveu à une

erreur coupable. A quoi donc vous servait-il d'apercevoir la vérité, quand elle vous laisse également lâche et infidèle? Si les sages eux-mêmes s'enchaînent volontairement à l'erreur quand ils la reconnaissent telle, qu'attendre d'une multitude ignorante? »

Dans le troisième livre, Lactance interpelle une seconde fois Cicéron et nous apprend qu'autrefois, comme nous le voyons encore aujourd'hui, les leçons de la sagesse humaine n'ont pas rendu les philosophes meilleurs. Ce qu'il dit à ce sujet est digne d'attention.

« Plût au ciel que Cicéron, rappelé à la vie, daignât venir à l'école du dernier des maîtres chrétiens! Apprenez, lui dirais-je, à mieux connaître cette philosophie à qui vous donniez tant d'éloges, quand vous l'appeliez le flambeau de la vie, la maîtresse de la vertu, la règle des mœurs, la législatrice du genre humain. Mais qu'avez-vous donc enfin recueilli de ses leçons? elle a fait de vous l'ornement des lettres latines, l'imitateur de Platon; à la bonne heure. Tout ce qu'elle vous a appris, c'est de savoir que vous ne savez rien. De votre aveu, elle vous a laissé dans la plus profonde ignorance sur la conduite de la vie. La belle école de vertu que celle qui ne vous donne pas même les élémens de la sagesse, et tout au plus ne vous forme qu'à la civilité!

» Les philosophes se vantent de nous donner des leçons de vertu; comment peuvent-ils enseigner ce qu'ils ignorent? comment donner ce que l'on n'a pas? Examinez leurs mœurs de plus près; vous les verrez emportés, courant après l'argent et les plaisirs, chatouilleux à l'excès, gonflez d'orgueil et d'envie; habiles seulement à masquer leurs vices sous un voile de sagesse extérieure, et se livrant, dans le particulier, à des actions qu'ils blâment dans leurs écoles. Peut-être j'outrepasse la vérité pour le plaisir de les accuser; je ne fais que répéter ce que leur reproche l'un d'entr'eux, Cicéron lui-même. Sénèque fait le même aveu.»

Ailleurs, il oppose la morale de l'Évangile à celle des philosophes; c'est ici qu'il nous fournit la preuve de ce que Rousseau dit avec tant de raison, que l'*Évangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique et toujours semblable à lui-même* (1). Pourrait-on se persuader, par exemple, qu'il y ait eu des écoles de

(1) Il faut lire l'ouvrage entier pour voir combien les moralistes payens se sont égarés quelquefois et combien ils sont toujours inférieurs à l'Évangile.

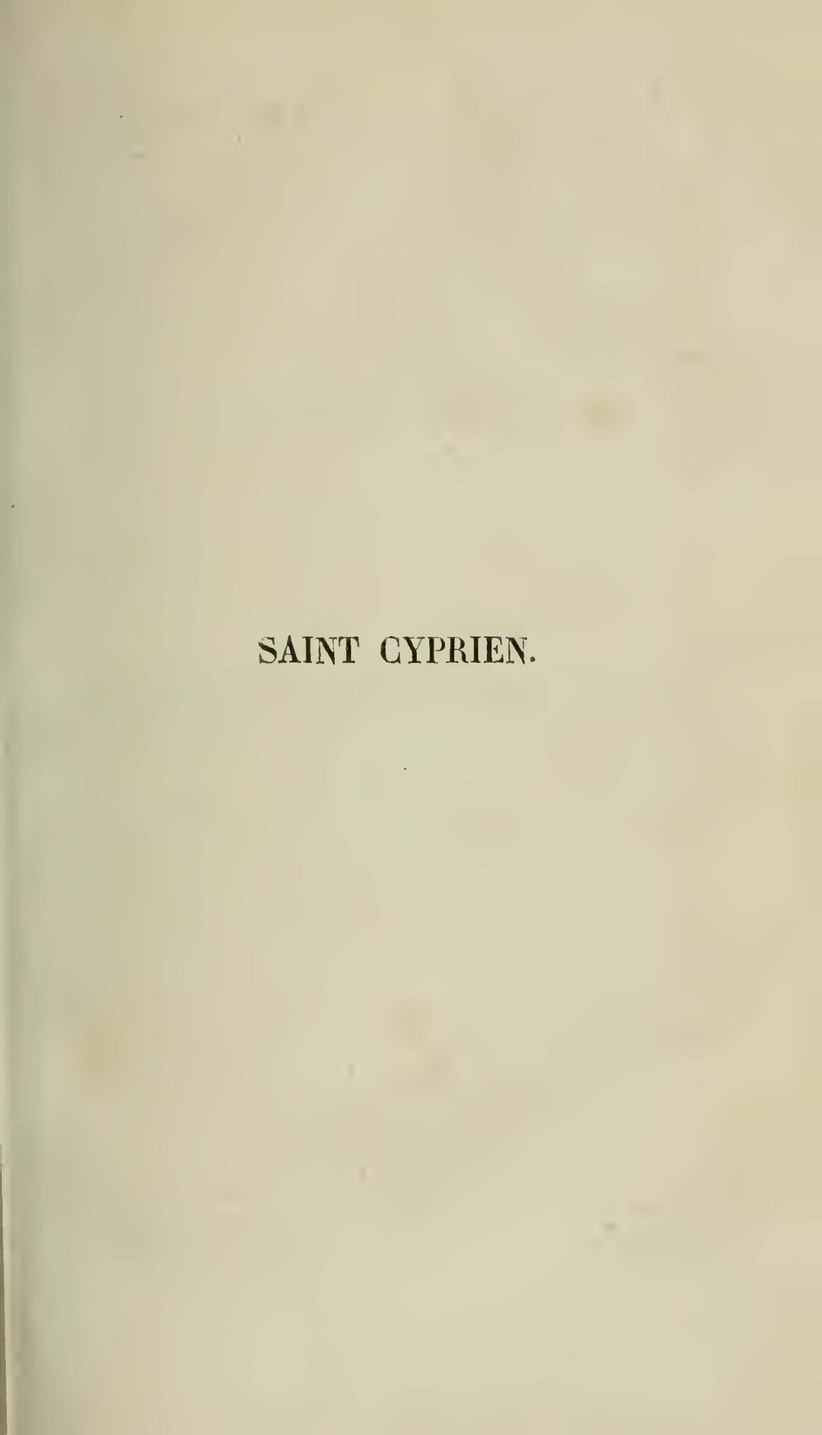
philosophie où l'on enseignait que la compassion pour les maux de nos semblables est une faiblesse dont le sage doit se défendre? Telle a été cependant la doctrine des stoïciens; et, à la honte de notre siècle et de nos lumières, telle est encore celle d'une secte moderne, connue sous le nom d'économistes. Lisez l'ouvrage si vanté de M. J.-B. Say, sur l'économie politique, vous y verrez que l'aumône, que les libéralités faites aux hopitaux, que les dons offerts à l'humanité souffrante sont des abus funestes aux progrès de l'économie politique. C'est donc à ces durs spéculateurs, aussi bien qu'aux anciens stoïciens que s'adresse Lactance dans cette page éloquente :

« Ce n'est pas dans les livres des philosophes que vous trouverez la morale de l'Evangile. Tous leurs bizarres systèmes sur l'origine de l'homme, sur la formation des sociétés, n'offrent d'autres résultats que d'isoler les hommes. Insensés! qui, bien loin de reconnaître les droits de la miséricorde, l'ont osé proscrire du code de l'humanité comme une vertu étrangère et nuisible à l'homme. Nous conservons l'humanité comme la vertu propre à l'homme. Eh! que faut-il entendre par ce mot? Aimer le prochain; par cela seul qu'il est homme, et qu'à ce titre il est tout ce que nous sommes. Cicéron l'a dit, et avec raison : l'homme qui obéit à la nature ne sait pas nuire à un autre. Si c'est manquer à la nature que de nuire au prochain, c'est la suivre que l'assister; c'est se dépouiller du nom d'homme, abjurer l'humanité, que d'être sans miséricorde. Je demanderai à ces philosophes, qui croiraient dégrader leur sagesse en se montrant compatissans : si vous voyiez un animal féroce se jeter sur un homme, ou le feu dévorer sa maison, vous croiriez-vous obligés de le secourir, oui ou non? La réponse ne serait pas embarrassante. Hésiter serait se déclarer étranger à l'espèce humaine; car enfin, dira-t-on, la même chose ne peut-elle pas m'arriver à moi aussi bien qu'à lui? Indépendamment de tout intérêt personnel, n'y a-t-il pas une force de courage estimable à sauver une victime qui va périr? Mais, dites-moi, la misère qui le presse n'est-elle pas aussi une bête féroce? la fièvre qui le consume n'est-elle pas aussi un feu dévorant? »

Vous m'allez dire : Mais la miséricorde doit-elle s'exercer indifférement? ne doit-elle pas plutôt choisir ceux qui sont dignes de ses bienfaits? Je réponds qu'il suffit d'être misérable pour avoir droit à votre humanité. Cet homme ne reconnaîtra point le service que vous lui rendez : que vous importe? vous aurez fait le bien par principe de justice, de religion, d'humanité, si vous l'avez fait sans espoir de retour. L'humanité n'est pas un trafic. Vous déshonnorez votre bienfait en ne l'appliquant qu'à ceux qui en sont dignes. C'était donc dans l'espérance d'être récompensé que vous

faisiez un acte de justice ! où en est le mérite? Quoi ! sous le prétexte qu'il ne l'a pas mérité, il faudra que ce pauvre meure de faim, de soif, de misère? il faudra que ce riche opulent, et qui regorge de biens, en laisse manquer celui qui est réduit à toutes les extrémités du besoin? Si la vertu ne calcule pas les chances de l'avenir, il faut la pratiquer pour elle-même; estimez-la donc pour elle et dans les vues du retour. Si vous avez des prédilections, qu'elles soient pour celui de qui vous n'avez rien à espérer. Pourquoi choisir? pourquoi soumettre à cette inquisition les membres de son corps? Quel qu'il soit, n'est-ce pas un homme, et un homme, qui ne s'adresse à vous que parce qu'il vous croit un homme? Repoussez cette ombre vaine de justice que vous vous faites; donnez à cet aveugle, à ce boiteux, à ce pauvre abandonné, qui va mourir si vous ne lui donnez pas. Il est inutile à la société, il ne l'est pas à Dieu, qui lui a donné l'être, le souffle qu'il respire, la lumière qui l'éclaire. Empêchez, tant que vous le pouvez, que ce ne soit là pour lui un fardeau plutôt qu'un bienfait. Qui peut secourir le malheureux qui périt et ne le fait pas, l'assassine.

Les autres ouvrages de Lactance fourniraient, aussi bien que celui-ci, un grand nombre de fort beaux exemples de cette diction pure, animée et vraiment cicéronienne. L'espace ne nous permet pas de les rassembler ici.



SAINT CYPRIEN.

SAINT CYPRIEN.

Saint Cyprien, dit Fénélon, a beaucoup de force et d'éloquence, quoique son style et sa diction sentent l'enflure de son temps et la dureté africaine. On voit partout une grande âme qui exprime ses sentimens d'une manière noble et touchante.. Les ouvrages qu'il avait composés avant sa conversion sont semés de traits d'une éloquence affectée : mais la religion a chatié dans tous les autres ce qu'il y avait d'ornemens superflus dans le style de cet orateur et l'a réduit dans les bornes d'une éloquence plus grave et plus modeste. C'est ce dernier caractère, marqué dans les lettres de saint Cyprien, qu'on peut aimer avec sûreté et chercher suivant les règles les plus sévères, mais auquel on ne peut parvenir qu'avec beaucoup de peine. Dans les endroits où il s'anime fortement, il laisse là tous les jeux d'esprit; il prend un tour véhément et sublime.

Il a, dit encore Fénélon, une magnanimité qui ressemble à la vigueur de Démosthène. Cette magnanimité ne se mon-

tre pas seulement dans ses écrits; il la portait en soi et il la fait paraître dans toutes les actions de sa vie. Ce trait le distingue des orateurs les plus célèbres auxquels on puisse le comparer. Carthage, sa patrie, était la seconde ville de l'empire romain; sa naissance, son talent et la faveur du peuple l'y appelèrent aux premiers emplois; il renonce à toutes les espérances et il embrasse le Christianisme. A cette époque, la persécution exerçait toutes ses fureurs: on le pressa d'accepter l'épiscopat: c'était lui offrir la palme du martyre, et il l'accepta. Alors, comme un vaillant capitaine sur la tranchée ouverte, on le voit se porter partout où la foi est en péril. Il excite le courage des combattans, il applaudit aux vainqueurs, il ramène les faibles dans la lice, il pousse des cris de douleur à la vue de ceux qui succombent: sa voix pénètre dans l'horreur des cachots et ranime ceux que les bourreaux ont lassés. Dans l'ardeur de son zèle, il ne craint pas de se mesurer avec les persécuteurs eux-mêmes, de leur reprocher leur injustice et leurs cruautés, de les reprendre avec force et de les citer au tribunal du souverain juge. Enfin le moment est venu pour lui-même. Averti par une vision céleste, il se tient prêt pour son dernier combat. On l'amène devant son juge, au milieu d'une foule qui se presse autour de lui et des chrétiens qui fondent en larmes. La sentence de mort est prononcée; il l'entend, répond *grâces à Dieu!* et du même air qu'il eût monté à l'autel, il se rend au lieu de son supplice, et fait compter au bourreau le prix du coup qui lui abat la tête, justifiant ainsi ce qu'il avait dit lui-même, qu'un évêque armé de l'Évangile peut bien être tué, mais qu'on ne peut le vaincre. *Sacerdos, Dei Evangelium tenens, occidi potest, non potest vinci.*

C'est ainsi que l'histoire nous peint ce grand caractère. Les passages que nous allons rapporter de ses divers écrits le feront connaître encore mieux.

A DÉMÉTRIEN.

Démétrien était un persécuteur du Christianisme : on croit qu'il était proconsul d'Afrique. Dans le traité que lui adresse saint Cyprien, nous allons voir une éloquente apologie de la Providence. En ne prenant de ce discours que ce qui convient à tous les temps, et particulièrement au nôtre, rien de plus solide, de plus capable de nous élever à de nobles et utiles pensées dans les calamités publiques. Nos plus grands orateurs en ont souvent profité en traitant le même sujet et n'ont rien dit de plus beau.

« Jusqu'ici, Démétrien, je m'étais contenté de mépriser les impiétés que vous vomissez avec tant de chaleur contre le seul et vrai Dieu qu'adorent les chrétiens. Mais aujourd'hui que vous faites retentir ce cri : que c'est par tout l'empire une plainte générale contre les chrétiens, que l'on accuse de la fréquence des guerres qui s'élèvent, des fléaux de la famine, de la mortalité, des inondations qui se succèdent sans relâche ; le silence n'est plus de saison ; on le regarderait, non comme résignation de notre part, mais comme l'aveu de notre impuissance à nous défendre. Je vous répondrai donc, à vous Démétrien, et à ceux que vous pourriez avoir entraînés dans vos iniques préventions contre nous. Tel qui se prête à de mauvaises impressions sur la foi du mensonge qui le trompe, se rendra à la vérité quand elle se sera montrée à ses regards. »

» La cause de ces désolations, ce n'est point, comme vous affectez de le répandre, sans autre fondement que l'ignorance où vous êtes de la vérité, ce n'est point parce que nous n'adorons pas vos dieux, c'est parce que vous n'adorez pas le vrai Dieu. Arbitre et dominateur suprême de tout l'univers, c'est lui qui dispose à son gré de tous les événemens ; rien n'arrive dans le monde que par son ordre ou par sa permission. Lors donc qu'il arrive de ces événemens à quoi il est impossible de méconnaître la colère du Ciel qui se venge, qui faut-il en accuser, ou les chrétiens, par qui il est honoré, ou vous seuls, dont les crimes ont provoqué son courroux ? vous, qui ne songez pas même à le chercher, ni à le craindre ; vous qu'une vaine et mensongère superstition éloigne de lui, et empêche que l'unique Dieu de tous soit l'objet du culte et des vœux de tous.

» Dieu châtie, et on ne le craint point ! les fléaux de sa colère se succèdent sans interruption, et les cœurs restent insensibles ! Que serait-ce s'il gardait le silence ? Jusqu'où les hommes ne porteraient-ils pas leur sacrilége audace, s'ils n'avaient rien à redouter de sa justice ? Vous vous plaignez que les élémens ne soient pas à l'ordre de vos besoins ou de vos plaisirs ; mais je vous demande : Servez-vous Dieu, vous qui voulez

que toutes choses vous servent? lui obéissez-vous, vous qui faites de toute la nature la tributaire de vos caprices? Vous exigez de votre esclave qu'il vous soit tout dévoué. Homme d'un jour! cet esclave est-il moins homme que vous? Entré dans le monde aux mêmes conditions, votre égal par sa naissance et par sa mort, pourvu des mêmes organes, doué tout aussi bien que vous d'une âme raisonnable, appelé aux mêmes espérances soumis aux mêmes lois, tant pour la vie présente que pour le temps à venir; vous le contraignez bien à vous obéir, à vous être assujetti; et s'il lui arrive d'oublier un moment le droit que vous avez de lui commander, s'il néglige d'exécuter vos ordres avec une rigoureuse précision, malheur à lui! maître impérieux, exécuteur impitoyable des droits de votre domination, vous n'épargnez ni les coups, ni les fouets, ni les privations; vous le châtiez par les supplices de la faim et de la soif; vous le dépouillez; souvent vous le chargez de chaînes et l'enfermez dans les cachots. Misérable! tandis que vous savez si bien faire valoir votre qualité de maître sur un homme, vous ne voulez pas reconnaître le maître et le seigneur de tous les hommes! Plaignez-vous encore des plaies dont la colère du ciel frappe vos incurables iniquités.

» Ces terribles châtimens devraient nous instruire, mais nos yeux restent fermés à la lumière! Enchaînés dans un cercle d'adversités qui nous laissent à peine le temps de respirer, nous n'en avons pas moins le loisir d'être méchans: et au milieu des dangers qui nous pressent, nous sommes plus occupés de condamner les autres que de nous condamner nous-mêmes! vous avez de l'humeur de ce que Dieu s'irrite, comme si, en vivant mal, vous méritiez que Dieu vous fit du bien; comme si tout ce qui vous arrive n'était pas encore moindre que ce que vous méritez! O vous qui vous faites le juge des autres! sondez les secrets replis de votre conscience: ou plutôt parce que vous avez cessé de craindre ou de rougir d'offenser Dieu, et que vous semblez vous faire de vos péchés même des titres à la considération, regardez-vous vous-même des mêmes yeux avec lesquels les autres vous voient à nu et tel que vous êtes Vous êtes dominé par l'orgueil ou par l'avarice; la colère vous emporte à des excès qui vont jusqu'à la cruauté; vous vous livrez aux prodigalités du jeu, à de crapuleuses débauches, à une jalousie basse qui vous dévore, à des faiblesses honteuses qui vous dégradent, à des violences qui vous jettent dans la barbarie; et vous vous étonnez que la colère de Dieu redouble les châtimens dont elle punit le genre humain, quand chaque jour voit redoubler les motifs de sa colère! vous vous plaignez des invasions de l'ennemi, quand à défaut de l'ennemi la paix elle-même nous est funeste! vous vous en prenez à l'ennemi du dehors: et quand les barbares ne viendraient pas des extrémités du monde menacer notre liberté; les calomnies, les injustices, les abus de la puissance, ne nous font-ils pas au dedans une guerre et plus dangereuse et plus implacable? Vous accusez la stérilité et la famine; comme s'il fallait s'en prendre à la stérilité elle-même, plutôt qu'aux crimes des hommes!... Vous vous plaignez que le ciel nous refuse des pluies fécondes: mais les greniers s'ouvrent-ils aux besoins de l'indigence? Que la terre produise moins de fruits: mais ceux qu'elle vous donne, les partagez-vous avec ceux qui n'en ont pas? que les mortalités nous assiègent: mais quels sont les secours accordés aux malades? Les

morts eux-mêmes ne font qu'exciter l'avarice qui en dévore la dépouille. Si lâches à remplir les devoirs les plus sacrés ; si empressés à courir après des gains sacriléges ; toujours bien loin du lit des mourans ; toujours ardens à disputer la succession des morts, il semble qu'on ne les avait abandonnés durant leur maladie, que de peur qu'ils n'en réchappassent : car s'emparer ainsi de la fortune du mort, n'est ce pas témoigner que l'on formait des vœux contre sa vie ?

» Un aussi formidable appareil des vengeances divines n'est pas encore capable de nous ramener à la règle et à l'amour du devoir. Et au milieu de ce carnage affreux de tout un peuple ; au milieu de tous ces morts amoncelés autour de nous, personne ne pense que soi-même on est mortel. De tous côtés on s'agite, on s'empresse, on ne songe qu'au pillage, qu'à l'invasion ; on ne s'occupe pas même de masquer ses brigandages ; nulle hésitation, nulle crainte. Il semble que ce soit chose permise, une sorte de devoir, et que ne pas attenter au bien d'autrui ce soit faire tort à son propre bien. Les voleurs publics conservent du moins dans leurs excès une ombre de retenue ; ils choisissent et des lieux écartés et des solitudes profondes ; ils ont grand soin d'envelopper leurs crimes des voiles et du silence de la nuit. L'avarice marche tête levée, et, assurée par sa propre audace, elle étale au grand jour son insatiable cupidité. De là les fausses délations, les empoisonnemens, tant de forfaits dont l'audace effrénée trouve une sauvegarde dans l'impunité. Vous ne vous contentez pas de négliger le service de Dieu, vous vous emportez à des sacriléges persécutions contre ceux qui le servent. Vous ne l'honorez pas, et vous ne voulez pas même qu'on l'honore, et quand vos faveurs se prodiguent à ceux qui ont choisi pour objet de leur culte de vains et ridicules simulacres, l'ouvrage de la main des hommes, des idoles monstrueuses et abominables, votre haine s'appesantit sur l'adorateur du vrai Dieu. Partout vos temples regorgent du sang de animaux égorgés en l'honneur de vos fausses divinités, et sont noircis de la fumée des sacrifices ; Dieu seul, ou n'a point d'autels, ou il faut se cacher pour l'adorer. Des crocodiles, des cynocéphales, des serpens, des pierres, voilà vos dieux ; il n'y a que le seul Dieu véritable que l'on ne révère pas sur la terre, ou que l'on ne puisse pas révérer impunément. Des hommes qui sont justes, innocens, chéris de Dieu, ou vous les bannissez, ou vous les chargez de chaînes, ou vous les condamnez aux bêtes, aux flammes, ou vous les faites périr par le glaive. C'est un regret pour vous de voir finir nos souffrances ou de les voir abréger. Vous aimez à prolonger nos tortures, pour nous déchirer lentement, multiplier notre agonie, enchérir sans cesse sur votre cruauté, et sans cesse imaginer de nouveaux supplices,

» Qu'est-ce donc que cette rage insatiable de barbarie ? Que veut dire cette soif implacable du sang chrétien ? Mais de deux choses l'une : ou c'est un crime d'être chrétien, ou ce n'en est pas un. Si c'est un crime, pourquoi ne condamnez-vous pas à mort aussitôt après qu'on s'est avoué tel ? Si ce n'en est pas un, pourquoi tourmenter un innocent ? Je ne dois être mis à la torture qu'au cas où je le nierais. A la bonne heure, si je dissimulais par la crainte du supplice ; mais quand je suis le premier à confesser hautement, à répéter que je le suis, le premier à insulter à vos dieux ; que je n'en fais pas un mystère ; que je le déclare en présence

de tout le peuple, au pied des tribunaux, sans crainte d'irriter encore davantage et votre haine et vos bourreaux; pourquoi vous adresser à mon corps, qui est faible? c'est mon intelligence qu'il faudrait plutôt attaquer. Essayez-vous à ma vertu, livrez assaut à ma foi, engagez le combat par la discussion, et triomphez, si vous le pouvez, de ma raison.

» Quelle faiblesse, ou plutôt quelle démence n'est-ce donc pas de ne vouloir pas sortir de ces ténèbres pour embrasser la lumière; que d'aimer mieux demeurer engagé dans la mort éternelle que de vivre dans l'espérance d'une bienheureuse immortalité!... Êtes-vous donc fait pour d'aussi abjectes passions? Pourquoi vous associer à la ruine des démons? Pourquoi vous précipiter avec eux dans l'abîme? Pourquoi ramper sur la terre, vous qui êtes fait pour le ciel? Conservez-vous dans la noble attitude où le ciel vous a fait naître. Mettez votre âme à l'unisson de votre corps, qui ne pose sur la terre que par ses extrémités, et dont la tête, élevée vers le ciel, marque bien que Dieu l'a fait pour le ciel. Pour connaître Dieu, commencez par vous connaître. Laissez là des idoles inventées par le mensonge et l'ignorance; croyez à Jésus-Christ, fils de Dieu, que Dieu son père a envoyé pour nous donner la vie et nous racheter; cessez de persécuter les serviteurs de Dieu et de son Christ : ils sont sous la protection du ciel. C'est pour cela que jamais on ne nous voit nous défendre quand nous sommes arrêtés, ni chercher à nous venger de vos tyranniques violences, bien que nous formions un peuple nombreux. Nous supportons en silence toutes vos tortures, parce que nous savons avec certitude que nos souffrances sont comptées, et que plus l'injustice dont nous sommes les victimes est criante, plus la vengeance sera éclatante autant que légitime. Jamais on n'a persécuté notre religion, que le ciel ne se soit déclaré contre ses oppresseurs. Sans en aller chercher la preuve à des époques reculées, vous venez tout récemment de sentir la main vengeresse du Dieu qui nous protége, par la chute des rois et des empires, que vous avez vus disparaître en un moment, par l'anéantissement de tant de fortunes, les défaites d'armées si puissantes, l'appauvrissement de vos légions. Dira-t-on que le hasard ait tout fait, quand nos saintes Ecritures l'avaient prédit dans ces termes : *A moi la vengeance*, dit le Seigneur, *et je l'accomplirai. Ne dites pas*, avait dit l'Esprit-Saint lui-même, *je me vengerai de mon ennemi; mais, reposez-vous sur le Seigneur pour le temps où il vous protégera.* Il est donc manifeste que les fléaux dont vous êtes accablés arrivent, non par nous, mais pour nous, comme effets de la vengeance de Dieu. »

DE LA MORTALITÉ.

Dans le beau traité qui porte ce titre, saint Cyprien console, instruit, encourage les chrétiens, en proie à une affreuse contagion qui désolait l'Afrique et portait le deuil dans toutes les familles; la peinture qu'il en fait lui-même ne serait pas indigne du pinceau vigoureux de Thucydide. « Le mal, dit-il,

se déclare par une dyssenterie qui abat les forces ; un feu brûlant dessèche les organes de la respiration, circule dans les entrailles et pénètre jusqu'à la moëlle des os ; tout le corps en est dévoré ; l'estomac se soulève avec des convulsions horribles ; les yeux se chargent d'un sang enflammé, les membres tombent putréfiés en se détachant du tronc. On meurt, on est détruit en détail. Ceux qui échappent à la mort sont bien plus à plaindre : semblables à des fantômes animés d'un soufle de vie, ils ne peuvent marcher, ni voir, ni entendre. »

Ces scènes d'horreur et de désolation, loin d'abattre le cœur de ce grand évêque, lui ont inspiré des pensées fortes, des sentimens généreux qu'on admire dans tous les temps, mais dont il faut se pénétrer aujourd'hui que nous sommes sans cesse menacés des mêmes terreurs. Entendons ce langage si élevé ; ce n'est pas dans la philosophie qu'il prend sa source. Une morale toute humaine, toute d'ostentation serait ici sans force ; c'est un maître qui parle de plus haut ; la foi seule a pu l'inspirer ; elle seule est capable d'apprécier et de comprendre ses discours ; en voici les traits principaux.

« Celui qui est engagé dans la milice du Seigneur, et qui, marchant sous son étendard sacré, ne conçoit que des pensées dignes de son chef, doit se faire reconnaître au noble courage avec lequel il affronte, sans en être effrayé, les tempêtes et les épreuves du monde. Qu'ont-elles de surprenant, ces épreuves, après que le Seigneur les a si solennellement annoncées ? N'était-ce point pour nous y préparer et nous fortifier à l'avance contre leurs agressions, qu'il a prédit qu'il y aurait partout des guerres, des famines, des tremblemens de terre ? Quel motif légitime peut-il y avoir ici à s'inquiéter, à se troubler ? Qui peut, à moins de manquer de foi et d'espérance, s'abandonner à la crainte, à la tristesse ? Il est écrit que *le juste vit de la foi*.

» Il n'y a pour lui de paix, de liberté, de tranquillité pure, que quand, affranchi des agitations du monde, il est parvenu au port où s'appaisent toutes les tempêtes, et que la mort l'a mis en possession de l'immortalité.

» Qu'est-ce en effet que ce monde, autre chose qu'un champ de bataille où nous sommes sans cesse aux prises avec l'ennemi du salut, obligés de lutter éternellement contre les traits qu'il nous lance de toutes parts ? C'est l'amour des richesses, c'est la volupté, c'est l'emportement, c'est l'ambition qui nous attaquent ; ce sont les plaisirs des sens et les séductions du siècle qui nous font une guerre sans relâche. L'âme, assiégée,

investie de tous côtés par un ennemi posté autour de chacune de ses issues, a peine à les garder, et plus encore à ne se laisser pas entamer. Vous domptez l'avarice, la cupidité s'élève; vous venez à bout de celle-ci, l'ambition la remplace, vous satisfaites l'ambition, la colère s'enflamme, l'orgueil se gonfle, l'intempérance parle à vos sens, l'envie vous empoisonne de ses préventions, la jalousie absorbe le sentiment. On veut vous contraindre à blasphémer contre la loi divine, à jurer contre votre conscience. Voilà les persécutions que chaque jour ramène avec soi, les dangers auxquels nous sommes perpétuellement exposés.

» Quel aveuglement donc, quel travers d'esprit de donner ses affections à un monde qui n'a que des afflictions, des misères et des larmes à nous offrir, plutôt que de les diriger vers une joie que rien ne pourra jamais nous enlever?

» La crainte de Dieu, la foi dans ses promesses, doivent vous tenir prêt à tout événement. Que vous perdiez vos biens, que la maladie exerce ses fureurs sur vos membres déchirés et sanglans, que la mort arrache d'entre vos bras une épouse, des fils, des parens chers à votre cœur; qu'elle vous condamne à d'amères séparations, ne voyez en tout cela que des épreuves, non des griefs contre la Providence. Point de victoire que par le combat, point de couronne qu'après la victoire. C'est la tempête qui signale l'habileté du pilote, le champ de bataille le courage du soldat. « Il est aisé de se croire vertueux dans la paix et dans l'abondance: tout le monde est plein de ces sortes de vertus tranquilles, et le Christianisme ne s'en fait pas grand honneur. »

» Ce qui nous distingue des infidèles, c'est la conduite dans les adversités. Nos cœurs au milieu de l'adversité, c'est le feu dans la fournaise. Sous le poids de l'affliction, votre vertu se soutient, votre foi n'est point chancelante, vous ne cessez point de servir et de bénir Dieu. Quelle confusion pour les lâches! quelle force d'âme, quelle sublimité de courage, d'être debout au milieu des ruines de l'univers qui semble s'écrouler autour de vous!

» Qu'il craigne de mourir, celui-là que la renaissance par le baptême et l'Esprit-Saint n'ont point affranchi du feu de l'enfer, qui n'a point le sceau de la croix et du sang de Jésus Christ; qu'il craigne de mourir, celui que la mort du tombeau jette dans la mort de l'éternité, et réserve à des châtimens qui ne finiront jamais; qu'il craigne de mourir, celui qui, en prolongeant son séjour ici-bas, y gagne du moins l'avantage de reculer la vengeance qui le condamne à des supplices et à des gémissemens sans terme.

» Plusieurs de nous, dites-vous, meurent victimes de la mortalité — Dites plutôt qu'ils sont délivrés du siècle. La mortalité frappe les juifs, les païens, les ennemis de Jésus-Christ; elle est l'affranchissement des serviteurs de Dieu... Une mort prompte accélère la récompense du juste, le supplice du méchant. *Datur velocior tutela fidentibus, perfidis pœna.* Aveugles et ingrats que nous sommes! nous ne voulons pas apprécier le bienfait d'une bonté miséricordieuse. Libres de toute sollicitude pour leur chasteté, les vierges quittent la vie sans avoir à redouter désormais les menaces et les brutalités de leurs persécuteurs; l'enfance échappe aux écueils qui environnent sa faiblesse, pour aller recevoir le prix de l'inno-

cence et de la pureté. Grâce à un trépas anticipé, la femme délicate n'a plus à braver ni les poursuites de la licence, ni les violences de la cruauté sanguinaire. La peur de la contagion enflamme les tièdes, imprime aux courages abattus une sainte énergie, donne aux plus lâches une noble ardeur. Elle excite les déserteurs à revenir, les païens à renoncer à leur incrédulité ; elle ouvre le champ du repos à ceux qui ont blanchi dans les combats du Seigneur ; l'arène aux jeunes athlètes nouvellement enrôlés dans sa milice, et aguerris, pour le jour de la persécution, par le fléau même dont nous avons à gémir.

» Un autre avantage qui en résulte, et celui-là n'est pas moins précieux, pas moins nécessaire, c'est qu'avec toutes ses horreurs, il nous met à même d'éprouver la foi de chacun de nous : si l'on est secourable aux malades ; si les proches remplissent à l'égard les uns des autres les devoirs de la religion ; si les maîtres ont de la compassion pour leurs serviteurs dans la souffrance ; si le médecin accourt aux cris qui l'implorent ; si les naturels violens compriment les saillies de l'humeur ; si les avares oublient, aux approches de la mort, leur fureur insatiable d'amonceler ; si l'orgueilleux ploie son front altier ; si le méchant renonce à son arrogance ; si les riches qui voient mourir leurs héritiers disposent en faveur des indigens. N'y eût-il d'autres fruits à recueillir des calamités qui nous affligent, n'est-ce pas pour le chrétien, pour le vrai serviteur de Jésus-Christ, un précieux avantage d'apprendre à braver la mort ? Parlez-moi donc d'épreuves, à la bonne heure, non de funérailles ; de nobles exercices qui nous donnent la gloire de la constance et nous font mériter les couronnes.

» Estimons comme le plus grand bienfait d'être appelés avant le temps. Si vous habitiez une maison dont les murs et les combles, ébranlés par le ravage insensible des ans, menacent d'une ruine prochaine, vous vous empresseriez d'en sortir. Vous voyez le monde qui chancelle et croule par parties, et vous ne remerciez pas la divine Providence ! vous ne vous félicitez pas vous-même de ce qu'un départ plus avancé vous sauve de ses ruines !

Nous devons considérer que nous avons renoncé au monde ; que nous n'y demeurons plus que comme des étrangers et des voyageurs. Nous ne mourons que pour renaître ; nous ne traversons le pèlerinage de cette vie que pour passer à une vie meilleure, où l'on ne meurt plus. Embrassons donc le jour bienheureux qui introduira chacun de nous dans sa demeure tranquille ; qui, nous ayant délivrés du monde et détachés des liens de la chair, nous rétablira dans le paradis, et nous donnera entrée dans le royaume céleste. « Qui est l'étranger qui ne se hâte point de retourner à sa patrie ; les patriarches sont nos parens. Pourquoi donc ne courons-nous pas revoir notre patrie et embrasser nos parens ? Grand nombre de nos amis, de nos frères, de nos enfans, nous y attendent déjà, sûrs de leur salut et encore en peine du nôtre : *Jam de sua immortalitate securi, et adhuc de nostra salute solliciti.* Quelle joie pour eux et pour nous, de nous voir ensemble et de nous embrasser ! Quel plaisir de jouir d'un royaume céleste, sans plus craindre de mourir, et avec assurance de vivre toujours, de posséder une éternelle et souveraine félicité ! »

LETTRE A DONAT.

Donat fut l'ami de saint Cyprien ; et, comme on a lieu de le présumer, le compagnon de ses premières études. L'un et l'autre avaient abjuré le paganisme pour embrasser la religion chrétienne. Mais il semble que Donat, moins instruit ou moins ferme dans sa nouvelle croyance, avait besoin de conseils et d'encouragement. On n'en sera point surpris, si l'on se reporte aux temps où ils ont vécu. Ce n'était pas seulement la persécution, ce furieux fanatisme des païens qu'avait à craindre le chrétien nouvellement converti ; un martyre plus lent, plus cruel lui était imposé par la religion : il devait renoncer aux habitudes d'une vie païenne, à cette licence de mœurs qu'autorisaient les lois, s'arracher à la tyrannie des exemples domestiques, et rompre ainsi les doux liens qui l'attachaient à la famille, aux amis, aux proches ; il fallait sacrifier les intérêts les plus chers à l'homme, la fortune, la considération, une profession lucrative, honorable ; tous les genres de sacrifices devenaient indispensables, parce qu'il n'y avait rien, ni dans les usages privés, ni dans les fonctions civiles qui ne se trouvât lié à des pratiques superstitieuses, absolument incompatibles avec la conscience. L'idolatrie était partout : elle profanait jusqu'aux devoirs, jusqu'aux innocens plaisirs de la famille ; jeux, festins, divertissemens, spectacle, tout en était infecté ; on renonçait donc à tout en devenant chrétien ; on mourait au monde sans cesser de vivre dans le monde.

Cette abnégation de soi, qui passe les forces de la nature, le chrétien la puisait au baptême dans une source divine. C'est d'abord ce que saint Cyprien confirme par son propre exemple : récit touchant qui prépare son lecteur à ce qui va suivre. En effet, son esprit éclairé d'en haut ne voit plus

les choses de la terre sous les traits séduisans qui nous en dérobent la vanité ; biens, honneurs, emplois, richesses, exercices différens qui partagent l'homme en tant de soins dans le laborieux pélerinage de la vie ; il les passe en revue, il les montre tels qu'ils sont, faux, trompeurs, criminels, traînant à leur suite le tumulte et l'inquiétude, tels enfin qu'en y renonçant le chrétien jouit d'un bonheur que n'aura jamais celui qui les possède ; ce tableau est peint de couleurs si vraies, si frappantes qu'il suffirait pour le détromper des illusions de la vie et le disposer aux plus généreux sacrifices. de toutes les lettres de saint-Cyprien, si estimées et si dignes de l'être, c'est la plus célèbre et peut-être aussi la plus éloquente ; nos meilleurs orateurs l'ont senti et en ont profité : Bossuet y a puisé le magnifique exorde de son sermon sur la loi de Dieu. Voici cette lettre :

« Qu'au barreau, et dans les déclamations publiques, l'éloquence étale ses richesses ; qu'elle affecte la pompe des paroles : quand on traite des mystères de la religion, l'expression simple et pure de la vérité n'a pas besoin de l'artifice du langage. La foi ne veut, pour tout ornement, que la substance des choses ; n'attendez donc pas de moi que je vous parle avec élégance, mais avec force, ni que j'aie recours à cette rhétorique étudiée, mensongère, qui ne s'occupe que de flatter les oreilles. Je rendrai bien mieux hommage à la miséricorde de mon Dieu, en n'employant que le langage naïf de la vérité. Apprenez ce qui se sent plutôt qu'il ne se démontre ; ce qui ne s'acquiert point par de longues et pénibles études. Non. Il faut le puiser à la source d'une grâce prévenante qui d'elle-même épanche ses trésors,

» Du temps où j'étais plongé dans les ténèbres et dans une profonde obscurité, flottant sur la mer orageuse du siècle, j'errais ça et là, sans avoir de route fixe, ne sachant pas même quelle direction prendre, tant j'étais loin de la vérité et de la lumière. Je regardais comme bien dur à croire, et bien difficile à exécuter, vu les préventions où j'étais alors, ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour être sauvé, que l'on pût naître encore une seconde fois, prendre une vie nouvelle dans les eaux sacrées du baptême, s'y régénérer, en se dépouillant de tout ce que l'on avait été jusque-là, devenir, sans changer de corps, un homme tout nouveau. Où est, me disais-je à moi-même, la possibilité de renoncer tout à coup, soit à des penchans naturels, soit à des habitudes invétérées ? de devenir sobre, quand on est accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins ; de ne se montrer qu'avec l'extérieur le plus simple, quand on ne paraissait en public qu'avec une riche parure, éclatante d'or et de

pourpre? Demandez à cet homme, nourri dans les dignités et les honneurs, où il mettait son bonheur; demandez-lui de descendre à la vie privée, « à cet homme d'intrigues, environné de la troupe de ses cliens, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre; il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même. » Qui s'est laissé enchaîner, durant tout le cours de sa vie passée, par les liens des voluptés, devient, par l'empire de l'habitude, l'esclave de ses sensualités, de ses passions et de ses vices. Telles étaient les pensées qui m'occupaient, et m'ôtaient l'espérance de pouvoir m'arracher jamais à des maux qui avaient pris sur moi l'ascendant de la nature.

» Mais après que les souillures de ma vie passée eurent été lavées dans le bain régénérateur, et que la lumière d'en haut eut pénétré mon âme purifiée; après que, en recevant l'Esprit-Saint, j'eus été enfanté à une seconde vie, « renouvelé par les merveilleux effets de cette grâce céleste, j'ai vu tout à coup mes doutes se dissiper, ce qui était auparavant scellé pour moi s'est ouvert à mes yeux; les choses qui ne me présentaient que ténèbres sont devenues lumineuses; des difficultés qui me paraissaient insurmontables se sont évanouies; » ce qui me semblait impossible s'est aplani. En sorte qu'il était visible que ce qu'il y avait en moi auparavant de charnel et de sujet au péché venait de terre, et que ce que l'Esprit-Saint commencait d'animer venait purement de Dieu. Vous n'ignorez pas plus que moi; vous êtes le premier à reconnaître ce que nous avons perdu et ce que nous avons gagné à mourir au péché, à commencer à vivre à la vertu. Si je le rappelle, ce n'est pas pour m'en faire honneur à moi-même: on est toujours suspect et criminel à se vanter soi-même. Ce n'est point vanité, mais reconnaissance, d'attribuer la gloire de ce qu'il y a de bien en nous à Dieu, et non pas à l'homme; de rapporter à la grâce de la foi le bonheur de n'être plus dans le péché, comme à l'erreur de l'homme l'état du péché où l'on était. N'est-ce pas de Dieu seul que vient tout ce que nous pouvons? Dans lui, la source de notre être est le principe de notre force. Seulement, gardons-nous d'une confiance présomptueuse. « Sans la crainte, on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la garde assurée. » Méritons par la crainte, que le Seigneur, qui a bien voulu éclairer nos âmes, y maintienne sa présence, par le concours d'un saint empressement de notre part à acquitter les œuvres de justice. Ne permettons pas que le bienfait que nous avons reçu engendre une négligence qui rouvrirait l'accès de notre âme à l'ennemi du salut. Si vous ne sortez point des voies de la justice et de l'innocence; si vous y marchez d'un pas ferme et assuré, si, vous tenant fortement attaché au Seigneur, vous persévérez à être ce que vous avez commencé, sa grâce vous donnera d'autant plus de facilité et de force, qu'elle s'accroîtra davantage en vous. Il n'en est pas des dons célestes comme de ceux que nous recevons de la main des hommes, toujours étroits et mesurés; les dons de l'Esprit-Saint s'épanchent avec largesse, avec l'abondance du fleuve qui déborde; tout ce qu'il demande, c'est que nos cœurs en soient avides, qu'ils s'ouvrent pour le recevoir; « et la mesure de la foi que nous y apportons est la mesure des faveurs dont nous y devons être investis. » A quelle force, à quelle puissance ne s'élève pas l'âme ainsi régénérée! non-seulement elle se voit émancipée des liens qui l'attachaient au monde, inaccessible à sa

contagion, mais agrandie et fortifiée, elle commande en souveraine à toute l'armée des démons.

» Pour apprécier mieux le bienfait auquel nous avons été appelés, imaginez que vous êtes transporté tout à coup sur le haut d'une montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, vous découvriez d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfans d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. Élevé donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles. Les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations ! Certes, c'est une chose impossible. Combien, à ce premier aperçu, le monde vous fera pitié ! combien, en faisant un secret retour sur vous-même, vous vous applaudirez, et remercierez la bonté divine de vous avoir sauvé d'une mer si orageuse ! « Après, descendant exactement aux détails de la vie humaine, contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent ! O Dieu éternel ! quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! » Sur la terre, le brigandage infestant la voie publique ; sur la mer, des pirates plus redoutables que ses tempêtes ; partout la fureur des combats, la guerre divisant les peuples ; et le sang humain coulant à grand flots ! Tuer son semblable, crime de mort dans un simple particulier ; action grande et généreuse quand on se réunit pour la commettre. Et le meurtre est sûr de l'impunité, non pour être légitime, mais plus barbare.

» Jetez les yeux sur les villes. Quelle bruyante agitation, plus déplorable que le silence des tombeaux ? On vous appelle aux jeux féroces de l'amphithéâtre, pour y repaître, par des spectacles de sang, une curiosité sanguinaire. Cet athlète fut long-temps nourri des sucs les plus substantiels : on l'engraissait pour le jour où il doit mourir à plus grands frais. Un homme égorgé froidement pour le plaisir des yeux ! Le meurtre érigé en science, transformé en étude, en usage! Non-seulement il faut commettre le crime, il faut en tenir école! O comble d'inhumanité ! L'indignation fournira-t-elle jamais d'assez fortes expressions pour retracer de semblables horreurs? C'est un état de tuer, une gloire de mourir ! Qu'est-ce, dites-moi, qu'un métier où l'on s'expose aux animaux féroces sans y être condamné? sans l'avoir provoqué par aucun crime : pour le barbare orgueil de les combattre ? Il fait beau voir ces jeunes gladiateurs dans la force de l'âge, d'un extérieur qui n'a rien de repoussant, d'une mise recherchée, tout fiers de l'infamie et du trépas auquel ils se dévouent, combattant, non par arrêt, mais par fureur, descendre dans l'arène, sous les yeux de leurs sœurs, de leurs frères, de leurs mères, qui ne manquent pas de s'y rendre pour rehausser par leur présence l'intérêt du spectacle, et viennent applaudir à ces scènes déplorables où la nature est outragée. Ils ne soupçonnent même pas que ces barbares divertissemens en font autant de parricides.

» Arrêtez vos regards sur les représentations dramatiques qui se jouent sur les mêmes théâtres; mêmes aspects, non moins douloureux, non moins humilians. La tragédie a pour objet de retracer les crimes anciens.

Le parricide, l'inceste les plus monstrueux y sont reproduits sous des images qui leur rendent toute l'énergie de la réalité; on a peur que la postérité n'oublie les horreurs dont le cours des siècles avait affaibli le souvenir. On apprend à toutes les générations que l'on peut faire encore ce qui fut fait autrefois; on fait revivre, on perpétue, on éternise, on propose à l'imitation, des choses dont l'habitude de les voir a fait disparaître ce qu'elles avaient d'odieux. Le crime s'oublie, et l'exemple devient loi. On prend leçon d'adultère en le voyant représenter. Excitée par la protection que les vices reçoivent de la licence publique, telle femme vient au théâtre: peut-être elle y était entrée chaste; elle en sort criminelle. Quelle école pour les mœurs! quel encouragement au mal! que d'alimens pour les passions que les gestes impurs auxquels s'abandonnent vos comédiens! Le courage le plus mâle s'énerve, les forces s'abattent et se consument dans une mollesse honteuse. Le plus efféminé est le plus sûr de plaire. Les regards le dévorent; son exemple entraîne et fait loi; il attise les affections déréglées; il réduit au silence les réclamations de la vertu et de la conscience. On y voit les coupables intrigues d'une impudique Vénus, d'un Mars adultère, d'un Jupiter, le premier des dieux par ses désordres autant que par son empire. Le moyen, je vous le demande, de rester pur et chaste au-devant de semblables scènes? Par respect pour ses dieux, on les imite; le crime devient ainsi un acte de religion.

Oh! si de ce point élevé où je vous ai transporté vous pouviez pénétrer l'intérieur des maisons, que d'impudicités, que de crimes secrets, dont il est impossible à des regards honnêtes de soutenir la vue; que l'on ne pourrait même fixer sans en être le complice; dont ceux-là même qui se les permettent sont les premiers à s'excuser, que du moins ils censurent sévèrement dans les autres, condamnant ainsi au-dehors ce qu'ils se permettent pour eux-mêmes!

Peut-être croiriez-vous trouver moins de désordres dans les sanctuaires de la justice? mais regardez: vous allez y découvrir de quoi exciter encore votre indignation et vos mépris. On a beau nous vanter les lois des douze Tables, ces codes savans, qui ont prévu tous les crimes, établi tous les droits; le sanctuaire des lois, le temple de la justice repaires de criminels qui les violent sans pudeur. L'innocence n'a plus d'asile, pas même parmi ceux qui sont chargés de la défendre. Les intérets opposés s'y rassemblent, comme dans un champ de bataille. Les passions qui s'y déchaînent avec fureur, s'y combattent sans ménagement, exhalant en pleine paix les affreux rugissemens de la guerre. Dans tout ce désordre, qui pense à secourir le bon droit? L'avocat? Il ne s'occupe que d'artifice et d'imposture. Le juge? Ses suffrages sont à l'encan. L'un suppose un testament; l'autre falsifie un acte public. Ici les enfans sont évincés d'une succession qui leur appartenait; là des étrangers sont substitués à des héritiers légitimes. C'est un ennemi qui vous accuse, un calomniateur qui vous attaque, un faux témoin qui vous diffame; partout des bouches vendues à la haine, qui font circuler en tout lieu leurs mensonges effrontés. Nulle crainte des lois. « Quiconque n'imite pas les méchans, les offense. Les lois elles-mêmes cèdent pour flatter le péché; et le désordre, à force d'être public, commence à être permis. »

Ce que vous appelez honneurs, dignités, opulence, pouvoir civil et militaire, autorité souveraine, tout cela, misère réelle qui déguise mal

son poison secret; apparence trompeuse, qui masque bien des chagrins et des calamités. Vous savourez à longs traits la coupe perfide dont la douceur vous séduit, imprudent! vous n'y avez bu que la mort. Voyez cet homme qui se croit tout éclatant, parce que son vêtement est radieux d'or et de pourpre. Que de bassesses il a faites pour arriver à cet éclat emprunté! Combien il lui a fallu dévorer de hauteurs et de dédains! ramper aux pieds des protecteurs, essuyer leurs caprices; pour se voir à son tour encensé par un troupeau d'adulateurs, dont les hommages s'adressent, non pas à l'homme, mais à la place! Et qu'il survienne une disgrâce, que le vent de la faveur change et les abandonne à leur propre nudité; que de regrets déchirans, que de mécomptes cruels et de repentirs amers!

Voyez encore de plus près ceux que vous appelez riches, parce qu'ils joignent héritage à héritage, qu'ils envahissent le domaine du pauvre pour agrandir le leur et l'étendre par delà toutes les limites; sans cesse accumulant or sur or, voyez-les au milieu de leurs richesses, inquiets, tremblans, poursuivis par la peur qu'on ne vienne leur enlever leur cher trésor. Point de repos, point de sommeil tranquille. Les malheureux! ne sentent pas les chaînes dont ils sont garrottés; que c'est leur or qui les possède, plutôt qu'ils ne possèdent leur or. Parlez-leur de largesses et d'aumônes; ils ne savent ce que c'est que donner aux indigens. Cet argent, qu'ils disent être à eux, ils l'enferment et le gardent avec autant de soin que si c'était à un autre; ils n'y toucheront pas pour le besoin de leurs amis, de leurs enfans, pas même pour le besoin de leurs propres nécessités. Ils ne possèdent que pour empêcher les autres de posséder. Et, par un étrange renversement d'idées, ils donnent le nom de biens à des choses qui ne leur profitent que pour le mal.

Peut-être croirez-vous qu'il y ait plus de sûreté dans les distinctions et les honneurs, dans la pompe des cours et sous le diadême, au milieu d'une escorte imposante de satellites? Détrompez-vous : on ressent plus d'effroi qu'on n'en inspire. La terreur que l'on répand, on est le dernier à l'éprouver. Il y a un secret châtiment attaché à l'orgeuil du rang suprême, et qui se fait jour jusqu'à l'âme, à travers les gardes nombreuses dont on s'environne. Autant on imprime de défiance, autant on en conçoit. Le pouvoir qui fait trembler les autres commence par réagir sur celui qui l'exerce. « Il ne flatte que pour courber sous le joug; il ne caresse que pour tromper, il n'enchante que pour perdre; il n'élève que pour abaisser. » Le plaisir de l'ambition se paie à grand intérêt. « Plus vous êtes élevé en dignité, en richesse, et plus vous êtes malheureusement puni. »

Où donc trouver enfin un calme tranquille et assuré? une paix solide et permanente? Il n'est pour cela qu'un seul moyen : c'est de fuir les tumultueuses agitations du siècle, et se mettre à l'abri de ses tempêtes en se réfugiant dans le port du salut, c'est de porter vers le ciel ses yeux détachés des choses de la terre; c'est de se raprocher de Dieu, en regardant au-dessous de soi tout ce que les hommes estiment de plus grand et de plus élevé. Plus rien à désirer ni à regretter dans le monde, quand on est plus grand que le monde. L'âme qui s'est une fois pénétrée de ces sublimes méditations ne voit plus rien sur la terre qui ne soit au-dessous d'elle; elle croit posséder déjà ce qu'elle espère. Plus rien au monde qui puisse ni l'enrichir ni l'appauvrir. Nous nous sentons d'autant plus engagés à aimer

ce que nous serons un jour, qu'il nous est mieux donné d'apprécier et de déplorer ce que nous avons été. Un tel avantage ne s'achète point par argent ou par brigue, ni par un travail humain ; il ne s'acquiert ni par l'assiduité des veilles, ni par la longueur des années, mais par le secret inconnu d'une grâce qui avance les temps et qui abrège les connaissances. C'est un don purement gratuit de la bonté divine, et il n'en coûte point pour l'obtenir. L'Esprit divin communique à l'âme sa douce chaleur, comme le rayon échappé du soleil ou comme une rosée rafraîchissante répandent leurs salutaires influences.

Pour vous, qui depuis long-temps déjà servez dans la milice céleste, restez fidèle à nos saintes règles, partagez votre temps entre la lecture et la prière, tantôt conversez avec Dieu, tantôt laissez-le vous parler lui-même.



SAINT HILAIRE DE POITIERS.

SAINT HILAIRE DE POITIERS.

Nous avons vu dans la persécution des trois premiers siècles les défenseurs du Christianisme aux prises avec les ennemis du dehors : nous allons passer à ceux qui l'ont défendu pendant la paix contre les ennemis du dedans. A leur tête se présente le grand évêque de Poitiers Saint-Hilaire ; c'est l'Athanase de l'Occident. Ses travaux, ses combats, son exil, son retour, lui donnent une ressemblance frappante et le placent presque aussi haut. On dirait que Dieu avait élevé aux deux points principaux du monde catholique ces inébranlables colonnes pour soutenir l'édifice prêt à crouler sous l'effort de l'Arianisme. Cette hérésie mit tout en péril ; et la protection que lui accordèrent les empereurs fit craindre un moment que l'Eglise n'eut à se repentir d'avoir accepté la paix en s'alliant avec la politique. En effet, la religion chrétienne s'était établie dans le monde entier sans le secours des puissances de la terre, et même en dépit de toute leur puissance. Dieu voulut prouver par ce fait incontestable et merveilleux, que le

royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde ; car il n'en venait pas et il ne lui devait rien. Mais il était temps que le Christianisme accomplît sa mission toute entière. Les prophéties avaient annoncé que les peuples viendraient en foule se ranger sous ses lois ; qu'ils l'enrichiraient de leurs offrandes ; que les rois seraient ses nourriciers, et qu'ils abaisseraient devant lui leurs têtes couronnées. Ainsi fut promise dans l'ancienne loi, ainsi se réalisa dans la nouvelle, sous Constantin, l'alliance du sacerdoce et de l'empire. Sans cette union de l'Église et de l'État, jamais la religion n'eut produit tout le bien qu'elle a fait aux hommes, et dont le détail serait infini. Parcourez les fastes de l'histoire depuis Constantin, jusqu'à nos jours ; vous ne trouverez aucun siècle qu'elle n'ait signalé par quelque grand bienfait : mais en même temps, vous vous convaincrez que rien de tout ce qu'elle a fait pour le bonheur du monde n'aurait été possible sans cet accord et ce concours des deux puissances. Rompez cette union ; que l'une d'elles se retire et se sépare entièrement de l'autre ; et au même instant, la religion livrée en butte aux passions et destituée de tous les appuis humains ne pourra plus se soutenir, à moins que Dieu ne lui rende les vertus et les miracles des temps apostoliques. Puisque ces moyens surnaturels ont cessé, il n'est pas de meilleure preuve que cette union est dans l'ordre de la providence. Qu'on jette les yeux sur les régions lointaines ou le pouvoir temporel ne prête point son appui à la religion, est-il une situation plus déplorable que la leur ? Si les pays catholiques ne venaient à leur aide, il n'y aurait pas même un prêtre pour annoncer l'Évangile, et la foi s'éteindrait entièrement. Telle est la destinée de la religion catholique si bien exprimée par cet oracle divin : *Qui n'est pas avec moi est contre moi.* Vous ne trouverez pas une seule exception dans son histoire. Partout où le pouvoir ne se déclare pas en sa faveur : elle est plus ou moins opprimée et le

plus souvent dépouillée, persécutée. Souvenons-nous seulement de ce qui s'est passé de nos jours, et de la détresse où tomba l'Église de France quand la séparation de l'Église et de l'état fut consommée par la constitution civile du clergé.

Quand la paix eut été rendue à l'Église par les empereurs, les chrétiens sentirent les avantages de cette union au point de se persuader qu'il n'y avait point de sacrifice qu'on ne dut faire à cet ordre de choses : on allait même jusqu'à ne vouloir pas se séparer des hérétiques que protégeait le pouvoir, sous prétexte qu'on ne pouvait se passer de l'appui qu'il accordait à la religion. Saint-Hilaire s'èleva contre cette conduite dans son livre contre Auxence, adressé à tous les évêques et à tous les peuples catholiques. On va voir cette erreur éloquemment réfutée dans le passage suivant. Tout y roule sur cette pensée incontestable que l'Église ayant été établie indépendamment de la puissance du siècle, elle doit s'en séparer et se dévouer comme ses apôtres aux persécutions plutôt que de maintenir un accord dont cette puissance se servirait pour attaquer et anéantir la foi. Les novateurs, qui de nos jours ont demandé la séparation de l'Eglise et de l'état ne sauraient se prévaloir de ce passage et de l'autorité de St.-Hilaire, à moins qu'ils ne prouvent que l'état se déclare ouvertement contre l'Église et qu'il travaille à la détruire.

C'est quelque chose d'imposant que le mot de paix, et l'on fait bien de nous parler d'union. Mais peut-il y en avoir hors de l'Eglise et de l'Evangile, hors de Jésus-Christ? il n'y a de véritable paix et de sincère union que dans la doctrine de l'Eglise et de l'Evangile de Jésus-Christ. Qui en doute? Voilà celles qui ont fait constamment l'objet de nos vœux et de nos efforts, celles que nous n'avons cessé jamais de travailler à ramener parmi nous. Mais hélas! nos péchés ne nous ont point permis encore de l'obtenir. Aujourd'hui, sous le masque d'une fausse piété et sous l'enseigne de la prédication évangélique, l'on ne tend qu'à détruire l'empire de Jésus-Christ. Déplorons les jours malheureux où nous sommes.

On veut que Dieu ait besoin de la protection des hommes, et que l'Eglise de Jésus-Christ ne puisse se passer de l'assistance du siècle. On l'invoque; on l'appelle à grands cris. Répondez-moi, ô vous qui vous êtes déclarés pour un semblable système! A quels suffrages humains les apô-

tres ont-tils eu recours pour prêcher l'Evangile? De quelles puissances les a-t-on vu emprunter l'assistance quand ils proclamaient le nom de Jésus-Christ, et qu'ils fesaient passer presque tous les peuples de l'univers du culte des idoles au culte du vrai Dieu? Allaient-ils chercher à la cour et dans les palais des princes leurs titres de recommandation, eux qui chantaient l'hymne d'action de grâces au fond des cachots, sous les fers dont leurs mains étaient enchaînées, le corps tout ruisselant du sang dont les verges des bourreaux l'avaient couvert? Etait-ce par des ordonnances impériales que Paul, exposé en spectacle à tout l'univers, rassemblait une église pour Jésus-Christ? Paul apparemment se couvrait du nom de Néron, de Vespasien ou de Dèce? il fesait ses patrons de ces hommes, dont la haine déclarée contre le nom chrétien servait ses triomphes? Ces fondateurs de notre foi ne savaient que travailler de leurs mains pour vivre, ils ne connaissaient que les réduits obscurs où se réunissait leur timide troupeau; et c'était de là qu'ils partaient pour la conquête du monde, parcourant et soumettant à la fois les villes, les campagnes, les peuples entiers, sans s'embarrasser des édits du sénat ou de la puissance royale. Peut-être qu'ils n'avaient pas reçu les clefs du royaume du ciel, ou que la toute-puissance divine ne s'était point alors manifestée avec éclat, en dépit de toutes les préventions terrestres! Plus on leur défendait de prêcher le nom de Jésus-Christ, plus ils redoublaient d'ardeur à le publier. Maintenant, hélas! il faut à la foi divine l'appui des grands du siècle, et Jésus-Christ est sans force parce qu'il plaît à l'intrigue de lui chercher des protecteurs.

Ce dévouement, ces regrets magnanimes siéent bien à celui qui compte pour peu la faveur du prince et tous les secours temporels, s'il faut que l'Église les achète au prix de sa foi. St.-Hilaire ne se contenta pas de soutenir ainsi le courage des peuples et des évêques dont il était l'oracle, il osa plus encore : quoique poursuivi personnellement, persécuté, exilé. Il écrivit deux fois à l'empereur avec une généreuse liberté pour se plaindre des violences exercées par les Ariens et de la protection qu'il leur accordait. Ces deux écrits étant restés sans réponse, il comprit que le mal était sans remède ; et ne prennant plus conseil que d'un saint désespoir, il composa son *livre contre Constance* dont on a dit que le style est celui d'un homme qui a le martyre dans le cœur. Parlons, dit-il lui-même, un langage qui nous ouvre le chemin du martyre. *Ad martyrium per eas voces exeamus.*

En effet, ce discours est écrit avec une hardiesse et une

véhémence qui eussent nécessairement produit une éclatante rupture entre les Catholiques et les Ariens ; rupture qui eut séparé si nettement les uns des autres, qu'on n'eut pu désormais se méprendre sur les motifs de la persécution. C'est là tout ce que voulait, tout ce que pouvait se promettre le défenseur de l'Église par un si violent manifeste. Car les ennemis de la foi, parvenus au pouvoir, n'étaient pas si malhabiles que de se déclarer ouvertement ses persécuteurs. C'est au contraire en feignant de la respecter qu'ils lui portaient plus sûrement des coups mortels. Cette conduite sera toujours celle de ses hypocrites amis : elle leur est dictée par leur position, dont une politique plus franche leur ferait perdre tout l'avantage. Ils savent colorer leurs atteintes de prétextes si spécieux qu'on ne voit pas clairement, qu'on doive leur résister et à moins qu'une autorité forte et puissante n'élève la voix, ils sont sûrs d'entraîner tout ; les hommes faibles et timides, les indifférens, les ignorans, les esprits mal faits, ceux que l'intérêt et l'ambition disposent à tous les accommodemens. Combien peu échappent à la séduction ! les sages mêmes, incertains de leur voie, ne marchent qu'en tremblant, livrés à leurs seules lumières dont ils se défient, et comme étourdis par le bruit des opinions qui partagent les esprits en sens divers, une persécution ouverte et franche est bien préférable : car alors il n'y a pas à balancer ; il faut apostasier ou mourir, et l'on meurt avec courage, parce qu'on sait pourquoi l'on meurt.

C'est par un motif si supérieur à la sagesse et à la prudence humaine que St.-Hilaire provoquait la persécution dans son livre contre Constance, dont nous avons extrait le passage qu'on va lire :

« C'est maintenant le temps de parler puisqu'il n'y a plus moyen de se taire, attendons nous à l'avénement de Jésus-Christ, puisque nous sommes dans les jours de l'Antéchrist. Que le pasteur fasse retentir les éclats, de sa voix, puisque le mercenaire a ravagé le troupeau : exposons notre

vie pour nos brebis puisque les voleurs sont entrés dans nos bergeries, et que le lion déchaîné tourne autour de sa proie pour la dévorer. Garder, plus long-temps le silence serait manquer de confiance dans le Seigneur, plutôt que faire preuve d'une sage réserve. si donc je romps aujourd'hui le silence que j'avais gardé si long-temps, j'en appelle à tout homme raisonnable, on ne m'accusera pas de mettre tû par indifférence ou de parler par emportement. Point d'intérêt qui m'anime que l'intérêt de Jésus-Christ. Pourquoi, ô mon Dieu! ne m'avez-vous pas fait naître plutôt du temps de Dèce et de Néron? Avec quelle ardeur, soutenu par votre grâce toute-puissante et par la miséricorde de votre divin fils Jésus-Christ, j'aurais affronté les tortures pour la confession de votre nom! L'aspect des chevalets m'eût rappelé le prophète Isaïe mourant par un pareil supplice, la flamme des bûchers eût retracé à ma mémoire le courage des trois jeunes Hébreux chantant au milieu de la fournaise de Babylone; j'aurais envié la croix et le brisement des os du larron à qui, du haut de votre croix, vous ouvrîtes le paradis, les gouffres profonds des mers, les naufrages de Jonas et de votre apôtre saint Paul; j'aurais béni des combats à soutenir contre des ennemis déclarés. Plus alors d'équivoque sur le caractère des persécuteurs; on savait que c'était au milieu des supplices, sous le tranchant du glaive et sur les échafauds que la foi chrétienne se montrait avec honneur: nous aurions paru avec une assurance intrépide en présence des bourreaux, et vos peuples fidèles auraient marché sans crainte sur nos traces sous une commune bannière. Mais ici nous avons affaire à un ennemi qui ne se montre pas, qui ne s'avance que sous le masque, ne procède que par artifices et que par séduction. Ici c'est l'Antéchrist sous le nom de Constance, armé non pas de fouets, mais de caresses, non d'arrêts de proscription, mais de manœuvres hypocrites. C'est une persécution qui n'ouvre pas les cachots, d'où l'on sort affranchi de tous les maux de la vie présente, mais des palais, où l'on n'entre que pour ramper dans une honteuse servitude; il n'en veut point à la vie, mais à l'âme. Ce n'est point par le fer qu'il menace ses victimes, c'est par l'attrait des recompenses qu'il cherche à corrompre la foi; et si nous ne voyons point les feux allumés dans les places publiques, il n'en creuse pas moins sourdement l'enfer sous nos pas. Il ne professe Jésus-Christ que pour le mieux trahir, ne parlant d'union que pour troubler la paix, ne comprimant l'hérésie que pour empêcher qu'il y ait des chrétiens, n'honorant le sacerdoce que pour anéantir l'épiscopat, ne bâtissant des églises que pour sacrifier la foi. Votre nom, ô divin Jésus! est sur ses lèvres, et tous ses actes n'ont d'autre but que de vous dépouiller, vous, de votre divinité, votre père celeste, de ce titre auguste. Loin donc de ceux qui nous écoutent la pensée que nous nous laissions égarer par la prévention et par l'envie de dire du mal. Non; qui dira la vérité, si ce n'est les ministres de la vérité? Si nous accusons à tort, nous nous dévouons à l'opprobre qui appartient au calomniateur; mais si tout ce que j'avance est prouvé rigoureusement, je n'excède pas les bornes de la liberté ni de la sagesse apostolique lorsqu'à la fin je romps le silence. »

Ici l'orateur s'arrête un moment; mais il s'arrête à dessein. Toutes ces accusations ont été amenées par un beau mouve-

ment oratoire : *Pourquoi, ô mon Dieu ! ne m'avez-vous pas fait naître plutôt du temps des Dèce et des Néron ?....* Mais les accusations accumulées, présentées sans détour, exprimées avec tant de force pour ne rien dire de plus, ne passent-elles pas les bornes du respect qu'on doit toujours au souverain lors même qu'il s'égare? St.-Hilaire prévient ici ce reproche et il se justifie par une autorité contre laquelle il n'y a pas de réplique, l'autorité des livres saints, l'exemple du saint précurseur à l'égard d'Hérode et celui des Machabées reprochant en face son inhumanité au roi de Syrie. Ce n'était de leur part, dit-il, ni témérité, ni passion, ni faux enthousiasme; mais un droit naturel, mais le zèle animé par la foi et une noble confiance. Cette autorité lui suffit : il va donc poursuivre, et s'adressant à l'empereur lui-même, ses vives apostrophes donneront à son discours une nouvelle vigueur ;

« Animé du même esprit, je vous parlerai hautement, ô Constance ! le langage que j'aurais tenu à Néron lui-même, à Dèce, à Maximien : Vous faites la guerre à Dieu et à son église; vous êtes l'ennemi de ses saints que vous persécutez, vous déchaînez vos fureurs contre les apôtres de Jésus-Christ, vous sapez par ses fondemens la foi chrétienne. Votre tyrannie s'exerce non-seulement contre les hommes, mais contre Dieu. Vous affectez les dehors du chrétien : on ne s'y méprend point. Vous ajoutez votre nom à la liste des persécuteurs du christianisme; vous anticipez sur les temps de l'Antéchrist, et vous accomplissez à l'avance l'œuvre de la conjuration. Vous anéantissez la foi par vos œuvres contraires à la foi. Les profanes vous croient quelque science; les autres n'en sont pas dupes. Vous reservez les évêchés pour vos complices; aux bons évêques vous substituez de mauvais; vous incarcérez les prêtres; vous faites marcher vos légions pour tenir l'Église dans l'effroi; vous enchaînez les conciles; vous faites ployer la foi des Occidentaux sous la terreur de vos ordonnances impies; vous les enfermez dans l'enceinte d'une seule ville, et là vous les subjuguez par les plus terribles menaces, vous les circonvenez par les rigueurs du froid et de la faim, vous les subornez par de mensongères protestations. Pour les Orientaux vous fomentez artificieusement les divisions qui les partagent, faisant jouer à la fois tous les ressorts de la fourbe, décréditant les anciennes traditions, appuyant les doctrines nouvelles, vous livrant à tous les excès de la barbarie, avec la seule précaution de nous enlever l'honneur du martyre. Vous qui faisiez ruisseler dans tous les lieux du monde les flots du sang chrétien, Néron, Dèce, Maximien! vous serviez bien

mieux par vos fureurs les intérêts de la foi chrétienne ; elles l'aidaient à triompher du démon. Les démons, vaincus par la voix des saints confesseurs, contraints, d'abandonner à leur commandement les corps qu'ils possédaient, se vengeaient de leur défaite par les chevalets et les bûchers ; aujourd'hui il ne nous est plus permis de faire triompher la foi par nos tortures ; aujourd'hui le martyre est sans gloire, la confession du nom chrétien sans profit pour le christianisme. Tyran plus cruel que tout ce qu'il y eut jamais de tyran dans l'univers, votre persécution avec ses raffinemens nous laisse à nous bien moins de moyens d'y échapper, et vous rend, vous, bien plus criminel. Vos victimes n'auront pas à présenter au souverain juge, pour excuser leur défaite, des commencemens de tortures et quelques cicatrices imprimées sur leurs corps et la faiblesse de la nature qui ait succombé. Votre politique barbare s'y prend bien mieux : elle dérobe à l'apostasie l'apparence du crime, et le mérite du martyre à la confession. Vous profitez habilement des leçons que vous avez reçues de votre père ; consommé dans ces théories meurtrières, il vous apprit à vaincre sans combat, à égorger sans bourreaux, à persécuter sans honte, à porter des coups sans montrer la main qui frappe, à jouer le christianisme sans y croire, à tromper par un air de clémence, à agir au gré de ses caprices, mais sans se faire pénétrer. »

« Cependant sous cette feinte douceur nous voyons bien percer l'humeur farouche de l'ennemi du troupeau. Vous embrassez les prêtres de Jésus-Christ, mais c'est pour les trahir comme il l'a été lui-même par un baiser perfide ; vous les admettez à votre table : ce fut au sortir de la table de Jésus-Christ que Judas alla vendre son maître ; vous dotez le sanctuaire de l'or de l'état, mais le sanctuaire lui-même vous le dépouillez de ses ministres ; vous vous relâchez de vos droits pour l'acquittement du tribut dû à César, mais le tribut qui est dû à Dieu vous le lui dérobez. Voilà la peau de brebis ; mais le cœur du loup, c'est aux œuvres qu'on le connait. Vos œuvres à vous, pour ne parler que de celles qui nous intéressent, (les autres je les abandonne à la rumeur publique, qui sait bien en faire justice,) les vôtres les voici : Vous avez dépossédé de l'épiscopat des hommes que personne n'osait condamner ; j'ai pour garant toute Alexandrie, dont vous avez fait le théâtre de tant de violences et de convulsives agitations. Une guerre entreprise contre la Perse vous aurait moins coûté que celle que vous avez faite contre ce grand homme. Destitution de gouverneurs, remplacés par des hommes dont on était plus sûr, corruption dans le peuple, mouvemens dans les légions, tout a été mis en œuvre pour empêcher Athanase de prêcher Jésus-Christ. Je ne parlerai point d'autres cités de moindre importance dans tout l'Orient que l'on a réussi à remplir de terreurs ou de combats. »

Ce discours écrit d'un bout à l'autre sur ce ton, fut-il composé du vivant de l'empereur Constance ou seulement après sa mort ? On l'ignore ; mais il est certain que Constance avait cessé de vivre quand St.-Hilaire le publia. Nous ne lisons nulle part que ses contemporains en aient blâmé la har-

diesse. On avait alors sur les devoirs des évêques des idées dont nous sommes aujourd'hui bien loin. Qu'on en juge par l'histoire de ces anciens temps. Qu'on voie entr'autres faits extraordinaires la conduite que tint St.-Ambroise à l'égard de Théodose. Toutes fois nous avons vu dans des siècles plus récens cette antique liberté, revivre avec toute son énergie dans les périls extrêmes de la religion. Il y en a des exemples assez près de nous ; et peut-être les pontificats de Pie VI et de Pie VII, nous en offriraient-ils qui ont fait plus d'honneur à la religion et servi les intérêts d'une saine politique bien mieux qu'on ne pense communément.

Quelques auteurs modernes ont appelé le livre contre Constance une invective. Si l'on prenait ce mot dans un sens odieux, il ne conviendrait point à un écrit tel que celui de St.-Hilaire. Le style en est vrai, vigoureux et animé : c'est le génie propre de l'écrivain ; mais rien n'y ressemble au langage de la passion et de la satire : tout y est dicté par le besoin d'une légitime défense, et si ses formes n'en sont pas aussi respectueuses qu'elles devraient l'être dans nos mœurs présentes, du moins il ne s'écarte jamais des bornes d'une juste accusation. Ce mérite n'est pas commun et vous n'en trouverez point d'exemple dans les orateurs profanes. Cicéron s'est emporté contre Antoine jusqu'au sarcasme et à la diffamation. Éschine et Démosthène se déchaînent l'un contre l'autre sans aucun respect pour les plus secrètes actions de la vie privée. En est-il ainsi de l'accusateur de Constance ? Qu'on me perdonne ce parallèle dans un ouvrage de littérature. Loin de se permettre quelques traits semblables, il déclare hautement qu'il s'abstiendra de toute parole qui pourrait ressembler à l'invective, et qu'il ne dira que ce que la nécessité de sa cause ne lui permet pas de taire. *Je ne parlerai*, dit-il, *que des actions qui nous intéressent ; les autres*, *je*

les abandonne à l'opinion publique. Mais ces actions dont il laisse le jugement à l'opinion publique, quel beau champ n'offraient-elles pas à la censure ? Qu'on lise les historiens du règne de cet empereur. Ceux-même qui l'ont traité avec modération, l'ont peint comme *un monstre plus cruel que Caligula, Domitien et Commode, plus atroce même que Gallien. Caligulæ et Domitiani et Commodi immanitate facile superabat.... Etiam Gallieno ferocior.* (Amm. Marcell. L. 3).

SAINT AMBROISE.

SAINT AMBROISE.

Saint-Ambroise présente, comme évêque, un des plus beaux caractères qui puissent s'offrir à l'admiration ; comme écrivain, un des modèles les plus féconds, par la solidité de sa doctrine et l'élévation de ses pensées, la perspicacité et la justesse de ses aperçus, la sagesse autant que la variété de son érudition, l'abondance de son style, tantôt pompeux tantôt concis, toujours rapide, élégant et noble ; ce qui le distingue encore plus éminemment, c'est une onction vraiment divine, que tout l'esprit du monde ne donne pas, et qu'il avait puisée à la source de nos saintes écritures dont il s'était profondément pénétré. Il ne parle jamais qu'avec elles et d'après elles. Il faut le lire, pour être initié dans l'intelligence de ses sens les plus cachés. C'est là que, comme parle un moderne, faisant allusion à son nom, il s'était nourri d'un nectar et d'une ambroisie spirituelle. La douceur de son langage est telle, que sans cesse elle retrace à l'imagination de ses lecteurs l'essaim d'abeilles qui, disait-on, étaient venues se reposer sur le berceau du Platon Chrétien.

Respecté et chéri des empereurs et des évêques qui aimaient

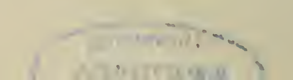


à l'appeler leur père, vengeur intrépide des droits de la majesté divine auprès des majestés terrestres, honoré des Barbares eux-mêmes, qui voyaient en lui un autre Josué, capable d'arrêter, s'il eût voulu, le cours du soleil, consulté, comme autrefois Salomon, par une reine étrangère qui lui envoya des ambassadeurs, et bientôt se rendit en personne auprès de lui, dans l'espérance de le voir et de l'entendre, saint-Ambroise sera dans tous les siècles chrétiens, ce qu'il était dans son siècle: un docteur de l'Église, l'oracle du Sacerdoce, non-seulement l'ornement immortel de son Église de Milan, mais l'une des plus solides colonnes de toutes les Églises. Le nom seul du saint Archevêque sera toujours un des beaux titres du christianisme. Et nous opposerions à ses détracteurs, si le christianisme pouvait en avoir encore, le témoignage rendu à Saint-Ambroise par une princesse idolâtre; qu'un homme de ce mérite et de cette réputation ne pouvait suivre que la véritable religion.

Ainsi s'est exprimé l'auteur de la Bibliothèque Choisie des Pères, ou plutôt ce sont les expressions mêmes qu'il a recueillies dans les écrivains de l'antiquité qui ont le mieux apprécié le génie et le grand caractère de l'illustre archevêque de Milan. Les extraits que nous allons présenter de ses nombreux écrits serviront à confirmer ce témoignage. Nous commencerons par ceux que nous fournit l'histoire de son épiscopat: les autres viendront à la suite.

LETTRE A L'EMPEREUR VALENTINIEN.

A l'occasion de la requête adressée aux empereurs par Symmaque, pour le rétablissement de l'autel de la victoire, les païens, encore répandus en grand nombre dans l'empire, cabalaient en faveur de leur culte superstitieux. Ils étaient soutenus par l'intrigue et l'éloquence de Symmaque sénateur devenu préfet de Rome. En 384, il présenta une requête à



l'empereur Valentinien pour lui demander le rétablissement de l'autel de la victoire et le prier de rendre aux prêtres et aux vestales leurs anciens revenus. Il attribuait au culte de ces prétendus dieux les triomphes et la prospérité de l'ancienne Rome. St. Ambroise sentit le danger qui en résulterait pour la religion chrétienne. Il adressa de son côté deux lettres ou apologies à Valentinien. Non seulement il y vengeait la religion chrétienne mais il paraissait même supérieur en éloquence à Symmaque qui était regardé comme le premier orateur de son temps. Voici d'abord la première lettre.

« Obligé, comme vous l'êtes par votre profession d'empereur très-chrétien, de donner au vrai Dieu le témoignage de votre foi, par les marques publiques de votre déférence à sa loi, de votre empressement à en écarter tout ce qui lui est contraire, je m'étonne que quelques personnes aient pu concevoir l'espérance d'obtenir de votre autorité le rétablissement d'autels consacrés aux idoles, sous prétexte que l'état devait subvenir aux dépenses d'un culte profane; que vous étiez donc tenu de rendre ce qui avait été depuis long-temps confisqué et adjugé au fisc : ce qui serait, de votre part, moins une restitution qu'une offrande volontaire.

» Ils se plaignent de ce qu'ils ont perdu, ces mêmes hommes qui jamais n'ont épargné le sang des chrétiens, et n'ont pas respecté même les édifices consacrés à leur religion ! Ils demandent des priviléges, ceux qui, sous Julien, nous refusèrent jusqu'au droit imprescriptible de parler et d'enseigner : il leur faut de ces priviléges, dont plus d'une fois les chrétiens ont été dupes; qu'ils surent bien se faire donner par leurs artificieuses manœuvres, grâce à l'imprudence des princes, ou à la nécessité des circonstances. Et, parce que tous ceux qui gouvernent ne savent pas également faire respecter leur autorité; on a vu des princes chrétiens tomber ici dans de graves méprises.

» On ne les aurait pas dépouillés de ces priviléges, il faudrait le faire aujourd'hui. Mais puisque, depuis plusieurs règnes, et dans toute l'étendue de l'empire, il n'en est plus maintenant question; que particulièrement à Rome, votre auguste frère Gratien, de glorieuse mémoires, les a abolis par un principe de religion des plus respectables, pouvez-vous abroger par de nouvelles ordonnances ce qui a été si sagement établi, et vous mettre en opposition avec votre frère? On regarde comme sacré ce qu'il a réglé pour les affaires civiles; et ce qui l'a été pour la religion, on n'en tient nul compte !

» On cherche, prince, à se prévaloir de votre jeunesse. Si c'est un païen qui a formé un semblable vœu, permettrez-vous que ses artifices vous engagent dans sa superstition? L'ardeur même qu'il témoignerait en faveur de sa fausse religion, est pour vous une leçon qui

vous apprendrait avec quel zèle vous devez maintenir la votre. On vous dira qu'il faut déférer aux opinions de personnages distingués par le rang qu'ils occupent : je serai le premier à en dire autant ; mais Dieu avant tout. Qu'il s'agît de discipline militaire, on voudrait consulter les gens du métier : ici qu'il s'agit de religion, prenez conseil de Dieu. On ne fait tort à personne, en faisant passer le Tout-Puissant avant tout le reste. Il a, lui aussi, sa discipline. Vous ne contraignez personne à adorer ce qu'il ne veut pas ; vous avez droit assurément à la même liberté. Il faut bien que l'on consente à ne pas arracher à l'empereur, ce que l'on trouverait mauvais que lui-même entreprît d'arracher de vive force. Les païens eux-mêmes n'aiment pas qu'on les violente dans les secrètes affections de leur conscience. Chacun doit être libre de croire comme bon lui semble. Mais je suppose que, parmi ceux qui vous font cette demande, il y en ait qui se disent chrétiens, ne soyez pas dupe des mots ; ceux-là ne sont chrétiens que de nom. Former un semblable vœu, y souscrire, c'est sacrifier aux idoles. Mieux vaut mécontenter un particulier, que de compromettre le salut de tous ; car ici il n'y va pas moins que de la ruine du christianisme.

» Qu'aujourd'hui un empereur païen, ce qu'à Dieu ne plaise, érigeât un autel aux idoles, et contraignît les chrétiens à se trouver aux sacrifices avec les idolâtres, et à jurer devant cet autel ; qu'il portât une pareille ordonnance en plein sénat, en présence des chrétiens qui y forment une si nombreuse majorité, tout chrétien ne prendrait-il pas cette démarche pour une véritable persécution ? Mais que penserait-il d'un empereur chrétien qui commettrait ce sacrilège ? C'est là pourtant le crime dont vous vous rendriez coupables, si vous souscriviez au décret qui vous est présenté. Jurer en présence de quoi que ce soit, c'est le prendre à témoin de sa foi ; c'est lui reconnaître une puissance supérieure ; c'est lui supposer un caractère de divinité. Prêtre de Jésus-Christ, j'en appelle à la foi de votre majesté. Tout ce que nous sommes d'évêques, nous nous serions empressés de nous rendre auprès d'elle, si l'on n'avait pas eu soin d'envelopper dans l'ombre d'une faction la demande que l'on projettait, pour la porter brusquement à votre conseil ; car il s'en faut bien que ç'ait été là l'ouvrage du sénat. On ne citerait qu'un petit nombre de membres encore attachés au paganisme, lesquels se couvrent du nom auguste du sénat. Il y a deux ans qu'ils firent la même tentative ; les sénateurs chrétiens, en grand nombre, s'y opposèrent par une solennelle protestation que m'envoya l'évêque de Rome, Damase. Ils y déclaraient combien ils étaient étrangers à pareille demande ; qu'ils n'y avaient participé en rien, et qu'ils étaient résolus de n'assister point aux délibérations de la compagnie, tant que l'on persisterait dans celle-ci. J'adressai cette protestation à votre frère Gratien, afin qu'il ne donnât pas dans le piége qu'on lui tendait, et qu'il ne prît pas les plaintes des réclamans pour une remontrance faite par le sénat.

» Peut-être l'on me dira : Pourquoi les sénateurs chrétiens n'étaient-ils pas à l'assemblée, lorsque la question s'y est agitée ? Leur absence même explique la chose, ainsi que l'empressement mis à la porter à votre conseil. Il n'y a pas lieu de s'étonner que quelques individus oppriment la liberté des suffrages, quand ils osent attenter à la votre. Si vous craignez de vous déterminer par vous-même, vous pouvez du moins en réfé

rer à l'empereur Théodose, que vous honorez à l'égal d'un père, et que vous êtes dans l'usage de consulter dans toutes les affaires importantes. En est il qui le soient plus que celles de la religion et de la foi? Dans une affaire purement politique, je m'abstiendrais de vous parler avec cette chaleur. Mais ici c'est l'intérêt de la religion ; et je connais mes devoirs. Je vous demande copie de la requête qui vous a eté présentée, pour y répondre plus à loisir, et pour qu'elle soit discutée mûrement par l'empereur Théodose Si l'on en ordonne autrement, il n'est point d'évêque qui puisse ni le souffrir, ni le dissimuler; Vous pourrez venir à l'église, mais ou il n'y aura point d'évêque pour vous y recevoir, ou il n'y sera que pour vous résister, et rejeter vos offrandes. Que répondrez-vous au prêtre de Jésus-Christ, quand il vous dira : Mon église n'a que faire de vos dons, depuis que vous en avez offert pour l'ornement des temples des païens? L'autel de Jésus-Christ ne veut pas de vos présens, depuis que vous avez érigé un autel en l'honneur des idoles. Car enfin, n'est-ce pas l'ériger, que de le permettre, que d'y souscrire, que d'en signer l'aveu? Vos hommages ne sauraient plaire à Jésus-Christ, depuis que vous les avez partagés avec les idoles, car il vous a dit : *Vous ne pouvez servir deux maîtres.* Nos vierges chrétiennes sont encore dépouillées des priviléges dont elles jouissaient; et des vestales en réclament de nouveaux! Pourquoi vous adresser aux pontifes du vrai Dieu, quand vous leur avez préféré ceux de la gentilité?Il n'y a rien de commun entre nous et le mensonge.

» Qu'aurez-vous à répondre à ces paroles? Vous rejetterez-vous sur la faiblesse et l'inexpérience de l'âge? Mais il n'est point d'âge qui ne soit mûr aux yeux de Dieu ; la jeunesse n'est point une excuse pour manquer à la foi. On a vu même des enfans confesser intrépidement la foi, en présence des persécuteurs et des bourreaux. Que répondrez-vous à votre frère Gratien, vous disant du fond de sa tombe : Je me consolais de mes revers, parce que je laissais l'empire dans vos mains; de n'être plus, parce que vous me succédiez ; d'avoir perdu avec la vie le titre d'empereur, parce que je me survivais à moi même dans mes ordonnances en faveur d'une religion immortelle. C'étaient là autant de trophées érigés par moi à la piété, des dépouilles remportées sur l'ennemi du salut, de gages qui m'assuraient une victoire à l'abri des temps et des révolutions. Mon assassin n'a pu m'enlever que la vie ; vous, en annulant mes ordonnances, vous avez fait plus que celui qui osa porter les armes contre moi. C'est de la main de mon frère qu'est parti le coup le plus perçant dont je pusse être frappé. De deux choses l'une ; en souscrivant volontairement, vous condamnez ma foi ; en cédant à la violence, vous trahissez la vôtre.

» L'empereur Théodose. de son côté, n'aurait pas de moins sévères reproches à vous adresser. En accordant ce qui vous est demandé, vous offensez donc, prince, Dieu d'abord, ensuite votre père. Il ne me reste plus qu'à vous demander à vous même de faire ce que vous croirez devant Dieu le plus utile à votre salut. »

Cette première lettre s'adresse uniquement à la conscience du prince : mais dans la seconde, St.-Ambroise réfute éloquement la requête de Symmaque. Cette requête portait sur trois chefs :

« Rome redemande son ancien culte, les prêtres et les vestales ont droit au recouvrement de leur revenus; le refus qui leur en a été fait a compromis le salut public. L'orateur, personnifiant la ville de Rome, lui fait dire : C'est ce culte qui a repoussé du pied du Capitole et de mes murailles Annibal et les Gaulois. Symmaque ne réfléchit pas qu'il accuse l'impuissance de ses dieux, plutôt qu'il n'en prouve le pouvoir. Annibal avait donc eu le temps d'insulter à loisir aux dieux de Rome, puisqu'il était parvenu en vainqueur jusqu'au pied de ses murailles? Pourquoi ces dieux s'y laissaient-ils assiéger? Que devenait Jupiter sans les oies du Capitole? Mais encore, ces dieux, adorés dans Rome, ils étaient les mêmes que l'on adorait à Carthage. Vainqueurs sous les bannières de Rome, ils étaient donc vaincus sous celles de Carthage? Rome répondra : Que l'on cherche ailleurs les principes de nos victoires Ce n'est pas dans les entrailles des victimes, mais dans la force des combattans, que sont les présages et les trophées des succès. Il m'a fallu d'autres armes pour soumettre l'univers. C'est Camille et non les dieux, qui a sauvé le Capitole. Ce n'est pas la seule fois qu'on a vu les Barbares franchir leurs barrières, pour se répandre dans nos provinces ; témoin les désastres des règnes précédens, les honteuses défaites de Valérien et de son fils. Est-ce que, de leur temps, il n'y avait point d'autel érigé à la Victoire?

Rome invoque ses cheveux blancs. Pourquoi, dans sa vieillesse, rougirait-elle de se convertir à la suite de tout l'univers? Il n'y a point d'âge, quelque avancé qu'il puisse être, où il ne soit plus temps d'apprendre. C'est surtout avec des cheveux blancs, que l'on doit être honteux de ne savoir pas se réformer. Ce qui recommande les cheveux blancs, ce n'est pas l'antiquité, mais la prudence. Faut il rougir de changer pour être mieux? Jamais... A quoi bon chercher, dans des cadavres d'animaux, l'expression de la volonté divine? « Allons apprendre le mystère de Dieu, à l'école de celui qui a fait le monde, non à celle d'un homme qui ne se connaît pas lui-même. » « A qui est-ce que je croirai, dans les choses qui regardent mon Dieu, sinon à mon Dieu? » Eh! quelle confiance pourrai-je vous donner à vous qui, de votre propre aveu, ne savez pas ce que vous adorez?

On me répond : « Il n'est pas si facile de pénétrer d'aussi profonds secrets. » Ce que vous ignorez, nous en sommes instruits, nous, par la voix de Dieu ; ce que vous cherchez en tâtonnant, nous l'obtenons grâce à la sagesse et à la vérité de Dieu lui-même, qui nous le découvre. Il est donc impossible que nous nous rencontrions sur la même voie. Vous, vous mettrez vos dieux sous la protection des princes de la terre; nous, nous implorons en faveur de ces princes, la protection de Jésus-Christ : Vous adorez l'œuvre de vos mains; nous regardons comme un outrage fait à la divinité, tout hommage transporté à un Dieu fait de main d'homme. Dieu ne veut pas qu'on l'adore dans une matière inanimée. Vos philosophes eux-mêmes n'ont pas épargné leurs plaisanteries à vos prétendus dieux.

L'on demande que les autels et les ornemens qu'ils avaient autrefois leur soient rendus. Que l'on s'adresse pour cela à ceux qui leur rendent un culte superstitieux.. Notre empereur est chrétien, il ne connaît d'autre autel que celui de Jésus Christ. Citez-nous un empe-

reur païen qui ait érigé un autel en l'honneur de Jésus-Christ. En nous parlant de ce qui s'est fait autrefois, on nous rappelle nos devoirs envers la religion que nous professons aujourd'hui. Mais puisque l'on nous y ramène, disons hautement que, ce dont on veut faire l'opprobre du christianisme est son titre de gloire. Jamais les hommes ne l'ont mieux servi que du temps où l'on déployait contre lui les édits de proscription et les arrêts de mort. Notre religion a trouvé son triomphe dans ce que l'on s'imaginait faussement devoir être son tombeau. Voyez quelle est notre force. Nous nous sommes accrus par les mauvais traitemens, par l'indigence, par les supplices. Pour les païens, il ne leur semble pas que leur culte puisse subsister sans revenus.

Que l'on rende aux vestales leurs immunités. Laissons parler de la sorte ceux qui sont dans l'idée qu'il ne puisse y avoir de virginité désintéressée. Quelles demandent un salaire, celles-là qui n'ont pas assez de leur vertu. Et, encore, voyez tout ce que leur nombre a gagné avec ces belles promesses; à peine comptent-ils jusqu'à sept vestales. Voilà les nombreuses recrues que l'on a pu faire avec ces pompeuses décorations de bandelettes, d'ornemens de pourpre, de litières fastueuses, de magnifiques appointemens, sans parler des rigoureuses épreuves mises à la vertu de leurs novices.

Que l'on considère, d'autre part, ce peuple de nos vierges chrétiennes. On ne les voit point marcher la tête parée de bandelettes, rehaussant l'éclat de la beauté par une riche pourpre, étalant à tous les yeux les livrées du luxe et de la mollesse, avides de priviléges et de récompenses mondaines. Pour tout ornement, la pauvreté volontaire, la modestie de leur regards, les mortifications du jeûne et de la pénitence; tout, en un mot, ce qui semblerait plus propre à détourner de cette profession qu'à y engager: et c'est là même ce qui enfante parmi nous cette sainte émulation de la virginité. Elle trouve dans elle-même sa plus noble récompense; elle ne sait point la mettre à l'enchère; elle ne calcule point ni sur sa vertu, ni sur les ressources du fisc; elle n'ajourne pas son affranchissement au temps de ses épreuves. La première victoire de la chasteté consiste à surmonter l'amour des richesses; parce que le désir du gain est un piége pour la pudeur.

On se plaint que les sacrificateurs et les ministres des temples ne soient pas entretenus aux dépens du trésor public; et quelles bruyantes clameurs à ce sujet! Mais nous sommes, nous, privés par les lois nouvelles, des sucessions des particuliers; assujettis à des charges dont le plus simple décurion est exempt. Toute veuve peut tester en faveur des prêtres d'idoles, nulle ne le peut en faveur du prêtre chrétien. Nous ne nous en plaignons pas: si j'en parle, ce n'est pas pour réclamer contre une aussi étrange partialité; ce n'est que pour témoigner que nous n'en avons pas, car j'aime mieux que nous ayons moins de bien et plus de grâce.

On nous répond que l'église a des revenus qu'on ne lui a point fait perdre. Que l'on me dise si les biens des églises ont été respectés sous Julien; et comment l'on en a usé à l'égard de ceux qui les possé-

daient. Si l'on usait de représailles envers les païens, ce ne serait qu'une restitution, non un acte de violence. On fait retentir bien haut les mots de justice et d'équité : où étaient la justice et l'équité, alors que tout chrétien, sans distinction, était dépouillé de tout ce qu'il avait ; que l'on nous enviait jusqu'à l'existence, que les morts eux-mêmes n'étaient pas respectés dans l'asile des tombeaux?

Nous avons des revenus. Pourquoi les païens ne font-ils pas des leurs le même usage que nous des nôtres? L'église chrétienne ne possède rien en propre que sa foi : c'est là son revenu, là son patrimoine et son trésor. Ce qu'elle possède, elle ne l'a que pour les pauvres. Qu'ils comptent, eux, les captifs que leurs temples ont rachetés, les pauvres qu'ils ont nourris, les exilés dont ils ont soulagé la misère. On les a privés de leurs terres ; leur appartenaient-elles ?

Mais : voilà ce qui les fait crier au sacrilége ! et s'il fallait les en croire, la famine de l'année précédente en aurait été le châtiment. Leurs dieux nous auraient punis, par ce fléau, du crime d'avoir fait tourner au profit du bien commun, ce qui ne servait qu'à leurs pontifes. Apparemment qu'il n'y avait jamais eu de famine dans le monde, tant qu'il fut sous le joug de l'idolâtrie? C'était là une calamité toute nouvelle, et réservée à nos jours ! Jamais jusqu'ici, l'on n'avait entendu dire que le défaut des récoltes eût trompé les vœux du laboureur. Où donc serait la justice de ces dieux, si, pour la cause de quelques prêtres, ils châtiaient l'empire tout entier? Cette justice aurait commencé bien tard à éclater ; car il y a bien des années déjà que leurs temples ont été partout dépouillés de leurs richesses ; et c'est d'hier seulement qu'ils ont pensé à s'en venger. Si dernièrement le Nil a oublié de faire son débordement accoutumé, nul doute que ce ne fût pour venger la querelle des sacrificateurs de Rome, au risque de faire mourir de faim ceux de Memphis. Eh bien, soit : la famine de l'année dernière s'explique par un châtiment du ciel ; mais l'abondance de cette année, comment l'a-t-il permise ? Les dieux se sont donc bien vite lassés de leur vengeance : jamais récolte plus heureuse. La terre nous a rendu à grand intérêt ce quelle nous refusa un moment. Les dieux avaient-ils moins à punir cette année que l'autre le prétendu sacrilége commis en vers leurs pontifes ? telles sont les vicissitudes humaines. Où est l'homme assez étranger aux choses d'ici-bas pour qu'il faille le lui apprendre? En même temps que nous souffrions de la disette, le reste du monde, du moins en grande partie, était dans l'abondance. Je défie nos adversaires de prouver le contraire.

Ce que nous ne saurions supporter, c'est de les entendre dans leur requête, se vanter des prières qu'ils adressent en votre nom à leurs dieux ; avec l'air de croire que ce sont ces dieux qui protégent votre personne ; en conséquence de quoi, nous serions tenus de les adorer. Voilà le sacrilége réel : parce qu'on les laisse faire, ils s'imaginent que l'on y consent. Qu'ils gardent pour eux leurs protecteurs ; qu'ils en attendent du secours, s'il est possible à ces dieux d'en promettre ; mais s'ils sont hors d'état de défendre ceux qui les honorent, à plus forte raison ceux qui ne les honorent pas.

« Il faut, dit-on, s'en tenir aux anciens usages. » Comme s'il n'y avait pas de changemens utiles et des améliorations nécessaires ! Le temps seul amène des perfectionnemens qui contrarient les anciennes institutions : est-ce une raison pour n'en pas vouloir? On parle d'antiquité ! Notre église existe dès l'origine du monde. Elle fleurissait dans les saints, elle n'a fait que se développer dans les temps modernes, et se répandre parmi les peuples, malgré toutes les contradictions dont elle a fini par triompher. Ce qui est vrai a toujours droit de l'emporter sur ce qui ne l'est pas.

S'il fallait s'en tenir aux anciens usages, pourquoi tant de variations dans le culte que les Romains rendaient à leurs divinités?

On s'est fait de la victoire une déesse que l'on a personnifiée, bien quelle ne soit qu'un être de raison ; un bienfait, non une puissance. La victoire se donne, elle n'agit pas. On l'obtient par la force des bataillons, comme conséquence du nombre des combattans ; comme résultat, non comme instrument des opérations militaires.

On voudrait que sa statue et son autel fussent rétablis dans le sénat, c'est à-dire, dans un lieu où il y a majorité de chrétiens. Pas un temple où il n'y ait des autels : ce que l'on appelle Victoire, a le sien ailleurs; parce que l'on aime la quantité, on a multiplié les sacrifices; on en voit partout. Pourquoi cette prédilection particulière en faveur du sénat, si ce n'est pour insulter à la foi chrétienne? Il faudra donc que, durant le sacrifice offert à cette prétendue divinité, les chrétiens soient là ; qu'ils en savourent l'odeur, qu'ils en respirent l'encens, qu'ils entendent, bon gré mal gré, le chant des hymnes profanes ; qu'ils sortent tout pénétrés de la fumée du sacrifice. Le paganisme n'a pas encore assez de ses bains, de ses portiques, de ses places publiques envahies par les images de ses idoles? Nos sénateurs chrétiens se verront enchaînés, sans pouvoir s'en défendre, à des invocations impies, à des sermens sacriléges, au risque de passer pour des traîtres s'ils s'éloignent, pour complices s'ils assistent !

En présence de qui prêtera-t-on serment d'obéissance aux lois et aux édits de la puissance impériale? Voilà donc votre volonté, dont vos lois sont l'expression, réduite à emprunter sa force et ses moyens d'exécution des cérémonies du paganisme? Présens, absens, n'importe; on n'est plus tenu de vous obéir qu'autant qu'on le voudra.

L'empereur Constance, de glorieuse mémoire, avant d'être initié à nos saints mystères, aurait cru être souillé par le seul aspect de cet autel de la Victoire; il le fit enlever, et ne le replaça point.

Faut-il que l'on soit présent pour obliger à l'obéissance? L'esprit embrasse bien plus d'objets que les yeux du corps. C'est toujours sous votre présidence que le sénat s'assemble; c'est à vous, non aux dieux du paganisme, qu'il obéit.

On a fait entendre que la mort prématurée de votre auguste frère tenait au renversement de l'autel de la Victoire; comme si la vertu devait être appréciée par la mobilité des choses humaines ! Ce monde roule entièrement dans un cercle d'événemens heureux ou malheureux qui en changent la scène, sans qu'il faille en rien conclure pour ou contre la religion. Pompée, Cyrus, Hamilcar, Julien, si attachés

au culte de leurs dieux, sont morts misérablement, parce qu'il est tout naturel de mourir d'une manière ou d'une autre.

DISCOURS AU PEUPLE DE MILAN.

Sur la demande faite à saint Ambroise de livrer des églises aux Ariens.

Après la mort de Gratien, l'impératrice Justine qui gouvernait pour son fils Valentinien, se déclara publiquement contre les catholiques : Auxence, évêque arien à Milan, fomentait la persécution contre saint Ambroise. Après quelques sommations faites au nom de l'impératrice, on tenta de s'emparer de vive force d'une des basiliques : cette violence excita une émeute dans la ville : la cour condamna les habitans à une amende. Des comtes et des tribuns vinrent sommer Ambroise de céder la Basilique, alléguant pour raison qu'elle appartenait à l'empereur.

« Si le prince, répondit l'archevêque, me demandait ce qui est à moi, mes terres, mon argent, je ne les refuserais pas, quoique tout ce que je possède appartienne aux pauvres ; mais il n'a aucun droit à ce qui appartient à Dieu. » Le lendemain, Ambroise se rendit avant le jour à la Basilique qui fut aussitôt investie de soldats. Après le sermon, il vint un secrétaire de la cour, qui demanda à parler à l'évêque en particulier. « Je viens, lui dit-il, apprendre de vous-même si vous êtes un rebelle et un tyran, afin que l'on procède en conséquence. » Je n'ai rien fait, répondit le saint, qui donne lieu à cette question injurieuse. Et qui peut m'accuser d'avoir oublié la soumission due à César, même en défendant l'Eglise de Dieu ? On parle de tyrannie : certes, Maxime qui se plaint que je l'ai arrêté dans sa marche, quand il venait en Italie, ne dit point que j'aie exercé aucune tyrannie envers Valentinien. Les évêques n'agissent point en tyrans, mais ils ont

quelquefois beaucoup à souffrir de la part des tyrans. « Ambroise passa la nuit et le jour suivant avec son peuple, dans l'Église, toujours assiégée par les soldats de l'empératrice, qui ne permettaient à personne d'en sortir. On était dans les plus grandes alarmes, lorsque Ambroise se montrant de nouveau à son peuple lui adressa le discours suivant :

J'aperçois dans cette assemblée une agitation soudaine et extraordinaire; vous vous empressez autour de moi avec inquiétude. Quelle en peut être la cause? Serait-ce parce que vous avez vu les tribuns s'approcher de moi, pour m'enjoindre, de la part de l'empereur, d'aller où je voudrais, avec la permission à qui voudrait de m'accompagner? Vous avez donc craint que je n'abandonnasse l'église, et que je ne vous quittasse pour me sauver. Mais vous avez pu connaître la réponse que j'ai faite : qu'il ne pouvait entrer dans ma pensée d'abandonner mon église, parce que je crains plus le Seigneur, maître du monde, que l'empereur de ce siècle; que si l'on m'en arrachait par violence, on pouvait en arracher mon corps et non pas mon esprit; que si l'on agissait en prince, je saurais agir en évêque. De quoi donc êtes vous troublés? je ne vous abandonnerai jamais volontairement; mais je ne sais point non plus résister à la force. Je pourrai m'affliger, je pourrai pleurer et gémir; je n'ai contre les armes, contre les soldats et les Goths, d'autres défenses que des pleurs : un évêque n'en connaît pas d'autres. Mais aussi ce n'est pas moi qui fuirai, moi qui déserterai l'église par la crainte du traitement le plus rigoureux. Vous savez bien vous-même que je défère aux empereurs, mais que je ne leur cède pas et que je suis toujours dévoué aux persécutions, sans les redouter.

Si j'avais l'assurance que l'église ne dût pas être livrée aux ariens, j'irais, sans répugnance, me jeter aux pieds de l'empereur, autant que la dignité épiscopale n'aurait pas à en souffrir, pour disputer nos droits dans un palais plutôt que dans une église. Mais quand Jésus-Christ paraît au conseil impérial, c'est pour y être juge, non accusé. Qui peut mettre en doute que les choses de la foi ne doivent pas être traitées ailleurs que dans l'église?

Ni les soldats qui nous environnent, ni le bruit de leurs armes ne peuvent rien contre ma foi. Seulement je tremble que, dans ce moment où vous me retenez, on ne prenne quelque résolution funeste à votre salut. Car, je ne sais plus craindre et trembler que pour vous... On m'a proposé de livrer les vases sacrés : j'ai répondu que, si l'on me demandait ma terre, mon or, mon argent, je le donnerais volontiers, mais que je ne pouvais faire au temple du Seigneur aucun larcin, ni livrer rien de ce que je n'ai reçu que pour le garder; qu'en cela, je servais la cause de l'empereur, comme la mienne; je le suppliais d'écouter avec bonté un évêque qui lui parlait avec franchise, et de ne pas compromettre ses vrais intérêts, en s'attaquant à Jésus-Christ.

Il y a sans doute, dans un pareil langage, et la discrétion et la charité que tout évêque doit au souverain. Mais, parce que nous avons à lutter

non pas seulement contre la chair et contre le sang, mais, ce qui est bien plus formidable encore, *contre les puissances des ténèbres*; le démon redouble ses attaques, par les menaces qu'il dirige contre ma personne. Que je sois frappé; les blessures qu'il peut faire ne donnent pas la mort, elles ne font que prolonger la vie. N'empêchez point le combat; réservez-vous pour en être spectateurs. Que font les épées et les Barbares à qui ne craint pas de mourir, et ne connaît point sur la terre de plaisir qui l'y attache.

Si le Seigneur a résolu l'épreuve, vous aurez beau veiller à ma garde, durant une longue suite de jours et de nuits, la volonté du Seigneur n'en sera pas moins accomplie. Maître tout-puissant, il exécute tout ce qu'il ordonne; et nous n'y gagnerions rien à contrarier ses divins décrets... Quelque chose que j'aie à souffrir, c'est pour Jésus Christ que je souffrirai, pour le souverain législateur qui a dit : *Celui qui aura perdu la vie pour l'amour de moi, la trouvera.* Que s'il juge à propos de différer le combat, pourquoi tant d'alarmes? Le serviteur de Jésus-Christ est bien mieux gardé par sa providence, que par toutes les précautions humaines. Le prophète Élisée se trouvait investi par une armée entière, que le roi de Syrie, avait envoyée pour le saisir. Son domestique s'effraie. Le prophète demande au Seigneur que les yeux de Giézi soient ouverts; *Regarde,* lui dit-il, *et vois combien le nombre de ceux qui sont pour nous l'emporte sur le nombre de nos ennemis.* Giézi aperçoit des milliers d'anges. Pierre était en prison. L'église prie pour lui. Durant qu'il dormait, un ange vient délier ses chaînes, et le remettre en liberté; pour cette fois, il échappe à la mort. Le même apôtre, après la victoire qu'il avait remportée sur Simon le Magicien, s'étant appliqué à répandre, parmi le peuple; la semence de l'évangile, irrita les païens qui le cherchaient de toutes parts pour lui ôter la vie. Les chrétiens l'ayant su, le conjurèrent avec tant d'instance de se réserver pour les instruire et les affermir dans la foi, que, tout avide de souffrances qu'il était, il se laissa fléchir à leurs prières. Déjà il était sorti hors des murs de la ville de Rome; Jésus-Christ lui apparut sur le chemin qui y conduisait. L'apôtre lui ayant demandé où il allait, le Seigneur lui répondit : Je vais à Rome pour y être crucifié une seconde fois. Cela fit comprendre à saint Pierre qu'il devait être crucifié, Jésus-Christ ne pouvant plus l'être, depuis qu'il l'avait été une fois; il ne pouvait donc l'être que dans la personne de son apôtre. A l'instant Pierre retourne sur ses pas; et, quelques jours après, ayant été découvert, il honora Jésus-Christ par le supplice de la croix. Notre Seigneur lui-même échappait, quand il le voulait, aux mains de ses ennemis, passant au milieu d'eux sans qu'ils le vissent; parce que le moment de son sacrifice n'était pas encore venu. Couvert de sa protection, n'ai-je pas moi-même traversé impunément les rangs de ceux qui me cherchaient, allant, venant à l'église, près des tombeaux des martyrs, jusque dans dans le palais, sans que l'on pensât à exécuter les complots tramés ouvertement contre moi. Je m'attendais, je ne le dissimule pas, à quelque violent orage à essuyer pour le nom de Jésus-Christ. Au lieu de souffrances, ils me ménageaient des délices. Mais il faut à l'athlète de Jésus-Christ, non des délices, mais des souffrances. On faisait partout circuler le bruit que j'allais être envoyé en exil, condamné

à mort. Je ne crains point la mort, et ne quitte point ce lieu-ci ; car, où irai-je, où tout ne soit plein de gémissemens et de larmes, puisque l'on ordonne par toutes les églises de chasser les évêques catholiques, de punir de mort ceux qui résistent ; de proscrire tous les officiers des villes qui n'exécuteront pas cet ordre? Et c'est un évêque qui l'écrit de sa main, et qui le dicte de sa bouche! C'est Auxence qui envoie dans toutes les villes cette épée volante, représentée par le faux prophète Zacharie, pour tuer, en un moment, s'il le pouvait, tous les peuples de l'empire, les uns par le glaive, les autres par le sacrilége...

Vous venez d'entendre lire l'histoire de Naboth, à qui le roi Achab demandait sa vigne, pour la faire servir aux plus vils usages. *Dieu me garde*, répondit-il, *de livrer l'héritage de mes pères*; et il défendit sa vigne au prix de son sang ; j'irais moi, livrer l'église de Jésus-Christ! C'est l'héritage de mes pères, l'héritage de Denis, qui est mort en exil pour la foi, l'héritage du confesseur Eustorgius, l'héritage de Myroclès et de tous les évêques fidèles, mes prédécesseurs. On m'arrachera la vie, plutôt que la foi.

A la suite de l'histoire de Naboth, vous avez entendu le récit de l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Je ne l'avais pas choisi ; c'était la solennité qui l'amenait naturellement. Mais quel rapport avec la circonstance où nous nous trouvons! Irrités d'entendre les enfans chanter les louanges du Seigneur, ses ennemis lui disent, faites-les donc taire : à quoi il répond : *Que ceux-ci se taisent*, *les pierres mêmes crieront.* Entré dans le temple, il se mit à en chasser les vendeurs. Observez-le bien ; de tout temps les louanges de Jésus-Christ ont blessé ses perfides ennemis. Aujourd'hui que nous célébrons ses louanges, les hérétiques crient à la sédition ; on en veut à leur vie : oui, la gloire de Jésus-Christ est l'arrêt de mort de l'hérétique. Au milieu de ces concerts de louanges, Jésus-Christ entre dans le temple, il en chasse les vendeurs, renversant les chaires où ils étaient assis. Jésus-Christ ne veut point dans son église de ceux qui y font le trafic. Qu'est-ce qu'Auxence vient faire dans l'église de Jésus-Christ? C'est contre lui que Jésus-Christ s'arme de fouets pour l'en chasser. Jésus-Christ ne veut pas plus d'Auxence que de Mercurin. Monstrueux assemblage! ces deux noms ne composent qu'un seul individu. C'est le même qui, dans l'espérance de n'être pas reconnu, a changé son nom dans celui de l'évêque arien Auxence ; mais il n'a point changé de caractère : loup sous le nom de Mercurin, il n'a pas cessé d'être loup sous celui d'Auxence. Qu'il aille ailleurs, il en prendra encore un autre. Il le faudra bien, pour faire oublier les horreurs qu'il a commises sous ce dernier,...

Parce qu'il sait combien vous êtes assurés dans les principes de votre foi, il s'est bien gardé de venir au milieu de nous vous soumettre l'exposé de la sienne. Il a mieux aimé prendre parmi les païens, quatre ou cinq personnes choisies par lui ou par d'autres, et plût au ciel que la conférence eût eu lieu en présence de vous tous ; non point pour y juger Jésus-Christ, mais pour entendre la majesté de Jésus-Christ. Ceux-là même dont il avait formé son tribunal, n'ont pu s'em-

pêcher de prononcer contre lui. Est-il rien de plus décisif et de plus honteux que d'être condamné par les juges mêmes que l'on s'est donné, et sans qu'il y eût là personne pour les contredire?

Choisir des païens! mais par cela seul il se rendait coupable, comme étant en opposition avec la doctrine de l'apôtre, quand il dit: *Quelqu'un parmi vous, ayant un différent avec un autre chrétien, ose-t-il bien plaider devant des hommes sans justice, et non pas devant les saints?* Choisissez maintenant pour maître entre Auxence et saint Paul.

Que parlé-je de l'apôtre, quand le Seigneur lui-même nous crie par la bouche de son prophète: *Ecoutez-moi, ô mon peuple, écoutez, vous qui connaissez la justice et gardez ma loi dans votre cœur.* Le Seigneur ne dit pas: Écoutez, infidèles; écoutez, juifs; mais il s'adresse *à son peuple*, c'est-à-dire, à ceux qui gardent sa loi imprimée dans leur cœur.

Battu de toutes parts, il a essayé, en fidèle imitateur de la fourberie des gens de son pays, de jeter sur la personne même de l'empereur l'odieux de sa conduite. C'est, a-t-il dit, au prince à juger. Un jeune homme, un catéchumène, encore sans expérience des matières de la foi, juger dans son conseil sur les matières de la foi! Oubliait-on que, l'année dernière, l'empereur ayant voulu ôter une basilique aux catholiques, non-seulement moi, mais tous les fidèles résistèrent avec la plus généreuse liberté jusqu'à souffrir la mort pour la foi de Jésus-Christ. Que répondions-nous? Si l'empereur demande un tribut, nous ne le lui refusons pas; les terres de l'église payent tribut. S'il veut nos terres, il peut les prendre; les aumônes des pauvres suffisent encore pour nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux par la possession où nous sommes de ces terres, qu'ils les prennent, si l'empereur les veut: je ne les donne point, mais je ne les refuse pas. La contribution du peuple est plus que suffisante pour les pauvres. On nous reproche l'or que nous leur distribuons, loin de le nier, j'en fais gloire. Les prières des pauvres font ma défense. Ces aveugles, ces boiteux, ces vieillards sont plus forts que les guerriers les plus robustes. Le tribut appartient à César, à Dieu son église; elle ne peut être à César; car l'autorité de César ne s'étend pas sur le temple de Dieu. Assurément ce n'est point là manquer de respect à l'empereur; car est-il rien de plus honorable pour lui que de s'entendre nommer fils de l'église? L'empereur est dans l'église, non au-dessus d'elle. Un sage empereur recherche l'appui de l'église, il ne la repousse pas. Nous ne nous en prévalons pas; mais aussi ne dissimulons-nous pas. Quoi! vous ne redoutez pas les glaives, les bûchers, les bannissemens? Non; pour qui ne craint rien, ce ne sont là que traits en l'air décochés par la main d'un faible enfant.

Tous ces troubles eurent enfin une heureuse issue. On apprit que l'empereur avait retiré les soldats de la Basilique, et remis aux habitans l'amende à laquelle ils avaient été condamnés. Quelques temps après Valentinien, informé des pro-

jets hostiles de Maxime; députa vers lui une seconde fois St.-Ambroise. Le saint archevêque servit son prince par d'utiles avis, et la victoire remportée par Théodose sur Maxime sauva le jeune Valentinien.

LETTRE A L'EMPEREUR THÉODOSE,

Après le massacre de Thessalonique.

Théodose, irrité contre quelques séditieux qui avaient excité une émeute à Thessalonique, voulut en punir toute la ville. Il livra ses citoyens indistinctement à un massacre qui dura trois heures. L'empereur revint à Milan peu de jours après. St.-Ambroise pénétré de douleur quitta la ville pour ne pas s'y trouver avec lui ; mais il lui écrivit la lettre suivante, un des plus beaux monumens de cette liberté épiscopale, et de ce caractère apostolique qu'il fit paraître alors, et qui ont fait l'admiration de son siècle et de tous les âges.

Si je me renfermais dans le silence, ma conscience en resterait chargée; le prophète nous le déclare : *Faute d'être averti par le prêtre, le pécheur mourra dans son péché, et le prêtre sera coupable de ne l'avoir pas averti.* Ecoutez donc, prince : Vous avez du zèle pour la foi, vous avez la crainte du Seigneur. Je suis bien loin de le contester; mais la nature vous a donné une impétuosité de caractère susceptible de se tourner en sentiment généreux, quand elle se calme, comme de s'emporter et de vous entraîner au-delà des bornes quand elle s'aigrit. Plaise au ciel du moins qu'il ne se rencontre personne qui l'enflamme, s'il n'y a personne qui la modère! On peut sur les suites s'en reposer sur vous-même; vous finissez par revenir à vous-même; et vos dispositions à la piété triomphent de votre effervescence naturelle.

J'ai voulu vous laisser à vos seules pensées, plutôt que de risquer d'attrister par une action d'éclat un premier emportement. J'ai mieux aimé paraître manquer aux bienséances, qu'au devoir de la soumission, et vous laisser le temps de réfléchir dans le calme de la conscience.

La ville de Thessalonique a vu ce qui, de mémoire d'homme, n'était arrivé jamais; ce qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher; ce que je vous avais à l'avance représenté tant de fois comme un crime énorme, et que vous-même vous vous êtes reproché, mais trop tard, comme impardonnable. A la nouvelle qui s'en est répandue, il n'est personne qui ait pu rester indifférent, personne qui n'en ait été vivement affligé.

Après vous être rendu coupable, comme David, craindriez-vous de

faire ce que le roi-prophète, de qui Jésus-Christ devait naître selon la chair, n'a pas rougi de faire? Il reconnut son péché, en disant: *J'ai péché contre le Seigneur.* Ne trouvez pas mauvais, prince, que l'on vous dise : vous avez imité David dans son crime, imitez-le dans sa pénitence.

Si je vous écris dans ces termes, ce n'est pas pour vous humilier, mais pour vous exciter, par l'exemple d'un roi, à chercher dans la pénitence la rémission de votre péché. Vous êtes homme, vous avez été attaqué par la tentation, prenez le dessus. Ce n'est que par les larmes et par la pénitence que l'on efface le péché; il n'y a ni ange ni archange capable de le remettre autrement; le Seigneur lui-même ne pardonne qu'à ceux qui font pénitence. Je vous conseille, je vous supplie, je vous exhorte, je vous avertis. Quelle affliction pour moi de penser qu'un prince jusques-là modèle de la plus haute piété, non moins recommandable par une clémence sans bornes, aussi miséricordieux envers les criminels eux-mêmes, ait pu s'oublier à ce point? et combien ma douleur serait plus vive encore, si vous restiez indifférent sur la mort de tant d'innocens! C'est votre bonté que l'on mettait à la tête de toutes vos excellentes qualités... Le démon vous a envié ce triomphe, triomphez-en à votre tour, tandis que vous avez de quoi le faire. N'ajoutez pas à votre péché celui de vous attribuer ce que plusieurs se sont attribué à leur préjudice.

Dévoué pour tout le reste à votre majesté, et pourrai-je ne pas l'être sans ingratitude? je suis contraint de vous déclarer qu'il me deviendrait impossible d'offrir le sacrifice, si vous vouliez y assister. Ce qui ne serait pas permis après l'effusion du sang d'un seul innocent, peut-il l'être après que vous avez répandu celui de tant d'innocens? Je ne le crois pas.

« Comment pourriez-vous recevoir le corps du Sauveur dans des mains toutes souillées? comment porterez-vous son sang précieux à votre bouche, vous qui avez répandu injustement le sang de tant de personnes, par une parole pleine d'emportement et de colère?

Rendons grâces à Dieu qui se plaît à châtier ceux qui le servent, jaloux qu'il est de les conserver. En vous parlant, comme je fais, je suis l'exemple des prophètes; en vous humiliant par la pénitence, vous suivrez l'exemple des saints.

ORAISON FUNÈBRE DE SATYRE, SON FRÈRE.

L'oraison funèbre, telle que nous l'admirons dans les chefs-d'œuvre de Bossuet, de Fléchier et de quelques autres orateurs chrétiens, ressemble peu à ces discours qu'on a prononcés dans le Paganisme à la louange des morts : elle est prise dans un autre ordre d'idées ; elle appartient à des doctrines plus pures et plus sublimes. C'est une création du Christianisme dont

les Pères de l'Eglise ont été les premiers auteurs et que les modernes ont agrandie et perfectionnée en marchant sur leurs traces et en les imitant.

Celle que St.-Ambroise à composée de son frère Satyre est d'un bout à l'autre l'expression d'une piété affectueuse, d'une touchante mélancolie et d'une vive tendresse qui gémit sur la perte d'un frère. Quelque fois il s'élève à ce pathétique profond qui n'appartient qu'aux orateurs du premier ordre. Nous ne parlons point ici de l'excès d'abondance qu'on lui a reproché : les morceaux que nous avons recueillis ne permettent point de remarquer ce défaut et ils suffisent pour donner une grande idée de ce discours.

Nous venons, mes très-chers frères, d'amener à l'autel du sacrifice la victime qui m'a été demandée; victime pure, agréable à Dieu, Satyre, mon guide et mon frère. Je n'avais pas oublié qu'il était mortel. Je n'ai pas été trompé par une vaine espérance; mais la grâce a triomphé. Bien loin donc d'avoir à me plaindre, je dois à Dieu des actions de grâces, comme ayant toujours souhaité que, dans le cas de malheurs qui viendraient menacer l'église ou ma personne, l'orage tombât plutôt sur moi et sur ma famille. Donc, grâces au Seigneur, puisque dans l'alarme universelle où nous jette la défiance des Barbares, qui remuent de toutes parts, j'ai satisfait à la commune affliction, par mes chagrins particuliers; et que c'est moi qui ai été frappé, quand j'avais à craindre pour tous; et daigne le ciel, arrêtant ici le terme de nos épreuves, agréer ma douleur, comme un acquit de la douleur publique!

Je l'avoue, mes très-chers frères, rien sous le ciel n'était pour moi plus précieux qu'un frère de ce mérite; rien de plus aimable, rien de plus cher: mais l'intérêt privé cède à l'intérêt général. Lui-même, qu'on l'eût interrogé, il eût mieux aimé mourir pour les autres, que vivre pour lui, à l'exemple de Jésus-Christ, mort pour tous, afin de nous apprendre à ne pas vivre pour nous seuls.

Pourrai-je, d'ailleurs, sans ingratitude, ne pas plutôt livrer mon cœur à la joie d'avoir possédé un tel frère, qu'au chagrin d'avoir perdu un frère? Il a rendu à la nature ce qu'elle prête à tous; ce qui l'a distingué, il l'a dû à son mérite. Qui peut se croire excepté de la condition de mourir, quand on ne l'a pas été de la condition de naître? Par un mystère ineffable de la religion, le corps de Jésus-Christ lui-même n'a pas été affranchi du tribut de la mort; et bien qu'il fut le maître de la nature, il ne s'est point soustrait à la loi imposée à la chair qu'il avait prise. C'est pour moi une nécessité de mourir, ce n'en était pas une pour Jésus-Christ. Mais sa vie, si elle eût toujours duré, eût été pour lui-même sans mérite, et pour moi sans sacrifice Quoi donc de plus consolant pour nous que cette pensée : Jésus-Christ lui-même a bien voulu mourir selon la chair ?...

Pourquoi serais-je le seul à pleurer celui que vous pleurez tous? Ma douleur propre s'est perdue dans la douleur publique. Mes seules larmes auraient été impuissantes; les vôtres assurent ma foi, consolent mon affliction. Riches, vous pleurez avec moi, et vos larmes attestent que tous les trésors ne servent de rien au salut, puisqu'ils ne sauraient reculer l'instant de la mort; vieillards, vous le pleurez, parce que sa mort vous fait appréhender celle de vos enfans; et vous aussi, jeunes gens, parce que le terme de la vie n'est pas attachée à la maturité d'un âge avancé. Les pauvres ont aussi mêlé leurs larmes aux nôtres; et, ce qui est bien plus précieux et bien plus efficace, ils ont lavé ses fautes dans leurs larmes...

Mais pourquoi vous pleurerai-je encore, ô vous qui ne m'avez été enlevé que pour devenir le bien de tous? Pour moi, la jouissance de votre commerce n'est point perdue; elle n'est que changée. Auparavant, jamais séparés de corps; aujourd'hui, unis à jamais par l'affection; car vous êtes, vous serez toujours avec moi. Tant que vous vécûtes avec nous, jamais la patrie ne vous a retenu loin de moi; et vous aussi, vous n'en aviez point qui vous fut plus chère que moi. Aujourd'hui vous m'en avez procuré une nouvelle; désormais je ne suis plus étranger là où réside la meilleure partie de moi-même. Car, je ne me suis jamais appartenu tout entier à moi seul; mais chacun de nous deux faisait la meilleure moitié de l'autre, pour nous confondre ensemble dans Jésus-Christ, comme étant et le centre de l'universalité, et le terme de chaque portion individuelle.

Plût au ciel, qu'en me rapprochant de vous par les souvenirs et par la grâce, je pusse aussi associer mon existence tout entière à l'existence nouvelle dont vous jouissez! L'équité voulait que deux frères qui avaient possédé en commun un même patrimoine de famille, ne fussent point divisés par la durée de leur vie!...

Maintenant, ô mon frère! quel sentier, quelle direction dois-je prendre? Le bœuf redemande le compagnon qu'il a perdu, il ne s'en isole pas; mais, par ses longs mugissemens, il exprime ses douloureux regrets, quand il se voit séparé de celui avec qui il se courbait sous un même joug. Et moi, ô mon frère, je pourrais t'oublier! Moi, je ne déplorerai pas l'absence de celui avec qui je portais constamment le joug de cette vie? Inférieur à lui par le travail, je n'en étais que plus uni par la tendresse. Sa vertu suppléait à la mienne, sa patience réparait mes défauts, sa vive et constante amitié me défendait contre toutes les chutes. Il était mon frère par sa charité, mon père par ses tendres soins, attentif à me servir de son expérience, à me prévenir par tous les égards dûs au droit d'aînesse. Ainsi, multiplié par le sentiment, il me faisait goûter, dans un seul lien, toutes les affections. Ainsi une seule perte est pour moi une source de pertes que j'ai à pleurer.

Oui j'ai pleuré, moi aussi j'ai versé des larmes; mais Jésus-Christ a laissé couler les siennes: il pleura, lui, un étranger; moi, je pleure un frère. Dans une seule victime de la mort, le Sauveur a pleuré tous ceux qu'elle frappe; moi, je vous pleurerai dans chacun de ceux qui tomberont sous ses coups.

Pourtant, ô mon frère! dois-je m'abandonner à une affliction sans mesure, infidèle à mon ministère et à la grâce divine?

Quelle consternation la nouvelle de votre maladie avait répandu

dans mon âme! Trompeuse espérance! nous l'avions cru rendu à nos vœux ; ce n'était qu'un ajournement... Toutefois, je vous rends grâces, ô Dieu tout-puissant et éternel ! de ne nous avoir point refusé cette dernière consolation, de nous ramener mon bien-aimé frère des contrées de la Sicile, et de l'Afrique, au moins pour quelques momens; son trépas devant suivre de si près son retour, qu'il semblait n'avoir été reculé que le temps nécessaire pour le revoir.

J'ai donc dans les mains un gage assuré qu'aucun éloignement ne pourra m'en détacher à l'avenir! j'ai donc au moins des restes à presser dans mes bras; un tombeau, un sépulcre que je puis couvrir de mon corps, où j'irai m'étendre! J'ai donc l'espérance d'être plus favorablement accueilli de Dieu, parce que j'irai reposer un jour sur les ossemens d'un saint corps! Oh ! que n'ai-je pu, au moment où la mort vous frappait, opposer, à ses coups ma propre chair! Si j'avais vu des glaives dirigés contre vous, c'est moi que j'aurais voulu à votre place exposer à leurs pointes meurtrières ; et s'il m'eût été possible de rappeler votre âme fugitive, c'est la mienne que j'aurais offerte pour victime. Il ne m'a donc servi de rien d'avoir recueilli son haleine mourante; d'avoir collé ma bouche sur ses lèvres à demi éteintes. Vainement j'essayais ou de faire passer la mort dans mon sein, ou de lui communiquer ma vie! Gages pleins à la fois d'amertume et de douceur! Funestes embrassemens, durant lesquels je sentais son corps se roidir et se glacer, et son dernier souffle s'évanouir! Je le serrais dans mes bras entrelacés, et j'avais déjà perdu celui que je tenais encore! Ce souffle de mort dont je me suis pénétré, est devenu pour moi un souffle de vie. Fasse du moins le ciel, qu'il purifie mon cœur, et qu'il mette dans mon âme, l'innocence et la douceur de la sienne! Que vais-je donc devenir présentement, que j'ai perdu tous les charmes, toutes les consolations, et tous les embellissemens de cette vie? C'était vous, et vous seul qui soulagiez mes ennuis domestiques, étiez au dehors mon plus bel ornement ; vous, l'arbitre de mes conseils, le confident, le dépositaire de mes sollicitudes et de mes chagrins, qui les allégiez en les partageant, vous assuriez ma conduite, vous affermissiez mes pensées, vous, vous seul, sur qui je me reposais, et des soins domestiques et des travaux de mon administration...

Je sens combien cette image de vos services et de vos vertus afflige douloureusement mon cœur; mais mon cœur se complaît dans son affliction. Ces souvenirs mêmes, tout en renouvelant ma douleur, ne sont pas sans quelque plaisir. Puis-je ne point m'occuper de vous, ou penser jamais à vous sans répandre des larmes?...

O trompeuse prospérité! O incertitude des choses humaines! Vous reveniez de l'Afrique, vous aviez échappé au dangers de la mer, aux horreurs du naufrage, nous ne croyions plus avoir à craindre de vous perdre; un plus affreux nauffrage vous attendait au port.

Peuple saint, mes très-chers frères, je vous dois une vive reconnaissance, de ce que vous avez regardé ma douleur comme étant la vôtre... Et ce n'est pas un médiocre bienfait, qu'un intérêt aussi affectueux. Car ce n'est pas sans dessein, que le livre des Actes des apôtres nous parle de veuves pleurant la mort de Thabite, et l'Évangile, d'une foule attendrie par les larmes d'une veuve, accompagnant les funérailles d'un jeune

homme qui allait être ressuscité : la première, c'étaient des veuves ; l'autre, c'était une ville entière qui le pleurait. Donc, nul doute que vos larmes ne vous assurent la protection des apôtres ; nul doute encore que Jésus-Christ n'ait été touché de votre affliction ; et bien qu'ici le Sauveur n'ait point *touché le cercueil*, il n'en a pas moins *reçu l'esprit* que vous lui avez recommandé. Si vous n'avez point entendu sa voix rappeler la mort, il n'est pas moins vrai que l'autorité de la puissance divine à délivré son âme des angoisses de la mort, et des attaques du malin esprit. Si le mort que nous regrettons ne s'est pas levé pour se rasseoir dans son cercueil, il ne s'en est pas moins reposé dans Jésus-Christ. Si les accens de sa voix n'ont pas retenti à nos oreilles, ses yeux envisagent ce qui est au-dessus de nous, et contemplent, dans les effusions de la joie céleste, tout ce qu'il y a pour nous de plus désirable. Car l'Evangile fait voir à ceux qui le lisent les jouissances réservées aux temps futurs ; et l'aspect des choses présentes est le présage des choses qui ne sont pas encore.

Mais il n'avait pas besoin de ressusciter dans le temps, celui-là qui a droit à la résurrection dans l'éternité. Que reviendrait-il faire dans cette misérable et si laborieuse carrière des tribulations de la vie présente ; et ne devons-nous pas bien plutôt le féliciter d'avoir échappé à tant de maux et de dangers dont elle est semée ? Si, en effet, dans un siècle tranquille, et dans le silence des armes, l'enlèvement d'Enoc ne fit point couler de pleurs et qu'au contraire il obtint les félicitations du prophète dans ces termes : *Il fut enlevé de peur que l'iniquité ne changeât son cœur* ; à combien plus forte raison faut-il appliquer ces paroles, aujourd'hui que la vie a tant de peine à tenir sur la pente glissante du siècle où nous sommes ! La mort l'a soustrait aux mains des barbares ; elle l'a soustrait au spectacle des fléaux auxquels le monde entier est en proie, aux funérailles de ses proches, au carnage de ses concitoyens, enfin à l'aspect plus déchirant que les angoisses de la mort elle-même, des vierges et des veuves déshonorées.

Oui, ô mon frère ! heureux par tout ce qui rend la vie florissante, vous ne l'êtes pas moins par l'à-propos de votre mort. Ce n'est pas à nous que vous avez été enlevé, mais aux périls. Vous n'avez point perdu la vie ; vous avez été sauvé de la menace des calamités suspendues sur nos têtes. Car, avec cette profonde sensibilité qui vous attachait si vivement à tous les vôtres, si vous veniez maintenant à apprendre que l'Italie est pressée par un ennemi qui est à ses portes, combien vous gémiriez ! Quelle affliction pour vous de penser que tout l'espoir de notre salut repose sur le seul rempart des Alpes, et que quelques troncs d'arbres sont l'unique barrière qui défende la pudeur ! Combien votre âme serait navrée de voir une aussi faible distance nous séparer de l'ennemi, et d'un ennemi brutal et féroce qui n'épargne ni la pudeur ni la vie !

Comment, dis-je, supporteriez-vous ces maux que nous allons être forcés d'endurer, et peut être (ce qui est plus pénible encore) d'envisager les vierges en proie à la violence, les enfans encore à la mamelle arrachés du sein de leurs mères, promenés sanglans sur les pointes des javelots ; les personnes consacrées à Dieu profanées par l'inceste, et la veuve à cheveux blancs, esclave d'un insolent vainqueur, succombant sous des outrages qui trompent la nature ? Comment, encore une fois, soutiendriez-vous la vue

de tant d'excès, vous qui, même à vos derniers momens, tout entier occupé de nous, et déjà peut-être vous oubliant vous même, nous recommandiez si souvent de nous tenir en garde contre les incursions des Barbares! Et quand l'illustre Symmaque, votre parent, insistait sur votre retour auprès de lui, fondé sur le bruit que l'Italie allait être embrasée des feux de la guerre, que c'était vous exposer au danger de l'ennemi, votre réponse fut que c'était pour cela même que vous vous faisiez un devoir de vous rendre ici pour prendre votre part du danger, et vous associer aux hasards que votre frère avait à courir.....

Oui, vous fûtes heureux de mourir, pour échapper à une aussi profonde affliction; bien moins à plaindre que notre vénérable sœur, restée en proie à tant d'alarmes, dont vous seul pouviez la défendre. Naguère, elle se reposait avec complaisance sur ses deux frères; aujourd'hui, survivant à l'un, ne pouvant s'éloigner de l'autre, elle n'a plus d'asile que votre tombeau, plus d'aliment que le pain de sa douleur.

O mes yeux! comment avez-vous pu soutenir l'aspect de mon frère mourant! C'est moi, moi, cruel et barbare, dont les mains ont pu fermer ces yeux qui, plus que les miens propres, étaient ma lumière! Moi qui, pour remplir un consolant mais rigoureux devoir, ai pu courber ma tête sous ce lugubre fardeau, et porter son corps au lieu de la dernière demeure!

C'était bien plutôt à vous, ô mon frère! à me rendre ce triste office! Je l'attendais de vous, je désirais ce service de votre amitié. Maintenant que je me survis à moi-même, à quelles consolations puis-je prétendre loin de vous, qui, seul au monde, saviez charmer mes ennuis, dilater mon cœur à la joie et prévenir la tristesse? Dans quel état vous offrez-vous désormais à mes regards? muet, insensible, plus d'entretiens, plus d'embrassemens! Bien que l'affection dont nous étions pénétrés l'un pour l'autre, se nourrissait d'un sentiment intérieur, plutôt qu'elle ne se proiduisait au-dehors par de vulgaires démonstrations; que nous faisaient les témoignages étrangers à nous qui trouvions tant de charme à nous aimer? Nos cœurs étaient si bien imprégnés de cette mâle et généreuse amitié qui nous unissait, qu'ils n'avaient pas besoin de se le dire, mais que, contens d'une tendresse assurée par une conscience vertueuse, ils dédaignaient les équivoques épanchemens d'une amitié qui se montre. Pour nous aimer, il nous suffisait de nous voir; car je ne sais quelle identité dans les facultés de l'esprit, comme dans les formes du corps, nous reproduisait l'un dans l'autre.....

Combien de témoignages Satyre n'avait-il pas donnés de sa prudence! Cette vertu, d'après la définition des sages, consiste d'abord à connaître Dieu, à honorer dans un esprit religieux cette vraie, cette divine essence, à aimer de toute les forces de son âme cette ineffable et si désirable beauté de la vérité éternelle; ensuite à étendre sur nos semblables une charité puisée à la source sacrée et toute céleste de la divine nature. Doctrine que les sages même du monde ont empruntée à nos saints oracles; cas ces principes n'auraient point pénétré dans les écoles humaines, s'ils n'avaient émané de la source céleste de la loi dictée par Dieu même.

M'arrêterai-je à louer sa fidélité au service de Dieu? Il n'était pas encore initié aux mystère d'un ordre plus relevé. Près de faire naufrage, le vais-

seau qui le portait menaçant d'échouer sur des rochers et de s'engloutir dans les flots, craignant non pas de mourir, mais d'être privé des mystères en quittant la vie, il sollicita, de ceux qu'il savait être initiés, le divin sacrement des fidèles. Ce n'était point esprit de curiosité, mais désir de se procurer avec la sainte eucharistie) l'appui de sa foi ; car il la fit enfermer dans un linge qu'il se passa au tour du col, et se jeta de la sorte dans la mer, sans s'embarrasser que quelque débris du vaisseau lui prêtât de quoi s'aider en nageant ; il ne lui fallait d'autre soutien que sa foi ; et, se croyant assez fort de ce seul appui, il ne pensa point à chercher ailleurs son secours.

Admirez cette force ! Quand l'art des rameurs est en défaut, ce n'est pas un naufragé qui cherche son salut dans une planche ; c'est le héros qui emprunte de lui-même l'instrument de sa vertu. Ses espérances et sa foi ne furent point trompées. A la fin, sauvé le premier des ondes, quand il eut abordé à terre, il s'empressa de reconnaître celui en qui il avait mis sa confiance; et immédiatement après qu'il eut ou délivré par ses mains ses compagnons d'infortune, ou qu'il se fut assuré de leur délivrance, il dirigea ses pas vers l'église de Dieu, pour lui rendre grâces et s'instruire des mystères de la vie éternelle, en déclarant qu'il n'y avait point de devoir qui dût passer avant celui de la reconnaissance. Que si l'ingratidude envers un homme est réputée crime égal à l'homicide, à plus forte raison l'ingratitude envers Dieu !

La prudence veut donc que l'on se connaisse soi même, et, comme l'ont dit les sages, que l'on vive selon la nature. Eh ! quoi de plus conforme à la nature, que de rendre grâces à son auteur ? Portez vos regards sur le ciel : n'exprime-t-il pas sa reconnaissance envers celui qui l'a fait, par un langage qui parle aux yeux. *Les cieux*, nous dit le psalmiste, *racontent la gloire du Seigneur, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains.* La mer elle-même, quand elle est calme et tranquille, représente la sénérité de Dieu, et sa redoutable colère quand ses flots sont agités. Quel est l'homme qui n'admire pas avec raison l'œuvre d'une grâce divine, pour peu qu'il réfléchisse sur cette sorte d'instinct sensible avec lequel la nature insensible comprime ses mouvemens impétueux, et l'onde respecte les rivages ? Que dirai-je de la terre, qui, toujours obéissante à l'ordre qu'elle en a reçu de Dieu, fournit libéralement à tout ce qui respire les alimens nécessaires ; de ces campagnes qui rendent à si grand intérêt ce qu'elles ont reçu, et le multiplient avec profusion ?

Donc, l'homme qui, sans autre guide que la nature, s'était élevé, par la seule force de son intelligence, à la découverte du secret des œuvres divines, a compris que le premier devoir était de porter l'hommage de sa reconnaissance au Dieu à qui il devait sa conservation... Et puisque Satyre avait trouvé un si puissant secours dans la seule présence du sacré mystère, enfermé dans sa grossière enveloppe, à bien plus forte raison s'il lui eût été donné de le recevoir dans sa propre bouche, de le posséder dans son sein, transformé dans sa chair et mêlé à sa propre substance !

Mais son empressement ne nuisit point à sa prudence ; trop souvent l'ardeur de posséder repousse les précautions légitimes. Persuadé qu'il n'y a point de grâce véritable que dans la vraie foi, il appela l'évêque, et s'informa de lui s'il était en communion avec les évêques catholiques,

c'est-à-dire avec l'église de Rome. Il arriva que le lieu de la contrée où il se trouvait était en schisme; car Lucifer s'était alors détaché de notre communion. Et, bien que cet évêque eût laissé des héritiers de sa foi, Satyre ne crut pas que la foi pût subsister dans le schisme. Et quoique ces évêques restassent attachés à la foi, à l'égard de Dieu, ils ne tenaient pas à l'église de Dieu; il divisaient l'unité, et laissaient déchirer quelques-uns de ses membres. En effet, puisque Jésus-Christ est mort pour former une église et que l'*église est le corps de Jésus-Christ* (selon la parole de sait Paul), comment témoigner à Jésus-Christ sa foi, qnand on évacue ces souffrances, et que l'on met son corps en pièces?

Dans ces sentimens, quoiqu'il possédât le gage de la grâce, et que, chargé d'un si auguste dépôt, il redoutât les hasards de la navigation, il aima mieux passer dans les lieux où il pût s'acquitter avec plus de sécurité d'un aussi important devoir.

Mais quelle louange pourrais-je assez donner à son caractère de simplicité! Je définis à peu près cette vertu : réserve dans les mœurs, sobriété dans l'usage de l'esprit. Pardonnez et permettez à ma douleur de m'étendre avec quelque diffusion sur un frère avec qui il ne me sera plus possible de m'entretenir.... Cette vertu, il la possédait si éminemment, que, ramené pour ainsi dire au premier âge, il en faisait éclater en sa personne la naïveté et l'innocence unies à la perfection la plus consommée et à la conduite la plus irréprochable. Il est donc entré dans le rayaume des cieux, parce qu'il a cru à la parole de Dieu; parce qu'avec la simplicité d'un enfant, il a repoussé l'artifice de la flatterie, comprimé ses ressentimens, pardonné plutôt que de chercher à se venger, se plaignant plutôt que de dissimuler, se prêtant sans peine aux excuses, étranger aux intrigues de l'ambition, saintement chaste, au point que souvent vous auriez admiré en lui une surabondance de délicatesse plutôt que de manquer à celle dont on ne peut se passer.

Que dis-je, surabondance? Jamais la pudeur n'excède le devoir; elle le recommande. Venait-il à se trouver sans être attendu, à se rencontrer en présence de quelque dame de sa parenté, à l'instant une rougeur virginale se répandait sur son visage où se peignait l'affection. Même réserve jusque dans la société des hommes; rarement élevant la voix, les yeux, la conversation; ce qu'il ne fesait encore qu'avec toute la modestie d'une pudeur qui répondit à la chasteté de ses sens : car il a conservé dans toute sa pureté la grâce du saint baptême; chaste de cœur, non moins chaste de corps, fuyant avec horreur toute parole immodeste, autant que toute action qui eût pu l'être, et persuadé que le respect dû à la pudeur commande aussi religieusement la pureté du langage que celle des sens.....

Et, certes, avec raison; car si l'impureté, comme la colère, est, pour ainsi dire, l'école où se forment les autres vices, il n'est point moins vrai de dire que la chasteté, ainsi que la clémence, est la mère de toutes les vertus, parce qu'elle prend sa racine dans la piété, source de tous les biens et principe de toutes les vertus.

Parlerai-je de son économie, sorte de chasteté dans la possession? On n'ambitionne pas le bien d'autrui, quand on sait conserver le sien; on ne s'enfle point de superflu, quand on se contente de ce que l'on a. Satyre ne voulut posséder rien au-delà de sa légitime, de peur de manquer au lieu de s'enrichir.....

Indifférent au plaisir de la table, il ne s'occupait de la délicatesse ou de l'abondance des mets, que quand il avait des amis à traiter, non qu'il ne pût faire autrement, mais pour demeurer *pauvre d'esprit*. Pourrions-nous mettre en doute qu'il ne soit admis à la céleste béatitude, lui qui, opulent, ne se prévalait point de ses richesses, et, pauvre, ne croyait point n'en avoir pas assez?

Achevons le tableau de ses principales vertus, par le détail de sa justice. Quoique les vertus diverses se tiennent unies intimément entre elles, on aime cependant qu'il y en ait dont le caractère se prononce par des traits plus marqués; et c'est la justice qui doit dominer. Plus réservée pour elle-même, elle se produit toute au-dehors, et s'abandonnant à la passion qui l'entraîne vers l'intérêt commun, oubliant le sien, elle se répand tout entière sur les autres.

Mais elle se partage sous plusieurs aspects: l'une concerne les proches; l'autre, toute la société. Elle a pour objet ou le service de Dieu, ou le soulagement des pauvres. Ce que fut Satyre à l'égard de tous, sa conduite particulière envers ses administrés nous l'apprend. On publiait partout que c'était moins un juge qu'un père; on ne parlait que de sa complaisance dans les arbitrages entre parens, que de l'inaltérable équité de ses jugemens.

A l'égard de ses frères, quoique sa bienveillance embrassât tout le genre humain, il a témoigné sa tendresse pour eux en leur laissant l'intégrité de son patrimoine, sans partage et sans altération. C'est le même sentiment, qui ne lui permit pas de tester. C'est ainsi qu'il s'en expliquait dans ses derniers entretiens, où leur recommandant ceux qui lui avaient été chers, il déclarait que les motifs pour lesquels il ne s'était point engagé dans le mariage, et ne voulait point faire de testament, étaient de ne point se séparer de ses frères, ni gêner en rien la liberté de nos dispositions. Enfin, malgré nos prières, nos instances même, il se refusa de faire aucun legs; sans pourtant oublier les pauvres, mais réclamant, en leur faveur, tout ce qu'il nous paraîtrait juste de leur donner.

Ce seul trait manifeste assez et sa profonde piété, et sa religieuse humanité. En s'occupant des pauvres, c'était servir Dieu; car dit l'écriture; *celui qui donne aux pauvres prête à Dieu*; et, en nous demandant pour eux ce que la justice leur assure, ce n'était pas une faible partie, mais la totalité de son bien qu'il leur léguait. Car, c'est un précepte d'une justice rigoureuse, de vendre ce que l'on a pour le donner aux pauvres. *Qui distribue ses biens dans les mains des pauvres, sa justice subsistera dans tous les siècles.* Il nous constituait donc économes et dispensateurs, non héritiers, l'héritage étant un don fait au successeur, la dispensation une dette qui oblige.

Tant de vertus, pour moi source de tant de charmes, sont aujourd'hui l'aliment le plus fécond de ma douleur. Elles n'en demeurent pas moins; elles seront éternellement présentes à ma pensée; elle ne seront pas une ombre vaine qui s'évanouit. La grâce de la vertu ne périt point avec le corps. Notre substance charnelle et nos bonnes œuvres n'ont pas une même destinée; bien que cette substance charnelle elle-même ne sera pas anéantie à jamais, puisqu'elle doit se relever après quelque temps de sommeil.

Je parle encore, et toujours de ma douleur, quand la sainte Ecriture adresse à tous ces paroles, quand elle me dit à moi; Voilà donc l'enseignement, voilà les leçons que tu donnes à ton peuple? Ne sais-tu pas ce que ton exemple a de dangereux pour les autres? A moins que peut-être tu ne regrettes de n'avoir pas été exaucé. Mais d'abord il y a une orgueilleuse témérité à vouloir mériter seul ce que tu n'ignores pas avoir été refusé même à plusieurs saints, quand tu as lu : *Que Dieu ne fait point acception de personnes.* Tout miséricordieux qu'il est, s'il exauçait tous ceux qui le prient, il aurait l'air de le faire, non par une volonté libre, mais par une sorte de nécessité. Ensuite, puisqu'il n'y a personne qui ne demande, s'il accordait à tous, personne ne mourrait. Et combien chaque jour de prières ne lui adresses-tu pas? L'essence immuable de Dieu est-elle donc subordonnée à tes spéculations? Et pourquoi te plaindre qu'il ait refusé quelquefois de t'accorder ce que tu sais bien n'avoir pu l'être?

Que dit-elle donc, cette sainte écriture? « O la plus insensée d'entre » les femmes, ignorez-vous donc quelle est notre affliction, et quels sont » les maux qui nous accablent? Sion, notre mère, est dans une affreuse » tristesse; son humiliation est extrême, et ses pleurs ne tarissent point. » Quoi! pendant que nous sommes tous dans le deuil et dans l'affliction, à cause des maux que nous souffrons, faut-il que la mort (d'un » frère) vous arrache tant de pleurs et tant de regrets? Interrogez la » terre, et elle vous dira que c'est à elle qu'il appartient de pleurer » la perte de tant de choses qui sortent de son sein? Car tous ceux qui » sont nés, ou qui naîtront dans la suite viennent de la terre; cependant » ils courent presque tous à leur perte; et le plus grand nombre d'entre » eux est destiné à périr. Celle donc qui perd un si grand nombre d'enfans, n'est-elle pas plus en droit de se livrer à la douleur, que celle » qui n'en a perdu qu'un seul? »

J'embrasse donc, ô sainte écriture, les consolations que vous m'offrez: je me plais à obéir à vos commandemens, à méditer sur vos maximes. Combien plus aisément le ciel et la terre passeront, avant qu'un seul iota tombe de la loi. Je prête encore la voix à vos sacrés oracles.

» Maintenant donc réprimez l'excès de votre douleur, et supportez » avec courage les malheurs qui vous accablent. Car, si vous reconnaissez » combien Dieu est juste dans tout ce qu'il fait, vous vous soumettez aux » desseins qu'il a résolu d'exécuter dans les temps marqués, et cette soumission sera votre véritable gloire. » Si cet avis est donné à une femme, à plus forte raison à un prêtre; s'il s'agit ici d'un fils, pourquoi ne l'appliquerait-on pas à ses frères? Eh! si j'avais eu un fils, aurais-je pu l'aimer plus tendrement? Car de même que, dans la perte des enfans, la douleur paraît s'accroître du souvenir des efforts perdus et des sollicitudes prodiguées vainement; ainsi, dans celle des frères, l'habitude de vivre ensemble donne à la douleur un nouvel aiguillon.

Mais voici l'écriture qui me parle: « N'agissez point ainsi, mais déférez » à mes sages conseils : considérez dans quels malheurs Sion est tombée, » et apprenez, par les maux que souffre Jérusalem, à supporter les » vôtres. Car, comme vous le voyez, notre sanctuaire est abandonné, » notre autel est renversé, et notre temple est détruit..... Les choses les

» plus saintes ont été souillées, le nom de notre Dieu a été sur le point
» d'être profané, nos enfans sont tombés dans l'opprobre, nos prêtres
» ont été brûlés, nos lévites ont été menés en captivité, nos vierges ont
» été déshonorées, nos femmes violées, les gens de bien ont été ravis;
» nos enfans ne sont plus, nos jeunes hommes sont captifs; les braves
» d'Israël ont perdu leur force, et, ce qui met le comble à nos maux,
» Sion, la fameuse Sion a vu toute sa gloire anéantie, et elle a été elle-
» même livrée à ses ennemis. Sortez donc de la profonde tristesse où vous
» êtes, et modérez l'excès de votre douleur, afin que le Très-Haut vous
» accorde ses miséricordes, et qu'après avoir mis fin à vos maux, il
» vous rétablisse dans un repos parfait. »

Je mettrai donc fin à mes larmes, car il est bon de recevoir les remèdes salutaires; et il doit y avoir quelque différence entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. Laissons pleurer ceux qui ne peuvent croire à l'espérance de la résurrection; combattus qu'ils sont, non par la volonté de Dieu, mais par la dureté de leur foi. Qu'il y ait entre les disciples de Jésus-Christ et les idolâtres cette distinction : que ceux-ci pleurent leurs morts, parce qu'ils les croient anéantis pour toujours. Permis à ceux-là, qui n'espèrent point le repos après la vie, de ne point donner de trêve à leurs larmes, ni de calme à leur douleur; mais nous, ne voyons dans la mort que la fin de cette vie, et non pas le terme de notre existence. Puisque cette existence elle-même recevra un nouvel être, opposons la mort elle-même à ses rigueurs.

Et certes, s'il est des hommes qui trouvent quelque soulagement à la mort, dans la pensée qu'elle anéantit le sentiment, et termine l'existence; que sera-ce du chrétien à qui sa conscience promet, après sa mort, de plus douces récompenses de ses bonnes actions! L'espérance des gentils, c'est que la mort fasse cesser tous les maux; et comme leur vie fut stérile, ainsi leur mort ne sera, disent-ils, que l'extinction de tout sentiment, et la sortie d'une carrière de souffrances auxquelles nous sommes ici bas enchaînés. Quant à nous, plus généreux par l'espoir de la récompense, nous sommes plus résignés par les motifs de consolation; nous ne croyons pas avoir perdu, mais avoir envoyé devant ceux qui nous quittent; et donner, non pas des victimes à la mort, mais des citoyens à l'éternité.

Donc nous arrêterons nos pleurs; ou, s'ils viennent à couler encore, confondant les miens avec la commune affliction, ô mon frère! je couvrirai mes gémissemens de la douleur publique. Comment, hélas! la source en pourrait-elle tarir; quand, à votre nom seul, je la sens qui se renouvelle, quand tout me ramène à votre souvenir, et que votre image, aussi profondément gravée dans mon cœur, est sans cesse présente à mes yeux! A tous les momens, je vous vois, je vous parle, je vous serre dans mes bras: durant le silence des nuits, sous la clarté du ciel, je vous entends, vous qui daignez m'adresser des paroles de consolation. La nuit, dont l'approche m'était importune parce qu'elle allait nous isoler l'un de l'autre, le sommeil lui-même à qui je reprochais de rompre nos entretiens, me sont devenus chers, parce qu'ils vous rendent à moi.....

Je vous possède donc, ô mon frère, et vous possède pour toujours. Désormais, plus de mort, plus de temps qui puisse vous arracher à

moi. O douces larmes ! Douleurs mêlées de charmes qui tempèrent l'impétuosité du sentiment, en calment les transports, en leur laissant un libre cours.....

Désormais, ô frère si cher à mon cœur ! quoique une mort prématurée vous ait enlevé, vous êtes heureux de n'avoir pas à soutenir le poids d'épreuves aussi cruelles que celles de pleurer un frère de qui vous ne pouviez long-temps supporter l'absence. Que si, dans les momens où vous en étiez éloigné, occupé des ennuis de ma solitude, vous vous empressiez de revenir près de moi pour consoler ma tristesse ; combien plus aujourd'hui ne devez-vous pas mettre de zèle à vous rendre auprès de ce cœur affligé ! Votre présence peut seule guérir la blessure que votre absence m'a causée.

Encore trouvé-je, moi, quelque relâche à ma douleur dans l'exercice de mes devoirs, et dans les travaux du saint ministère ; mais que deviendra notre pieuse sœur ? Bien que son chagrin soit modéré par la crainte du Seigneur, sa piété elle-même ne fait que donner à son chagrin un nouvel aliment. Courbée sur la terre, abattue sur la tombe qu'elle tient embrassée, déjà épuisée par une marche laborieuse, plongée dans la tristesse, chaque instant du jour et de la nuit voit recommencer son deuil. Quand ses sanglots s'arrêtent en parlant de lui, elle les retrouve en priant pour lui. Et bien que sa connaissance des écritures lui fasse devancer les consolations qui lui sont présentées, elle se dédommage par ses prières de la perte du temps où elle n'a pu s'abandonner à ses larmes, pour les répandre avec plus d'abondance dans les momens où elles ne craignent pas d'être interrompues. Par là, digne de votre commisération, elle n'a point de reproche à mériter, car la prière, accompagnée de pleurs, est une vertu. Et quoique la sensibilité ordinaire aux vierges, à raison de la délicatesse du sexe, de la vivacité de leurs affections, les porte à s'attrister même sur des pertes étrangères, à la simple vue de la commune fragilité ; il n'en est pas moins vrai que là où il y a un sujet plus grave pour s'affliger, il n'y en a pas pour cesser de le faire.....

Allons donc, marchons vers le sépulcre qui l'attend. Mais, avant de répéter en présence de tout ce peuple le dernier adieu, recevez, ô mon frère, mes vœux et mes embrassemens ; précédez-nous au domicile commun, où nous sommes tous réservés, et où je dois désirer de me rendre avant tous. Préparez-moi une place à vos côtés ; et comme tout fut commun entre nous sur cette terre, qu'il n'y ait de même pour nous aucune division dans l'autre.

Entendez le vœu que je forme d'être bientôt réuni à vous, attendez quelques momens, je vous suis : aidez mes efforts, pressez mes pas ; et si je vous semble un peu trop lent, portez-moi au terme du voyage...... Ce n'est point vous qui pouvez revenir où nous sommes, c'est nous qui irons vers vous. Il est juste que nous payions notre dette à notre tour....

Maintenant, ô Dieu tout-puissant ! je vous recommande cette âme pure : recevez de mes mains la victime qu'elles vous présentent. Agréez, avec bonté et miséricorde, le sacrifice que je vous offre aujourd'hui comme frère, comme pontife. Recevez cette portion de moi-même que je dépose par avance à vos pieds, comme un gage anticipé du paiement que j'acquitte ; non par argent, mais par ma vie ; ne permettez pas que je reste encore long-temps débiteur de l'autre moitié....

ORAISON FUNÈBRE DE THÉODOSE LE GRAND.

L'éloge funèbre de Théodose ne demandait pas un talent vulgaire : il ne s'agissait pas seulement de louer le maître du monde, le pacificateur et le législateur de l'empire, le vainqueur de Maxime, d'Eugène, d'Arbogaste, et des barbares ; il fallait surtout montrer le véritable héros, le premier modèle d'un prince accompli que l'Evangile avait formé : il fallait justifier le titre de Grand que tous les Ages lui ont décerné ; grand dans la paix, grand dans la guerre et peut-être plus grand encore dans la religion. Les orateurs modernes eussent trouvé un vaste champ à l'éloquence du genre dans cette triple division. Saint-Ambroise dédaigne ces moyens de plaire, tout occupé qu'il était d'édifier et d'instruire. Il en est ainsi des Pères de l'Église : on sent à la lecture de leurs discours qu'il n'est pas de perfection littéraire où leur génie n'eût été capable d'atteindre ; mais des soins plus importans occupaient toute leur pensée. Ils auraient cru dérober aux devoirs de leur ministère le temps et le travail qu'exigent la correction, l'élégance du style et tous ces vains ornemens qui flattent l'amour propre de l'écrivain, sans utilité pour le lecteur. St.-Ambroise aimait Théodose ; il admirait un si grand prince, mais en présence de son tombeau, il oublie toutes les gloires humaines ; *il ne veut rien avoir en lui de ce que la mort y efface*, et de ses qualités éminentes la piété lui parut la seule digne d'être louée devant les autels. Il ne vit donc en lui que la piété qui anime les autres vertus, qui seule en fait le prix et survit à toutes les autres. C'est ainsi que Bossuet, rassemblant les qualités du prince de Condé, celles de l'esprit et celles du cœur, les rapporte toutes à la piété : « Montrons, dit-il, dans un prince admiré de tout l'univers que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble... ne serait qu'une

illusion, si la piété ne s'y était jointe, et enfin que la piété est le tout de l'homme. » Cette division si justement admirée dans l'oraison funèbre de Condé par Bossuet n'est-elle pas visiblement empruntée à St.-Ambroise ?

Ce n'est pas le seul endroit que nos orateurs modernes aient imité de ce discours. On cite Massillon dans l'oraison funèbre de Louis XIV ; on cite l'évêque de Gênes et le P. de la Rue. Le lecteur pourra faire ces rapprochemens. Je me borne au passage suivant où il semble que Bossuet ait pris l'idée de rappeler d'une manière si sublime à ses auditeurs l'amitié dont l'avait honoré le prince de Condé.

Et moi aussi je l'aimais, cet homme de miséricorde, ce prince, humble au faîte des grandeurs, dont les intentions étaient si pures, l'âme si disposée à la clémence; je l'aimais ce religieux empereur qui, même à ses derniers momens, était plus occupé des intérêts de l'église que de sa situation présente; je l'aimais, et c'est pour cela que sa séparation du milieu de nous a laissé dans mon cœur une plaie si vive. Oui, je l'aimais, et j'ai la confiance de croire que le Seigneur exaucera les vœux que je lui adresse pour le salut de son âme.

« Donnez, Seigneur, donnez le parfait repos à votre serviteur Théodose! Je l'aimais, ce prince, et, parce que je l'aimais, je le conduirai dans la région des vivans, et ne l'abandonnerai point que, par mes pleurs et mes prières, je ne l'aie introduit dans le repos qu'il semble avoir mérité sur la montagne du Seigneur, où la vie est immortelle, sans corruption, sans tristesse et sans douleurs.

« Ne craignez pas que ces restes d'un grand monarque passent sans honneur dans les lieux qu'ils doivent traverser. Tels ne sont pas les sentimens de l'Italie, qui a vu les triomphes de Théodose; et qui, deux fois affranchie de ses tyrans, honore l'auteur de sa liberté. Ainsi ne pense pas Constantinople, qui l'avait vu partir une seconde fois pour la victoire. Maintenant, il est vrai, elle attendait, avec le retour de son prince, des solennités triomphales et des monumens de gloire. Elle attendait le maître du monde, suivi d'une armée vaillante, escorté de toutes les forces du monde soumis. Mais, aujourd'hui, Théodose revient plus puissant, reconduit par la troupe des anges et suivi du chœur des bienheureux.

MARTYRE DE SAINTE AGNÈS.

Sainte Agnès n'avait pas plus de douze ans, quand elle répandit son sang pour la cause de de Jésus-Christ. Cruauté au-dessus de toute expression, de n'avoir pas épargné un âge aussi tendre, ou plutôt triomphe éclatant pour la foi chrétienne, qui reçoit d'un âge aussi faible un aussi

glorieux témoignage!.....' Intrépide sous les mains sanglantes des bourreaux, tranquille sous le poids énorme des fers dont elle est accablée, Agnès présente tout son corps à l'épée tranchante d'un soldat furieux, toute prête à mourir, quoiqu'elle sût à peine ce que c'était que vivre. La jeune épouse marche avec moins d'allégresse vers le lit nuptial, que cette jeune vierge au martyre. Tout est en pleurs autour d'elle; seule, les yeux secs, elle brave les bourreaux, et fait bien voir qu'un héroïsme si fort au-dessus de la nature, ne pouvait venir que de l'auteur même de la nature.

SUR CES PAROLES DU PSAUME 118,

Le Seigneur est mon partage.

Il n'appartient pas à tout le monde de dire : *Le Seigneur est mon partage.* L'avare n'est pas en droit de parler ainsi; car l'avarice qui est en possession de son cœur vient lui crier : Tu es à moi! je t'ai mis sous mon joug; tu es mon esclave; tu t'es vendu à moi pour cet or, pour cette terre. Le voluptueux ne peut pas dire: Jésus-Christ est mon partage; car la volupté vient lui dire : Tu es à moi; j'ai fait de toi ma conquête à tel repas; je t'ai pris dans mes filets, et marqué de mon sceau comme étant ma propriété. Ne te souvient-il plus que tu mettais ton bonheur à être à table? C'était là ta vie, tes délices, ton être tout entier. L'adultère ne peut pas dire : *Le Seigneur est mon partage*; car l'impureté vient lui crier : Tu t'es abandonné à moi par cette folle passion dont tu t'es laissé prendre. Le cœur perfide ne saurait dire : J'ai fait de Jésus Christ mon partage, sans que le démon ne vienne aussitôt réclamer son bien, en s'écriant : Seigneur Jésus, il vous trompe, car il est à moi.

Parmi tant d'écrits qui nous restent de Saint Ambroise, ses commentaires sur les psaumes étincellent de beautés sublimes, mais éparses çà et là et qu'il ne serait pas facile de rassembler dans un ouvrage comme le nôtre. Bossuet en a profité dans son excellente dissertation latine sur les psaumes. On en jugera par l'extrait que nous en avons traduit ou plutôt imité et qui a pour titre *Sujets traités par le Psalmiste.* Nous y joindrons aussi l'analyse littéraire du psaume : *Super flumina Babylonis.* Qu'on veuille bien nous permettre cette courte digression dans un ouvrage destiné à la jeunesse, à qui nous nous estimerions heureux de pouvoir inspirer le goût de cette poésie sacrée. Personne n'ignore que son but essentiel est de conduire les hommes à leur véritable félicité, et d'exciter dans leurs âmes

toutes les émotions dont elles sont susceptibles, pour nous apprendre à les diriger vers leur fin propre et légitime. Considérés simplement sous le rapport de l'art, les moyens qu'elle emploie, et, pour ainsi dire, l'instrument dont elle se sert, sont bien dignes de fixer l'attention de tous les hommes instruits; surtout à cette époque de leur vie, où les élémens des langues et des belles-lettres sont l'objet continuel de leurs études. Trop faibles encore pour sonder les hautes profondeurs de l'écriture, c'est alors qu'il leur convient de s'arrêter à ces beautés extérieures qui les attachant à la manière dont les choses y sont dites, les prépareront de loin aux choses mêmes qu'elle dit. Toute sa gloire est renfermée en elle-même, il est vrai : mais ne peut-on pas lui appliquer ce qu'elle a dit dans un autre sens : « La grâce est répandue sur ses lèvres; les plus doux parfums s'exhalent de ses vêtemens; les franges de sa robe sont tissues d'or, et le manteau qui l'enveloppe est richement varié ? » (Ps. 44.)

Sujets traités par le Psalmiste.

Si la poésie est un art divin, comme dit Platon, qui ne doit servir qu'à célébrer les choses divines, quel autre que David a rempli ce sublime précepte dans toute sa perfection? Ce ne sont pas ici ces combats ou plutôt ces jeux olympiques, où l'art et le génie ont lutté contre la stérilité du sujet; c'est tout ce que le ciel et la terre, tout ce que Dieu et l'homme pouvaient fournir d'objets plus grands et plus magnifiques. Tantôt il chante les merveilles de la création : Dieu qui sans efforts, sans aucun soin laborieux, sans un concours et un conflit d'atômes, cent fois plus inexplicables que le mystère de la création, Dieu qui parle, et au même instant tout existe : Dieu qui envoie sa parole, et le ciel se déploie comme un pavillon; la terre s'assied sur un fondement immobile; les mon-

tagnes s'élèvent, les champs descendent, les eaux courent s'assembler dans les mers. Les êtres nombreux qui les peuplent et ceux qui embellissent la nature s'y montrent autant de témoins de l'immense sagesse du créateur. Le ciel surtout instruit la terre à le révérer; toutes les lumières qui y brillent le font paraître; et pour peu qu'on soit attentif à la majestueuse beauté du palais qui cache le maître du monde, l'esprit est bientôt enlevé jusqu'à la majesté même du souverain.

Plus souvent le poète nous rappelle les miracles sans nombre opérés en faveur de son peuple : Ce peuple si multiplié en Egypte; persécuté, haï, mais bientôt arraché à ses injustes maîtres, sauvé des eaux de la mer rouge, conduit, nourri, défendu quarante ans dans une vaste solitude; et malgré ses révoltes et ses crimes, malgré ses châtimens et ses calamités, malgré les obstacles qu'oppose le climat, malgré les efforts et les pièges des ennemis qu'il a sans cesse à combattre, toujours conduit de victoire en victoire, introduit enfin dans la Palestine, et établi selon les promesses dans la terre où coulent le lait et le miel.

D'autres fois il nous reporte aux temps primitifs, aux siècles des premiers pères de la nation; et charmé de ces heureux temps, il admire, il invoque, il propose la foi des patriarches; il remet sous nos yeux leurs travaux, leurs voyages leurs mœurs simples et pastorales.

Mais où son génie s'enflamme et son esprit exalté épuise toutes les richesses de la poésie la plus sublime qui fut jamais, c'est lorsqu'il faut parler de Dieu même, et par des images sensibles figurer aux yeux sa puissance, sa vérité, sa sagesse, sa majesté, sa force et par-dessus toute sa providence : c'est-à dire cette bonté universelle, attentive à tous les besoins, empressée, inépuisable, ne dédaignant pas même les petits des oiseaux et étendant sa bonté sur toute la nature.

Et de là, cette autre source non moins féconde en saints

cantiques, lorsque ravi de tant de bienfaits, il s'abandonne aux mouvemens divers de la reconnaissance; là, il admire, il tressaille dans une sainte ivresse; là, il goûte à chanter une douceur ineffable : là, son amour cherche à s'épancher sur sa lyre; là, une douce extase fait couler de ses yeux des larmes de joie. La vue de tant de merveilles l'étonne : Mais de toutes les merveilles la plus étonnante pour lui, c'est la loi donnée aux hébreux : loi plus pure, loi plus précieuse que l'or : il l'aime, il l'embrasse, il ne se lasse point de la contempler : il l'a sans cesse dans les mains et sur les lèvres, il la voit toujours présente à sa pensée, il la porte au fond de son cœur : il admire sa beauté; il approfondit ses secrets : elle fait sa joie, sa richesse, son espoir, sa gloire : il y trouve un guide, un ami, un consolateur, un défenseur, un maître, une infaillible lumière; c'est son bouclier, ses traits et toute son armure; c'est ainsi qu'il est fort, c'est ainsi qu'il jouit et qu'il aime.

Mais, ô égarement, ô crime; ou plutôt, ô modèle incomparable du repentir! A peine il s'est avoué homicide, ingrat, adultère, que la harpe sainte ne redit plus que sa douleur. Ce ne sont pas des soupirs qui partent de son sein, mais des frémissemens. L'oiseau solitaire n'a pas un cri plus lugubre, le lion ne rugit pas avec plus de violence. Qui peut l'entendre sans éprouver ses tristesses? Quel cœur plus dur que le rocher serait insensible à sa douleur?

Un sujet qui fournit encore au Psalmiste des hymnes très-touchans, mais qui ne semble pas au premier coup d'œil prêter autant à cette poésie, qui se tourne en sentiment de force et d'onction, c'est ce monument sacré qui n'offrait aux yeux qu'un vaisseau de bois, vide et nu, mais où l'esprit découvrait le Dieu invisible au milieu de son peuple. Arche formée par Moïse, précieux gage de l'alliance, d'où sortirent tant d'oracles, d'où la majesté divine se fit voir avec tant d'éclat, qui fîtes à votre approche retourner le Jourdain en arrière, et

tomber les murs de Jéricho pour n'être jamais plus relevés; devant laquelle les idoles se brisèrent, les temples des faux Dieux s'ébranlèrent, les camps ennemis se dissipèrent, le peuple profanateur se sentit frappé d'une plaie hideuse et sans remède; monument auguste, que vous fîtes naître en lui de transports, que vous lui inspirâtes de chants sublimes! Vous paraissez et David adore en vous le marche-pied du trône de l'Eternel: Vous avancez, et il croit voir son Dieu tel qu'au jour de son triomphe se lever, et ses ennemis confondus fuir à sa présence: Vous reposez sur la montagne, et il envie le bonheur de ceux qui l'habitent; image des biens futurs, vous renfermez et la loi et l'oracle qui l'explique sans cesse; vous marchez, vous combattez, dans le désert, toujours errante de contrée en contrée et toujours pleine du Dieu qui habite en vous: toujours attaquée et toujours victorieuse, autour de vous les peuples s'assemblent en foule: un culte pompeux vous honore, une joie pure règne à vos sacrés banquets, la voix de l'époux, la voix de l'épouse se mêlent à vos chants solennels, vous n'attendez plus que le jour où, élevée enfin sur les collines éternelles, vous irez jouir à jamais de votre dernier triomphe.

Nous ne faisons que crayonner les sujets, et nous ne pouvons épuiser cette mine. [Que n'aurions nous pas à dire s'il fallait encore exposer ceux dans lesquels il retrace les divers états où le plaça tout à tour une vie si éprouvée par les deux fortunes! Simple berger dans son enfance, désigné ensuite pour être roi, vainqueur pour son coup d'essai du plus formidable ennemi de sa nation, et pour prix de cette victoire, devenu chef de l'armée, gendre du prince régnant et la merveille de sa cour, le voilà qui tombe dans la disgrâce du souverain, errant, fugitif, sans appui, sans asyle. Cependant la fortune change; il monte sur le trône, son empire s'affermit; il l'avait étendu par ses conquêtes, il régnait avec gloire: tout à coup son bonheur s'éclipse; son fils, son propre fils se soulève. Ses sujets révoltés

le poursuivent jusques dans son palais ; il fuit de nouveau ; et dans sa fuite on le méprise, on l'insulte, il éprouve à la fois et les fureurs de la haine, et la fragilité des grandeurs, et la légéreté du peuple, et l'infidélité des amis ; tout lui manque au dedans et au dehors; et lorsque tout s'écroule autour de lui, lui seul reste debout par l'inébranlable fermeté de sa patience et de son courage. Telle fut l'histoire de sa vie; et en retraçant dans ses poèmes tant d'événemens divers, on peut dire qu'il a peint le tableau entier de la vie humaine. Sans parler des sens profonds qui ne se découvrent qu'à un petit nombre de lecteurs, est-il en effet une situation qu'il n'ait éprouvée et rendue avec énergie ? Pour peu qu'on entre dans sa pensée, on se retrouve à tout instant soi-même dans ses joies, dans ses peines dans les dispositions de son esprit, dans les sentimens de son cœur. Avec lui on apprend à goûter sagement les prospérités, on se relève dans l'abattement, on se console dans le malheur, on supporte ses pertes, on se réjouit des heureux succès : avec lui, si l'on sait l'entendre, on apprend à opposer le pardon à l'injure, le silence à l'invective, la bienveillance à la haine, un front calme aux tempêtes de l'adversité, un cœur sans fiel à la malignité de ses ennemis.

ANALYSE LITTÉRAIRE

Du Psaume 136.

« Le prophète, qui voit, en esprit, les Juifs captifs à Babylone, met dans leur bouche cet admirable cantique, qui peint à la fois et les sentimens de leur affliction, et ceux de la fidélité qu'ils gardent à Dieu, au milieu des nations idolâtres.

(La Harpe.)

Dans le sens spirituel, c'est l'image du juste exilé sur la terre, qui soupire après la céleste patrie.

Ce psaume passe avec raison pour un modèle achevé du

poëme élégiaque. Observons-en la forme avant de nous occuper du style. Il nous offre une scène dramatique, telle qu'on ne peut rien imaginer de plus touchant. L'auteur nous y transporte dès les premiers mots : *Super flumina Babylonis.* Voilà le lieu de la scène; il est fixe et marqué : *in medio ejus.* C'est au milieu de Babylone que traversait l'Euphrate ; c'est là, *illic*, c'est-à-dire, sur une rive sombre et solitaire où la douleur se plaît, sur la terre de l'exil, terre inhospitalière, terre abominable par son idolâtrie, par ses affreuses débauches, par la plus horrible profanation des choses saintes enlevées au temple du vrai Dieu. Quels sont les personnages ? Premièrement les Lévites, cette portion privilégiée du peuple de Dieu, consacrée aux fonctions du sacerdoce hébraïque, chargée de reproduire sur les instrumens les sublimes inspirations des prophètes; tribu si riche autrefois, si honorée, si digne des hommages de tous les hommes. Que leur état est changé! *Illic sedimus.* Les voilà sur cette terre lointaine, dépouillés, proscrits, traînés comme un vil troupeau d'esclaves, tombant de lassitude et de douleur, n'ayant d'autre abri que les cieux, d'autre asile que ce rivage : tout cela est exprimé et senti dans ces trois mots : *Illic sedimus et flevimus.*

Prenez garde : ce ne sont pas leurs seules infortunes qui les affligent et qui les accablent : un sentiment pienx et tendre tire des larmes de leurs yeux : *Flevimus cum recordaremur Sion.* Eh! pouvaient-ils s'en ressouvenir et ne pas pleurer sur elle et sur eux-mêmes!

Sion a perdu toute sa gloire : ses remparts sont abattus et tous ces palais réduits en cendres. Le temple est renversé, le peuple captif, son roi dans les fers. Où sont ils eux-mêmes! Ils arrivent enfin, ils tombent sur ce rivage, saisis, muets, immobiles. *Sedimus.* O que leur douleur est profonde! mais en même temps qu'elle est éloquente, puisqu'elle ne peut s'exprimer que par des sanglots et par des larmes! *Flevimus.*

Un dernier trait achève de la peindre et de nous faire comprendre quel doit en être l'excès et l'amertume. *In salicibus, in medio ejus, suspendimus organa nostra.* Ces instrumens qui ont fait leur gloire et leur plus douce occupation dans des temps heureux, qu'ils avaient conservés comme le titre de leur sacré ministère, qui, dans ce débris de leur ancienne fortune, étaient, peut-être, le seul bien qu'un vainqueur barbare ne leur avait pas envié, ils les suspendent tristement aux saules des bords de l'Euphrate : ils ne les feront pas servir à tromper un moment les ennuis de la captivité, ni même à soupirer les malheurs de Sion : ces instruments sacrés doivent rester muets sur une terre profane : la voluptueuse Babylone s'est flattée en vain d'entendre leurs doux et mélodieux accords.

Combien ce début si simple nous intéresse! que de pensées, que d'images attendrissantes! pour les exciter et pour les produire, le Psalmiste n'a eu besoin que de ce peu de mots : *Super flumina Babyloni.:.. sedimus.... flevimus.... suspendimus organa nostra.*

Tels sont donc les personnages sur lesquels doit rouler tout l'intérêt. Voici maintenant les autres; mais quel contraste! *Quia illic interrogaverunt nos qui captivos duxeront nos, verba cantionum.* Dans l'Hébreu, on lit *cùm*, lorsque, au lieu de *quia.*

Remarquons toutes les circonstances : quelle est cette foule qui se presse autour des lévites exilés? Lers ennemis les plus cruels, ceux mêmes qui les ont amenés en captivité? Quels motifs les pousse vers ce rivage? Un désir curieux, un dessein qui serait frivole, s'il n'était point barbare : ils viennent demander des chants à des malheureux qui n'ont que des larmes à répandre : et dans quels lieux? dans quel moment? Au moment et dans les lieux mêmes où ils succombent à l'excès des fatigues, des souffrances et de la douleur.

Tous les personnages sont connus maintenant et sur la scène ; le psalmiste va les faire agir et parler.

Et qui abduxeront nos : hymnun cantate nobis de canticis Sion. En Hébreu : au lieu de *abduxerunt*, on lit : *omnia eripuerunt.*

Remarquons l'ellipse du verbe, *dicunt*, *inquiunt*, suivie brusquement de cet impératif, *cantate.* Ce tour est rapide, il amène vivement le discours : il peint à la fois la dureté de ces hommes que le spectacle des malheurs ne touche point, leur ton plein d'arrogance et tout ce qu'il a de révoltant à venir demander un chant d'allégresse, *hymnum*, à ceux qu'on à dépouillés de tous les biens. Qu'ont-ils à faire de ces cantiques? Veulent-ils les tourner en dérision? Ou ces chants sacrés, déjà célèbres dans tout l'orient, ont-ils excité leur curiosité et une admiration profane, comme nous voyons de nos jours les impies rendre hommage à la sublimité des prophètes et à la simplicité de l'évangile? Quoiqu'il en soit, entendez la réponse des Lévites :

Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? En hébreux, *alieni populi.*

Il y a dans cette réponse un sentiment douloureux, une expression naïve de leur respect pour les choses saintes, un tendre regret de la patrie, uue excuse pleine de bienséance. Le tour de la phrase par l'interrogation, *quomodo*, a quelque chose de si naturel, de si vrai, de si attendrissant, qu'il semble que chaque parole soit interrompue par des sanglots. L'élégie n'a jamais formé de soupirs plus tendres.

Il se fait au verset suivant un changement de scène : les lévites restent seuls : un d'entr'eux, élevant la voix, proteste, au nom de tous, qu'il ne saurait oublier Jérusalem au point de prostituer ses cantiques aux fêtes de Babylone : il s'écrie : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.* Comme s'il disait : O Jérusalem, si je t'oublie jamais pour toucher ma lyre en l'honneur des dieux de Babylone, que ma main oublie le mouvement.

Un autre lévite reprend la parole et profère cette imprécation : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* C'est-à-dire : si ma langue t'oubliait pour chanter les dieux de Babylone, que ma langue s'attache à mon palais.

Un troisième lévite poursuit ; et ne trouvant point de plus terrible anathème contre une impiété si noire, il prononce avec une grande énergie ces paroles dont le sens demeure suspendu : *si non proposuero Jerusalem in principio lœtitiœ meœ !...* Si Jérusalem n'est pas toujours le premier objet de mes vœux et de ma joie !...

Cette figure toute de sentiment n'est point rare dans les écrits des prophètes : elle est ici très-convenablement placée. Quand l'esprit est ému au plus haut degré, c'est pour lui une espèce de tourment de ne pouvoir trouver d'expression : le silence dit alors plus que tous les discours ; et c'est à l'imagination du lecteur d'y suppléer : plus sa piété est ardente et sa foi vive, plus il donne de sens et d'étendue à la réticence.

Quelle rapidité ! Quelle concision dans ce dialogue lyrique ? Y-a-t-il, hors des prophètes, un plus bel exemple de cette sensibilité vive et pénétrante, de cette mélancolie douce et pieuse ! le zèle religieux et patriotique s'est-il jamais exprimé avec plus d'énergie ! Peut-on être à la fois plus simple, plus naturel et plus sublime ! C'est dans de pareils morceaux que Racine a trouvé le modèle des chœurs d'Esther et d'Athalie, qu'il a puisé l'idée de ces personnages auxquels il a prêté les mêmes sentimens, en variant les expressions et les images : il avait certainement ce psaume devant les yeux, lorsqu'il fit ce couplet dans la 2e scène du premier acte d'Esther :

Sion jusques au ciel élevée autrefois
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée.

Le rhythme de cette versification est si heureusement approprié à son objet que chaque vers semble mesuré sur le sentiment qu'il exprime. Les trois derniers sont surtout remarquables, en ce que l'expression simple et sans art réunit la noblesse, l'harmonie et la grâce la plus touchante.

Comparez cette imitation de Racine avec celle de Le Franc qui a traduit ce spsaume avec plus de succès que tous les autres, un seul excepté, celui de la création : on sentira la différence.

De nos aïeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie :
Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées,
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées.

Passons sur l'extrême faiblesse de la première strophe : les vers de la seconde sont brillans d'imagination : mais l'essentiel y manque. Ils ne touchent point, parce que le sentiment y est fardé et comme étouffé sous les ornemens. La douleur ne s'amuse point à nous montrer la lyre *rebelle aux efforts de ses doigts*, ni à peindre cette lyre qui se tait *entre ses mains glacées* : elle aimera mieux l'expression propre, mais forte et précise de Racine :

Puisé-je demeurer sans voix,

Que ce tour si façonné :

Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées.

Les quatre versets suivans, qui terminent le psaume, sont dans la bouche de tous les Lévites. L'auteur inspiré prédit, sous la forme d'imprécation, les chatimens réservés aux

Iduméens, ennemis des Hébreux, qui excitaient les vainqueurs à détruire Jérusalem jusques dans ses fondemens : il annonce la ruine de Babylone et le massacre de ses habitans par les Mèdes et les Perses. On voit enfin que le dessein du Psalmiste a été de prémunir le peuple de Dieu contre les séductions des idolâtres, lorsqu'il serait à Babylone, d'entretenir dans son cœur le souvenir et l'amour de la patrie et de le consoler par l'espérance du retour et d'une justice terrible contre ses ennemis.

SAINT JÉROME.

SAINT JÉROME.

Voici l'un de ces hommes extraordinaires pour qui la nature ne fit rien de médiocre, unissant dans sa personne les contrastes les plus frappans; un génie ardent, vigoureux, austère et une âme sensible, affectueuse et tendre; le feu dévorant des passions, et une vertu poussée jusqu'à la rudesse; toute la chaleur d'un esprit passionné pour les grands modèles de la poésie et de l'éloquence, et tout le sang froid d'un grammairien attaché à un travail long, aride, épineux; la politesse d'un romain, disons mieux, d'un chrétien sincèrement humble, et le ton dur et fier d'un Dalmate avec une noble franchise; une éloquence quelquefois irrégulière, toujours forte, abondante, énergique, et une raison saine, une rectitude de jugement qui dans les questions les plus obscures sur les points les plus difficiles, ne s'égare jamais, répand les plus vives clartés et prodigne l'érudition; la véhémence d'un défenseur de la foi qui semble s'importer au-delà des bornes, et la douceur, la bonté, les paternelles sollicitudes d'un guide qui excelle à conduire dans les voies de la perfection les âmes détrompées, comme lui, des illusions du grand monde; mais sans pousser plus loin ce parallèle avec lui-même, disons pour achever de le faire connaître, que dans un siècle où brillaient les grandes lumières de

la religion où l'on vit sur les premiers siéges de l'Eglise les Augustin, les Ambroise, les Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze, lui seul, quoique placé par son propre choix au dernier rang du sacerdoce, il exerça dans l'Église universelle une sorte de suprématie, consulté, honoré de tout ce que l'orient et l'occident comptaient de personnages illustres, organe de toute doctrine orthodoxe, fléau de toutes les hérésies, interprète de toute l'Écriture, philosophe profond, critique sûr, moraliste éloquent, ascétique plein d'onction, en commerce de lettres et d'écrits avec toute la terre ; et cependant humble anachorète, plus fameux encore par sa pénitence que par ses travaux, plus digne au moins de notre vénération dans sa grotte de Bethléem, loin de Rome, loin de ses fêtes, lorsqu'il expire sous la haire les souvenirs de sa jeunesse que le froid des ans ne pouvait éteindre ; ou, qu'entouré de tant d'illustres fugitifs échappés au ravage de l'Italie, il partage avec eux les restes de son patrimoine, écoute en frémissant la chûte de Rome en proie au fer et au feu des barbares, et meurt enfin, il meurt consumé de veilles, de jeûnes et de combats.

Tel fut St.-Jérome, tel il s'est peint lui-même dans ses écrits et particulièrement dans ses lettres. Cette dernière partie de ses ouvrages est la seule qui convienne à notre dessein : nous allons en extraire les passages les plus remarquables sous le rapport de l'éloquence : ils suffiront pour donner une haute idée de l'écrivain ; ils justifieront nos éloges ; ils fairont désirer de connaître plus en détail cette vaste correspondance, où le littérateur trouve de si beaux modèles, le savant un grand fond d'instruction, et le chrétien un aliment à la piété.

Extraits des lettres relatives à la prise de Rome et à l'invasion de l'Empire Romain par les barbares.

L'ancienne Rome, dit l'abbé Gaillon, respire toute l'âme de ce vertueux solitaire. Ce vaste empire, à qui dix siècles de combats et de triomphes

avaient soumis tout l'univers, croulait de toutes parts, miné sourdement par l'excès de son opulence et par la corruption des mœurs. Raffermi un moment par les mains vigoureuses du grand Théodose, il retombe bientôt après sous ses faibles successeurs. Tous les peuples vaincus épiaient le moment de la veangeance, et vinrent se précipiter à la fois sur ses frontières sans défense. Les Goths fondent comme un torrent sur cette Italie, riche des dépouilles du monde; et sa facile conquête excite la cupidité de vingt nations, qui ne savent que ravager et détruire. L'Occident se couvre d'une nuée de barbares; les Gaules sont la proie des Vandales. La provideuce avait aussi à venger le sang des martyrs. Alaric entre en vainqueur dans Rome avec les Huns; Ataulple, plus cruel, la dévaste encore avec plus de furie. Saint-Jérôme vit ces désastres. Un cœur aussi ardent ne pouvait avoir à gémir sur tant de calamités, sans que son langage n'en reçût une énergie toute particulière.

Lettre à Gaudence.

St.-Jérome s'élève avec force contre la licence des mœurs qui regnait parmi les chrétiens, après quoi il poursuit en ces termes :

On voit tous ces désordres, on en gémit, et on ne songe pas à les réprimer. C'est que le grand nombre des coupables assure l'inpunité du crime. Juste ciel! le monde s'écroule de toutes parts, et nos crimes subsistent toujours parmi ses ruines. Rome, cette illustre cité, la capitale de l'empire romain, vient de s'anéantir dans les flammes d'un vaste incendie. Ses citoyens, exilés de ses murs, couvrent toute la surface de la terre; ses temples, si saints et si augustes, ne présentent plus qu'un amas de cendres et de poussière; et nous n'en sommes pas moins les esclaves de l'avarice! Nous vivons comme si nous devions mourir le lendemain; et nous nous établissons sur la terre comme si nous devions y demeurer éternellement! On voit briller l'or sur les murailles, dans les lambris, sur les chapiteaux des colonnes, tandis que Jésus-Christ, nu, mourant de faim, expire sous nos yeux en la personne du pauvre. Nous lisons dans les livres saints, que le grand-prêtre Aaron alla au-devant des flammes qui dévoraient Israël, qu'il se tint debout entre les vivans et les morts, et qu'il fit de sa prière un rempart impénétrable à la violence du feu. Où trouver sur la terre un nouvel Aaron qui fléchisse la colère du Seigneur?

Lettre à Principia, amie de Sainte Marcelle.

Nous avons appris que Rome, assiégée, avait été réduite à l'humiliante nécessité de se racheter à prix d'or; que l'ennemi, après l'avoir dépouillée, était revenu y mettre le siége, afin d'ôter la vie à ces habitants à qui il n'avait plus rien à prendre. Ici la voix me manque et les sanglots étouffent mes paroles. Cette ville qui voyoit l'univers à ses pieds,

tombe elle-même aux pieds d'un barbare. Elle expire, consumée par la faim, avant d'être dévorée par le glaive; et de tant de citoyens à peine en reste-t-il quelques-uns pour la captivité. On les a vus, poussés par les horreurs de la faim, chercher des alimens dans le crime et dans le meurtre les uns des autres. Les horreurs de la famine ont été telles, qu'on a vu des malheureux se déchirer les entrailles, et se repaître de leur propre sang; l'on a vu des mères dévorer leurs propres enfans, et leur faire un sépulcre du même sein qui leur avait donné la vie. Ce fut durant la nuit que, comme autrefois Moab, Rome fut prise, au milieu des ténèbres que ses murailles ont été renversées, que l'infidèle entra dans la ville du Seigneur, viola la majesté de son temple, et fit de la ville sainte un amas de ruines...., « donnant les corps de ces » saints en proie aux oiseaux du ciel, et leur chair aux bêtes de la » terre; répandant leur sang comme de l'eau autour de ses murailles, » sans qu'il se trouvât personne pour les enterrer. » O nuit, nuit désastreuse! Qui pourrait en raconter les calamités ou les égaler par ses pleurs? Tu vis tomber cette ville antique, etc.

LETTRE DE SAINT JÉROME SUR DIVERS SUJETS.

Lettre au diacre Sabinien, à l'occasion de sa chute.

Peut-être n'obtiendrai-je de vous qu'une pitié insultante, abandonné comme vous l'êtes, à la lecture des poètes frivoles. Mais à travers vos indécentes plaisanteries, la voix des prophètes ne s'en fera pas moins entendre pour vous crier :

Je vous en conjure, épargnez votre âme; croyez bien qu'il y a dans le ciel un juge qui vous attend. Rappelez vous quelles mains vous élevèrent aux saints ordres.... Je ne vous parlerai point des désordres scandaleux que vous vous étiez permis. Ce n'était rien encore auprès de ceux qui les ont suivis. Quelle en doit être l'énormité puisque le rapt et l'adultère n'étaient en comparaison que des fautes légères! Vous entrez, ô le plus malheureux des hommes! vous entrez, avec un dessein abominable, dans cette caverne sacrée où naquit le fils de Dieu, et où la vérité est sortie du sein de la terre. Vous ne craignez donc pas que la voix du divin enfant ne crie du fond de sa crèche, que la chaste mère du sauveur ne vous voie et ne vous observe? Les anges font retentir leurs cantiques, les pasteurs accourent, l'étoile brille, les mages adorent, Hérode s'épouvante, tout Jérusalem se trouble : et vous entrez dans la demeure de la vierge pour surprendre et séduire une vierge! Je me sens à la fois frissonner d'horreur et d'effroi à la seule idée de votre attentat. Durant les ténèbres de la nuit, l'église entière était occupée à chanter les louanges du divin rédempteur; une immense multitude de peuple de diverses langues formait un seul et même concert qui s'élevait jusqu'au ciel. Vous, à l'entrée du lieu même qui fut autrefois la crèche de Jésus-Christ, aujourd'hui son autel, vous concertiez par lettres vos rendez-vous, que l'on recevait avec l'air de ne se trouver là que pour satisfaire à la piété; et l'on vous voit après cela

assis au rang des fidèles, entretenant par des signes votre abominable intrigue avec votre complice.... Je m'arrête; mes larmes ne me permettent plus de parler; l'indignation et la douleur m'étouffent la voix. Où est Ciceron, où est Démosthène, ces fleuves et ces torrens d'éloquence? Grands orateurs! vous seriez ici muets l'un et l'autre. Un crime nouveau s'est découvert, par-delà tout ce que l'éloquence humaine peut décrire, tout ce que l'art du comédien et du pantomime peut représenter, par-delà même de ce que la poésie peut feindre.

Je les ai lues, elles sont encore dans mes mains, ces lettres où votre passion se déclare!.... Comment un homme consacré au service des autels a-t-il pu, je ne dis pas écrire, mais connaître seulement de pareilles expressions?.... Je vous ai exhorté à faire pénitence dans la cendre et dans le cilice, à chercher la solitude, à implorer la miséricorde de Dieu par des larmes continuelles. Mes instances ont été inutiles; je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité. Au reste, le mal que vous avez dit de moi ne m'afflige point; qui vous ressemble ne peut louer que le vice. Ce que je pleure, c'est que vous ne vous pleurez pas vous-même, c'est que vous ne sentez pas que vous êtes mort; c'est qu'à l'exemple des gladiateurs, vous vous parez pour vos propres funérailles.

Lettre à Héliodore, pour l'engager à se rendre au désert.

Que faites-vous dans le monde, ô mon frère, vous qui êtes plus grand que le monde? Jusques à quand demeurerez-vous à l'ombre des maisons? jusques à quand serez-vous enfermé dans des villes d'où s'élève une noire fumée? Croyez-moi, il me semble être ici comme dans un nouveau jour. Déchargé que je suis du poids accablant de mon corps, je prends un essor plus libre pour m'élancer dans une région pure et sans nuages. Qu'appréhenderiez-vous encore? la pauvreté? Mais Jésus-Christ appelle les pauvres bienheureux. Le travail? Mais l'athlète n'a droit à la couronne que quand il l'a gagnée par un laborieux exercice. Auriez-vous l'inquiétude des nécessités de la vie? Mais la foi ne redoute point la faim. Craignez-vous de coucher sur la terre nue, et de meurtrir votre corps déjà affaibli et desséché par une longue abstinence? Le sauveur y reposera avec vous. N'envisageriez-vous qu'avec effroi la vaste étendue de ces déserts? Promenez-vous par la pensée dans les plaines riantes du paradis... Quelques difficultés qui vous arrêtent, l'apôtre répond à tout par ce seul mot: « Toutes les souffrances de la vie présente sont sans proportion avec » la gloire qui sera un jour découverte en nous. » Il y a, ô mon frère, trop de sensualité à vouloir jouir sur la terre, pour régner après cela dans le ciel avec Jésus-Christ.

Un jour viendra que ce corps mortel et corruptible sera revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Heureux alors le serviteur que son maître aura trouvé veillant! Le bruit de la trompette fatale s'est fait entendre, et ses accens ont glacé d'effroi tous les peuples de la terre; ils ont porté dans vôtre âme la joie et la consolation. A l'approche de son juge, le monde fait retentir des hurlemens lugubres. Eperdus, consternés, les hommes dont se composèrent les antiques générations, se frappent la poi-

trine. Ces fiers potentats des temps passés, dépouillés alors de toute leur puissance, tremblent et frissonnent. Elle y comparaîtra, cette infâme Vénus avec son impudique fils, et ce Jupiter avec sa foudre, et ce fameux Platon avec son école. Vainement Aristote viendrait encore débiter ses subtils raisonnemens; tandis que vous, pauvre et obscur solitaire, dans les transports de joie, vous leur direz: Le voilà, ce crucifié qui s'immola pour mon salut; le voilà, ce souverain juge dont les premiers cris se firent entendre du fond d'une misérable étable; le voilà, ce fils d'un charpentier et d'une femme pauvre, obligé à vivre du travail de ses mains; ce Dieu qui, encore caché dans le sein de sa mère, fut contraint de fuir en Egypte pour se dérober aux poursuites d'un mortel; ce sauveur que l'on a vu couronné d'épines et couvert d'un méchant morceau d'écarlate. Ce n'était, à vous entendre, qu'un possédé du démon, qu'un samaritain, dont les miracles étaient l'œuvre du prestige. Contemplez, ô juifs, ces mains que vous avez percées; considérez, ô Romains, ce côté que vous avez ouvert; et regardez bien si c'est là le même corps que vous accusiez ses disciples d'avoir enlevé secrètement durant la nuit.

Lettre à Magnus.

La lettre qu'on va lire ne se distingue pas seulement par une immense érudition qu'elle suppose; on y verra surtout la réfutation d'un préjugé plus commun qu'on ne pense, on y verra combien St.-Jérome était loin de croire que les ecclésiastiques doivent dédaigner l'étude des écrivains profanes pour s'appliquer uniquement à la connaissance des saintes écritures et de la théologie.

Vous me demandez pourquoi il m'arrive assez souvent de citer des écrivains profanes. N'est-ce pas, me dites-vous, altérer la pureté de notre morale chrétienne par un alliage indécent avec le paganisme? Je répondrai sommairement à cette question: Vous ne me la feriez pas si, au lieu de ne lire que Cicéron, vous connaissiez mieux nos livres saints; vous y verriez que Moïse et les prophètes avaient quelquefois emprunté aux livres de la gentilité, que Salomon entretenait correspondance avec les savans de Tyr. Il propose, dès le début de ses proverbes, de s'appliquer à pénétrer les paraboles et leurs sens mystérieux, les paroles des sages et leurs énigmes; ce qu'il entend des écrits des logiciens et des philosophes. L'apôtre saint Paul cite un vers d'Epiménide dans son épître à Tite, un autre de Ménandre; dans son discours à l'Aréopage, il s'appuie du Témoignage d'Aratus. David lui avait appris à arracher l'épée de la main de son ennemi, et à tuer l'orgueilleux Goliath de ses propres armes. Pourquoi trouver mal que je fasse servir la sagesse du siècle à l'ornement de la vérité; que j'émancipe l'esclave pour l'introduire dans la famille d'Israël? Lactance reproche à saint Cyprien, ce grand évêque, si célèbre

par son éloquence et la gloire de sa confession, d'avoir employé, en écrivant contre Démétrien, le témoignage des philosophes et des poètes, plutôt que de s'en tenir à celui des prophètes et des apôtres. C'est que Démétrien ne croyait pas à ceux-ci, et que l'autorité des écrivains du paganisme était bien plus propre à le confondre. Celse et Porphyre se sont déchaînés, dans leurs livres, contre le christianisme : Origène a refuté le premier ; l'autre l'a été de la manière la plus solide par Methodius, Eusèbe, Apollinaire. Pour y répondre, il fallait bien les lire. L'empereur Julien, pendant qu'il allait à son expédition contre les Parthes, a publié sept livres des plus dégoûtantes calomnies contre Jésus-Christ ; il s'étaie des fictions de ses poètes : c'était se percer de sa propre épée. Si j'entreprenais de lui répondre, je crois que vous me défendriez de m'armer contre lui de la massue d'Hercule, de le battre en ruines, en lui opposant les philosophes de son école. Au reste, celui qu'il appelait le Galiléen a bien su pourvoir lui même à sa défense. Il s'est vengé lui seul de l'insolent blasphémateur, et a réduit au silence cette langue sacrilége, par le trait dont il le perça dès le commencement de son expédition. Josèphe a composé deux livres en faveur de l'antiquité de sa nation, contre Appion, grammairien d'Alexandrie. Il cite à chaque page les écrivains profanes, et le fait avec tant d'érudition, que je m'étonne comment un juif aussi sérieusement appliqué dès son enfance à l'étude des livres saints, a pu trouver le temps de connaître aussi bien tous les livres de la Grèce. Que dirai-je de Philon, que l'on nomme le Platon des Hébreux ?

Laissez-moi vous parler des autres. Quadrat, disciple des apôtres, évêque d'Athènes, saisit le moment où l'empereur Adrien venait assister aux mystères d'Eleusis, pour lui présenter sa défense du christianisme. Cet ouvrage excita une admiration telle pour le génie de l'auteur, que le prince fit cesser l'horrible persécution ouverte contre nous. Aristide, autre philosophe chrétien non moins éloquent, fit agréer au même empereur une nouvelle apologie de notre religion, toute composée de citations des philosophes profanes. Son exemple fut imité par Justin, lorsqu'il adressa à l'empereur Antonin-le-Pieux, à ses fils et au sénat, son livre contre les erreurs des gentils, où il venge la prétendue ignominie de la croix, et prêche la resurrection du sauveur avec une liberté héroïque. De même, Méliton de Sardes, Apollinaire d'Hiéraple, Denys de Corinthe, Tatien, Bardesane, Irénée, qui succéda au martyr Pothin, dans combien d'ouvrages n'ont-ils pas attaqué et poursuivi l'hérésie depuis son origine, et dans les écrits des philosophes qui en ont été la source ! Démétrius évêque d'Alexandrie, envoya Pantænus, dont il connaissait l'érudition, sorti d'une école de stoïciens, prêcher l'évangile aux philosophes de l'Inde. Clément, prêtre de l'église d'Alexandrie, selon moi le plus savant de nos écrivains, nous a donné huit livres de Stromates, et d'autres compositions. Rien de médiocre, rien qui n'appartienne à la philosophie. Origène a aussi ses Stromates, où il établit des rapprochemens entre les chrétiens et les philosophes, et confirme la vérité de nos dogmes par les témoignages de Platon, d'Aristote, de Numénius et de Cornutus. Nous avons de Miltiade un excellent écrit contre les gentils ; nous en avons d'Hippolyte et d'Apollonius, sénateurs de Rome ; de Jules l'Africain, qui s'est exercé sur la chronologie ; de Théodore, depuis appelé Grégoire ; tous dignes

des temps apostoliques; de Denys d'Alexandrie, d'Anatole, évêque de Laodicée; de Pamphile, de Pielius, de Lucien, de Malchion, d'Eusèbe, de Césarée, d'Eustache d'Antioche, d'Athanase d'Alexandrie, d'Eusèbe d'Emèse, de Tryphille de Chypre, d'Astère et de Sérapion, de Tite de Bostre, de Basile à Césarée, de Grégoire à Nazianze, d'Amphiloque. Tous ces grandes hommes étonnent par leur profonde connaissance dans les lettres profanes, autant que par leur érudition dans l'intelligence des livres saints.

Je passe aux Latins. Qui fut jamais plus savant et plus profond que Tertulien? Son Apologétique, ses livres contre les gentils, renferment tout ce qu'il est possible de savoir dans le monde. Minucius, avocat romain, a épuisé dans son Octave toute la littérature profane. Arnobe nous a laissé sept livres contre le paganisme. Lactance, son disciple, divers traités, entre autres son livre des Institutions, abrégé des Dialogues de Cicéron. Le martyr Victorin a peu cité les profanes, j'en conviens; c'est moins faute de volonté que d'occasion. Cyprien a prouvé que les idoles ne sont pas des dieux, avec une netteté, une intelligence de toutes les histoires, un choix d'images et de pensées au-dessus de tout éloge. De notre temps, Hilaire, évêque et confesseur de la foi, a reproduit Quintilien, par le nombre comme par le style de ses livres, et laissé la preuve de sa capacité en fait de littérature profane, dans un petit écrit qu'il a composé contre le médecin Dioscore. Le prêtre Juvencus, qui vivait du temps de Constantin, a fait en vers l'histoire de notre rédemption, et n'a pas craint de soumettre la majesté de l'Evangile à la cadence de la poésie. Je ne parle pas de beaucoup d'autres écrivains, morts ou vivans, dont l'opinion comme les talens sont assez connus par leurs ouvrages.

Lettre à Eustochium, fille de sainte Paule.

St.-Jérôme, qui a montré dans une lettre précédente les avantages des études profanes, va condamner dans celle-ci le goût excessif de ces études et nous apprendre de quelle manière il en fut corrigé.

Ne vous piquez point d'érudition; laissez à d'autres la manie du bel esprit, et l'art de tourner un vers lyrique. Qu'y a-t-il de commun entre nos sacrés cantiques et les chants de la poésie romaine, entre l'éloquence de de la tribune profane et la doctrine d'un saint Paul? Ne serait-on pas scandalisé de vous voir assises dans un lieu consacré aux idoles, quoique tout soit pur pour ceux qui sont purs, et qu'on ne doive rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâce. Cependant il ne nous est pas permis de boire à la fois le calice de Jésus-Christ et le calice des démons.

Je vais vous rapporter là-dessus une anecdote qui n'est pas à ma louange. Il y a plusieurs années qu'ayant quitté patrie, père, mère, sœur, parens, et (ce dont il est plus difficile encore de se détacher) l'habitude d'une table splendide; dans l'intention d'aller à Jérusalem pour y servir Dieu et m'enrôler dans la milice céleste; j'avais emporté avec moi les livres que

j'avais amassés à Rome avec beaucoup de soin et de travail, et dont je ne pouvais me passer. Telle était alors ma misère et l'excès de ma passion, je jeûnais pour lire Cicéron. Après de longues et de fréquentes veilles, après des torrens de larmes, que le souvenir de mes première fautes faisait couler au fond de mon cœur, je me mettais à lire Platon; et lorsque, rentrant en moi-même, je commençais la lecture de quelqu'un de nos prophètes, leur style inculte me repoussait. Aveugle que j'étais, et incapable de voir la la lumière, j'accusais le soleil au lieu de m'en prendre à moi seul. Séduit et trompé de la sorte par les artifices de l'ancien serpent, j'eus, vers la mi-carême, une fièvre qui, pénétrant jusqu'à la moelle des os mon corps épuisé par de continuelles austérités, et me tourmentant jour et nuit avec une violence incroyable, me dessécha au point de n'avoir plus que les os. Ma faiblesse laissait croire que j'allais mourir. On disposait mes funérailles; mon corps était glacé; le principe de la vie était à peine soutenu par un reste de châleur qui se fesait reconnaître à quelques battemens de cœur; tout à coup il me survint un ravissement où je me vis transporté en esprit par-devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat qui jaillissait du trône où le juge était assis, et se réfléchissait sur tous les assistans, je tombai prosterné contre terre, n'osant seulement pas lever les yeux, quand, interrogé de quelle profession j'étais, je répondis que j'étais chrétien. Tu mens me répliqua le juge, tu n'es pas chrétien, mais un cicéronien; car *où est ton trésor, là aussi est ton cœur.* Je n'avais rien à répondre. Muet, déchiré par les remords de ma conscience, d'une manière plus sanglante que par les coups de fouet qui me furent infligés par l'ordre du juge, je pensai à ce verset du psalmiste: « Qui publiera vos louanges dans l'enfer, ô seigneur? » Je n'avais de force que pour m'écrier avec de profonds gémissemens: « Ayez pitié de moi, seigneur, ayez pitié de moi. » C'étaient là les seules paroles que je pusse faire entendre; et je les répétais à mesure que les coups redoublaient. A la fin, on demanda ma grâce, en faveur de ma jeunesse; on promit pour moi que je ne lirais plus aucun des auteurs profanes, sous peine d'être puni encore avec plus de sévérité. Je le promis moi-même avec serment; et je fus remis en liberté. Ma syncope finie, je me trouvai sur la terre, les yeux baignés de larmes, qui coulèrent en si grande abondance, que les assistsns s'étonnèrent, et purent aisément reconnaître combien je venais d'avoir à souffrir. N'était-ce là qu'un songe tel que ces visions qui nous trompent durant le sommeil? J'en atteste ce tribunal redoutable devant lequel je me suis vu prosterné, et le rigoureux jugement qui m'a imprimé uue telle frayeur. Fasse le ciel que je n'aie à subir jamais pareille question! Je sentais encore, à mon réveil, la douleur des coups que l'on m'avait donnés, et dont mes épaules étaient toutes meurtries. De ce moment, je m'appliquai à l'étude des livres sacrés avec plus d'ardeur que j'en avais mis auparavant à celle des écrivains profanes.

Lettre à Ctésiphon.

Dieu nous a créés libres c'est-à dire, que nous ne sommes entraînés par aucune nécessité ni à la vertu ni au vice, car, où il y a nécessité, nulle récompense à espérer. Il est donc en notre pouvoir de pécher ou de ne pas pécher,

d'étendre la main vers le bien ou le mal, afin que notre libre arbitre soit conservé. Mais ce libre arbitre n'a pas une extension telle qu'il ne soit pas dépendant en toutes choses de la grâce du Dieu qui nous l'a donnée, selon cette parole du prophète : « Si le seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain » que travaillent ceux qui la bâtissent. Cela ne dépend ni de celui qui » veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » Quoique ce soit par un libre mouvement de notre volonté que nous retournons à Dieu, il est néanmoins certain que, s'il ne nous tire à lui et ne fortifie nos bons désirs par le secours de sa grâce, nous ne pourrons être sauvés. Cette grâce n'est pas une récompense, mais une pure libéralité de celui qui la donne. C'est nous qui voulons et ne voulons pas; mais ce n'est que par la miséricorde de Dieu que nous avons la liberté de vouloir et de ne pas vouloir. Mais si je ne fais rien sans le secours de Dieu, et si c'est à lui seul qu'on doit attribuer toutes les actions que je fais, ce n'est donc pas mes œuvres qu'on doit couronner, c'est plutôt le secours de Dieu. En vain m'aura-t-il doué du libre arbitre, si je ne puis en faire aucun usage sans le secours de sa grâce. N'est-ce pas détruire sa volonté, que de la faire dépendre d'un secours étranger? Dieu m'a donné le libre arbitre, et il ne peut être véritablement libre, si je ne fais ce que je veux. Ou je me sers du pouvoir que Dieu m'a donné, ou je le perds entièrement, si pour agir j'ai besoin de sa grâce. Prononça-t-on jamais un pareil blasphème, et jamais hérésie renferma-t-elle un poison plus dangereux et plus subtil? Les pélagiens prétendent que, quand une fois on a reçu le libre arbitre, on n'a plus besoin du secours de Dieu, ne sachant pas qu'il est écrit : *Qu'avez vous que vous n'ayez reçu?* Dans le temps même qu'ils remercient Dieu de leur avoir donné le libre arbitre, ils se servent de cette liberté pour se révolter contre Dieu. Il est bien vrai, et nous le confessons volontiers : Dieu nous a donné le libre arbitre; mais nous ne nous croyons pas pour cela dispensés de rendre des grâces continuelles à celui de qui nous l'avons reçu, persuadés que nous ne sommes rien, si Dieu ne prend soin de conserver lui-même ce qu'il nous a donné; suivant cette parole de l'apôtre : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, » ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde. » C'est moi qui veux et qui cours; cependant je ne saurais, sans une continuelle assistance de Dieu, ni vouloir, ni courir; car, ajoute saint Paul, c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire. Dieu donne et répand sans cesse ses grâces. Il ne me suffit pas qu'il me les ait données une fois; j'ai besoin qu'il me les donne tous les jours. Je les demande pour les recevoir; et quand je les ai reçues, je les demande encore. Je suis avide de ses bienfaits; il ne cesse point de me donner, et je ne me lasse point de recevoir. Plus je bois de cette source divine, plus j'en suis altéré. Quand à ce qu'ils nous objectent si souvent, et avec tant de chaleur, que nous détruisons le libre arbitre : qu'ils sachent que ce sont eux-mêmes qui le détruisent, en abusant de leur liberté pour s'élever contre leur bienfaiteur. Lequel des deux détruit le libre arbitre : ou de celui qui rend à Dieu de continuelles actions de grâce, et qui le regarde comme la source de tous les biens qu'il a reçus, ou de celui qui dit : Retirez-vous, parce que je suis pur; je n'ai point besoin de vous. Vous m'avez donné le libre arbitre pour faire ce que je veux; qu'est-il nécessaire que vous vous mêliez dans tout ce que je fais?

comme si je ne pouvais rien faire sans votre secours. On voit bien à quel dessein et par quel artifice vous ne voulez pas réconnaître d'autre grâce que celle que l'homme a reçue dans la création, et pourquoi vous prétendez qu'il n'a pas besoin du secours de Dieu pour chacune de ses actions; c'est que vous appréhendez que cette dépendance ne préjudicie à votre libre arbitre. Mais en méprisant le secours de Dieu, vous avez recours à celui des hommes. Ecoutez, je vous prie, le plaisant raisonnement que fait cet homme sacrilége : Si je veux, dit-il, plier le doigt, remuer la main, m'asseoir, me tenir debout, ai-je besoin pour cela du secours de Dieu? Ecoute, ingrat, ce que dit saint Paul : « Soit que vous mangiez ou que » vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la » gloire de Dieu. »

On réplique · Ou les commandemens de la loi sont possibles; et Dieu a eu raison de nous les donner : ou ils sont impossibles ; et la faute de l'inobservation ne retombe plus sur celui qui ne les pas a exécutés, mais sur celui qui est cause de son impuissance. — Quoi donc! Dieu nous fait-il un ordre d'être ce qu'il est lui-même? un ordre de surpasser les anges eux-même en perfection? L'impeccabilité fait le privilége de la divine essence; si je la partageais avec Jésus-Christ, j'en deviendrais donc l'égal. Absurde supposition qui vous met en contradiction formelle avec vous, qui prétendez qu'il ne tient qu'à l'homme d'être impeccable. — Vous ne manquerez pas de vous recrier ici, et de prétendre que nous donnons dans les opinions extravagantes des manichéens, et de ceux qui, pour combattre la doctrine de l'église, soutiennent qu'il y a dans l'homme une nature mauvaise qui ne peut jamais changer. Ce n'est point à moi que vous devez attribuer ce sentiment, mais à l'apôtre saint Paul, qui sait la différence qu'il y a entre Dieu et l'homme, entre la faiblesse de la chair et la force de l'esprit. « Car la chair à des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de » contraires à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre, en sorte » que nous ne pouvons faire ce que nous voulons. » Vous ne m'entendrez jamais dire qu'il y a une mauvaise nature; mais apprenons de l'apôtre même ce que l'on doit penser des faiblesses et de la fragilité de la chair; demandez-lui pourquoi il a dit : « Je ne fais pas le bien que je veux, mais » je fais le mal que je hais. » Et quelle est cette fatale nécessité qui s'oppose à ses désirs, cette puissance impérieuse et tyrannique qui le force à faire des actions dignes de sa haine? Il vous répondra : O homme! « qui « êtes-vous pour contester avec Dieu? Un vase d'argile! dit-il, à celui qui » l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le pou- » voir de faire d'une même masse d'argile un vase destiné à des usages hono- » rables, et un autre destiné à des usages vils et honteux? » Faites à Dieu un reproche encore plus injurieux et plus outrageant ; demandez-lui pourquoi il a dit d'Esaü et de Jacob, avant même leur naissance : *J'ai aimé Jacob, j'ai haï Esaü.* Accusez-le d'injustice, et demandez-lui pourquoi il a exterminé tant de milliers d'hommes pour punir le péché d'Achan, fils de Charmi, qui avait soustrait quelque chose du butin fait par les Israélites à Jéricho? pourquoi l'arche d'alliance a été prise, et l'armée d'Israël presque entièrement défaite, en punition des crimes des enfans d'Héli? pourquoi la vanité de David, qui avait fait faire le dénombrement d'Israël, a attiré sa colère et sa vengeance sur tant de milliers d'hommes? Deman-

dez-lui enfin ce que votre ami Porphyre a coutume de nous objecter; comment, étant aussi bon et aussi miséricordieux qu'il est, il a laissé périr toutes les nations qui ont vécu dans l'ignorance de sa loi et de ses commandemens, depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à la naissance de Jésus-Christ? A quel dessein le sauveur n'est-il venu qu'à la fin des temps? et pourquoi ne venait-il pas avant que cette multitude prodigieuse d'hommes se fût perdue sans ressource et sans aucune espérance de salut? L'apôtre saint Paul, agitant cette question dans son épître aux Romains, avoue qu'il ne saurait pénétrer la profondeur de ce mystère, et il en réserve la connaissance à Dieu seul. Ne vous étonnez donc pas, si vous ne pouvez l'approfondir; laissez à Dieu sa puissance, il n'a pas besoin que vous preniez son parti. Je dois seul être en butte à vos reproches et à vos outrages, moi, dis-je, qui m'en tiens à ce que dit l'écriture : *C'est par la grâce que vous êtes sauvés.....* En vain tâchez-vous, par la plus noire de toutes les impostures, de nous faire passer, dans l'esprit d'une populace ignorante et crédule, pour des gens qui nient le libre arbitre. Nous disons anathème à quiconque le nie. Au reste, ce n'est point précisément le libre arbitre qui nous distingue des bêtes, puisque, comme j'ai déjà dit, il a besoin que Dieu l'aide et le soutienne à tout moment. Mais c'est ce que vous ne voulez pas nous accorder. Vous prétendez au contraire que, quand une fois on a reçu le libre arbitre, on peut aisément se passer du secours de Dieu. Il est vrai que le libre arbitre rend la volonté libre, mais il ne nous donne pas pour cela le pouvoir de faire le bien. Il ne nous vient, ce pouvoir, que de Dieu seul, qui n'a besoin d'aucun secours étranger. Mais vous, qui prétendez que l'homme peut s'élever à la perfection de la justice, et être aussi juste que Dieu même, et qui néanmoins avouez que vous êtes pécheur ; dites-moi, je vous prie : voulez-vous être sans péché? ou ne le voulez-vous pas? Si vous le voulez, pourquoi n'en êtes-vous pas exempt? puisque, selon vos principes, il ne tient qu'à vous de vous affranchir de sa servitude : si vous ne le voulez pas, vous faites voir que vous méprisez les commandemens de Dieu ; en les méprisant, vous êtes pécheur. Pécheur, écoutez ce que dit l'écriture ; Dieu a dit au pécheur: « Pourquoi racontez vous mes jugemens, et pourquoi » avez-vous toujours à la bouche les paroles de mon testament, vous qui » haïssez la discipline, et qui avez rejeté mes paroles loin de vous? » Vous rejetez loin de vous la parole de Dieu, en refusant de l'accomplir : et cependant vous venez, comme un nouvel apôtre, prescrire à toute la terre ce qu'il faut faire. Vous ne nous dites pas ce que vous pensez, et votre cœur ne s'accorde pas avec vos paroles; car en disant que vous êtes un pécheur, et qu'il ne tient qu'à l'homme d'être sans péché, vous voulez nous donner à entendre que vous êtes saint et exempt de tout péché, mais que vous prenez par humilité la qualité de pécheur, afin de donner aux autres, par justice, les louanges que vous vous refusez à vous-même par votre modestie.

Vous nous faites encore un autre argument qui n'est pas supportable. Il y a, dites-vous, bien de la différence entre être sans péché et pouvoir être sans péché. Mais l'on peut dire de tous les hommes en général, qu'ils peuvent être sans péché; et quoiqu'il ne se trouve personne qui en ait été exempt, on peut néanmoins s'en exempter si l'on veut. Le beau raisonne-

ment, de dire ce qui n'a jamais été peut-être, et que ce qui ne s'est jamais fait se peut faire; d'attribuer cette exception de péché et cette pureté de vie à un homme qui peut-ête n'existera jamais, et d'accorder à je ne sais qui un avantage que ni les patriarches, ni les apôtres n'ont jamais possédé. Accommodez-vous, je vous prie, à la simplicité ou (selon vous) à l'ignorance et à la grossièreté de l'église. Expliquez-nous de bonne foi vos sentimens, ne nous cachez point ce que vous enseignez en secret à vos disciples. Puisque vous vous flattez d'avoir votre libre arbitre, usez de votre liberté, et déclarez-nous franchement ce que vous pensez : vous parlez en public tout autrement que vous ne faites dans le fond du cabinet. C'est que vos secrets et vos mystères sont au-dessus de la portée du simple peuple, et que votre doctrine est une nourriture trop forte pour les âmes basses et rampantes; elles doivent se contenter du lait des enfans.

Les Eunoméens, les Ariens, les Macédoniens, qui, sous des noms différens, font profession d'une même impiété, tous ces gens-là ne vous embarrassent point, parce qu'ils disent ce qu'ils pensent. Il n'y a que cette hérésie seule qui ait honte de déclarer ouvertement ce qu'elle ne craint point d'enseigner en secret. Mais le zèle furieux et emporté des disciples nous ont fait assez connaître ce que les maîtres nous cachent par leur mystérieux silence; car ceux-là prêchent sur les toits ce que ceux-ci leur ont enseigné dans l'ombre, afin que, si on approuve leur doctrine, l'honneur et la gloire en reviennent aux maîtres, et que, si on la condamne, la honte et l'infamie en retombent sur les disciples. C'est par cet artifice que votre hérésie s'est établie et propagée, c'est par là que vous avez séduit diverses personnes.

Lettre à sainte Paule.

Voici mon troisième livre sur l'épître de saint Paul aux Galates. En vous l'adressant, je ne me suis point dissimulé ma médiocrité; ce n'est là qu'un bien faible ruisseau qui s'échappe sans bruit de sa source. On veut aujourd'hui dans nos églises de savans et profonds commentaires, on dédaigne la simplicité des apôtres; on ne s'en tient plus à la rigoureuse précision de leurs paroles. Il faut ouvrir une école, et rassembler des auditoires où l'on puisse obtenir des applaudissemens, où l'on déploie tous les artifices d'une rhétorique étudiée, jalouse d'ornemens, avide de se montrer aux regards, et qui cherche moins à instruire, qu'à s'accréditer parmi les peuples, et à surprendre leurs suffrages par l'harmonie d'un discours cadencé symétriquement; en sorte que nous pouvons appliquer au temps où nous sommes ces reproches que fait le seigneur dans son prophète Ezéchiel : « Vous êtes à leur égard comme un air de musique qui se chante d'une manière douce et agréable. C'est ainsi qu'ils » entendent vos paroles avec plaisir, sans faire néanmoins ce que vous » leur dites. » Que dois-je faire? Me taire? Mais je lis dans ces mêmes écritures: « Tu ne paraîtras point en présence du seigneur les mains vides. » Parler? Mais les grâces et l'élégance du latin se flétrissent et disparaissent en présence d'un idiome aussi âpre que l'est l'hébreu. Vous le savez vous-même; il y a plus de quinze ans qu'il ne m'est tombé dans les mains un Cicéron, un Virgile, aucun auteur profane; et si parfois il

vient à s'en rencontrer quelque passage dans mes conversations, ce n'est que comme un songe d'autrefois qui a laissé dans ma mémoire une idée confuse. Je laisse à d'autres à juger des progrès que j'ai pu faire dans la connaissance qu'une étude infatigable m'a donnée dans cette langue; ce que je sais, c'est combien elle me fait perdre de la mienne. Ajoutez que le mauvais état de mes yeux et de toute ma personne ne me permet pas de faire usage de mes mains pour écrire; qu'il est bien difficile de suppléer par le travail et l'exactitude à ce qui manque à la facilité de la composition. Il faut appeler un copiste, dicter à la hâte; et pour peu que l'on s'arrête pour réfléchir, faire mieux, voilà mon copiste qui gronde entre ses dents, qui fronce le sourcil, par l'impatience de son geste, témoigne son humeur de ce qu'on l'a fait venir pour perdre son temps. Quelque fécondité que vous ayez dans l'imagination, quelque génie d'invention et d'élégance dans le style, vous ne sauriez vous dispenser de revoir vous-même votre composition, pour lui donner le poli nécessaire; autrement elle se trouve dépourvue de correction, de cet heureux assortiment qui unit la grâce à la solidité; vous n'avez plus qu'une fausse opulence pareille à celle de nos riches campagnards, chez qui l'on remarque plutôt ce qui leur manque que ce qu'ils possèdent. Pourquoi tout ce préambule? Pour que vous sachiez, vous et ceux qui pourront me lire, que mon but, en composant c'est ouvrage, n'est point de faire une harangue publique, ni un livre de controverse, mais un simple commentaire; c'est-à-dire, non point de faire preuve de science et de sagacité dans l'esprit, en produisant des pensées de mon propre fonds, mais de transmettre fidèlement les pensées des autres. Ma tâche, à moi, est de chercher à éclaircir ce qui est obscur, à exposer ce qui est clair, à déterminer ce qui est douteux. D'où vient que cette sorte de travail s'appelle vulgairement *éclaircissement*. Si l'on veut de l'éloquence et des mouvemens oratoires, on a Démosthène et Cicéron, Polémon et Quintilien. L'église de Jésus-Christ ne s'est pas formée sur le mode de l'Académie et du Lycée; elle s'est établie par des hommes sans lettres. *Considérez*, dit l'apôtre, etc...... Est-il aujourd'hui personne qui lise Aristote? Où sont même parmi les érudits de profession ceux qui connaissent les écrits de Platon? A peine l'on en connaît le nom. Cette étude est abandonnée aux hommes du vieux temps qui n'ont rien de mieux à faire; mais ces apôtres, tirés de la lie du peuple et de la fange des marais, l'univers tout entier retentit de leurs épîtres; jusqu'aux extrémités de la terre on les cite, on les célèbre. Expliquons-les dans un langage simple comme eux; développons leur langage sans trop approfondir leurs pensées. Oh! s'il m'était donné d'avoir, en les expliquant, le même esprit qu'ils avaient en écrivant, vous verriez qu'il y a dans leur sagesse, seule véritable, autant de majesté et de profondeur qu'il y avait d'arrogance et de vanité dans toute la science des beaux esprits du siècle.

Lettre à Læta.

Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, promet que le *mari infidèle est sanctifié par sa femme fidèle.* Si l'on était alarmé de l'infraction faite à notre discipline, on avait de quoi se rassurer par les paroles de l'apôtre.

D'une racine amère devaient sortir les plus doux fruits. Un mariage aussi peu régulier que celui de votre mère a été réparé par votre naissance et par le fruit de votre alliance avec le digne père de ma chère fille Paule. Pouvait-on l'espérer, que, dans la maison d'un pontife consacré au culte des idoles, sous ses yeux, sa petite-fille dût faire retentir le nom et la louange de Jésus-Christ, et que son grand père trouvât du plaisir à l'entendre; qu'au déclin de ses ans, Albinus aimât à tenir sur ses genoux sa jeune fille, vouée par sa mère à la virginité chrétienne? On n'est pas chrétien en venant au monde; on le devient.

Le Capitole est aujourd'hui désert; la poussière et les insectes en assiègent les lambris dorés. Plus de temples pour les fausses divinités qu'adora Rome païenne. On passe froidement près de ses ruines amoncelées qui remplacent les autels de l'idolâtrie, pour courir en foule vers les tombeaux de nos martyrs. On ne serait pas chrétien par conviction, qu'on voudrait le paraître par bienséance.

Ne désespérez donc point de la conversion de votre père. « Ce qui paraît impossible aux hommes devient facile entre les mains de Dieu. » Il est toujours temps de revenir à Dieu. Le larron passe de la croix au royaume du ciel. Vous avez au sein de votre famille des exemples de ces changemens inespérés. Rome est devenue, pour la gentilité, une espèce de désert; et ces dieux qui recevaient les hommages des nations, n'ont plus d'asiles que les greniers qu'ils habitent avec les oiseaux de nuit. L'étendard de la croix flotte avec honneur parmi nos légions; et ce signe de salut relève la pourpre des rois et l'éclat de leurs diadèmes. L'Egypte devenue chrétienne, a consacré au vrai Dieu les dépouilles de Sérapis. Jupiter tremble pour ses autels. Peuplées de solitaires, l'Inde, la Perse, l'Ethiopie, répandent au loin ces saintes colonies. L'Arménien a mis bas son carquois; les Huns font retentir leurs déserts du chant de nos sacrés cantiques; les saintes flammes de la charité brûlent au milieu des glaces de la Scythie. Les Gètes se rassemblent sous leurs tentes, comme dans autant d'églises, pour chanter les louanges du seigneur; et peut-être qu'ils ne nous disputent la victoire dans les combats, que parce qu'ils croient au même Dieu que nous.

Lettre à Ruffin.

Les livres saints nous déclarent que Dieu accorde souvent plus qu'on ne lui demande, et qu'il nous envoie des félicités que l'œil de l'homme n'a point vues, que son oreille n'a point entendues, et que son cœur ne saurait comprendre. Je le savais, et j'en fais aujourd'hui, mon cher Ruffin, l'expérience personnelle. Car, moi qui m'accusais d'une sorte de témérité, tout en bornant mes vœux à une simple correspondance de lettres avec vous, qui pût me faire jouir, au moins en idée, du plaisir de m'entretenir avec vous, j'ai la joie d'apprendre que vous êtes entré dans les déserts de l'Egypte, pour y visiter les communautés des saints solitaires qui y résident, et dont les vertus retracent sur la terre la pureté des esprits célestes. Oh! si par une grâce particulière de notre seigneur Jésus-Christ, je pouvais aujourd'hui être transporté près de vous, comme le furent autrefois Philippe auprès de l'eunuque de Candace, où le prophète Habacuc

auprès de Daniel, avec quelle ardeur je vous serrerais dans mes bras! Mais, parce que je ne mérite pas que Dieu fasse en ma faveur un semblable prodige, non pas tant pour vous approcher d'ici que pour me transporter où vous êtes, et que, d'ailleurs, mon corps, qui, dans sa plus grande santé, est toujours faible et languissant, se trouve maintenant tout-à-fait ruiné par mes fréquentes maladies, je vous envoie à ma place cette lettre, comme une chaîne que l'amour même a tissue pour vous attirer jusqu'ici.

Notre frère Héliodore est le premier qui m'a annoncé cette heureuse nouvelle, que je désirais plus que je ne l'espérais, surtout parce qu'il me disait ne l'avoir sue que par ouï-dire, et qu'elle me paraissait trop extraordinaire pour y croire. J'étais donc partagé entre le doute et l'éspérance, quand elle me fut confirmée par un homme qui se prétendait en être bien assuré. C'était un solitaire d'Alexandrie, que le peuple de cette ville avait envoyé en Egypte porter des aumônes à ces saints confesseurs, vrais martyrs par la disposition où ils étaient de l'être. Et pourtant je ne savais encore à quoi m'en tenir; car cet homme ne savait ni de quel pays vous étiez, ni quel est votre nom. A la fin, je m'en suis parfaitement éclairci par le nombreux concours de témoignages qui ne m'ont laissé douter de votre arrivée en Egypte, en m'apprenant que Ruffin était dans le désert de Nitrie, et qu'il était allé visiter le bienheureux Macaire. Toutes mes incertitudes s'évanouirent, mais je n'en sentis que plus vivement le regret de me porter aussi mal..... J'ai souffert, dans ma solitude en Syrie, tous les maux imaginables; j'ai perdu un de mes deux yeux. Innocent, auquel j'étais attaché comme à une partie de moi-même, m'a été enlevé tout à coup par une fièvre violente. Il ne me reste plus que mon cher Evagre, de qui seul j'emprunte toute ma lumière, et qui trouve dans mes infirmités continuelles un surcroît d'affliction.

Votre cher ami Bonose, ou plutôt le mien, ou, pour parler plus juste, notre ami commun, monte maintenant au ciel par cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe. Il porte sa croix sans penser au lendemain et sans regarder en arrière. Il sème avec larmes pour recueillir avec joie, et il élève dans sa retraite ce serpent mystérieux que Moïse éleva dans le désert. Après ce bel exemple de vertu, non pas imaginaire, mais véritable, que les Grecs et les Romains viennent encore nous parler de leurs chimériques héros. Voici un jeune homme élevé avec nous dans la science des beaux arts, et distingué, parmi ses égaux, par son rang et par ses richesses, qui abandonne mère, sœurs, un frère qu'il aimait tendrement, pour se confiner dans une île déserte, de toutes parts environée de vagues mugissantes, bordée de rochers affreux. Il s'est fait de cette horrible solitude un paradis terrestre. C'est là que, seul, si néanmoins c'est être seul que d'être en compagnie de Jésus-Christ, il contemple cette gloire de Dieu que les apôtres mêmes ne purent voir que dans un lieu solitaire et écarté. Tout son corps est couvert d'un affreux cilice; mais c'est l'équipage le plus propre où il puisse être pour aller dans les nuées au-devant de Jésus-Christ. Il n'y savoure point l'eau des claires fontaines, mais il étanche sa soif à la source d'eau vive qui coula du côté du sauveur. Jetez un moment les yeux, mon cher Ruffin, sur ce désert; représentez-vous-en toutes les horreurs. Vous apprécierez mieux le mérite de sa victoire

par l'étendue de ses combats. La terre stérile et sans herbes n'y fait point voir de verdure, et la campagne desséchée et sans arbres n'y donne point d'ombre. Partout ce ne sont que rochers escarpés, qui forment une espèce de prison. Là, Bonose, tranquille, intrépide, et revêtu de ses armes spirituelles dont parle l'apôtre, tantôt écoute Dieu dans de saintes lectures, tantôt lui parle dans de ferventes prières. Peut-être même qu'enfermé dans son île, il voit une partie de ce que Jean vit dans celle de Patmos.....

Je vous remercie, mon divin Jésus, de m'avoir donné un homme qui puisse prier pour moi, lorsque vous viendrez juger le monde. Vous savez, seigneur (car vous pénétrez les replis les plus secrets du cœur, et, avec ses yeux qui virent autrefois un prophète enfermé dans le ventre d'une baleine, vous découvrez tout ce qui s'y passe), vous savez, dis-je, que nous avons été, lui et moi, nourris du même lait, et élevés ensemble depuis nos plus tendres années jusqu'à une florissante jeunesse; qu'après avoir fini nos études à Rome, et voyageant sur les bords du Rhin parmi des peuples à demi barbares, nous n'avions qu'une même table et un même logis; et que ce fut moi qui le premier formai le dessein de m'attacher à votre service. Souvenez-vous, je vous prie, que cet athlète qui combat aujourd'hui avec tant de courage pour les intérêts de votre gloire, a commencé avec moi à porter les armes. Vous nous avez promis, seigneur (et je compte sur votre parole), que « celui qui enseignera les autres, et qui » ne fera pas lui-même ce qu'il aura enseigné, sera le dernier dans le » royaume du ciel; mais *que* celui qui enseignera, et qui fera ce qu'il » enseigne, sera très-grand dans le royaume du ciel. » Que Bonose jouisse de la récompense due à sa vertu; que, revêtu de cette robe précieuse qu'il a méritée par un continuel martyre, il marche à la suite de l'agneau: quant à moi, seigneur, je vous demande, pour cette grâce, de pouvoir être aux pieds de vos saints. S'il accomplit ce que j'ai seulement souhaité de faire, accordez-moi le pardon que mérite ma faiblesse, et à lui la récompense qui est due à son zèle.

A Pammaque, sur la Résurrection.

Jésus-Christ, transfiguré sur le Thabor, n'est point dépouillé de ses membres; c'est avec sa même chair, pénétré du soleil, qu'il se montre aux yeux éblouis de ses apôtres.

Hénoch et Élie étaient revêtus d'une chair mortelle lorsqu'ils furent enlevés au ciel. Affranchis qu'ils sont jusqu'à présent des lois de la mort, et déjà habitans du paradis, ils ont le même corps qu'ils avaient lorsque le seigneur les enleva de la terre. Ils jouissent, dans la compagnie de Dieu, de tous les avantages que nous tâchons de mériter par le jeûne, se nourrissant d'un pain céleste, se rassasiant de la parole de Dieu, et n'ayant point d'autre nourriture que le seigneur même. Ecoutez ce que dit le seigneur: « Ma chair se reposera dans l'espérance; » et dans un autre endroit: « Sa » chair n'a point éprouvé la corruption. » Voilà ce que dit l'écriture. Cependant vous ne nous parlez que de corps Que ne nous citez vous plutôt le prophète Ézéchiel, qui nous représente des os sortant de leurs tombeaux, se joignant les uns aux autres, et se tenant debout sur leurs pieds;

des nerfs qui s'étendent sur ses os, des chairs qui les environnent, une peau qui les couvre? Que ne nous rapportez-vous l'exemple de Job qui, vainqueur des douleurs qu'il souffrait, se soutenait au fort de ses disgrâces par l'espérance et la certitude de la résurrection future? « Qui m'accordera, » disait-il, « que mes paroles soient écrites, qu'elles soient tracées » dans un livre, et gravées sur une lame de plomb avec une plume de » fer, ou sur la pierre avec le ciseau? Car je sais que mon rédempteur » est vivant, et que je ressuciterai de la terre au dernier jour; que je serai » encore revêtu de cette peau, et que je verrai Dieu dans cette chair; que » je le verrai, dis-je, moi-même, et non pas un autre, et que je le con- » templerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui repo- » sera toujours dans mon cœur. » Qu'y a-t-il de plus formel et de mieux marqué que cette prophétie? Personne depuis Jésus-Christ n'a parlé de la résurection d'une manière plus claire que ce prophète avant Jésus-Christ. Il veut que ces paroles demeurent éternellement, et qu'on les grave sur le plomb ou sur la pierre, afin qu'elles puissent échapper à la viscissitude des temps. Il est plein de l'espérance ou plutôt de la certitude de sa résurrection; il sait que Jésus-Christ son rédempteur est vivant. Le seigneur n'avait pas encore subi la mort; et déjà ce généreux athlète voyait son rédempteur sortir du tombeau, lorsqu'il dit: « Je serai encore revêtu de » cette peau, et verrai Dieu dans ma chair. » Etait-ce qu'il aimât cette chair rongée d'ulcères, exhalant la pouriture et l'infection? Non sans doute, mais, animé par l'espérance, il la voit renaître affranchie de ses maux, rendue à ses formes premières, dégagée de la corruption. Il n'est pas question ici de corps aérien, et qui tienne de la manière subtile dont se composent les esprits.... Ne semble-t-il pas que Job écrivait dès lors contre Origène, et qu'il soutenait un nouveau combat contre les hérétiques, pour défendre la vérité de cette chair dans laquelle il souffrait?.... Pour ruiner donc tous les retranchemens d'une confession équivoque et artificieuse, voyez avec quelle précision il s'exprime, répétant jusqu'à plusieurs fois: « Je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contem- » plerai de mes propres yeux. » De mes propres yeux, s'il ne doit point ressuciter avec le même corps qui a été gisant sur le fumier, s'il ne verra pas Dieu des mêmes yeux avec lesquels il voyait les vers naître au sein de ses plaies pour le dévorer, où donc sera Job? Vous le détruisez pour lui substituer je ne sais quel fantôme. C'est comme si vous disiez qu'un vaisseau qu'on a radoubé après son naufrage, n'a aucune des partie dont il est composé.... La résurrection n'est plus qu'un mot vide de sens, si vous en détachez la chair et les membres. Nous ressuciterons dans le même sexe, avec le même corps; devenus semblables aux anges, dans ce sens que nous posséderons dans notre chair, toujours subsistante, le même privilége de gloire dont s'unissent ces substances matérielles. Nous ressuciterons avec des corps affranchis des besoins de la vie présente. Pourquoi pas? puisque dès cette vie nos continuels efforts tendent à nous élever au-dessus de ces besoins, non pour être changés dans la nature des anges, mais pour leur ressembler par le perfectionnement de la gloire et de l'immortalité qui nous sont promises.

Le païen conçoit difficilement une résurrection de chair avec tout ce cortége d'infirmités qui l'accompagnent. — Comment supposer des corps

qui n'éprouvent les révolutions de la chair? — Mais comment expliquer le prodige d'un peuple entier qui, pendant les quarante années de son séjour dans le désert, conserva les mêmes habits, et jusqu'à la même chaussure, sans nulle altération?

Quelle idée vous faites-vous donc de la puissance de Dieu, et de quel droit lui donnez-vous des bornes si étroites? Puisqu'il peut bien non-seulement former une chair d'une autre chair, mais encore tirer le corps humain d'une source impure, ne peut-il pas aussi, en vertu de cette même puissance qui a tiré toutes choses du néant, redonner l'être à celles qui ont existé autrefois? Car enfin, il est plus aisé de rétablir une chose dans son premier état, que de la tirer du néant. Lequel est le plus difficile à Dieu, de suspendre sur rien le vaste globe de la terre, et de le tenir en balance sur les eaux, élément liquide et flottant, ou de garder pour la résurrection cette chair qu'il a faite? Vous lui accordez le plus difficile, et vous lui contesteriez ce qui l'est sans doute beaucoup moins.

Pourquoi vous étonner qu'à la résurrection les enfans et les vieillards aient l'âge d'un homme parfait, puisque Dieu, en formant l'homme de la terre, le créa en cet état, sans le faire passer par l'enfance et par la jeunesse?....

Tous les cheveux de votre tête sont comptés, nous dit Jésus-Christ. Si l'on compte nos cheveux, il est encore plus aisé de compter les autres membres bien plus durables. Or, il serait inutiles de les compter, s'ils devaient périr un jour.... Un temps viendra où « tous ceux qui sont dans » les sépulcres entendront la voix de Dieu, et sortiront de leurs tom- » beaux. » Ils auront donc des oreilles pour entendre cette voix, et des pieds pour sortir de leurs tombeaux, comme il est arrivé à Lazare. Ils sortiront de leurs tombeaux; c'est-à dire que les morts ressusciteront et sortiront des tombeaux où ils auront été ensevelis, parce que, dit le prophète, la rosée que Dieu répand sur eux ranime leurs os.... Ils en sortiront comme de jeunes enfans dont on a délié les membres garrotés dans leurs langes, et mis en liberté; leur cœur sera pénétré de joie, et leurs os se lèveront comme le soleil. *Toute chair paraîtra* devant le seigneur. Les monstres des mers rejetteront à ses pieds tous les Jonas qu'ils avaient dévorés.

Lettre à Eustochium.

« Ecoutez ma fille, ouvrez les yeux, et ayez l'oreille attentive, et ou- » bliez votre peuple et la maison de votre père: et le roi désirera de voir » votre beauté. »

Ainsi Dieu parle à l'âme qu'il engage à quitter, comme Abraham, son pays et sa famille, à se détacher des Chaldéens, c'est-à-dire, d'après l'hébreu, des démons, à établir sa demeure dans cette région des vivans, après laquelle soupirait le même prophète, quand il disait: « Je crois fermement voir un jour les biens du seigneur dans la terre des vivans. » Quoi! un père exhorter sa fille à quitter, à oublier même son père! Quel est donc le père dont il s'agit ici? Celui-là que Jésus-Christ et son apôtre

désignaient au peuple juif par ces paroles : « Vous êtes les enfans du dé-
» mon. Celui qui commet le péché est enfant du démon.... »

Je n'ai point ici le dessein de vous flatter. Tout flatteur est un ennemi secret que l'on aime, mais qui perd. Je n'emprunterai point les ornemens du discours pour vous élever à l'égal des esprits célestes, et mettre le monde sous vos pieds, c'est de la crainte que je cherche à vous inspirer, non de l'orgueil. Vous avez un trésor, prenez garde qu'on ne vous l'enlève. La vie présente est une lice ouverte à tous les hommes. Ici des combats pour obtenir ailleurs la couronne. Tant que l'on marche à travers les serpens, on ne doit pas être sans défiance. *Mon glaive*, dit le seigneur, *s'est enivré dans le ciel.* Quelle paix y a-t-il à espérer sur une terre, l'aliment du serpent, féconde en ronces, en épines? Tout ici bas est plein d'ennemis : nous en trouvons à chaque pas. Notre chair fragile, réservée à la poussière qui l'attend sous peu de jours, soutient seule tous les assauts des puissances conjurées contre nous. Toutes les fois que leur multitude vous effraie, que la tentation fait sentir à votre âme son aiguillon brûlant; après que vous vous êtes dit à vous-même : « Que ferons-nous? » vous entendrez la voix d'Elisée vous répondre : « Cessez de craindre; car
» il y a ici plus de gens armés avec nous, qu'il n'y en a avec eux; » et le prophète unissant sa prière à la vôtre, demandera au seigneur *d'ouvrir les yeux de sa servante pour qu'elle voie*; et alors vous verrez un char de feu tout prêt à vous enlever dans le ciel, comme Elie; et dans les transports de votre joie, vous chanterez ce cantique : « Notre âme s'est échap-
» pée, comme un passereau du fillet des chasseurs; le filet a été brisé,
» et nous avons été délivrés. » Tout le temps que nous demeurons attachés à ce corps fragile et mortel, que nous portons notre trésor dans des vases d'argile, que la chair à des désirs contraires à ceux de l'esprit, la victoire est toujours incertaine.... Le démon ne s'attaque point aux infidèles, il en veut surtout aux forts. Tantôt c'est un Job qu'il veut renverser, tantôt ce sont des apôtres qu'il demande à cribler après avoir fait sa proie du perfide Judas. Si l'apôtre saint Paul, ce vaisseau d'élection, cet homme appelé à porter l'évangile de Jésus-Christ parmi les nations, s'applique à réprimer les saillies d'une chair rebelle, à éteindre le feu des passions dont il se sent embrasé, à mortifier son corps et à le réduire en servitude, de peur qu'en prêchant aux autres il ne devienne lui-même réprouvé; si, malgré tant de précautions et d'abstinences, il ne laisse pas de sentir dans ses membres une loi qui combat la loi de l'esprit, et qui l'assujettit à la loi du péché; si, après avoir souffert la faim, la soif, la nudité, les prisons, les fouets et les tourmens, revenu enfin à lui-même, il s'écrie : « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera
» de ce corps de péché? » croyez-vous devoir vivre sans crainte et sans inquiétude?....

Ne donnez point aux mauvaises pensées le temps de se fortifier dans votre esprit; étouffez toutes les semences de Babylone, qui n'enfantent que confusion et désordre; écrasez le monstre à son berceau; coupez à sa racine la tige étrangère qui se mêle au bon grain; brisez-la contre la pierre, qui est Jésus-Christ.

Oh! combien de fois, depuis que je suis venu fixer ma demeure au désert, dans cette vaste solitude, qui, dévorée par des chaleurs sans

relâche, ne présente aux solitaires qui l'habitent que les aspects les plus sauvages, combien de fois, dis-je, ne m'est-il pas arrivé de me croire transporté en imagination au sein de Rome et de ses délices! Plongé que j'étais dans un abîme d'amertumes, je me laissais tomber au fond de ma cellule solitaire. Un rude sac couvrait mon corps hideux; ma peau noircie, desséchée, aurait offert l'aspect de l'un de ses hommes que brûlent les ardeurs du soleil d'Ethiopie, et me donnait la figure livide d'un cadavre. Tout le jour dans les larmes, dans les gémissemens. Et si, durant la nuit, le sommeil venait parfois refermer ma paupière en dépit de toutes mes résistances, à peine avais-je la force de soutenir mon corps retombant sur une terre nue. Je ne vous dis rien de ma nourriture. Au désert, les malades eux-mêmes ne boivent que de l'eau; il y aurait une sorte de sensualité à rien prendre qui eût passé au feu. Eh bien! ce même homme qui, pour éviter les feux de l'enfer, s'était de lui-même condamné à s'ensevelir dans cette espèce de prison, où je n'avais pour compagnie que les bêtes féroces et vénimeuses, son imagination le transportait parmi les danses des vierges romaines. Sous un visage défait, abattu par un jeûne opiniâtre, et dans une chair déjà morte avant sa destruction, brûlait une âme pleine de coupables souvenirs, et bouillonnant de désirs et de regrets. Implorant du secours, et ne sachant plus où trouver un asile contre moi-même, j'allais et venais; épuisé, je tombais aux pieds de la croix, baigné de mes pleurs, qui coulaient à grands flots, et que j'essuyais de mes cheveux, luttant par les plus rudes austérités contre les révoltes de ma chair. Je ne rougis pas d'avouer ma misère: bien loin de là, je gémis de n'être plus ce que j'étais alors. Je me souviens d'avoir passé souvent les nuits à crier et à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que le seigneur, dissipant la tempête, eût rendu le calme à mes sens. Cependant je n'approchais de ma cellule même qu'avec effroi, comme si elle eût connu mes pensées; et, m'armant contre moi-même de courroux et d'indignation, j'allais m'enfoncer dans le plus profond de ma sollitude. D'autres fois, égaré sur la cime des montagnes, perdu dans les obscurités du vallon, ou dans les antres des rochers, c'était là que je priais, là que je matais cette chair criminelle; et je ne dis rien dont je ne puisse prendre le seigneur à témoin. Après que mes larmes avaient coulé en abondance; après que mes yeux s'étaient long-temps reposés sur le ciel, plus d'une fois aussi il m'est arrivé de me croire transporté parmi les chœurs des anges, et, dans les transports d'une joie ineffable, je m'écriois: « Nous courons après vous, » attirés par l'odeur de vos parfums. »

Or, si telles sont les épreuves d'un solitaire qu'assiégent et poursuivent sans cesse les criminelles pensées jusque dans une chair consumée par les rigueurs de la pénitence, quelles ne doivent pas être celles d'une jeune personne jetée au milieu du monde et de ses plaisirs! L'apôtre nous l'apprend; « Elle est morte, bien qu'avec une apparence de vie. » Si donc je suis capable de donner quelque conseil, si l'on veut m'en croire sur la funeste expérience que j'en ai faite moi-même: le premier avis que je donnerai à toute vierge qui s'est consacrée à Jésus-Christ, c'est de fuir les poisons de l'intempérance. L'intempérance est le premier trait que le démon décoche dans le cœur de la jeunesse. Moins dangereuses sont les tortures de l'avarice, les gonflemens de l'orgueil, les amorces de l'am-

bition. On peut aisément se garantir des autres ; cet ennemi-là, nous le portons au fond de nous-même. Intempérance et jeunesse, double foyer où s'allume l'impureté ! A quoi bon jeter de l'huile sur le feu ? Pourquoi fournir de nouvelles matières combustibles à une chair déjà embrasée?.... C'est par le jeûne que l'on rentre dans ce paradis d'où l'intempérance nous a chassés. Que si vous me dites qu'une personne de votre rang est obligée de tenir table, qu'il lui est impossible de mener une vie si austère et si répugnante à la nature, je vous répliquerai : Vivez donc selon les lois du monde, puisque vous ne sauriez vivre selon la loi de Dieu. Ce n'est pas que Dieu, qui a créé toutes choses pour notre usage, prenne plaisir à nous voir dévorés par une faim cruelle, épuisés par de longues abstinences, consumés par les jeunes rigoureux ; mais c'est qu'il est impossible de conserver autrement la pureté du cœur. Le démon n'est fort et puissant contre nous que par des révoltes que la concupiscence excite dans nos membres. En voulez-vous la preuve par des exemples tirés de l'histoire ? Un Samson, plus fort que les lions, plus ferme que les rochers, qui, seul et sans armes, faisait fuir devant lui mille ennemis, s'amollit dans les bras de Dalila. Un David, ce prince selon le cœur de Dieu, le prophète de Jésus-Christ, se laisse prendre aux charmes de Bethsabée, et se rend coupable à la fois d'adultère et d'homicide. Il suffit d'un regard, sans sortir de sa maison, pour trouver la mort. Un Salomon, par la bouche de qui la sagesse elle-même s'était expliquée, se laisse séduire et enchanter par l'amour des femmes : il abandonne le seigneur.

Je ne saurais vous dire combien nous voyons tous les jours de vierges qui succombent ; combien désertent le sein maternel de l'église ; sur combien d'âmes qui brillaient à l'égal des astres, leur superbe ennemi établit son trône ; dans combien de cœurs, impénétrables comme la pierre, l'ancien serpent trouve le moyen de s'ouvrir un passage, et d'y faire sa retraite. Il en est qui, veuves avant le mariage, cachent sous un habit simple et modeste les désordres d'une vie toute corrompue. Elles vous diront : « *Tout est pur pour ceux qui sont purs* ; j'ai pour moi ma conscience ; » Dieu ne demande que des cœurs purs. A quoi bon s'abstenir de viandes » que Dieu a créées pour mon usage ? .. » N'avoir sur ses habits que quelques petits filets de pourpre, se coiffer négligemment pour laisser flotter ses cheveux, faire paraître dans son allure une nonchalence et une délicatesse affectée, voilà en quoi consiste toute leur virginité. Qu'elles se parent du nom de vierges pour mettre leur déshonneur à plus haut prix, et qu'elles trouvent des apologistes parmi ceux qui leur ressemblent, pour moi, je me fais gloire de n'avoir pas leurs suffrages...

Maintenant je reviens à vous, chère Eustochium. Vous êtes, parmi la jeune noblesse de Rome, la première qui vous soyez consacrée à Dieu par le vœu de virginité. Plus l'état que vous avez embrassé est sublime et parfait, plus aussi vous devez craindre de perdre à la fois les avantages de la vie présente et les biens de la vie future. Une expérience domestique a dû vous apprendre combien les plaisirs du mariage sont courts et fragiles, et de combien de chagrins ils sont empoisonnés. Votre sœur Blésille, votre aînée dans l'ordre de la nature, votre inférieure dans l'ordre de la vocation, est devenue veuve après sept mois. Que la condition des hommes est à plaindre, et que leur destinée est incertaine ! Blésille se voit même

privée par un même coup et des douceurs du mariage et de la couronne de la virginité...

Fuyez tout commerce avec les personnes mariées; fuyez la fréquentation des grands. Ne vous exposez point à voir souvent ce que vous avez méprisé pour être vierge. L'on se fait dans le monde un honneur d'avoir pour mari un magistrat, un homme constitué en dignité; l'épouse d'un empereur voit ses antichambres obsédées de gens empressés à lui faire la cour. Animez-vous d'un noble et saint orgueil, vous, l'épouse du roi des rois; ne dérogez pas à votre auguste alliance en vous abaissant à porter des hommages à d'autres qu'au divin époux dont vous avez fait choix. Evitez même celles qui sont veuves par nécessité plutôt que par choix; elles changent de costume et non point de mœurs. Donnez-vous pour compagnes de jeunes personnes mortifiées par le jeûne, qui portent sur leur visage pâle et défait l'empreinte de la pénitence, éprouvées par la régularité de leur vie. Ne vous montrez en public que rarement; n'allez pas visiter ailleurs que dans votre appartement nos saints martyrs. On ne manque jamais de prétextes pour aller dehors, quand on s'en est fait un besoin. Appliquez-vous à la lecture, apprenez par cœur. Que le sommeil ne vous surprenne qu'un livre à la main, et que votre tête, tombant accablée de lassitude, rencontre nos saintes écritures. Jeûnez habituellement, et ne mangez jamais jusqu'à n'avoir plus faim. A quoi sert de rester deux ou trois jours sans manger, si après cela on s'en dédommage en mangeant avec excès? L'âme s'épuise sous le poids des alimens, comme une terre chargée de pluies languit, et n'est féconde qu'en mauvaises herbes.

Il est bien difficile de n'aimer rien. Le cœur humain ne peut se passer d'un objet vers qui son affection se porte. L'amour spirituel triomphe de l'amour charnel. Un désir s'éteint par un autre; ce que l'un perd, l'autre le gagne.

Lettre à Assella.

Lorsque je passe dans l'esprit de quelques-uns pour un homme souillé de crimes, pour un scélérat (ce qui toutefois est encore beaucoup au-dessous de ce que je mérite), c'est néanmoins en user d'une manière bien chrétienne, que de juger favorablement, comme vous faites, de ceux qui sont véritablement méchans. Un jour, un jour viendra, où l'innocence sera reconnue; et nous gémirons, vous et moi, sur les tourmens de ceux qui auront été condamnés. On me fait passer pour un infâme, pour un fourbe, pour un homme artificieux. Quelques-uns m'accablaient d'honnêteté et de flatteries, tandis qu'ils déchiraient ma réputation impitoyablement. L'un trouvait à redire à mon allure, à mon rire; l'autre remarquait dans les traits de mon visage je ne sais quoi de choquant. Mes manières simples et naturelles paraissaient à d'autres suspectes et affectées... Je me suis trouvé plusieurs fois au milieu d'un cercle de vierges; j'ai expliqué souvent à quelques-unes l'écriture sainte du mieux qu'il m'a été possible. Cette étude nous obligeait à de fréquentes conférences, l'assiduité donnait lieu à la familiarité, et la familiarité à la confiance. Mais qu'elles rendent témoignage si jamais elles ont remarqué dans ma conduite rien qui ne fût

pas digne d'un chrétien? Ai-je jamais reçu de l'argent de qui que ce soit? N'ai-je pas toujours rejeté avec dédain les présens, de quelque nature qu'ils fussent, qu'on a voulu me faire? Ai-je laissé jamais échapper la moindre parole équivoque dans mes discours, ou la plus légère émotion coupable dans mes regards? Mon sexe seul fait tout mon crime; encore ne me l'objecte-t-on, ce crime, qu'à l'occasion du voyage que Paule et Mélanie ont fait à Jérusalem. Je pardonne à mes ennemis d'avoir ajouté foi à celui qui m'a calomnié avec tant d'injustice; mais puisqu'aujourd'hui l'imposteur désavoue tout ce qu'il avait inventé contre moi, pourquoi refuse-t-on de le croire? Si ce n'est peut-être qu'on aime mieux croire des impostures, parce qu'on trouve plus de plaisir à les entendre, et qu'on force même les autres à les débiter. Avant que j'eusse l'honneur de connaître sainte Paule, tout Rome m'estimait; c'était à qui me prodiguerait le plus de louanges.... Touché que j'étais du mérite d'une dame aussi vertueuse, aussi sainte, à peine ai-je commencé à la voir et à lui donner des marques d'estime et de respect, qu'aussitôt tout mon mérite a disparu, toutes mes vertus se sont évanouies.

Mais, qu'il me soit permis de le demander. m'a-t-on vu entrer chez quelque dame d'une conduite peu régulière? Me suis je attaché à celles qui se distinguaient par la magnificence de leurs habits, par l'éclat de leurs pierreries, par les grâces extérieuses, par leurs richesses et leur qualité? N'y avait-il dans Rome qu'une femme pénitente et mortifiée qui fût capable de me toucher? Une femme désséchée par des austérités continuelles, une femme qui ne connaissait d'autres passe-temps que l'oraison, d'autres cantiques que les psaumes, d'autre entretien que l'évangile, d'autre plaisir que la continence, d'autre nourriture que le jeûne: n'y avait-il qu'une femme de ce caractère qui pût avoir de l'attrait pour moi?... O envie, qui commences par te déchirer toi-même! O ruse et artifice du démon, qui fait à la sainteté une guerre continuelle! De toutes les dames romaines, Paule et Mélanie sont les seules qui soient devenues la fable de la ville; elles qui, en abandonnant leurs biens, ont porté devant tout le monde la croix du sauveur, comme l'étendard de la piété et de la religion. Si elles fréquentaient les sociétés, si elles savaient profiter des moyens que leurs richesses et le veuvage leur fournissent de vivre avec plus de liberté, on aurait pour elles des respects, des égards; ce seraient des saintes. Mais elles, veulent plaire et séduire sous le feu et sous la cendre: elles veulent aller en enfer avec tous leurs jeûnes et leurs mortifications, comme si elles ne pouvaient pas se damner dans le grand monde. Encore, si c'étaient des païens ou des juifs qui condamnassent leur conduite, elles auraient du moins la consolation de n'avoir pour ennemis que les ennemis de Jésus-Christ. Mais ce qu'il y a de plus criminel et de plus affligeant, c'est que ce sont des chrétiens, qui, au lieu de penser à arracher la poutre qui est dans leurs propres yeux, cherchent à découvrir une paille cachée dans l'œil de leur prochain, déchirent cruellement la réputation des fidèles sectateurs de la piété, et s'imaginent remédier à leurs maux en décriant la sainteté, en censurant les plus pures vertus, en grossissant le nombre de ceux qui se perdent, en vivant dans le libertinage.

Noble Asella, c'est ainsi que je vous écris à la hâte, au moment de m'embarquer, triste, les yeux baignés de larmes, rendant grâces à Dieu

d'avoir été jugé digne d'être haï du monde. Insensé que j'étais ! je voulais chanter le cantique du seigneur sur une terre étrangère, et j'ai abandonné le mont Sinaï pour les vaines espérances de l'Egypte. Je ne me souvenais plus du voyageur de l'Evangile, qui, à peine sorti de Jérusalem, tombe dans les mains des voleurs qui le dépouillent, le chargent de coups, et le laissent pour mort.

Que nous importent au reste ces malignes imputations? Saint Paul, Jésus-Christ lui-même n'en ont pas été exempts. Dieu veuille que je ne sois exposé qu'à *des tentations humaines et ordinaires!* Quelle part ai-je encore eue aux souffrances de Jésus-Christ, moi qui combats sous l'étendard de la croix? Mes ennemis ont jeté sur moi la honte d'un faux crime ; mais je sais qu'à travers la bonne et la mauvaise renommée on arrive également au royaume [des cieux. Saluez Paule et Eustochium, mes filles en Jésus-Christ, en dépit de tout ce que le monde en dira. Saluez Albina leur mère, Marcelle, Marceline, Félicité; et dites-leur bien : Nous serons tous un jour devant le tribunal de Dieu, où chacun comparaîtra avec ses œuvres. Adieu, modèle de la vertu la plus pure ; souvenez vous de moi, et par vos prières apaisez les flots sur ma route.

A Paule, sur la mort de Blésille sa fille.

« Qui donnera de l'eau à ma tête, et une fontaine de larmes à mes yeux, » pour pleurer, » non pas comme Jérémie, la mort des enfans de mon peuple, ni, comme le sauveur, les malheurs de Jérusalem, mais la sainteté, la miséricorde, l'innocence, la chasteté, et les vertus ensevelies toutes à la fois avec Blésille dans un même tombeau?

Ici je sens les larmes couler de mes yeux et inonder mon visage ; les sanglots étouffent ma voix, et la douleur qui m'accable moi-même m'empêche de parler.

A peine Blésille, déchargée du poids d'une chair mortelle, eut-elle quitté le lieu de son exil pour retourner à son créateur, qu'on se disposa à célébrer ses funérailles avec la pompe ordinaire. Plusieurs personnes distinguées par leur naissance marchaient à la tête du cortége ; à leur suite s'avançait le cercueil couvert d'un drap d'or. A la vue de ce pompeux appareil, il me sembla entendre Blésille crier du haut du ciel : Tous ces vains ornemens ne m'appartiennent pas; ce ne sont point là les habits que j'ai portés ; je ne les reconnai pas.

Mais, que fais j ? je veux arrêter les larmes d'une mère affligée, et je ne saurais m'empêcher d'en répandre moi-même. Il me serait impossible de dissimuler ici les sentimens qui m'oppressent, et, dans cette lettre, pas un caractère qui ne soit imprégné de mes larmes. Qui les pourrait condamner? Jésus Christ lui-même n'en vers‹-t-il pas sur le corps de Lazare? il pleura son ami. Hélas! que l'on s'entend mal à consoler les autres, quand on succombe soi-même sous le poids de sa propre affliction ! Jésus-Christ, dans la compagnie de qui votre fille se trouve maintenant, et les saints anges à qui elle est réunie, me sont témoins que je partage avec vous vos peines et vos chagrins. Je sens que j'étais son père et son nourricier selon l'esprit ; et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec nos livres saints, etc. (Suite de textes de l'Ecriture où sont exprimées les plaintes que la faiblesse humaine arrache aux hommes dans le malheur.)

Ne suis-je point moi-même tenté plus d'une fois d'aller me briser contre cet écueil: pourquoi voit-on dans la prospérité des hommes qui ont vieilli dans le crime? Pourquoi donc, dans le jeune âge, avec toute la fleur de l'innocence, être moissonné avant le temps? Pourquoi trop souvent voit-on les maladies s'accumuler sur l'enfant au berceau, tandis que l'impie, l'adultère et l'assassin, le sacrilége blasphémateur, prolonge sa carrière à l'abri des infirmités et des besoins?

Dieu est essentiellement bon: donc tout ce qu'il fait ne peut être que bon. Quand il m'afflige, puis-je douter qu'il n'ait ses raisons? Parce que je les ignore, est-ce pour moi un motif de croire qu'il n'en ait point! La perte d'un époux me livre à la solitude du veuvage; je pleure: mais Dieu l'a voulu: c'en est assez pour relever mon courage. La mort m'enlève un fils unique. Le coup est dur: il cesse d'être accablant, quand je pense que c'est Dieu qui reprend ce qu'il m'avait prêté. Qu'il m'afflige par la privation de la vue, de l'ouï: il ne me laissera pas sans quelques dédomagemens: après tout, la pensée de Dieu m'élève au-dessus. Que je sois réduit à souffrir la pauvreté, la faim, le froid, la nudité, la maladie: la mort ne viendra-t-elle pas mettre fin à mes souffrances? Un mal n'est jamais bien long, pour qui s'attend à une vie meilleure. David s'écriait: « Vous êtes juste, » seigneur, et vos jugemens sont pleins d'équité. » Un tel langage ne convient qu'à celui qui, dans toutes les adversités, rend gloire au seigneur, et, ne les imputant qu'à soi-même, en prend encore occasion de bénir la divine miséricorde. Qui se vante de croire en Jésus-Christ doit, en toutes circonstances, trouver bon ce que Jésus-Christ fait. Je suis en santé, j'en rends grâce au Dieu qui m'a créé; malade, j'en remercie la volonté du seigneur. Car, « alors que je suis dans l'infirmité, je suis fort; et c'est dans » la faiblesse de la chair que la vertu se perfectionne. » L'apôtre essuyait des contradictions, et demandait jusqu'à trois fois au seigneur de l'en affranchir. On lui répond: *Ma grâce te suffit;* et, pour prévenir l'orgueil que ses révélations auraient pu lui donner, on le rappelle au sentiment de la faiblesse humaine; comme autrefois, lorsqu'on recevait les honneurs du triomphe, on voyait, assis sur le même char de victoire qui portait le triomphateur, un homme qui lui criait, à chacune des acclamations du peuple: Souvenez-vous que vous êtes homme: *Memento te esse hominem.* Pourquoi se révolter contre un mal inévitable? Pourquoi pleurer celui que la mort nous enlève? Ce mortel pouvait-il échapper à la mort? Sommes-nous au monde pour y vivre éternellement? Abraham, Moïse, Isaac, saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, saint Paul, ce vaisseau d'élection, Jésus-Christ lui-même, n'ont-ils pas tous été sujets à la mort? — Mais pourquoi mourir si jeune? — Ecoutons l'oracle de la sagesse: Peut-être que le seigneur ne l'a enlevé du monde que pour le garantir de la contagion et de la malignité du siècle, et qu'il s'est hâté de retirer du monde une âme qui lui était agréable, de peur que, s'il la laissait long-temps sur le terre, elle ne s'engageât dans des routes écartées et dans de longs égaremens. Ceux dont nous devons déplorer la triste destinée, ce sont ceux qui ne meurent que pour aller subir des supplices éternels; mais, pour nous, qui devons aller au devant de l'époux céleste, au millieu des chœurs des bienheureux, regardons une longue vie comme un fardeau pesant et comme une véritable mort. Qu'est-ce que la vie présente, quelle qu'en puisse être la durée? Rien qu'un exil où nous sommes étrangers...

« Eh quoi ! Paule ! vous vous laissez emporter contre moi, parce que
» votre fille est présentement toute à moi ; et, par des larmes criminelles
» que vous répandez sans mesure et sans soumission, vous offensez le di-
» vin époux qui possède le sujet de votre douleur et de vos regrets. »

Pouvez-vous pénétrer les desseins que j'ai sur votre famille ? Quoi ! par une excessive tristesse, vous allez jusqu'au dégoût de la vie, vous privant de la nourriture ! Je n'aime point cette espèce de frugalité ; et, jeûner de la sorte, c'est se déclarer mon ennemi. Je ne puis recevoir dans mon sein une âme qui se détache du corps malgré moi et contre mes ordres. Que la folle philosophie du siècle se vante d'avoir des martyrs de ce caractère. Moi, le martyre que je demande, c'est une soumission absolue à ma volonté.

Si vous étiez bien persuadée que votre fille est vivante, vous ne plaindriez pas son sort, puisqu'elle n'a fait que passer d'une vie pleine de misère à une autre plus heureuse. Que les païens pleurent leurs morts : ils sont sans espérance. Que les justes de la loi ancienne aient fait éclater leur douleur à la mort de leurs proches, Jésus-Christ n'avait pas encore ouvert la porte du paradis, ni éteint par son sang cette épée de feu mise dans les mains d'un chérubin pour en défendre l'entrée. Mais depuis que le véritable Josué vous a mis en possession de la terre promise, la douleur elle-même doit être mêlée de joie... Il n'y a, pour le chrétien, de mort réelle que le péché.

Je ne vous ai présenté jusqu'ici, continue le saint docteur, que les motifs généraux applicables à toutes les classes de chrétiens. Il en est pour vous de particuliers. Vous avez renoncé au monde : à l'exemple d'Abraham, vous êtes dans la disposition de quitter patrie, famille, pour la terre promise. Comment donc vous permettre un excès de douleur que vous seriez la première à blâmer dans une autre ?

C'est, m'allez-vous dire, que vous ne pouvez vous détacher de la pensée de votre fille ; son image vous poursuit sans cesse et partout. Je pardonne aux larmes d'une mère ; seulement j'en blâme l'excès. Vous l'êtes ; pleurez : mais vous êtes aussi chrétienne et religieuse : ces titres passent avant tout. En touchant la blessure, vous l'aigrissez, vous ne la guérissez pas. Retracez à votre mémoire Job survivant à ses fils, frappé dans sa personne, mais toujours ferme, invincible au milieu des maux qui fondent sur lui. — Vous m'allez répondre : C'était un juste que Dieu éprouvait. — Choisissez donc ; de deux choses l'une : ou vous lui ressemblez, et Dieu vous éprouve aussi bien que lui ; ou vous ne lui ressemblez pas, et Dieu vous en punit......

« Si jamais vous m'avez aimée, ô ma mère, si vous m'avez nourrie de
» votre lait, et élevée dans la pratique de la vertu par vos sages conseils,
» ne m'enviez point la gloire que je possède, et n'irritez point contre vous
» le seigneur, par des plaintes et des murmures qui l'obligeraient à nous
» séparer l'une de l'autre pour toujours. Ne pensez pas que je sois seule.
» Si je vous ai perdue, j'ai retrouvé ici une autre famille ; je suis dans la
» compagnie de la mère du sauveur, et des bienheureux. Vous me plai-
» gnez de ce que je ne suis plus au monde ; c'est vous bien plutôt, ô
» ma mère ! qu'il faut plaindre d'être encore retenue captive dans ce
» monde... »

Votre fille prie le seigneur pour vous; et comme je connais son cœur, je suis persuadé qu'elle emploie aussi son crédit auprès de Dieu, pour m'obtenir à moi-même le pardon de mes péchés... C'est pourquoi je lui promets de lui consacrer tous mes travaux, et d'employer mon esprit et ma langue à publier ses louanges. Il n'y aura dans mes ouvrages aucune page qui ne soit marquée du nom de Blésille. J'apprendrai aux vierges, aux veuves, aux solitaires et aux évêques le mérite de cette vertueuse dame. L'immortalité de son nom la dédommagera du peu de temps qu'elle a vécu sur la terre Elle vit dans le ciel avec Jésus-Christ, elle vivra encore dans la bouche des hommes.

Lettre à Ripaire, contre Vigilance qui attaquait le culte des saintes reliques.

Vous me mandez que Vigilance renouvelle ses attaques impures contre le culte que nous rendons au reste des saints martyrs, le taxant de superstition et d'idolâtrie. Quel travers d'esprit! Quel déplorable aveuglement de ne pas voir que, parler ainsi, c'est s'exposer soi-même au reproche de ressembler au Samaritain et au juif superstitieux, attaché à la lettre et non à l'esprit, chez qui les morts passaient pour impurs, et qui auraient appréhendé de se souiller en touchant à quelque chose qui leur eût appartenu. Pour nous, nous n'adorons ni les reliques des martyrs, ni le soleil et la lune, ni les anges et les chérubins, ni aucuns *noms de dignité qui peuvent être dans le siècle présent ou le siècle futur*. Nous ne rendons point à la créature le culte souverain qui est dû au seul créateur béni dans tous les siècles. Nous honorons les reliques des martyrs, afin d'adorer celui pour lequel ils ont souffert le martyre; nous honorons les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons retourne au seigneur qui dit · *Celui qui vous reçoit me reçoit*. Quoi donc, les restes d'un saint Pierre et d'un saint Paul seraient-ils impurs? Le corps de Moïse l'était-il, lui qui, selon le texte hébreu, a été enseveli par le seigneur lui-même?

Quand nous entrons dans les églises dédiées aux apôtres, aux prophètes, aux saints confesseurs, ce seraient donc autant d'actes d'idolâtrie que nous commettons? Nous sommes donc idolâtres toutes les fois que nous allumons des cierges autour de leurs tombeaux? Dans ce cas, le corps même du Sauveur descendu dans le sépulcre était devenu impur, et les anges qui s'y montrèrent vêtus d'habits blancs, en auraient donc contracté la souillure en s'approchant d'un corps impur? Fallait-il qu'après tant de siècles ce prétendu Vigilance vint nous débiter ses rêveries, ou plutôt exhaler ses blasphèmes? Fallait-il, qu'à l'exemple d'un Julien, ce cruel persécuteur du christianisme, il osât porter une main impie sur les basiliques des martyrs, et les transformer en temple d'idoles? Je m'étonne de l'indulgence de l'évêque diocésain, de n'avoir pas encore déployé la vigueur de l'autorité ecclésiastique pour châtier un pareil scandale.

S'il n'est pas permis d'honorer les saintes reliques, pourquoi est il écrit : « La mort des saints est précieuse aux yeux du seigneur. » Si les

ossemens des morts souillent ceux qui les touchent, comment Élisée, étant dans le tombeau, a-t-il pu ressusciter un mort? Comment ce corps qui, selon Vigilance, était impur, a-t-il pu donner la vie? Le camp d'Israël et tout le peuple de Dieu fut donc souillé par le transport qui y fut fait des cendres de Joseph et des patriarches dans le désert?

Joseph lui même, qui figurait Jésus-Christ, commit donc un acte d'impiété quand il fit transporter avec un si pompeux cortége les ossemens de Jacob à Hébron?

Qui jamais a prétendu qu'il faille décerner aux martyrs un culte d'adoration, transformer un homme en divinité? Paul et Barnabé, indignés que les Lycaoniens, qui les prenaient pour Jupiter et pour Mercure, leur voulussent offrir des sacrifices, déchirèrent leurs habits, en répondant qu'ils n'étaient que des hommes. Nos saints apôtres valaient mieux sans doute que des hommes morts il y avait tant de siècles; mais ils se gardaient bien de permettre à des païens, qui n'en savaient pas davantage, qu'on leur déférât les honneurs qui appartiennent à Dieu seul. Ainsi Pierre se refusa-t-il aux hommages que Corneille voulait lui rendre, en lui disant : Levez-vous, car je ne suis qu'un homme comme vous. — A quoi bon, demande Vigilance, enfermer ces restes dans de précieux ornemens? Aimerait il mieux qu'on les jettât dans un cloaque?

Nous manquons donc au respect qui est dû à la divinité, quand nous entrons dans les basiliques des apôtres? Les empereurs Constance et Arcadius auraient donc commis un acte sacrilége, lorsqu'ils ont fait porter, le premier, à Constantinople, les reliques d'André, de Luc et de Thimothée, auprès de qui rugissent les démons et ceux qui leur ressemblent; le second, les ossemens du prophète Samuel, au jour de leur translation du fond de la Judée dans la Thrace? Tous les évêques du monde chrétien mériteraient le même reproche, et de plus graves encore, pour avoir porté sur leurs épaules les riches reliquaires où étaient contenus ces restes ignobles et une poussière sans forme? Il n'y avait qu'extravagance dans le concours de ces peuples venant, depuis la Palestine jusqu'à Chalcédoine, à la rencontre de ces saintes reliques, et dans les transports d'une allégresse égale à celle qu'eût produit la présence du saint patriarche lui-même, si on l'eût vu en personne, et dans ces cantiques de louanges qui, de toutes parts, s'adressaient à Jésus-Christ? Ce n'étaient pas pour Jésus-Christ qu'étaient les adorations, mais pour Samuel, pour le prêtre et le prophète de Jésus-Christ? Ce qui fonde votre blasphème, à vous, c'est que vous n'y voyez que des dépouilles mortes et inanimées. Détrompez-vous, il est écrit : « Le seigneur est le dieu d'A-
» braham, d'Isaac et de Jacob; il n'est pas le dieu des morts, mais des
» vivants. » S'ils vivent encore, ce ne sont pas des cadavres que nous emprisonnons dans de précieux sépulcres.

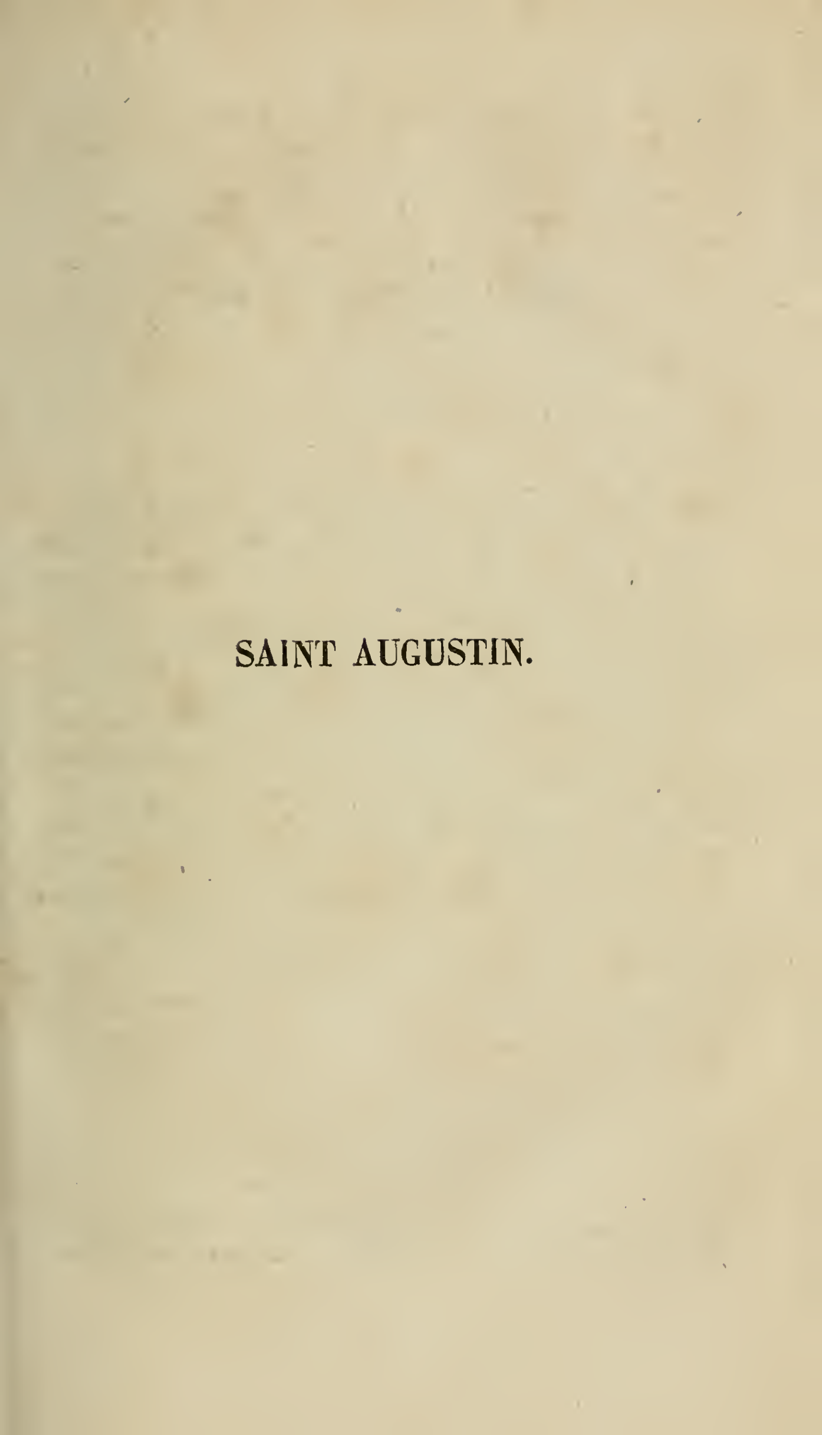
Vous dites : Les âmes saintes, après la mort, reposent ou dans le sein d'Abraham, ou dans un lieu de rafraîchissement, ou sous l'autel du Seigneur, et ne sauraient s'en éloigner. Prétendez-vous imposer des lois au seigneur, emprisonner les âmes des apôtres jusqu'au jour du dernier jugement, et les empêcher de *suivre l'agneau partout où se portent ses pas*? Mais s'il est partout, ceux qui l'accompagnent sont partout avec lui. Quoi! les esprits de ténèbres auraient la liberté de se faire sentir dans

tous les lieux de l'univers; et les martyrs, après qu'ils ont eu l'honneur de répandre leur sang pour le nom de Jésus-Christ, seraient enchaînés sans pouvoir sortir de leur prison?

Si les apôtres et les martyrs, durant qu'ils étaient sur la terre, ont pu prier pour les autres dans un temps où ils n'étaient pas pleinement rassurés pour eux-mêmes, combien plutôt le pourront-ils faire dans ce séjour de triomphe où ils jouissent de toute la gloire que leurs victoires leur ont méritée? Leur suppose-t-on moins de pouvoir, aujourd'hui qu'ils sont dans la compagnie de Jésus-Christ? Moïse seul obtient la grâce de six cent mille combattans; Etienne mourant prie pour ses persécuteurs; Paul, au milieu d'une navigation orageuse, répond de deux cent soixante-seize personnes voyageant avec lui dans le même navire. Et maintenant qu'affranchi de sa prison terrestre, il est avec Jésus-Christ, Paul serait muet, et il ne pourrait ouvrir la bouche en faveur de ceux qu'il a conquis à l'Evangile?....

Les disciples se recrièrent sur l'inutile profusion du parfum qui fut répandu sur les pieds de Jésus-Christ; mais le seigneur les en reprit. Ce n'est pas qu'il eût besoin de ce parfum, non plus que les martyrs de la lumière des cierges que nous brûlons devant leurs tombeaux; mais cette sainte femme de l'Evangile ayant fait son action en l'honneur de Jésus-Christ, sa dévotion fut agréée De même que ceux qui allument les cierges en l'honneur des martyrs en reçoivent la récompense, chacun selon le mérite de sa foi.

Vigilance nous appelle des idolâtres. Oui, j'en conviens. Tous tant que nous sommes aujourd'hui de chrétiens, nous sommes sortis du sein de l'idolâtrie, car nous ne naissons pas chrétiens, nous le devenons. Et parce que nous fûmes autrefois adorateurs d'idoles, il ne nous sera pas permis aujourd'hui de l'être du vrai Dieu, de peur d'avoir quelque chose de commun avec ceux-là? Si nous sommes dans l'erreur, l'évêque de Rome a donc tort d'offrir au seigneur l'auguste sacrifice sur les restes des saints apôtres Pierre et Paul, que, nous, nous estimons vénérables, mais que, vous, vous n'appelez qu'une poussière vile et méprisable? Il a tort de croire que leurs tombeaux sont dignes de servir d'autels à Jésus-Christ? Ce que je dis de l'évêque de Rome, il faut le dire également de tous les évêques du monde. Ils ont tort de ne tenir aucun compte des réclamations de Vigilance, et de mettre le pied dans des églises qui n'ont pour habitans que des morts et que des restes inanimés? Mais je sais, ô le plus misérable des hommes! oui, je sais ce qui vous afflige, ce qui vous fait peur. L'esprit impur qui vous pousse à écrire vos impiétés, il s'est vu plus d'une fois tourmenté par cette vile poussière. Aujourd'hui encore elle le poursuit et le confond; et si vous n'en reconnaissez pas la puissance, d'autres savent bien la publier.



SAINT AUGUSTIN.

SAINT AUGUSTIN.

Un phénomène qui n'appartient qu'à l'histoire du Christianisme, une preuve sensible de cette providence qui veille spécialement à sa conservation, c'est la succession non interrompue jusqu'à nos jours d'hommes extraordinaires suscités de Dieu à toutes les grandes époques, dans l'espace immense de dix-huit siècles soit pour le développement soit pour la défense de la religion. Rassemblons devant nous par la pensée tous ces personnages éminens, nos maîtres dans la foi, qui professant la même doctrine, ne formant qu'une même école, et se tendant, pour ainsi dire, la main, de distance en distance, composent la chaîne sacrée qui remonte jusqu'à la révélation. Quel sénat auguste ! quel magnifique concours de sainteté, d'érudition et de génie ! l'Église naissante est en butte aux persécutions du Paganisme, aux blasphêmes de la philosophie et aux sanglants édits des empereurs : aussitôt je vois paraître les Tertullien, les Origène, les Lactance, les Cyprien, et tous ces généreux Apologistes, ces invincibles Athlètes de la foi, ceints du triple laurier remporté sur les puissances de l'enfer, les dieux, les faux sages et les tyrans. Après trois siècles de combats, l'ennemi terrassé au pied de la croix victorieuse, se relève non moins terrible, non moins sanguinaire et peut-être encore plus funeste sous l'étendard des hérésies : alors quels vengeurs s'ar-

ment pour la défense de la foi ? Les Athanase, les Hilaire, les Cyrille, les Jérome, les Augustin, les Léon et tant d'autres hommes supérieurs qui jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à notre immortel Bossuet, en confondant toutes les erreurs de l'esprit humain, ont rempli l'univers de la gloire de leurs noms. Cependant le monde, devenu la conquête du Christianisme, ne cesse plus de réagir sur lui de toute la force des passions, des préjugés, et des vanités humaines. Pour le défendre contre tant d'agressions, quels hommes appelés et choisis par une providence attentive aux besoins de son Église, les Bazile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme, les Ambroise, les Bernard, les Thomas d'Aquin !

Voilà ce que les Pères ont fait pour la gloire de la religion. Mais le monde civilisé ne leur doit pas moins de reconnaissance. Dès le second siècle du Christianisme, le flambeau des lettres profanes qui avait jeté un si grand éclat dans Rome et dans Athènes pâlit et bientôt s'éteignit entièrement. Le génie et le talent avaient déserté la tribune, le lycée, le portique pour se réfugier dans les temples du vrai Dieu. Ici l'éloquence rivalise avec la force de Démosthène et la chaleur de Cicéron : ici la sublimité de Pluton s'unit à la doctrine céleste de l'Évangile ; la théologie s'embellit des charmes d'une imagination brillante et poétique : et la morale épurée aux rayons de la foi ne trouve pas seulement cette sanction qui lui manquait dans le Paganisme, elle a de plus ce charme attirant, cette onction divine, cette variété de ton qui s'élève depuis la simple Homélie jusqu'à la magnificence des discours oratoires.

Telle est cette imposante assemblée des Pères de l'Église ; tels sont les génies du premier ordre, les plus dignes, après les auteurs inspirés, de la vénération de l'univers. Maintenant s'il fallait assigner le premier rang, déterminer lequel d'entr'eux a réuni le plus de droit, à une sorte de prééminence, craindrait-on de manquer au respect dû à tous en nommant

St.-Augustin ? Oui, si dans un tableau qui rassemblerait ces grandes figures, le peintre nous offrait un personnage principal autour du quel tous les autres viendraient se grouper, ne serait-ce pas celui qui, dominant son siècle, vit le peuple chrétien, les évêques, les empereurs, les hérétiques mêmes payer à son génie le tribut de leur confiance et de leur admiration ? Celui qui dans ses ouvrages embrassant le mieux l'universalité et l'ensemble de la doctrine et qui, proclamé dans tous les temps comme l'oracle du Christianisme, n'a laissé aux plus illustres écrivains venus après lui que la gloire de l'imiter, de l'expliquer et de le commenter ? Celui qui toujours égal et plus souvent supérieur aux autres dans l'enseignement, s'est encore signalé dans la défense par tant de victoires; qui attaquant toutes les erreurs de son siècle, (et dans aucun siècle les sectes n'ont été plus nombreuses ni plus formidables) réduisit les hérésiarques à une fuite honteuse, où à l'humiliant aveu de leur défaite ? Celui qui triompha si complètement des hérésies que la plupart n'ont pu trouver encore de partisans après sa mort, que toutes celles qui ont paru depuis ont été d'avance refu tées dans ses écrits, et qu'il ne semble pas même possible d'en inventer une contre laquelle il n'ait préparé les armes pour la combattre et la vaincre ? Celui qui s'élevant, comme l'aigle, aux plus hautes contemplations de l'intelligence, atteignit de son œil perçant les vérités profondes, et la sublimité des mystères, et les abîmes de la grâce, et les ténébreux sentiers de la métaphysique, et les secrets étonnans du cœur humain et les desseins plus merveilleux encore de la Providence dans la conduite des choses humaines ? Celui, qui placé sur un siége presque ignoré avant lui et l'élevant au-dessus des plus illustres métropoles par l'éclat de ses talens et de sa renommée, en fit le centre de toutes les controverses qui agitaient le monde chrétien; pontife en quelque sorte œcuménique, prenant sur lui seul les travaux de tous les évêques, ar-

bitre de toutes les grandes affaires, organe de toutes les conférences, l'âme et la voix de tous les conciles, formant sous sa discipline presque autant d'évêques qu'on en comptait sur les six cents siéges de l'Afrique, instituant les lois canoniques, donnant des règles aux monastères, corrigeant les abus invétérés parmi les peuples, rendant la paix à toutes les provinces par l'extinction d'un grand schisme, appaisant le feu des séditions, désarmant le courroux des empereurs, terminant même quelquefois les différens dans des climats lointains et barbares? Celui que Dieu avait placé dans son Église, comme le soleil dans le firmament, pour en être l'ornement et la lumière, lorsque sans rien omettre des devoirs du pasteur le plus attentif aux besoins de son troupeau, nuit et jour occupé de tant d'écrits, auxquels il ne semble pas qu'un seul homme ait pu suffire, il répandait encore dans toutes les parties de l'univers les vives clartés de son génie, ses réponses si savantes et si lumineuses aux questions les plus compliquées que lui adressaient journellement les souverains pontifes, les évêques, les Pères de l'Église ses contemporains, les magistrats, les princes, les hommes célèbres de l'empire, de simples et pieux fidèles? Vaste recueil de tous ses ouvrages que l'Église, assemblée à Trente, plaça sur les autels à côté des livres inspirés; sans doute pour nous faire entendre que le même esprit qui révéla la doctrine de la foi, a dirigé la plume du plus profond et du plus savant interprète de la révélation. Enfin, (car qui pourrait tout dire dans un sujet qui n'a pas de bornes?) En énumérant les droits incontestables de St.-Augustin à cette suprématie, je n'oublierai pas ses plus beaux titres de gloire et d'immortalité, ses vertus. Mais ici, je l'avoue, quel tableau supérieur à mes forces! ni les historiens de sa vie, ni ses plus célèbres panégyristes ne l'ont jamais qu'ébauché : il ne fut donné qu'à lui seul de se bien peindre; c'est dans ses ouvrages que ses vertus paraissent dans tout leur jour. Quelques pages éloquentes que nous allons

en détacher ne peuvent sans doute en donner qu'une idée imparfaite ; mais notre but sera rempli, si les morceaux extraits de ses écrits les plus estimés, inspiraient au lecteur le désir de les mieux connaître. (Voyez le panégyrique de St.-Augustin par le cardinal Maury).

L'établissement de la religion chrétienne est la plus belle preuve de sa divinité.

St.-Augustin établit la supériorité de l'Évangile sur la philosophie dans son livre de *la véritable religion*, et rassemble les plus belles preuves dans une énumération brillante et rapide : les plus célèbres orateurs modernes en ont souvent profité soit pour montrer l'excellence de la religion chrétienne, soit pour en prouver la divinité. Le passage suivant est le magnifique développement de cette idée : si les philosophes de l'antiquité, si Platon lui-même revenaient au monde, ils seraient forcés de convenir que l'Evangile a opéré sur la terre un changement si merveilleux qu'il ne peut être l'ouvrage de la sagesse humaine.

Je le dis avec confiance, et ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui liront les livres de ces philosophes et les nôtres avec le désir de connaître la vérité: depuis que le christianisme a paru, il n'y a plus à balancer. Si Platon vivait encore, et qu'il me permît de l'interroger, ou bien, si, pendant qu'il vivait, quelqu'un de ses disciples, accoutumé à l'entendre disserter sur la recherche du souverain bien, sur le vide des plaisirs des sens, et les attraits de la vertu, lui eût demandé ce qu'il penserait, ce qu'il dirait d'un homme, tel que Jésus-Christ, qui viendrait à bout d'accréditer une doctrine aussi relevée que celle de son Evangile, et de la répandre par tout le monde, au point que ceux même qui seraient incapables de la comprendre ne laissassent point de la croire, et que ceux qui auraient assez de force d'esprit pour secouer le joug des erreurs et des préjugés vulgaires, allassent jusqu'à la comprendre et à la mettre en pratique; quelle seroit, dis-je, sa réponse? Un tel homme ne lui sembleroit-il pas au-dessus de l'humanité? car, disait le sage Platon, il n'est pas donné à un homme d'opérer un aussi merveilleux changement dans le monde, à moins que la Divinité elle-même, par un miracle tout particulier de sa sagesse et de sa toute-

puissance, ne l'eût tiré de la condition ordinaire des hommes pour se l'unir intimement, qu'il ne l'eût éclairé dès le berceau, non par des instructions telles que des hommes sont capables d'en donner, mais par une effusion intime des plus vives lumières de la vérité, et qu'enfin il ne l'eût enrichi de tant de grâces, muni de tant de force, et porté à un si haut point d'excellence et de majesté, que, méprisant tout ce que la dépravation des hommes leur fait rechercher, s'exposant à tout ce qui leur fait plus d'horreur, et operant sous leurs yeux les œuvres les plus capables d'exciter leur admiration, il les fit entrer dans cette foi si sainte et si salutaire, autant par l'attrait de l'amour que par le poids de l'autorité. Si, dis-je, toutes ces merveilles se sont déjà accomplies; si les écrits et les monuments qui en ont conservé la mémoire, les ont rendues célèbres par toute la terre; si des hommes choisis et envoyés de toutes parts du seul endroit du monde où le Dieu véritable fût adoré, et où il convenait qu'un tel homme prît naissance, ont allumé dans toutes les parties de la terre, le feu de l'amour divin, par la force de leurs paroles et par l'éclat de leurs miracles; si, en quittant la terre, après avoir ainsi établi la doctrine du salut, ils ont laissé comme en héritage, à toute la postérite, la lumière de ces divines connaissances; et pour ne point parler des choses passées, que quelques-uns pourraient ne pas croire, si l'on prêche aujourd'hui par tout le monde, que *dès le commencement était le Verbe*, que *le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que tout a été fait par ce Verbe, et que rien ne l'a été sans lui:* Si, pour redonner la force et la santé à nos âmes, et les rendre capables non seulement de soutenir l'éclat de ces grandes vérités, mais encore de les comprendre, de les embrasser, et de s'en nourrir, on dit aux avares: *Cessez de travailler à vous amasser des trésors sur la terre, où tout ce que vous amassez est sujet à la corruption, et peut vous être enlevé par des voleurs; mais travaillez à vous amasser dans le ciel des trésors inaccessibles à la corruption et aux voleurs; car il faut nécessairement que votre cœur soit là où est votre trésor*; aux voluptueux: *Celui qui sème dans la chair ne recueillera dans la chair qu'une moisson de corruption, au lieu que celui qui sème dans l'esprit recueillera pour moisson la vie éternelle;* aux orgueilleux: *Celui qui pense à s'élever sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé;* aux vindicatifs: *Si l'on vous frappe sur une joue, tendez l'autre*, etc., etc.; à tous: *N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui est dans le monde;* si ces divines leçons se font entendre tous les jours aux peuples par toute la terre; s'ils les reçoivent avec respect et avec amour; si, malgré l'effort des puissances qui ont répandu le sang de tant de martyrs, malgré les feux et les tortures employés contre les saints confesseurs, l'Eglise va toujours croissant, se répandant jusque parmi les nations les plus barbares; si c'est aujourd'hui une sorte de miracle de tous les jours, que des milliers de jeunes gens, de l'un et de l'autre sexe, renoncent au mariage, et professent une continence perpétuelle, sans que personne en soit étonné, tandis que ce même Platon a pu s'assurer à peine quelques disciples, et encore, pour combien de temps; si nous voyons ces divins enseignements tellement reçus et respectés dans le monde, qu'il est aujourd'hui aussi monstrueux de les combattre, qu'il le paraissait autrefois monstrueux de les embrasser; si l'on n'est admis à la profes-

sion du christianisme et à la participation des sacrements, que sous la promesse solennelle de les observer; si enfin, dans tous les lieux de l'univers et dans toutes les conditions de la société, il est une multitude infinie de chrétiens qui les observent, tout entiers à l'espérance de la vie éternelle et à l'acquisition de ces biens spirituels, et que l'univers soit devenu un vaste temple, où l'on répond de toutes parts à la voix des pasteurs par ce cri: *Sursum corda*, tous nos cœurs sont élevés vers le ciel: quelle serait, encore une fois, la réponse de Platon? Pourrait-il s'empêcher de s'écrier: Voilà ce que nous aurions bien voulu inspirer aux hommes, mais que nous avons si peu osé entreprendre de leur persuader, que nous-mêmes nous nous sommes laissés entraîner avec eux au torrent de la coutume, bien loin d'avoir pu les ramener à nous, et les faire entrer dans nos sentiments. C'est déjà pour quiconque est animé du désir de connaître la vérité et de se procurer le bonheur, c'est, dis-je, un préjugé qui doit le porter à céder sans effort à la vertu du Dieu qui a pu persuader cette foi à l'univers. Point de curiosité, point de téméraire présomption qui tienne contre ce simple argument: quelle différence entre les vains tâtonnements de ces écoles de la philosophie humaine, et le fait si authentiquement prouvé de la conversion de l'univers? Ces maîtres fameux dont elles sont si fières, s'ils revenaient au monde, et qu'ils vissent ce concours de peuple remplissant nos églises et les temples de leurs dieux abandonnés, dans tous les lieux du monde, l'amour de ces biens caducs sacrifié à l'espérance des biens éternels, vous les entendriez s'écrier: Voilà ce que nous n'avons pas eu le courage de prêcher aux peuples; et nous cédions à tous leurs usages plutôt que de les amener à croire ce que nous pensions.

Pour achever la démonstration on pourrait ajouter ici le tableau des vertus que l'Évangile a produites. St.-Augustin nous en offre la plus touchante peinture dans le passage suivant qui est extrait de son livre intitulé: *Des mœurs de l'Église catholique.*

C'est là ce que vous enseignez à vos enfans, sainte Eglise catholique, véritable mère des chrétiens; et c'est sur le fondement inébranlable des principes de la saine doctrine dont vous êtes l'organe, que vous nous donnez ces importantes leçons. Vous nous ordonnez donc de rendre un culte tout pur et tout gratuit à ce Dieu éternel, inaltérable et incorruptible, auquel seul l'homme doit être soumis, dans la possession duquel consiste la vie heureuse, et qui est tellement la vie heureuse, qu'à moins de lui être unis, nous ne saurions être que malheureux.... Mais, après avoir établi cette vérité fondamentale, vous nous ordonnez aussi d'aimer le prochain; et vous savez si bien régler l'amour qu'on lui doit, que tout ce qui peut se désirer, pour guérir les hommes des diverses maladies que le péché peut causer à l'âme, se trouve chez vous dans sa dernière perfection. Vous savez former les hommes par des enseignements et des exercices proportionnés aux forces et à l'âge de chacun; et encore plus à celui qui se mesure par les divers degrés de l'âme, qu'à celui dont les

années sont la mesure : les enfans, par des instructions et des pratiques simples et faciles; les hommes faits, par des vérités plus élevées et des exercices plus forts; et les vieillards, par les lumières pures et tranquilles de la sagesse Vous voulez que les femmes soient soumises à leurs époux par une obéissance fidèle et chaste, pour les aider dans la conduite de leurs familles et de leurs affaires, pour mettre des enfans au monde, et non pas pour contenter la sensualité. Vous donnez aux maris l'autorité sur leurs femmes, non pour abuser de la faiblesse de leur sexe, mais pour les gouverner selon les règles d'un amour sincère. Vous assujettissez les enfans à ceux qui leur ont donné la naissance, et vous les tenez sous eux dans une espèce de servitude toute libre, comme l'empire que vous donnez aux pères et aux mères sur leurs enfans, est un empire tout de tendresse et de douceur. Vous tenez les frères encore plus étroitement unis par le lien de la religion que par celui du sang. Vous unissez par une bienveillance réciproque tous ceux qui se trouvent liés par quelque sorte de parenté ou d'alliance, et vous faites que l'union des cœurs subsiste entre eux aussi bien que celle de la nature. Vous apprenez aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres, bien plus par l'amour du devoir que par la nécessité. Vous inspirez aux maîtres de la douceur pour leurs serviteurs, en leur remettant sans cesse devant les yeux que Dieu est le commun maître des uns et des autres. Vous ne vous contentez pas d'unir les citoyens d'une même ville : vous unissez encore les différentes nations, et généralement tous les hommes, non seulement par le lien de la société civile, mais en leur rappelant qu'étant tous descendus d'un même père, ils sont tous frères les uns des autres. Vous apprenez aux rois à bien gouverner, et aux peuples à obéir à leurs rois Enfin, vous apprenez à tout le monde que l'on doit honorer, respecter, aimer, craindre, instruire, exhorter, consoler, reprendre, corriger ou châtier ; et qu'encore qu'on ne doive pas les mêmes choses à chacun, on doit la charité à tous sans exception, et qu'on ne doit jamais faire la moindre injustice à personne.

L'on sait dans notre Eglise que c'est un plus grand crime de pécher lorsqu'on connait la loi, que lorsqu'on l'ignore. Dans notre société chrétienne, nous comptons, et en grand nombre, des hommes irréprochables dans leurs mœurs, d'autres consommés dans la science et dans les voies de la sainteté, que l'héroïsme de leur charité a détachés complètement de toute affection terrestre. Eh! quel est donc l'objet où s'arrêtent uniquement les regards de ces hommes à qui il serait impossible de ne pas aimer leurs semblables ; et si facile de s'en passer ? Il faut bien que cet objet-là soit d'un mérite supérieur à tout ce qu'il y a dans le monde, puisque la seule jouissance de le contempler tient lieu de toute autre société. Laissez-nous vous raconter ces mœurs que nous proposons, non pas seulement à votre estime, mais à votre imitation, pour vous ôter le prétexte de dire que ces portraits, d'une si haute perfection, ne sont qu'imaginaires. Ce que je vais dire apprendra, non ce que vous ignorez, mais ce dont vous nous faites un mystère, quand il est si notoire que la société chrétienne possède une immense quantité d'hommes de la plus haute vertu, répandus dans tous les lieux du monde, et plus particulièrement encore dans l'Orient et en Egypte. Je ne parle plus des anachorètes vivant dans la solitude la plus profonde, éloignés de tout rapport

humain, ne se nourrissant que d'un peu de pain et d'eau, goûtant dans le bonheur de converser avec Dieu seul, à qui ils se sont uniquement attachés, les plus ravissantes extases. Il est vrai qu'une abnégation aussi absolue trouve des censeurs parmi les personnes qui ne comprennent pas combien ils nous servent par leurs prières, et quel exemple c'est qu'une telle perfection. Toujours devient-il incontestable que chez nous il existe des hommes dont la vertu s'est élevée si haut que, dans l'esprit de certaines personnes, elle a l'air d'être poussée à l'excès, comme leur paraissant être au-dessus des forces humaines. Mais si de tels hommes nous laissent si loin au-dessous d'eux, peut-on du moins refuser son admiration et ses éloges à ceux qui, renonçant par un généreux mépris à toutes les séductions du monde, pratiquent en commun tous les exercices de la piété la mieux dirigée, employent le temps à prier, à lire et à conférer ensemble, étrangers aux passions qu'enfantent l'orgueil, l'envie, l'esprit de parti : en paix les uns avec les autres: Tous uniquement occupés du soin de louer Dieu, ils obéissent à un supérieur qu'ils appellent Père. C'est communément un homme aussi distingué par sa piété que par son habileté dans la science divine. Nous comptons aussi des monastères de femmes adonnées aux mêmes exercices. Nous ne sommes pas réduits à chercher dans la retraite ces exemples édifiants. Pour l'honneur de notre Eglise catholique, nous connaissons un assez grand nombre d'évêques, prêtres et autres ecclésiastiques, dont les vertus sont d'autant plus admirables, qu'elles sont plus exposées au milieu du monde, et qu'ils sont en présence d'un plus grand nombre d'esprits et de caractères différents. Car « les pasteurs conduisent, non des hommes guéris, mais des hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir les défauts de la multitude pour les guérir, et il fau tolérer la contagion avant que de la faire cesser. Il est très-difficile de trouver le juste milieu, dans ce travail, pour y conserver un état paisible et tranquille. » Nous ne contraignons personne à des austérités qu'il ne puisse soutenir ; nous n'ordonnons rien que l'on ne soit capable d'exécuter ; et l'on n'a point à encourir le blâme de ceux à qui l'on n'a pas la force de ressembler.

L'ouvrage de St.-Augustin qui a pour titre de *la Cité de Dieu*, en 24 livres, est le plus magnifique monument de l'antiquité élevé à la gloire et pour la défense du Christianisme. Ce n'était plus seulement, dit le cardinal Maury, quelques dogmes isolés qu'on attaquait de son temps, c'était le Christianisme lui-même, auquel on imputait hautement la décadence de Rome, et tous les malheurs de l'empire. Le peuple regrettait ses anciennes idoles, en versant des larmes sur les débris de l'autel de la Victoire : et le danger imminent de sa destruction rendait le Paganisme furieux. St.-Augustin, en cheveux blancs, fut l'athlète choisi par la Providence pour venir au secours de l'Eglise

dans un si grand péril : il consacra deux années entières à cette triomphante apologie. Ce vieillard vénérable revient des conseils éternels : Il y a pris l'accent de la révélation. Ecoutez-le : il généralise toutes ses idées, rassemble toutes ses connaissances, déploie toute la force de sa dialectique et toute la puissance de son génie : il remonte à la formation des sociétés, à l'institution du gouvernement, à l'origine des sciences, aux principes des opinions, aux élémens de la morale, à l'influence des religions, à la source des revers et des erreurs politiques ; et sa vaste compréhension embrassant l'histoire de l'univers, confrontée avec le système de la nature, développe le plan du créateur lui-même pour dissiper tous les nuages, éclaircir tous les doutes, pulvériser toutes les objections, confondre tous les sophismes de la philosophie : voilà *la Cité de Dieu*, ouvrage savant et sublime dans lequel St.-Augustin explique avec autant d'érudition que de profondeur, les véritables causes de la décadence des Romains, pour justifier entièrement le Christianisme, auquel Rome dégénérée, imputait sa dégradation et les désastres de son empire.

L'ouvrage est d'une si haute importance que ne pouvant le faire assez connaître par quelques extraits fort courts, nous croyons utile, pour en donner une idée complète, de rapporter ici le plan général tel que l'auteur lui-même l'a tracé dans les livres des retractations.

« Rome ayant été prise et saccagée par les Goths sous la conduite de leur roi Alaric, les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chétienne, et en prirent occasion de blasphémer contre le vrai Dieu. Me sentant plein du zèle de sa maison, je résolus de les combattre par cet ouvrage, distribué en vingt-deux livres, dont les cinq premiers réfutent ceux qui croient que le culte de plusieurs dieux est nécessaire au bien du monde, et rapportent à l'opinion contraire les malheurs survenus depuis peu. Dans les cinq suivans, je combats ceux qui, tout en convenant que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, prétendent que le culte des divinités païennes est utile pour l'autre vie. Les dix premiers livres ont donc pour but de répondre à ces deux chimériques opinions contraires de notre foi chrétienne. Mais en combattant les sentimens d'autrui, il fallait établir les

nôtres. C'est là l'objet de la seconde partie de cet ouvrage, qui comprend douze livres, dont les quatre premiers contiennent la naissance des deux cités, de celles de Dieu et de celle du monde; les quatre d'ensuite, leurs progrès; et les quatre derniers, leurs fins. Ainsi, tous les vingt-deux livres, traitant également de ces deux cités, se sont trouvés réunis sous un titre général. » (Lib. II, *Rétract.* CXLIII.)

Dans le premier livre, l'auteur nous apprend une particularité historique, dont les modernes ont trop peu parlé dans leurs abrégés. C'est qu'à l'époque de l'invasion de l'empire romain par les barbares, la religion chrétienne sauva les peuples et les monumens publics d'une entière destruction.

On accuse le christianisme d'être l'auteur ou l'occasion des calamités qui viennent de fondre sur l'empire, oubliant que ce christianisme, calomnié par la haine, avait sauvé des fureurs de la guerre une grande partie de ces païens eux-mêmes, qui s'acharnent à le persécuter. Ils ne seraient pas aujourd'hui en état de le décrier comme ils font, s'ils n'avaient trouvé dans ses sanctuaires, aux pieds de ses autels, un asile qui les a protégés contre les fureurs des ennemis. Ne sont-ce pas les mêmes Romains que les barbares ont épargnés en considération de Jésus-Christ, qui se déclarent aujourd'hui le plus violemment contre Jésus-Christ? Les sépulcres des martyrs et les basiliques des Apôtres en sont témoins : c'est là que s'arrêtait le glaive d'un vainqueur altéré de sang et de carnage. Tous ceux que des ennemis moins impitoyables voulaient arracher à la mort, c'était là qu'ils étaient amenés ; et sur le seuil de ces monumens sacrés, la férocité la plus brutale, oubliant le terrible droit des combats, n'osait franchir cette barrière. Ainsi échappèrent au double danger de la mort ou de la captivité, grand nombre de ces hommes qui déchirent maintenant notre religion, imputant à Jésus-Christ les maux que Rome a soufferts, et n'attribuant qu'à leur bonne fortune la conservation d'une vie qn'ils ne doivent qu'à la sauve-garde du nom chrétien. Dans l'histoire des guerres qui ont eu lieu, soit avant, soit depuis la fondation de Rome, que l'on nous cite un autre exemple d'ennemis, lesquels, maîtres d'une ville, aient fait grâce à ceux de ses habitans qui s'étaient réfugiés dans les temples de leurs dieux, et d'un chef de barbares qui ait commandé à ses soldats d'épargner ceux qu'ils trouveraient aux pieds des autels? Bien loin de pouvoir défendre jamais leurs adorateurs, c'étaient ceux-ci qui devaient défendre leurs dieux. Dans l'Enéide, vous voyez Priam égorgé au pieds des autels que lui-même avait dressés ; Diomède ravir ce palladium auquel le salut de Troie était attaché : la ville elle-même, cette Troie, mère du peuple romain, ne peut mettre à couvert, dans les temples de ses dieux, ses propres habitans contre la fureur des Grecs, qui adoraient les mêmes dieux qu'elle. Qu'il y ait eu dans ce dernier désastre de Rome des pillages, des massacres, des incendies, des calamités de toutes sortes, c'est là le malheur de la guerre; mais qu'un vainqueur barbare s'adoucisse tout à coup: qu'il désigne lui-même nos plus vastes basiliques comme autant d'asiles pour y sauver un plus grand nombre de victimes; qu'il ne permette pas qu'il soit attenté, ni à leur vie,

ni à leur liberté : ne pas voir dans une circonstance aussi nouvelle, aussi extraordinaire, le bienfait de la protection du nom chrétien, c'est être frappé d'aveuglement : le voir, et n'en pas louer Dieu, c'est ingratitude ; et trouver mauvais qu'on l'en remercie, c'est du délire. Ces prétendues divinités ont donc moins fait pour elle que Jésus-Christ même. Il est vrai, toutefois, que les chrétiens, en général, ne sont pas plus épargnés que les infidèles ; c'est que l'heure du dicernement des uns et des autres n'est pas encore venu.

« Dans ces terribles châtimens, par lesquels Dieu fait sentir sa puissance à des nations entières, il frappe souvent le juste avec le coupable ; car il a de meilleurs moyens de les séparer que ceux qui paraissent à nos sens. Les mêmes coups qui brisent la paille séparent le bon grain. L'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée ; et par les mêmes châtimens par lesquels les méchans sont exterminés, les fidèles se purifient. »

C'est la traduction de Bossuet qui, dans son discours sur l'histoire universelle, a imité et souvent même traduit l'ouvrage de la cité de Dieu.

Le morceau suivant est curieux en ce qu'il nous offre une ressemblance parfaite de notre état moral avec celui de l'ancien monde sur le penchant de sa ruine. Ce qu'on disait alors, on le dit encore aujourd'hui et l'on croit entendre un écrivain du 19e siècle, en lisant ces paroles de St.-Augustin :

Qu'importe que la république soit corrompue par les vices, pourvu seulement qu'elle fleurisse en dedans, qu'elle soit victorieuse et triomphante au dehors? Ce qui nous importe, c'est que chacun augmente sa fortune pour accroître avec elle ses profusions ; c'est que les pauvres rampent aux pieds des riches, afin de jouir d'une douce oisiveté à l'ombre de leur protection ; et que les riches abusent des pauvres pour servir à leur faste et à leur vanité ; que les peuples applaudissent, non à ceux qui n'ambitionnent que le véritable bien, mais à ceux qui leur fournissent la matière de leurs voluptés. Ce qui nous importe, c'est que l'on ne nous commande rien de fâcheux, et qu'on ne nous défende rien de ce qui nous flatte ; que les rois s'embarassent peu que leurs sujets soient vertueux, pourvu qu'ils soient soumis ; que les lois s'occupent du soin de maintenir chacun des citoyens dans son héritage, et non dans son innocence ; que la volupté, la licence, la prostitution marchent partout tête levée ; que des théâtres dissolus retentissent de chants lubriques, de maximes empoisonnées : que quiconque s'élèvera contre ces divertissements, soit traité en ennemi public, et qu'il n'y ait pour nous de dieux que ceux qui les commandent.

Grâces à cette étrange politique, en ruinant avec la religion le fondement des bonnes mœurs et de toute justice, on attaque, on renverse jus-

qu'aux fondements de l'empire. Au milieu de tant de désordres ou de désastres, que faisaient les dieux du Capitole? dormaient-ils?

On objectait alors comme de nos jours que les désordres publics avaient pour contre-poids les ordonnances des magistrats, la morale philosophique et les lumières du siècle : écoutez la réponse de St.-Augustin :

Qu'étoient-ce que d'aussi faibles remparts contre l'inondation universelle? Ce n'étoit là qu'un artifice des Démons transformés quelquefois en Anges de lumière, comme dit l'Ecriture, pour surprendre par ces apparences de vertu le peu qui reste de gens de bien, et masquer par quelques dehors brillants la difformité du vice. Aussi, malgré tout le poids de ces exemples isolés, et si l'on veut même, des instructions de vertu qui se donnaient secrètement aux initiés dans les mystères secrets, l'impudicité se répandait-elle au dehors avec grand bruit, en présence d'une multitude de peuples; et la chasteté est renfermée au dedans par un petit nombre de personnes qui à peine en entendent parler. On expose en public ce qui est honteux, et l'on tient secret ce qui est honnête. L'on cache ce que l'on devrait montrer, et l'on montre ce qu'il faudrait cacher. Le mal a une infinité de spectateurs, le bien n'a presque point d'auditeurs : comme si l'on devait rougir de ce qui est honnête, et faire gloire de ce qui ne l'est pas! Il n'y a donc que des méchants et des ingrats, obsédés et tyrannisés par l'esprit malin, qui puissent se plaindre d'une religion à qui nous devons l'affranchissement de tant de honteuses erreurs. Eux seuls peuvent voir avec peine les peuples courir en foule à nos églises, où il n'y a rien que de chaste, où l'on apprend ce qu'il faut faire pour bien vivre en ce monde afin d'être éternellement heureux en l'autre; où l'on enseigne les préceptes du vrai Dieu; où l'on raconte ses miracles; où on lui demande ses grâces, où l'Ecriture sainte, cette doctrine de justice, est anoncée d'un lieu éminent, en présence de tout le monde, afin que ceux qui observent ses commandements l'entendent pour leur salut, et ceux qui ne les observent pas, l'écoutent pour leur condamnation.

Je termine toutes les citations par le passage du 22e livre où sa brillante imagination rend si sensible la preuve du premier de nos mystères celle d'une dégradation originelle de l'homme.

A peine l'homme entre dans le monde qu'il prélude, par des larmes, aux maux qui l'attendent pour tout le reste de sa carrière, et, par son premier acte dans la vie, il a déjà donné, par ses premiers pleurs, le témoignage qu'il n'est qu'un coupable livré au châtiment, et que toute la race des hommes est condamnée dans sa première origine. N'en est-ce pas, en effet, une assez authentique démonstration, que cette profonde ignorance où naissent tous les enfans d'Adam, laquelle est la source de toutes leurs erreurs, et dont on ne triomphe, si imparfaitement encore, qu'à force de peines et de travaux? N'en est-ce pas une assez

authentique démonstration, que cet amour de tant de choses vaines et pernicieuses d'où naissent les soucis rongeurs, les sollicitudes, les ennuis, les tristesses, les craintes, les fausses joies, les querelles, les procès, les guerres, les trahisons, les colères, les inimitiés, les fourberies, les larcins, les rapines, la perfidie, l'orgueil, l'ambition, l'envie, les meurtres, les parricides, la débauche, l'insolence, l'impudicité, avec cette escorte épouvantable de crimes, qu'on n'ose même pas nommer, les sacriléges, les hérésies, les blasphèmes, les parjures, les calomnies, les prévarications, les faux témoignages, les jugements injustes, les violences, les brigandages, et cette foule de calamités qui composent l'histoire du genre humain? Cette malheureuse inclination, qui nous porte au mal, et qui, se décelant dès le premier âge de la vie, nous poursuit jusqu'au tombeau, ne prouve-t-elle pas dans quel abîme de corruption nous sommes tombés, et de quels secours nous avons besoin pour nous relever? Pour échapper à l'ignorance, combien de soins, de fatigues et de punitions! La paresse et la négligence combattent le travail, tandis que le travail même, qui est utile, est une peine. Sauvés des périls de l'enfance, et parvenus à l'âge de la maturité, nouveau cercle de misère C'est la mort de nos proches, qui nous jette dans les alarmes et les douleurs; c'est la perte de nos biens, les tromperies de ce qui nous entoure, les faux soupçons, les violences; ce sont mille hasards divers, la captivité, les fers, la prison, l'exil, les tortures, qui nous assiégent. Ce sont des maux réels qui ne dépendent pas des hommes; les ardeurs brûlantes de l'été, ou les froids rigoureux des hivers, les orages, les débordemens, les foudres, les grêles, les tremblemens de terre, les chûtes des maisons, les poisons des herbes; des eaux, de l'air ou des animaux. Parlerai-je des traverses auxquelles sont exposés ceux qui voyagent sur mer et sur le continent?... Que dirai-je des maladies, qui sont en si grand nombre, que même les plus savans ouvrages de non médecins n'en offrent point la nomenclature complète? La plupart des remèdes par lesquels on les combat sont autant de supplices nouveaux, ensorte qu'on n'échappe à une douleur que par une autre... Il n'y a que la grâce du Sauveur Jésus-Christ qui nous puisse délivrer de l'enfer de cette misérable vie; et encore, après cela, pouvons-nous retomber dans une autre pire encore, laquelle n'est pas tant une vie qu'une mort. Ah! c'est de celle-là surtout que nous devons lui demander d'être délivrés.

Cependant, au milieu de ces misères qui affligent le genre humain, quels augustes restes de notre grandeur primitive! que de témoignages éclatans de la bonté d'un juge miséricordieux, qui, en nous châtiant, n'a pas voulu toutefois nous anéantir! Car, indépendamment de tant de secours qu'il nous a prodigués pour nous apprendre à bien vivre et à mériter la félicité immortelle, quel riche fonds de connaissances il a bien voulu mêler à notre ignorance naturelle! Jetons les yeux sur les productions de l'industrie et des arts qui nous environnent : quel empire le génie de l'homme ne s'est-il pas donné sur les animaux, pour les rendre tributaires de ses besoins ou de ses plaisirs! combien de secours ou de remèdes pour conserver ou rétablir la santé! combien de découvertes dans les sciences, et de chefs-d'œuvres de tous les genres! quelle variété dans les discours, soit pour établir la vérité, soit pour la combattre, et simplement pour délas-

ser l'esprit ! Et sans porter si loin nos regards, que de merveilles au-dedans de nous ! quel admirable spectacle l'économie du corps humain n'offre-t-elle pas à nos yeux ! Comment expliquer tant de magnificences au milieu de tant de ruines ? Et peut-on douter qu'une nature si excellente, ouvrage d'un Dieu également juste et puissant, ne fût jamais tombée dans ces misères, si ces misères n'avaient été précédées dans le premier homme de quelque grand et énorme péché ?

Je ne puis passer sous silence l'ouvrage de St.-Augustin le le plus connu des gens du monde et le plus digne de l'être, *ses confessions.*

Il est peu de livres aussi attachant que celui des confessions de saint Augustin, parce qu'il n'est personne qui ne s'y reconnaisse soi-même, et qui n'y trouve l'histoire de ses propres égarements. Tous les sentiments qui peuvent naître dans une âme ardente et naïve ; toutes les passions qui y fermentent et qui se sont manifestées par des désordres plus ou moins coupables ; toutes les pensées qui peuvent s'exiter dans un esprit curieux, avide de jouissances, et qui les a toutes épuisées pour se retrouver encore insatiable et toujours mécontent de lui-même ; toutes les recherches d'un cœur tourmenté par ses désirs, courant après le bonheur, et ne le rencontrant nulle part dans la foule des objets créés qui l'entourent, les agitations du doute et des espérances trompées, l'expressions des regrets et des remords, celle de la reconnaissance et de la plus douce joie, lorsqu'enfin après tant d'orages un port tranquille s'est présenté : tout y est rendu avec un charme de détails, une candeur et une délicatesse de langage, souvent avec une profondeur d'idées et de vues qui n'ont rien d'égal dans aucune langue humaine.

Nous ne pouvons mieux justifier cet éloge qu'en citant le récit de sa conversion, du moins les principales circonstances qui le rendent si instructif et si attachant.

Aimer et être aimé, c'était-là pour moi la plus douce des jouissances.

Seigneur, où étais-je alors et combien éloigné des délices de votre sainte demeure, dans cette seizième année de mon âge, qui fut celle où je me vis volontairement l'esclave de cette passion infâme que défendent si sévèrement vos lois, et dont, pour la honte du genre humain, l'extrême licence est partout?... Tel était le déplorable aveuglement avec lequel je courais au précipice au millieu de mes compagnons d'études, qui s'applaudissaient de leurs débauches, et qui en tiraient d'autant plus de vanité, qu'elles étaient plus infâmes. Je rougissais de n'être point arrivé au même degré d'infamie: me portant ainsi au mal, non-seulement par le plaisir que j'avais à le commettre, mais encore par celui que je trouvais à en être applaudi. C'est par le vice que l'on se rend digne de mépris. Je m'efforçais de me faire plus vicieux, afin de n'être pas méprisé. Et lorsque je n'avais pas assez fait pour aller de pair avec les plus perdus d'entre eux, je me vantais de ce que je n'avais point fait, de peur de paraître d'autant plus méprisable que j'étais moins corrompu.

Enfin j'allai à Cartharge; et à peine j'y étais arrivé que je m'y sentis comme pressé de toutes parts de la foule tumultueuse des amours impudiques. Je n'aimais point encore; mais j'étais avide d'aimer: et dans ma misère secrète, il me déplaisait de n'être pas encore plus misérable. Il me tardait de trouver l'objet de cet amour, dont le désir me possédait, comme si j'eusse été fatigué du repos et d'une vie exempte de périls. Mon cœur, dévoré d'une faim intérieure, cherchait un aliment; et ce n'était pas vous qu'il cherchait, ô mon Dieu, vous le seul aliment des cœurs. De là cette langueur mortelle qui s'était emparée de mon âme. Toute couverte de plaies honteuses, elle se jetait hors d'elle-même, cherchant dans les objets sensibles un adoucissement à son mal. Mais parce que l'on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime, il ne m'était véritablement possible d'aimer et d'être aimé, que dans l'entière possession de mon attachement. Ainsi je corrompais les sources de l'amitié en y mêlant toutes les impuretés de la débauche; j'en tarissais l'aimable pureté par ces vapeurs infernales, qui sortaient de l'abîme d'un cœur infecté de toutes les corruptions. Et toutefois, par une vanité monstrueuse, tout infirme que j'étais, j'affectais des mœurs honnêtes et des manières élégantes. Enfin je tombai dans ces filets d'amour, où je souhaitais si ardemment d'être pris. O mon Dieu! quelle amertume vous répandites aussitôt sur ce que j'avais tant désiré, et avec quelle bonté miséricordieuse! Car à peine eus-je obtenu d'être aimé et de jouir en secret d'un fol enivrement de ce qui avait fait mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes; la jalousie, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs ne me laissèrent pas un moment de repos.

J'étais emporté en même temps pas une passion violente pour les spectacles, qui m'offraient de continuelles images de mes misères, et comme un nouvel aliment au feu dont j'étais consumé. Pourquoi est-on avide de cette triste se que font éprouver les aventures tragiques et douloureuses de la scène? On serait fâché d'éprouver de semblables choses; et cependant le spectateur se plaît dans cette tristesse; on peut même dire qu'elle fait sa joie. Qu'est-ce, sinon une maladie déplorable de l'esprit? Et, en effet, l'on est d'autant plus animé de ces douleurs passionnées, qu'on est soi-même moins exempt des faiblesses qui leur ressemblent. Le mal

que nous ressentons du mal des autres est appelé compassion. Mais qu'elle compassion peuvent donc exciter ces feintes misères du théâtre? Car on ne demande pas à celui qui en est le témoin de les soulager; mais seulement de s'en affliger. Plus il a éprouvé de ces émotions douloureuses, plus l'acteur qui les a fait naître recueille d'applaudissemens. Et s'il arrive que ces événemens tragiques, ou passés depuis plusieurs siècles, ou entièrement fabuleux, soient représentés de manière que ceux qui assistent à ce spectacle n'en soient point attendris, l'ennui ne tarde point à s'emparer d'eux, et ils se retirent mécontens; ils démeurent au contraire si on sait les émouvoir et leur arracher des larmes, et se plaisent dans ces larmes et dans ces tristes émotions. Cependant il est naturel à l'homme de rechercher ce qui peut lui procurer de la joie. N'est-ce point parce qu'il éprouve un plaisir secret à compâtir aux misères des autres, quoiqu'il ne lui plaise point d'être misérable lui-même? et cette compassion ne pouvant être exempte de toute impression douloureuse, n'est-ce point, dis-je, en ce sens qu'on peut dire, qu'il aime en effet la douleur? Ces larmes prennent donc leur source dans l'affection naturelle que nous avons les uns pour les autres; mais lorsqu'elles coulent au milieu de ces vaines illusions, où vont-elles? où nous entraînent-elles? Pourquoi courent-elles se perdre ou se confondre dans ce torrent de flammes impures que fomentent les passions les plus abominables! Comment, d'elles-mêmes, se font-elles vicieuses et corrompues, en se détournant ainsi de la paix du céleste amour? Mais quoi! pour éviter ce désordre, repousserons-nous donc la compassion? Non, sans doute, et quelquefois il est bon de nous complaire dans de semblables douleurs. Mais, ô mon âme, prends garde qu'il ne s'y mêle quelque chose d'impur...

Il perd un de ses amis :

« La douleur que j'en éprouvai fut comme une nuit profonde dont mon cœur aurait été enveloppé. Tout sembla m'offrir l'image de la mort. Mon pays me devint odieux, la maison paternelle n'eut plus rien que d'insupportable pour moi; tout ce qui m'avait été agréable quand je le partageais avec mon ami me devint, sans lui, tourment et affliction; mes yeux le cherchaient de toutes parts, et rien ne me le rendait: et je prenais tout en horreur, parce que rien ne pouvait me le rendre, que rien ne me disait plus : le voilà, il va venir, comme tout me le disait lorsqu'il vivait encore et que j'étais loin de lui... Certes, il avait raison celui qui parlant de son ami, l'appelait *la moitié de son âme*, car tant que celui que j'aimais avait vécu, il m'avait semblé que son âme et la mienne n'étaient qu'une seule âme dans deux corps différents. L'ayant perdu, j'avais pris la vie en horreur, parce que je ne vivais plus qu'à demi; et peut-être la même raison me faisait-elle craindre la mort qui aurait enlevé à celui qui m'avait été si cher cette moitié de vie qui lui restait encore en moi. Quelle folie de ne pas savoir aimer les hommes comme on doit aimer tout ce qui est mortel et périssable, et qu'il est déraisonnable de supporter si impatiemment les conditions nécessaires de la vie humaine! Mon cœur déchiré, et, pour ainsi dire, tout saignant de sa blessure, semblait souffrir de demeurer en moi-même, et devenait pour moi comme un fardeau dont je ne savais comment me soulager... Tout lui était devenu insuportable, jusqu'à la lumière du jour;

tout enfin ce qui n'était point celui qu'il avait perdu ; je n'en excepte que les larmes et les gémissements, où il goûtait, comme je l'ai dit, une sorte de soulagement ; et s'il arrivait que je fusse forcé de m'en distraire quelques moments, alors je trouvais encore plus ce lourd fardeau de douleur dont vous seul, ô mon Dieu, pouviez me délivrer. Je le savais, mais je n'avais ni le pouvoir, ni la volonté de demander votre secours, ô mon Dieu ! Et comment l'aurais-je pu, puisqu'il n'y avait rien qui ne fût vague et incertain dans l'idée que je me faisais de vous? Ce n'était pas vous, c'était un être fantastique, c'était ma propre erreur dont je faisais mon Dieu. Si j'essayais de donner quelque repos à mon âme en la mettant entre les mains de ce Dieu ; elle se trouvait sans soutien au milieu d'un vide immense, et retombait de nouveau sur moi, de manière que j'étais devenu pour moi-même une demeure funeste où je ne pouvais rester, et d'où il m'était impossible de sortir. Car; où mon cœur aurait-il fui, pour éviter mon cœur? Comment aurais-je fait pour m'échapper à moi-même, et par quel moyen ne me serais-je pas sans cesse poursuivi? Je formai pourtant la résolution de m'éloigner de mon pays.

Il retourne à Carthage, et bientôt après il va fixer son séjour à Rome, d'où il est appelé à Milan pour y enseigner la rhétorique. Là, il voulut entendre St.-Ambroise, mais sans pouvoir le consulter, ni s'éclairer auprès de lui, ainsi qu'il l'aurait voulu.

J'avais déjà trente ans, et je me trouvais encore au milieu de cette même fange, tourmenté des mêmes incertitudes, non moins avide de jouir des biens présents qui m'échappaient sans cesse, et dans lesquels se consumaient toutes mes pensées. Demain, avais-je dit d'abord, ce que je cherche je le découvrirai ; la vérité se découvrira entièrement à moi ; et je m'y attacherai.

« Déjà convaincu de la vérité de l'Evangile, Augustin trouvait encore, dans l'amour du plaisir, des doutes et des perplexités qui l'arrêtaient. Ce n'étaient plus les songes des Manichéens qui l'éloignaient de la foi ; il en sentait l'absurdité et le fanatisme ; ce n'étaient plus les contradictions prétendues de nos livres saints : Ambroise lui en avait développé le secret et les mystères adorables. Cependant il doutait encore ; la seule pensée qu'il fallait renoncer à ses passions honteuses, en devenant le disciple de la foi, la lui rendait suspecte. Ainsi flottant toujours, et ne voulant pas être fixé, consulant sans cesse, et craignant d'être éclairci ; sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyait la vérité » ; asservi, dit-il, par l'infirmité de ma chair, à ces voluptés qui donnent la mort, je traînais après moi ma chaîne, craignant d'en être délivré, ne pouvant souffrir qu'on touchât à ma plaie ; et les conseils salutaires que je recevais de l'amitié, je les repoussais comme un esclave à qui sa servitude est chère, et qui repousse la main qui vient de le délivrer.

A peine pouvais-je l'aborder, entouré qu'il était sans cesse d'une foule de gens qui avaient affaire à lui, et qu'il assistait dans leurs nécessités ; et le peu de temps dont on le laissait disposer lui suffisait à peine pour

réparer les forces de son corps par les aliments nécessaires à la vie, et ranimer par la lecture celles de son esprit.

Néanmoins, je commençai à donner la préférence à la doctrine catholique. Il me semblait qu'exiger, ainsi qu'elle le faisait, qu'avant toute chose on commençât par croire, soit qu'elle ne pût démontrer avec évidence ce qu'elle enseignait, soit que l'on fût incapable de comprendre les preuves qu'elle en pouvait donner, était une manière d'agir à la fois plus modeste et plus franche que celle des Manichéens qui, se raillant de la simplicité de ceux qui croient, promettent d'abord de ne rien enseigner qui ne soit démontré; et bientôt, impuissants à remplir une telle promesse, veulent que, sans examen et sur leur parole, on ajoute foi à toutes leurs fables, qu'elle qu'en puisse être l'absurdité.

Ayant ainsi reconnu que nous mêmes nous étions trop faibles pour trouver la vérité par le seul secours de notre intelligence, et sans une autorité semblable à celle de vos livres divins, je commençai à me persuader que vous n'eussiez point permis que cette autorité qu'ont ces livres par toute la terre, fût parvenue à ce degré de sainteté et d'excellence, si vous n'aviez voulu que par elle on vous cherchât, et que par elle on crût en vous. Ayant déjà entendu expliquer dans un sens très plausible et très raisonnable un grand nombre de passages de l'Ecriture, les prétendues absurdités que j'avais cru y voir ne m'arrêtèrent plus. J'attribuai toutes ces obscurités à la profondeur des mystères; et son autorité me sembla d'autant plus sainte, plus vénérable, plus digne de foi, qu'accessible aux moins habiles par la simplicité de son style, elle cache sous de telles apparences et dans des profondeurs presque impénétrables, ses sublimes et mystérieux secrets, se livrant ainsi à tous par cette manière si simple et si commune de s'exprimer, en même temps qu'elle offre tout ce qui peut exercer les plus solides esprits; recevant tous les hommes dans son sein par une voie en quelque sorte publique et populaire, tandis qu'elle n'accorde qu'à un petit nombre de parvenir jusqu'à elle par des sentiers étroits et détournés.

J'avais déjà trente ans, et je me trouvais encore au milieu de cette même fange, tourmenté des mêmes incertitudes, non moins avide de jouir des biens présens qui m'échappaient sans cesse, et dans lesquels se consumaient toutes mes pensées. Demain, avais-je dit d'abord, ce que je cherche je le découvrirai; la vérité se découvrira entièrement à moi, et je m'y attacherai.

« Déjà convaincu de la vérité de l'Evangile, Augustin trouvait encore, dans l'amour du plaisir, des doutes et des perplexités qui l'arrêtaient. Ce n'étaient plus les songes des Manichéens qui l'éloignaient de la foi; il en sentait l'absurdité et le fanatisme; ce n'était plus les contradictions prétendues de nos livres saints : Ambroise lui en avait développé le secret et les mystères adorables. Cependant il doutait encore; la seule pensée qu'il fallait renoncer à ses passions honteuses, en devenant le disciple de la foi, la lui rendait suspecte. Ainsi flottant toujours, et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse, et craignant d'être éclairci; sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyait la vérité; « asservi par l'infirmité de la chair, à ces voluptés qui donnent la mort, je traînais après moi ma chaîne, craignant d'en être

délivré, ne pouvant souffrir qu'on touchât à ma plaie ; et les conseils salutaires que je recevais de l'amitié, je les repoussais comme un esclave à qui sa servitude est chère, et repousse la main qui vient de le délivrer.

Après s'être livré à de nouvelles recherches qui ne firent que le jeter dans de nouvelles incertitudes, il s'applique à la lecture des livres saints, et en particulier des épîtres de St.-Paul. La connaissance qu'il fit d'un saint vieillard appelé Simplicien, ce qu'il apprit encore de la vie merveilleuse de St.-Antoine dans le désert, et plus que tout cela, les inspirations secrètes de Dieu qui agissaient sur son cœur, amenèrent enfin ses derniers combats, et cette victoire sur lui-même dont il faut entendre le recit de sa propre bouche.

Alors, seul avec moi-même, que ne dis-je point contre moi-même! quelles paroles amères et piquantes n'adressai-je point à mon âme pour l'exciter à me suivre dans l'effort que je faisais pour aller vers vous! Et néanmoins elle résistait et ne s'excusait pas : tous les raisonnemens qui jusques là avaient fait sa défense étaient confondus et épuisés. Réduite au silence, elle demeurait toute tremblante; craignant à l'égal de la mort d'être arrêtée dans le cours de ces longues et vicieuses habitudes qui, cependant, la consumant peu à peu, la conduisaient à la mort.

Dans cette lutte violente de l'homme intérieur, dans ce combat que je livrais hardiment à mon cœur, l'esprit rempli d'un trouble qui se peignait sur tous les traits de mon visage, je me tournai tout à coup vers Alype, et m'écriai : Où en sommes-nous, qu'est-ce que cela ? que venons-nous d'entendre? Quoi ! les ignorans s'empressent : ils ravissent le ciel; et nous, avec notre science, de même que des animaux stupides, nous nous roulons dans la chair et dans le sang ! Est-ce parce qu'ils ont pris les devans que nous avons honte de les suivre? et ne devrions-nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre ? Je lui dis ces paroles, ou je ne sais quelles autres à peu près sembables ; et le transport où j'étais m'emporta aussitôt loin de lui. Alype me regardait en silence et frappé d'étonnement. En effet, le son de ma voix avait quelque chose d'extraordinaire ; et mon front, mes joues, mes yeux, la couleur de mon visage, et cette altération même de ma voix en disaient plus que mes paroles sur ce qui se passait alors dans mon âme.

Il y avait dans la maison que nous habitions un petit jardin dont nous avions la jouissance. Le trouble de mon cœur m'y avait poussé, dans la confiance que personne ne viendrait m'interrompre au milieu de ce violent combat que je me livrais à moi-même, et dont vous saviez, ô mon Dieu, l'issue que j'ignorais. Alype me suivait pas à pas. Moi, je ne m'étais pas cru seul avec moi-même, tandis qu'il était là ; et lui, pouvait-il m'abandonner dans le trouble où il me voyait.

Nous nous assîmes dans l'endroit le plus éloigné de la maison. Je frémissais dans mon âme, et je m'indignais de l'indignation la plus violente contre ma lenteur à fuir de cette vie nouvelle, où tout mon être me criait qu'il fallait entrer.

» Il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme. Toujours (dit saint Augustin) une partie qui marche et une partie qui se traîne; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable ; toujours aimer et haïr , vouloir et ne vouloir pas , craindre et ne désirer autre chose ! Pour se donner tout à-fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer. La volonté commande; et elle-même qui commande ne s'obéit pas. Eternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs : ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même: et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons. » Je traînais un cœur malade et déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs et des délais que j'apportais à une vie nouvelle; je me roulais dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort; comme si elles avaient dû se rompre d'elles-mêmes.

Bien que je ne tinsse plus par un lien, je n'étais pas libre encore. Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrètes, y opérant sans cesse par une sévérité miséricordieuse des remords cuisants qui troublaient toute la douceur de ma vie. Je ne retombais pas néanmoins dans l'abîme de mes anciennes misères; mais me tenant sur les bords, j'y reprenais haleine, puis, par de nouveaux efforts, je m'approchais encore davantage du bien auquel je voulais atteindre. Encore un peu, et j'allais le toucher et l'embrasser; cependant je n'y étais pas encore, je ne le touchais ni ne l'embrassais: parce que je balançais à mourir à ce qui est une mort véritable, pour vivre de la véritable vie. La vieille habitude du mal avait plus de pouvoir sur moi que le bien, auquel je n'étais pas accoutumé; et à mesure que je voyais approcher le moment où j'allais devenir tout autre que je n'avais été, la terreur que m'inspirait ce moment semblait me saisir davantage. Pourtant elle ne me faisait point reculer : je ne retournais point en arrière, je demeurais en suspens.

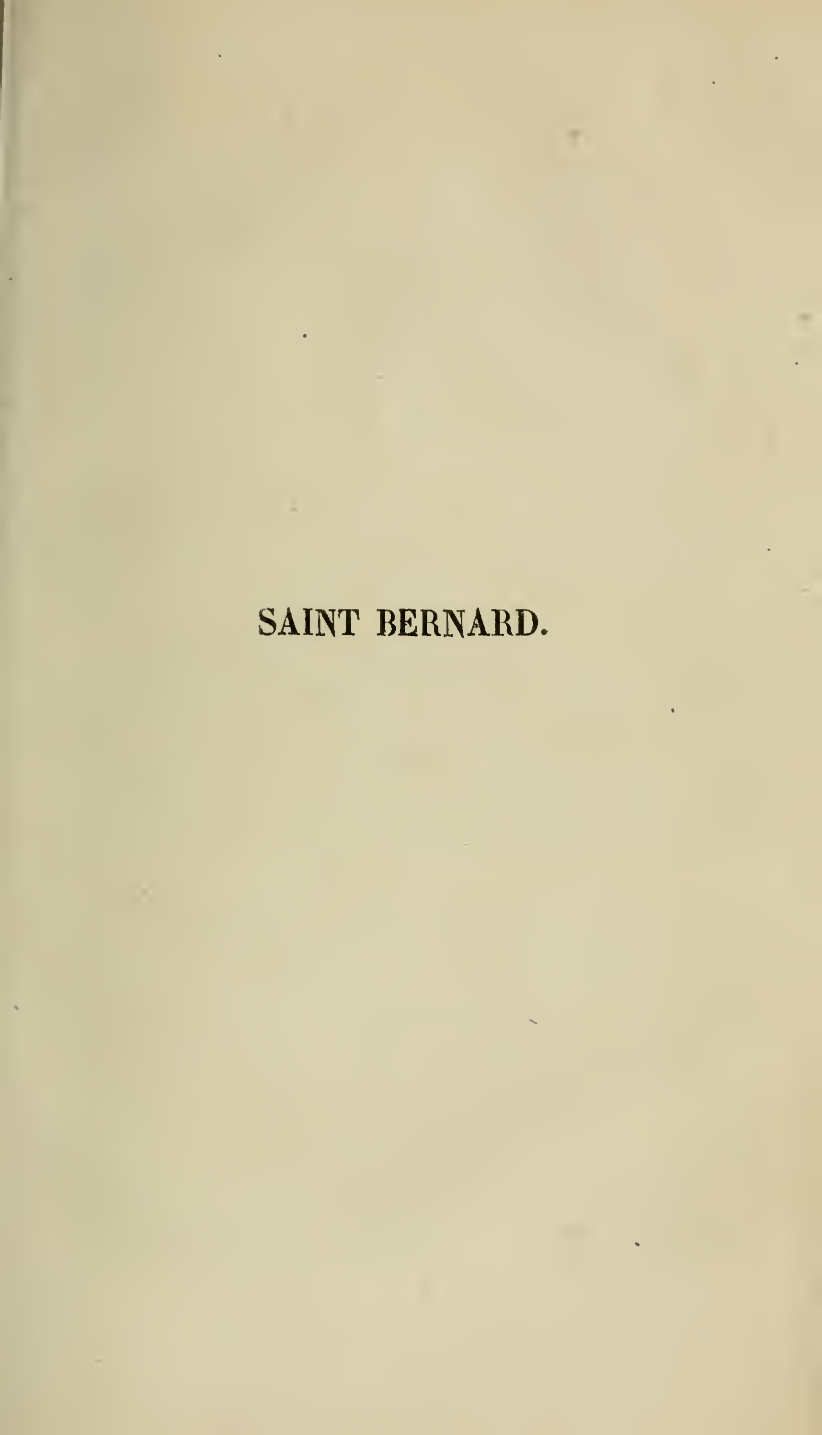
» Cependant, les amusements du monde, que j'avais toujours aimés et que j'aimais encore, me retenaient : *Retinebant me nugæ nugarum, antiquæ animæ meæ ;* et ils me disaient tout bas : *Dimittisne nos*? Dès ce moment, vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici l'agrément de votre vie : *A momento isto non erimus tecum ultra in æternum*? Quoi ! désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères; il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes et toutes les douceurs de la société : *A momento*, etc. Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vide, si unie, si différente de celle que vous avez jusqu'ici menée : *Putasne sine istis poteris*? » D'autre part se présentait à moi la chasteté avec une douce majesté, et un air

satisfait et serein, qui ne ressemblait point aux joies dissolues et licencieuses, avec un sourire modeste, qui m'encourageait de venir à elle sans balancer davantage. Me raillant doucement et de manière à ranimer mon courage, elle me disait : Ne pourrez-vous donc ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là ? Ont-ils pu par eux mêmes, et sans le secours de leur Dieu et de leur Seigneur? C'est lui qui m'a donnée à eux. Pourquoi vous appuyer sur vous-mêmes ? n'êtes vous pas comme si vous étiez sans appui? Jetez-vous dans ses bras et ne craignez point; il ne se retirera pas pour vous laisser tomber; jetez-vous-y hardiment, il vous recevra et vous guérira. Cessez d'écouter la voix impure de votre chair de péché : elle vous promet des douceurs; mais ces douceurs sont-elles comparables à la loi de votre Dieu.

Lorsqu'une méditation profonde, ayant tiré du fond de moi-même toute ma misère, l'eut entassée, pour ainsi dire, devant mes yeux, je sentis s'élever en moi un violent orage, chargé d'une pluie de larmes; et afin de pouvoir la répandre toute entière avec les gémissements et les sanglots qui allaient naître d'elle, je me levai et m'éloignai d'Alype. J'allai me jeter à terre sous un figuier — Alype l'avait suivi, mais sans en être aperçu. Là, donnant un libre cours à ses larmes, il se disait à lui-même avec un accent lamentable, répétant les paroles du psaume : *Jusqu'à quand, Seigneur, durera votre colère? Ne vous souvenez plus de nos iniquités passées.* Oh! combien de temps, combien de fois dirai-je encore, demain, demain, et toujours demain : *Quandiu cras et cras*? Pourquoi pas tout à l'heure ? Pourquoi le moment présent n'est-il pas le dernier de ma honte et de ma misère? *Quare non hæc hora finis turpitudinis meæ*? Je me disais ces choses; et je pleurais avec amertume dans la contrition de mon cœur. Voilà que j'entends sortir de ma maison une voix, comme celle d'un enfant ou d'une jeune fille, qui chantait et répétait en refrain ces mots : PRENDS ET LIS. Changeant aussitôt de visage, je me mis à chercher aussitôt, avec la plus grande attention, si les enfants, dans quelques uns de leurs jeux, faisaient usage d'un refrain semblable : je ne me souvins pas de l'avoir jamais entendu. J'arrêtai mes larmes, et me levai, ne pouvant expliquer ces paroles que comme un commandement divin, qui m'ordonnait d'ouvrir les saintes Ecritures, et d'y lire le premier passage qui se présentait à mes yeux. J'avais entendu dire d'Antoine qu'il avait été averti par une lecture de l'Évangile, au milieu de laquelle il était survenu par hasard, prenant pour lui les paroles qu'on lisait : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; et après cela venez et suivez-moi.* Cet oracle, ô mon Dieu, l'avait subitement tourné vers vous. Je retournai donc précipitamment au lieu où Alype était assis, et où j'avais laissé le livre des Epîtres de saint Paul, lorsque j'en étais parti. Je le pris, je l'ouvris, et je lus des yeux seulement ce passage, le premier sur lequel ils s'arrêtèrent : *Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté et la débauche, ni dans un esprit de contention et de jalousie; mais revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ, n'ayez pas l'amour de votre chair jusqu'à la livrer aux sen*

sualités. Je n'en voulus pas voir davantage ; et il n'en était pas besoin. Car à peine avais-je achevé de lire ces mots, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes le tenaient enveloppé.

Livre neuvième Ch. I. « Il est bien juste, ô mon Dieu, qu'en reconnaissance de ce que vous avez brisé mes liens, je vous offre un sacrifice de louanges. Que mon cœur et ma langue ne cessent donc jamais de vous louer; et que toutes les puissances de mon âme s'écrient: *Seigneur, qui est semblable à vous?* Qu'étais-je? et combien y avait-il en moi de corruption et d'iniquité! combien y en avait-il dans mes actions, dans mes paroles, dans ma volonté! Vous avez eu pitié de moi, et, par un effet de votre bonté, de votre miséricorde et de votre toute puissance, vous m'avez tiré de l'abîme de mort où j'étais plongé; et vous avez purgé mon cœur de ce cloaque d'impureté dont il était infecté. Et comment avez-vous opéré en moi un si heureux changement, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulais, et que je commençasse de vouloir ce que vous vouliez? » Vous bannissiez de mon cœur les vains plaisirs; mais, pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place. Et de là, Seigneur, la privation de ces plaisirs était pour moi plus délicieuse que n'en aurait été jamais ni n'en aurait pu être la possession. » Qu'à l'instant même je trouvai de douceur à renoncer aux douceurs de mes vains amusements, et combien de joie à quitter ce que j'avais tant appréhendé de perdre!... Déjà mon esprit était affranchi des soins cuisants qui font naître l'ambition, l'amour des richesses, les voluptés infâmes et criminelles. Déjà je mettais toute ma joie à m'entretenir avec vous, ô mon Dieu! vous, ma gloire, mes richesses, mes délices et mon salut.



SAINT BERNARD.

SAINT BERNARD.

Nous terminons ce recueil par le dernier des Pères de l'Église, St.-Bernard, de qui Fénélon disait qu'*il fut un prodige dans un siècle barbare.*

Le portrait de ce grand homme que nous retrouvons dans l'éloge de l'abbé Suger, par M. Garat, mérite en partie les louanges que lui donne Laharpe, ami de l'auteur. Il réunit, dit-il, le sublime de la pensée et de l'expression, et me paraît un des plus beaux qu'il y ait dans notre langue. En voici du moins la partie qui peut, sous tous les rapports, justifier cet éloge.

» Alors vivait dans un cloître, au fond d'un désert, un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devaient ambitionner le suffrage, autant que ceux du sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnaître cet abbé de Clairvaux devenu si célèbre sous le nom de St.-Bernard. Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire si extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentimens impérieux qui n'en laissent pas d'autre dans l'âme; il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la Religion. Lorsque sortant de son désert, il paraissait au milieu du peuple et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où le pouvoir et les charmes de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les divisions dans les conciles, il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places

publiques : son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin, l'Église dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise ; les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu-même, et les peuples dans leurs calamités allaient se ranger autour de lui comme ils vont se jeter au pied des autels.... L'Église l'a mis au rang des siens... Le philosophe doit l'élever au rang des grands hommes. »

Tel est l'hommage que la philosophie modern e n'a pu refuser à cet homme extraordinaire, et elle le lui a rendu dans un discours, couronné par l'Académie française, peu de jours avant notre révolution, à une époque où les beaux esprits étaient fort peu disposés à flatter de semblables portraits.

Le témoignage que lui rendit un de ses contemporains, l'abbé du Mont-Cassin, le fait mieux connaître et le peint d'une manière plus intéressante.

« Je l'ai vu, écrivait de son temps l'abbé du Mont-Cassin, cet homme vénérable, exténué par les jeûnes et les austérités de la solitude, qui l'ont rendu extrêmement pâle ; il porte des marques si visibles d'humilité, de componction et de pénitence, il respire une telle sainteté extérieure, il a si parfaitement le maintien d'un homme céleste et spirituel, qu'il persuade en se montrant, et même avant d'avoir fait entendre sa voix. Il est doué d'un excellent génie et de toutes les qualités naturelles, il a un jugement, une dextérité, un savoir et une expérience incomparables ; il parle avec la plus merveilleuse facilité ; son élocution est claire, pleine de douceur et de force ; son action est naturelle ; son geste touchant est approprié aux sujets qu'il traite ; il n'est donc pas étonnant que ses paroles produisent des effets prodigieux. La seule vue de ce grand homme vous édifie, ses discours vous instruisent, ses exemples vous font avancer dans la perfection. »

Les critiques s'accordent à reconnaître dans le style de St.-Bernard une douceur qui le distingue de tous les autres Pères de l'Eglise. Toujours pur, correct, judicieux, il instruit autant qu'il interresse. A une étude profonde des Pères qui l'avaient devancé, il joint une science si familière de l'écriture qu'il excelle à s'approprier ses expressions, il les insinue si heureusement dans les corps de ses propres ouvrages, qu'il est difficile

de discerner ce qu'il emprunte d'avec ce qui lui appartient. On vante encore sa prodigieuse science, la grâce naturelle et la fécondité de son style, la chaleur inépuisable de ses mouvemens. Toutes ces qualités se trouvent réunies dans le discours qu'on va lire. C'est l'éloge funèbre de son frère Gérard qu'il prononça à Clairvaux dans une nombreuse assemblée de ses religieux. Pendant qu'il les entretenait de ses éloquentes explications du cantique des cantiques, il s'enterrompit tout à coup et débuta ainsi avec une profonde émotion :

Pourquoi prolonger la violence que je me fais moi-même? Pourquoi contraindre une douleur qui, comme un feu secret, me brûle et me dévore? Plus elle est recélée au fond de mon cœur, plus son activité redouble. Je m'arrête à vous expliquer un chant de joie et mon âme est noyée d'amertume. Mon esprit distrait abandonne le texte que j'avais entrepris, et le coup dont le seignenr vient de me frapper absorbe toutes mes pensées. En perdant celui à qui je devais la liberté qui toujours accompagna mes entretiens avec le seigneur, j'ai perdu ce qui faisait ma vie. Pourtant j'ai pu jusqu'ici commander à ma douleur et la dissimuler, pour ne pas lui permettre de prévaloir sur la foi. Tandis qu'autour de moi tous étaient dans les larmes, moi seul, vous l'avez remarqué, j'ai suivi, l'œil sec, le triste convois; vous m'avez vu, près du cercueil, debout, immobile, rendre à sa dépouille, sans verser aucune larme, les devoirs, présidera la cérémonie, réciter les prières accoutumées; jeter de mes propres mains de la terre sur ce corps, qui bientôt ne sera plus lui-même qu'un peu de terre. On s'étonnait de ne point me voir les yeux baignés de larmes, quand elles coulaient de tous les yeux; quand c'était moi que l'on plaignait de l'avoir perdu, bien plus encore que celui que tous nous regrettions. Car pouvait-il y avoir un cœur assez insensible, pour n'être pas sensiblement touché d'un malheur qui me condamnait à survivre à un frère aussi tendrement chéri? Chacun oubliait sa propre infortune pour ne penser qu'à la mienne. Moi, cependant, je cherchais à combattre l'excès de mon chagrin, par les forces que nous prête notre foi, à soutenir ma faiblesse en m'appuyant sur les considérations que nous fournit la pensée que c'est là une dette imposée à notre nature et à quoi personne ne peut échapper, un tribut inévitable; que Dieu l'a voulu ainsi; qu'il faut donc se soumettre à la sévérité de ses arrêts, aux décrets de sa volonté souveraine; motifs assez puissans sans doute pour nous commander la modération dans le sentiment de nos adversités. Toutefois il ne m'était pas possible de me défendre contre le trouble et la tristesse. J'ai pu commander à mes larmes, non à ma douleur: et, comme dit le prophète, « j'ai été dans le saisissement, » et je ne pouvais parler. « Faute de s'épancher au dehors, ma douleur en pénétrait plus avant au fond de

mon cœur. Elle s'est irritée des efforts mêmes qui la comprimaient; et, j'en dois l'aveu, c'est elle qui la emporté Il faut donc qu'elle se manifeste aux yeux de mes enfans, ils me pardonneront des pleurs dont ils connaissaient l'objet, et qui n'attendent d'adoucissement que des consolations que j'en espère. Oui, vous le savez, ô mes enfans! combien ma douleur est légitime, combien vive est la plaie qui m'a frappé. Vous voyez dans quel vide me laisse désormais l'absence de celui qui m'assistait dans mes travaux, marchait à côté de moi dans la carrière, m'éclairait de sa vigilance, me soutenait par son activité, et par le charme de ses mœurs. Qui m'était plus nécessaire? qui me portait une affection plus tendre? Mon frère par la nature, il l'était devenu plus intimement encore par les liens de la religion. Donnez, donnez des pleurs à mon infortune, ô vous à qui je n'ai rien à apprendre à ce sujet. C'était lui qui suppléait à mon indigence, lui qui me ranimait dans mes langueurs; lui qui relevait et enflammait mon courage; me rappelait à mes devoirs, quand il m'arrivait de les oublier. Par quel coup fatal, par quelle déchirante séparation il a été arraché d'entre mes bras, lui qui n'était qu'une âme, un seul cœur avec moi! Si chers l'un à l'autre durant la vie, comment avons-nous été désunis par la mort? Cruelle séparation! rien que la mort ne pouvait l'opérer. Elle seule était capable de nous éloigner l'un de l'autre, et de mettre entre Gérard et moi cette barrière affreuse du tombeau. Quelle autre que l'impitoyable mort n'aurait pas respecté cette mutuelle affection, dont nos deux cœurs savaient, si bien goûter tous les charmes? En frappant l'un, la cruelle les a immolés tous les deux. Ne m'a-t-elle pas aussi frappé moi-même, et bien plus durement encore, puisqu'elle ne m'a laissé qu'une vie plus déplorable que toutes les morts? Je vis, mais c'est pour mourir à chaque heure: est-ce là vivre? Combien, ô borbare mort, tu te serais montrée moins inhumaine, en m'ôtant la vie qu'en me la laissant à ce prix? Arbre désormais stérile, il reste dévoué et à la hache et à la flamme. Envieuse de mes travaux, la mort a éloigné de moi l'ami qui les partageait et les rendit utiles, si toutefois ils ont pu l'être. Pourquoi nous être tant aimés? ou pourquoi nous perdre? Fatale nécessité! ô sort déplorable, pour moi, non pour lui! Car pour moi, ô mon frère chéri, si tu vins à perdre des amis que tu aimas tu en avais retrouvé d'autres que tu aimas davantage encore. Mais toi, qui faisais mon unique consolation, quelle consolation me reste-il, quand tu n'es plus? Tout était commun entre nous, les affections, les mœurs, les volontés; les chagrins seuls et le deuil me sont échus en partage: le courroux céleste m'a choisi pour victime. Le bonheur qui s'attachait à l'union de nos cœurs, à la douceur de nos entretiens, j'ai tout perdu; toi, tu les a échangés contre d'autres et à grand intérêt. Ce n'est pas toi qui ressentiras le vide qui va remplacer désormais ces épanchemens délicieux. Au lieu du dernier des hommes, tu gagnes la possession de Jésus-Christ. Tu n'as point à regretter de séparation parmi les chœurs des anges auxquels tu es admis. Rien ne te fera sentir notre éloignement; tu as, pour t'en dédommager, la compagnie du seigneur et de ses saints, dont la majesté t'environne. Mais qui me tiendra lieu de toi? Si du moins je savais que tu daignes

encore t'occuper de ce frère, de cet unique ami que tu as laissé seul, sans appui, agité par tant de soins et d'embarras, et que ta pensée s'abaisse sur cette terre misérable, du sein de cet abîme de lumière, et de cet océan des immortelles béatitudes où tu es plongé. Peut-être ô mon frère, après m'avoir connu selon la chair, peut-être que vous m'avez oublié dans votre nouvelle patrie. Maintenant que vous êtes entré dans les puissances du seigneur, peut-être que, rempli tout entier de sa justice, le souvenir de tout ce qui fut mortel s'est effacé de votre mémoire. En effet, *qui demeure attaché au seigneur*, dit son apôtre, *ne fait plus qu'un même esprit avec lui.* Pleinement identifié à ses sublimes affections, il ne sent, il ne goûte plus que Dieu, et que comme Dieu lui-même. Mais aussi Dieu est charité, et plus on est étroitement uni à Dieu, plus on ne respire que charité. Dieu, il est vrai, n'est accessible à aucune passion; mais il sait compatir, lui dont l'essence propre est miséricorde et clémence. Et vous aussi, vous êtes donc miséricordieux; vous l'êtes à n'en pas douter, puisque vous êtes uni à celui qui est la misericorde, bien que, comme lui, vous ne soyez assujetti à aucune misère. Supérieur à toute souffrance, vous la connaissez pour la plaindre Vos saintes affections n'ont fait que changer d'objets. Au sein de la divine nature, dont vous êtes aujourd'hui revêtu, vous vous intéressez encore à nous, à l'exemple du dieu bienfaisant qui prend soin de nous. En vous dépouillant de tout ce qui est faiblesse, vous êtes loin d'avoir renoncé à la charité, dont il est dit qu'*elle ne finira jamais*. Non, jamais vous n'oublierez votre frère. Il me semble vous entendre me répondre: « Est-il possible « qu'une mère oublie le fruit de son sein? et quand une mère pour- « rait l'oublier, moi je ne vous oublierai jamais. » Eh! le pourriez-vous? Vous savez bien dans quelle contrée vous m'avez délaissé; orphelin, gisant à terre, personne qui me tende une main secourable. A la moindre commotion que j'épouvre, mes yeux cherchent mon frère; ils y étaient si acoutumés! plus de Gérard. Dans ces momens, hélas! point d'autre ressource que de gémir sur mon malheur, tel que l'infortuné abandonné à sa faiblesse. Qui consulter dans mes doutes? Sur qui me reposer dans mes adversités? Qui m'aidera à porter tant de lourds fardeaux? Qui me sauvera de tant de périls? N'était-ce pas lui dont la vigilence attentive éclairait toutes mes démarches? lui dont l'infatigable amitié dirigeait tous les mouvemens de ce cœur, qui lui était plus connu qu'il ne me l'était à moi-même, pour en modérer l'activité ou pour en prévenir les langueurs? Ses discours insinuans et persuasifs me tenaiant en garde contre les séductions du siècle; ils lui ouvraient le chemin de tous les cœurs, satisfaisaient à toutes les demandes, me sauvaient des importunités. Jamais on ne sortit d'auprès de lui les mains vides. Le riche s'en retournait éclairé par ses conseils, le pauvre soulagé par ses bienfaits. Indifférent sur tout ce qui ne regardait que sa personne, il se chargeait volontiers du poids des affaires, afin de me ménager plus de loisir. Sa profonde humilité lui laissait croire que c'était à lui plutôt qu'à moi à prendre la part du travail, toujours prêt à la céder à qui croirait s'en acquitter mieux. Mais où le trouver? Ce n'était pas assurément de sa part pré-

somption, esprit d'intrigue, comme il n'arrive que trop souvent, mais charité pure, dégagée de tout sentiment personnel. Cela est si vrai, que, se trouvant occupé plus que personne et pourvoyant aux besoins de tous, il se laissa maintes fois manquer du nécessaire. Même à ses derniers momens, s'adressant au seigneur: Vous savez, disait-il, ô mon Dieu, que je soupirai toujours ardemment après le repos, pour être tout entier à vous. Ce qui m'a tenu engagé dans les affaires, vous m'en êtes témoin, c'a été la crainte de vous déplaire, l'obéissance à la communauté, au vœu de nos frères, à l'ordre du supérieur, et l'amitié qui m'unit à lui comme à mon frère. Je te rends grâces, ô mon frère! de tout le fruit que j'ai pu recueillir de mes études consacrées au seigneur. Si elles ont profité et à moi et aux autres, c'est à toi qu'en est l'obligation. Tu travaillais au dehors, moi, grâces à ton dévouement, je jouissais d'un repos tranquille; occupé, soit à purifier mon âme par la méditation des choses divines, soit à répandre parmi mes enfans la doctrine du salut. Pouvait-il me rester quelque ombre d'inquiétude, assuré, comme je l'étais, qu'il y avait à ma place une main qui agissait au dehors, des yeux toujours ouverts, un cœur, une langue qui suppléait à la mienne?

Mais que parlé-je de son activité au dehors? Gérard était-il donc étranger à la direction intérieure et spirituelle? tant s'en faut. J'en prends à témoin tous ceux qui ont vécu avec lui; ils savent combien ils respiraient les flammes de l'Esprit saint. Qui montra jamais plus de zèle pour le maintien de la discipline, d'amour pour les mortifications? Combien de fois je suis venu apprendre auprès de lui ce que j'ignorais, et m'éclairer de sa lumière, quand c'était moi qui devais la répandre!

En vous perdant, hélas! j'ai perdu tout avec vous, et avec vous s'est évanoui tout ce qui faisait ma joie et mes délices. A votre place, soins, embarras, travaux accablans et sans soutien. Que n'ai-je pu mourir aussitôt après vous! je dis après vous, non à votre place, ce serait vous envier la gloire dont vous jouissez. Survivre à un frère tel que lui: quelle calamité! quelle désolation! Me voilà donc réduit désormais à vivre dans l'amertume et dans les larmes; et la seule consolation qui me reste, c'est que mes larmes coulent sans interruption. Oui, je ne les épargnerai pas; elles seconderont la justice de la main divine qui m'a frappé; c'est sur moi, moi seul, qu'elle a transporté au séjour de l'immortel repos... Eh! qui pourrait condamner les pleurs que je répands?... Ils coulent non pas seulement sur moi, qui ne l'ai plus, mais sur vous tous, qui l'avez perdu: ils coulent sur les nécessités des pauvres, dont Gérard fut le père; sur tout notre ordre, à qui il se rendait si utile par son zèle, par sa sagesse et ses exemples. Je pleure non sur vous, ô mon frère! mais à cause de vous. Mon affliction n'est si vive que parce que mon attachement était profond. On pourra m'en faire un reproche, l'accuser d'être excessive. Samuel et David pleurèrent bien: l'un sur un prince réprouvé par le seigneur, l'autre sur un fils parricide. *Absalom, mon fils! mon fils Absalom!* s'écriait ce père désolé; et ici il y a bien plus qu'Absalom. Jésus-Christ lui-même versa des larmes en regardant Jérusalem, pensant à sa ruine

prochaine. Loin de condamner les larmes données à la mort de Lazare, il ne dédaigna point d'y mêler les siennes; c'était un témoignage de défiance. Je m'attriste, et ne murmure pas. La justice divine s'est acquittée envers nous deux: l'un a été puni, parce qu'il l'avait mérité. Je répéterai donc: Le seigneur s'est montré également miséricordieux et juste; il nous l'avait donné, il nous l'a ôté; et si nous sommes affligés de sa perte, nous n'oublions pas le don qui nous en avait été fait.

On va juger de l'influence que devait avoir sur son siècle le saint abbé de Clairvaux, par le discours suivant qu'il ne prononça point, mais qu'il adressa au clergé et au peuple de Franconia pour les engager à la Croisade.

J'ai à vous entretenir de l'affaire du Christ, d'où dépend tout votre salut. L'autorité du Seigneur et la considération de votre utilité excuseront à vos yeux l'indignité de la personne qui vous écrit. Je suis peu de chose en effet, mais je désire vivement que vous soyez sauvés par les entrailles de Jésus-Christ; mon intention, en vous écrivant, est de m'adresser à vous tous. Je le ferais plus volontiers de vive voix, si j'en avais la force comme j'en ai le désir. Mes frères, voici le temps du salut; l'univers s'est ému, il a tremblé, parce que le Dieu du ciel a commencé à perdre la terre où il a été vu, où il a passé comme homme plus de trente ans avec les hommes, terre qu'il a illustrée par ses miracles, qu'il a consacrée par son sang, où les premières fleurs de sa résurrection ont paru. Aujourd'hui, à cause de nos péchés, les ennemis de la croix ont levé leur tête sacrilége; ils ravagent par le glaive cette terre sainte, cette terre de promission; et si personne ne s'y oppose, ils vont fondre sur la cité même du Dieu vivant, pour y renverser les monumens de notre rédemption, souiller les lieux saints qui furent rougis du sang de l'agneau sans tache. O douleur! dans leur zèle impie, ils brûlent d'envahir le sanctuaire même de la religion chrétienne, et de fouler aux pieds la couche mystérieuse où Jésus; notre vie, s'endormit pour nous dans le sein de la mort.

Et vous, hommes courageux, vous, serviteurs de la foi, que faites-vous? livrerez-vous ainsi les choses saintes aux chiens, et les perles aux pourceaux? Combien de pécheurs, en confessant avec larmes leurs péchés, en ont obtenu le pardon dans ces lieux, depuis que le glaive de vos pères les a purgés des païens impurs! L'ennemi du genre humain en a été témoin, et il en a frémi de rage, il a excité les vases de son iniquité, et il ne laissera aucune trace, aucun vestige d'une si grande piété, s'il peut un jour (ce qu'à Dieu ne plaise!) se rendre maître du Saint des saints. Quels motifs de douleur inconsolable pour tous les siècles! car la perte en serait irréparable. Mais surtout quelle confusion! quel opprobre éternel pour cette génération perverse! Cependant, mes frères, quelles sont nos

pensées? La main de Dieu s'est-elle raccoursie, ou bien est-elle devenue impuissante, pour qu'il appelle des vers de terre à la défense de son héritage? Ne peut-il pas envoyer des légions d'Anges, ou seulement dire un mot, et la terre sainte sera délivrée? Il peut tout, quand il le veut. Il a porté ses regards sur les enfans des hommes, pour voir s'il n'en trouverait point qui prissent part à sa douleur; car le Seigneur a pitié de son peuple, il prépare des moyens de salut à ceux qui l'ont abandonné. Voyez de quel artifice il se sert pour vous sauver. Pécheurs, considérez la profondeur de sa tendresse pour vous, et prenez-y confiance. Il ne veut pas votre mort, mais il veut que vous vous convertissiez et que vous viviez; c'est pour cela qu'il cherche une occasion, non contre vous, mais pour vous. Quelle occasion mieux choisie, et que Dieu seul pouvait trouver, que celle qui rappelle à son service, comme s'ils avaient toujours pratiqué la justice, les homicides, les ravisseurs, les parjures, et tous ceux qui sont couverts d'autres crimes! N'ayez point de défiance, pécheurs, le Seigneur est indulgent. S'il voulait vous punir, non seulement il ne demanderait pas que vous le servissiez, il refuserait au contraire le service que vous lui offririez. Je vous le répète, pensez aux trésors du Très-Haut, réfléchissez à sa miséricorde. Tandis qu'il désire venir à votre secours, il feint d'avoir besoin d'être secouru lui-même; il veut paraître votre débiteur, afin de payer le service que vous lui rendrez, par le pardon de vos péchés, et une gloire éternelle. Heureuse génération, vous dirai-je, qui vit dans un temps si riche en indulgence!..... Puisque votre terre est féconde en hommes courageux, et qu'il y naît une jeunesse robuste; puisque votre gloire et le bruit de votre valeur ont rempli l'univers, hâtez-vous, par zèle pour le nom chrétien, de prendre ces armes que la victoire a toujours couronnées. Que votre milice ne cesse point d'être sur pied; mais abjurez cette malice, qui a coutume de vous abattre et de vous perdre les uns les autres. Quelle fureur cruelle vous porte en effet à percer de votre épée le corps de votre prochain, dont l'âme périt peut-être en même temps! Celui même qui triomphe n'a pas de quoi se glorifier; lorsqu'il se réjouit d'avoir abattu son ennemi, son âme est traversée par le glaive qui l'a fait triompher C'est folie, et non courage, de s'abandonner à de pareils combats, c'est faire preuve de démence, et non d'audace. Braves et courageux guerriers, il se présente aujourd'hui une guerre où vous aurez tout à gagner et rien à craindre; car en triomphant, vous vous couvrirez d'une gloire réelle, en succombant, vous acquerrez de vrais biens. Et vous, qui vous occupez à amasser les richesses de ce monde, prenez garde de laisser échapper les trésors qui vous sont offerts. Prenez la croix, et vous obtiendrez le pardon de toutes les fautes que vous aurez confessées avec un cœur contrit. Cette croix est peu de chose par elle-même, mais si vous la portez avec dévotion, elle vous fera obtenir le royaume de Dieu. Ceux qui ont déjà pris ce signe céleste ont bien agi; ceux qui le prendront agiront de même. Mais gardez-vous d'apporter trop de précipitation dans cette entreprise. Choisissez parmi vous des chefs belliqueux et habiles, faites en sorte que toute l'ar-

mée du Seigneur parte en même temps, afin qu'elle puisse résister à toute violence dans la première expédition. Avant que Jérusalem fût prise, l'ermite Pierre, dont vous avez assûrément entendu parler souvent, conduisit seul tous ceux qui s'étaient attachés à lui, et s'exposa à tant de périls, que peu y échappèrent; les uns y périrent de faim, les autres par le glaive; il est bien à craindre que si vous faites de même, il ne vous arrive pareil malheur. Vous en préserve le Dieu qui est béni dans les siècles! Amen.

LETTRE A L'ABBÉ SUGER.

Il s'est répandu dans nos contrées une nouvelle qui nous a été bien agréable, et qui ne peut manquer de l'être partout où elle parviendra. En apprenant ce que la divine miséricorde a fait pour vous, quiconque craint le Seigneur s'étonne et se réjouit d'un aussi merveilleux changement, opéré par la main du Très-Haut. Ceux mêmes qui ne vous connaissent pas, informés aujourd'hui de ce que vous étiez et de ce que vous êtes devenu, en rendent gloire à sa puissance. Ce qui augmente la joie aussi bien que le miracle, c'est que, non content de suivre l'heureuse inspiration qui vous venait du ciel, vous avez associé vos religieux au même bienfait. Vous imitez la conduite d'un sage et valeureux capitaine qui, voyant sur le champ de bataille ses soldats prendre la fuite et se laisser égorger par l'ennemi, quoiqu'il lui fût libre d'échapper lui seul, préfère mourir avec ceux à qui il aurait honte de survivre. Animé de cette généreuse résolution, il ne lâche point prise, mais, demeurant ferme, il va, vient parmi les rangs, bravant les glaives ensanglantés, n'épargnant ni son bras ni sa voix pour effrayer l'ennemi, et relever le courage des siens. On le voit partout où le combat est le plus échauffé et le danger plus pressant, parant les coups qu'on lui porte, volant au secours de celui qui va périr, et, parce qu'il ne peut espérer de sauver tous les siens, du moins il voudrait mourir pour chacun d'eux; et plus d'une fois il est arrivé que ce noble dévouement a rappelé la victoire.

Je désirais bien, mais sans l'oser espérer, entendre raconter de vous cette heureuse révolution; car, le moyen de croire qu'à peine entré dans la carrière, vous iriez du premier pas atteindre à son extrémité? Gardons-nous donc de mesurer la miséricorde de Dieu par les calculs étroits de notre espérance et de notre foi. Il fait ce qu'il veut, et le fait en qui il veut; il sait, quand il lui plaît, accélérer un ouvrage et rendre le fardeau léger. Ce qui animait le zèle des saints, c'étaient moins les déréglemens de votre communauté que les vôtres, c'était sur vous que tous les regards se fixaient, que les secrets reproches se dirigaient. Votre conversion opérée, la médisance n'avait plus d'aliment. Ce qui armait contre vous la censure, c'était le faste de vos équipages; en vous réformant, vous avez fait cesser toutes les plaintes, et votre exemple est devenu une loi générale pour tous les

vôtres. Un si prompt et si merveilleux changement a été l'ouvrage de Dieu seul. S'il suffit de la conversion d'un pécheur pour remplir le ciel de joie, que sera donc la conversion de tout un monastère, et d'un monastère comme celui-là? Il y avait long-temps déjà qu'il se ressentait du séjour de la cour. C'était le centre des affaires et le rendez-vous des armées. Autant l'on y était fidèle à rendre à César ce qui est dû à César, autant on l'était peu à donner à Dieu ce qui lui appartient. Je parle de ce que j'ai entendu dire, non de ce que j'ai vu. Maintenant l'on n'y est plus occupé que des choses de Dieu; la continence y a repris ses droits, le silence et la paix en ont fait leur sancturaire, les saintes règles de la discipline y sont pratiquées, l'harmonie des sacrés cantiques s'y mêle aux travaux de la pénitence, les bruyantes distractions du siècle ont fait place aux pieux exercices de la vie religieuse, et ce qui fut une synagogue de Satan est devnu une académie toute céleste, et la digne habitation du Seigneur. Si je rappelle ces tristes détails, ce n'est pas assurément pour faire rougir personne, mais pour faire mieux ressortir la beauté des nouveaux jours, par le rapprochement des anciens temps; car les joies nouvelles sont bien plus vives, quand on les compare aux maux qu'on ne sent plus. Je répèterai donc avec l'Apôtre : *Voilà ce que vous étiez, mais vous avez été purifiés, vous avez été sanctifiés.* La maison de Dieu ne s'ouvre plus aux profanes, ni le sanctuaire aux regards d'une curiosité mondaine. Plus de conversations oiseuses, ni de frivoles entretiens; plus de ces troupes d'enfans de l'un et de l'autre sexe, qui vous étourdissaient les oreilles. Il n'y a plus d'accès qu'aux seuls enfans de Jésus-Christ, à ceux-là seuls dont lui-même a dit : *Me voici avec mes enfans.* Quelle joie pour les saints martyrs dont ces lieux abondent, de faire désormais retentir ce chant de triomphe: *Louez le Seigneur, vous qui êtes ses enfans; chantez à la gloire de notre Dieu, chantez à la gloire de notre roi, chantez!* Avec quels saints transports les chœurs célestes viennent se mêler à ces pieux solitaires, pour unir leurs cantiques aux prières et aux larmes de la pénitence! Combien je me félicite de vivre encore pour entendre du moins ces merveilles que l'absence où je suis de vous ne permet pas à mes yeux de contempler! Combien vous êtes plus heureux encore, vous à qui il est donné d'en être les instrumens!

Peut-être que les louanges que je vous donne ici vous font de la peine, mais vous ne devez pas vous en alarmer; mon langage n'a rien qui ressemble à celui des flatteurs; ceux-ci appellent *bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien*, et corrompent ceux qu'ils nomment heureux. La louange est flatteuse, mais dangereuse, quand *le pécheur est loué dans les désirs de son cœur, et que l'impie est applaudi.* Quels que soient nos éloges, ils ne partent que de la charité, et ne vont point au-delà de la vérité; l'une en est le principe, l'autre en est le terme; mon peu de discernement les renferme dans cette étendue. On se glorifie en assurance quand on se glorifie dans le Seigneur, c'est-à-dire dans la vérité. Nous n'avons point appelé le mal un bien, nous avons appelé mal ce qui l'était. Si, quand nous avons vu le mal, nous nous sommes hautement élevés pour le reprendre, maintenant que nous

ne voyons plus que du bien, devons-nous nous taire et refuser au bien le témoignage qui lui est dû? Autrement, nous mériterions le reproche d'avoir voulu déchirer et non corriger. Je serais un détracteur malveillant plutôt qu'un censeur charitable, puisque j'aurais mieux aimé l'invective que l'amendement, si je ne parlais pas du bien, après avoir si fort invectivé contre les désordres du passé. L'homme juste reprend par miséricorde, l'impie flatte par injustice; l'un peut guérir la plaie, l'autre la dissimuler. Au milieu de ceux qui glorifient le Seigneur en le craignant, vous n'avez point à craindre l'huile du pécheur, dont ils avaient coutume autrefois de vous oindre la tête. Nous vous donnons des louanges, parce que vous nous en fournissez la matière: et il vous est bien permis de prendre plaisir à des éloges tels qu'ils ne peuvent ni flatter le vice, ni décrier la vertu. Loin de vous maintenant les perfides adulateurs qui, en vous saturant de louanges, vous exposaient au blâme et au mépris de tous.

LETTRE AU ROI DE FRANCE LOUIS VII.

Les rois de la terre conservent leur état et leurs droits hors d'atteinte et de toute insulte, tant qu'ils ne s'opposent point aux ordres de la divine Providence. Pourquoi, Seigneur, vous irriter contre un ministre élu de Dieu, dont votre Majesté elle-même avait fait choix, en l'appelant à être le Samuel de votre fils? Son indignation pèse, non contre des étrangers, mais contre elle-même et contre les siens. Il n'est pas étonnant que, selon la parole de l'Apôtre, *la colère de l'homme n'accomplisse pas la justice de Dieu.* L'ivresse où elle le jette l'empêche de voir ce qu'il y aurait pour lui de plus avantageux et de plus conforme, tant à sa dignité qu'à ses propres intérêts. On vous parle de convoquer l'assemblée générale des évêques: qu'y a-t-il en cela de contraire aux droits de la majesté royale, à l'utilité du royaume? C'est là que l'Eglise tout entière aurait fait valoir ces témoignages éclatants de zèle et de dévouement que Votre Majesté s'était empressée de donner, et qui l'ont placée à la tête des généreux défenseurs de l'Eglise; là que la reconnaissance publique se serait manifestée de la manière la plus glorieuse pour vous; là que des milliers de saints auraient prié pour vous et pour les vôtres. Pour ignorer combien, dans les circonstances où nous sommes, il est nécessaire d'assembler les évêques, il faudrait avoir le cœur insensible aux misères de l'Eglise notre commune mère. Pour moi, qui suis le dernier de vos sujets par le mérite, mais non pour la fidélité, permettez que je le répète: il est contre tous vos intérêts de vouloir mettre obstacle à l'exécution d'un projet aussi louable et aussi nécessaire. Je ne manquerais pas de raisons plausibles pour justifier ce que j'avance; j'en ai dit assez pour un prince aussi sage que vous l'êtes. Que si vous avez à vous plaindre de quelque acte de rigueur émané du Siége apostolique, de nature à laisser craindre que la gloire de votre trône n'y soit comprise, vos fidèles sujets, présents à cette

assemblée, ne manqueront pas de réunir tous leurs efforts pour obtenir qu'il soit ou annulé ou modifié; et moi-même, je me ferai un devoir d'y contribuer de toutes mes forces.

LES LIVRES DE LA CONSIDÉRATION,

Au pape Eugène III, disciple de saint Bernard.

En me proposant d'adresser à votre sainteté des réflexions propres à l'édifier, à lui plaire, à la consoler, je me sens à la fois pressé et arrêté par un double sentiment d'affection et de respect qui se combattent dans mon cœur, et dont l'un retient ma plume, quand l'autre l'excite. J'ai fini par céder à la demande qu'elle a eu la bonté de me faire, quand elle était dans le droit de me le commander.

L'amour que je vous porte vous considère moins comme maître que comme mon fils; il se soumet à vous volontairement, vous obéit sans espoir de récompense, vous révère sans contrainte. Qui fait agir la plupart des hommes? c'est la crainte ou l'espérance. Sur leurs lèvres des bénédictions; au fonds de leurs cœurs une malignité chagrine. Aussi au premier besoin ils vous abandonnent, ce n'est point là charité. *La charité ne manque jamais.* Bien que je sois quitte envers vous des soins pareils à ceux d'une mère pour son fils, je n'en ai point dépouillé les affections. Il y a trop long-temps que je vous porte enfermé dans mon sein, pour que vous en soyez sitôt détaché. Montez au ciel, descendez au fond de l'abîme; je vous suivrai partout où vous irez. Je vous aimai dans la pauvreté, je ne cesserai pas de vous aimer, aujourd'hui que vous êtes le père des pauvres et des riches. Vous-même, si je vous connais bien, pour être devenu père des pauvres, vous n'avez pas cessé d'être pauvre volontairement. J'aime à croire qu'il ne s'est fait en vous d'autre changement que celui de la condition, non de la personne; et votre profession s'est seulement agrandie, mais en restant toujours la même. Je vous présenterai donc, très-saint père, ces réflexions, non avec l'autorité d'un maître, mais avec la tendresse d'une mère, et la plus affectionnée. « Je veux bien paraître indiscret à ceux qui n'aiment point, et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable amour fait tenter. »

La première pensée et la plus affligeante qui vient se présenter à mon esprit, c'est la foule d'occupations qui vous enchaînent. Je partage vos tribulations, si toutefois vous vous en affligez vous-même; car, si j'étais seul à en gémir, j'aurais plus de raison encore de les déplorer, parce que qui ne sent pas son mal, n'en est que plus grièvement malade, et qu'il y a peu d'espérance de salut pour un membre frappé de paralysie. Mais vous êtes bien loin de mériter un pareil soupçon. Je n'ai pas oublié combien de délices remplissaient, il n'y a pas encore bien long-temps, votre vie calme et tranquille; il n'est pas possible que vous en ayez perdu sitôt l'habitude et le sentiment. Une plaie récente se fait vivement sentir; elle n'a pas eu

le temps encore de dégénérer jusqu'à se rendre insensible. Bien qu'à dire vrai, des pertes journalières amènent le dépérissement des forces, le cœur reste toujours saignant, et je suis bien sûr que vous n'avez pas été impunément arraché à votre chère solitude. Chaque fois que vous y pensez, votre affliction se renouvelle, et quand est-ce que vous n'y pensez pas? On fait effort pour rompre ses liens, et l'on n'en vient pas à bout; on avance et on recule; on est dans le travail de l'enfantement, mais sans aboutir à aucuns résultats. S'il en est ainsi, je vous en félicite encore; un tel état vaut mieux qu'un endurcissement déguisé sous le faux nom de paix; ce serait là le pire de tous les maux. Vous demanderez peut-être si les choses peuvent en venir là. Oui, si, comme il n'est que trop ordinaire, on se laisse gagner par l'habitude qui vous jette dans l'apathie. Ne vous rassurez pas sur vos dispositions actuelles; il n'est pas d'impression, quelque profonde qu'elle soit, qui ne cède à la dissipation et au temps. Une plaie que l'on a laissée vieillir faute de soins, contracte des callosités qui la rendent d'autant plus incurable qu'elle se fait moins sentir. Enfin, une douleur continüe et vive ne peut donc être longue; car, quand elle ne recevrait point de soulagement d'ailleurs, elle se calme d'elle-même par sa propre violence: ou les remèdes l'adouciront, ou sa continuité l'absorbe. De quoi l'habitude ne change-t-elle pas la nature? Est-il rien qui ne s'endurcisse à la longue, et qui ne cède à l'usage? Telle chose repoussait par son amertume, et n'inspirait que du dégoût et de l'horreur; à force de s'y accoutumer, on n'y trouve plus que de la douceur. Ce fardeau vous parut d'abord impossible à porter, avec le temps il devient léger, bientôt insensible; il finit par être agréable. Ainsi, par une progression lente, on tombe dans la dureté de cœur, et de là dans l'aversion du bien; et c'est là cette forte et continuelle douleur qui, comme je l'ai dit, se terminera bientôt, ou par la guérison ou par l'insensibilité.

Voilà pourquoi j'ai toujours appréhendé pour vous (et je suis loin d'être rassuré), j'ai, dis-je, craint qu'ayant trop différé le remède, et ne pouvant différer la douleur, vous ne vous laissiez aller à la pensée désespérante que vous ne pourrez guérir, et que ce désespoir ne vous entraîne à faire naufrage. Je tremble que, dans ce tourbillon d'affaires où vous êtes engagé, écrasé sous leur poids, et désespérant d'en voir jamais la fin, vous ne vous jetiez dans le parti de l'endurcissement, et que par là vous ne vous exposiez à perdre le sentiment d'une juste douleur qui vous sauverait.

Vous seriez bien plus sage de vous y soustraire, du moins pour quelque temps, que d'attendre qu'elles vous entraînent et vous poussent insensiblement là où vous ne voulez pas aller. Où donc? m'allez-vous demander. A l'endurcissement. Que si vous poursuivez vos questions, « Ce que c'est que cet endurcissement, » si déjà vous ne tremblez pas, vous y êtes. Il n'y a de cœur dur que celui qui, étant devenu insensible à son état, n'a pas horreur de lui-même. Ne m'interrogez point, interrogez Pharaon. Jamais cœur endurci n'est parvenu au salut, à moins que Dieu, par sa miséricorde, « ne lui ait ôté ce » cœur de pierre, et donné un cœur de chair, » comme parle le

prophète. Qu'est-ce donc qu'un cœur endurci ? c'est celui qui n'est pas déchiré par la componction, qui n'est point amolli par la piété, qui n'est point touché par les prières, qui n'est point ébranlé par les menaces; celui que les châtimens mêmes trouvent insensible; celui qui est plein d'ingratitude pour les bienfaits, de perfidie dans ses conseils, de cruauté dans ses jugemens, qui ne rougit plus des crimes les plus honteux, qui oublie le passé, qui néglige le présent, qui ne songe point à l'avenir; c'est celui qui ne retient du passé que le souvenir des injures, qui perd entièrement de vue le présent, et ne prend aucune mesure pour l'avenir; et, pour rassembler en peu de mots tous les dangers d'un mal si terrible, c'est celui qui est sans crainte pour Dieu, sans égards pour les hommes. Voilà où ces malheureuses occupations vous entraîneront, si vous continuez à vous y abandonner tout entier, sans vous rien laisser de vous-même. Vous vous consumerez dans ces vains travaux qui ne font qu'affliger l'esprit, déchirer l'âme, et ne laissent plus de place aux émotions de la grâce...

Quelle est, par exemple, cette tyrannie qui vous oblige à entendre plaider du matin au soir ? Les nuits elles-mêmes ne sont pas libres. Je crois bien que vous en gémissez, mais en pure perte, tant que vous n'aurez pas réformé un pareil abus. La patience est une vertu héroïque, mais ce n'est pas là celle que je souhaiterais pour vous. Je ne saurais approuver une patience qui consent à se faire esclave, quand elle peut acquérir la liberté. Dites-moi, quand pouvez-vous respirer ? à quels momens êtes-vous sans alarmes ? quand pouvez-vous dire avec assurance que vous soyez à vous même?

Ne m'opposez pas ce que dit l'apôtre, qu'*étant libre, il s'est fait l'esclave de tout le monde.* Ce n'est pas là l'image de votre cour. Ce grand Paul, qui voulait bien se faire l'esclave de tout le monde, enchaînait-il sa liberté à l'amour du gain ? voyait-on accourir près de lui, de toutes les parties de l'univers, les ambitieux, les avares, les simoniaques, et tous ces monstrueux essains d'hommes avides des biens de l'église, qui vous obsèdent et viennent y couvrir leurs intrigues du nom de l'autorité apostolique. Dans quels sens l'apôtre s'était-il fait l'esclave de tous? pour les gagner tous à Jésus-Christ, non pour grossir les trésors de l'avarice; pour donner, non pour recevoir. Concoit-on rien de plus servile et de plus indigne, surtout d'un souverain pontife, que de se consumer éternellement à de telles occupations, et pourquoi? Au milieu de tout cela, où trouvons-nous le temps de prier, d'instruire les peuples, d'édifier l'église, de méditer les oracles de la loi, quand vous êtes continuellement étourdi du code, non de l'évangile, mais de Justinien? Venez donc nous dire encore que vous êtes libre, quand vous êtes garroté de tant de chaînes Est-on moins esclave pour être soumis à vingt tyrans que pour n'obéir qu'à un seul ? Et qu'importe que la servitude soit volontaire ou forcée?

Si donc vous voulez vous donner tout entier à tout le monde, comme celui qui s'est fait tout à tous, je loue votre humilité, pourvu qu'elle soit complète. Mais, comment le sera-t-elle, si elle ne vous embrasse

pas vous-même? vous êtes homme aussi bien que les autres; et partant, afin que votre humilité soit pleine et parfaite, il faut qu'elle vous recueille dans le même sein qui reçoit tous les autres, car autrement que vous servira de gagner tous les autres, si vous seul vous vous perdez? C'est pourquoi, tout le monde vous possède. Pourquoi seriez-vous seul frustré de la possession de vous-même?... Si vous êtes étranger à vous-même, à qui ne le deviendrez-vous pas? Qui est mauvais pour soi, à qui peut-il être bon? Réservez-vous du moins quelques intervalles où vous puissiez vous rendre à vous-même. Est-ce là être trop exigeant? Ne dérogez pas à votre propre dignité en vous abaissant à des distractions si peu assorties à l'éminence de votre rang.

Nous lisons bien que les apôtres ont été debout devant les tribunaux pour y être jugés; nulle part vous ne lirez qu'ils y aient pris séance pour y faire l'office de juges. Quoi donc! un serviteur qui n'aspire pas à être plus que son maître, un envoyé qui n'a pas la prétention d'en savoir plus que celui dont il tient sa mission, un fils qui n'outre passe point les bornes que ses pères lui ont tracées, craindra-t-il de compromettre sa dignité? *Qui ma constitué juge*? dit le souverain législateur: et le serviteur se croira déshonoré, s'il ne se constitue le juge de tous! Etes-vous faits pour juger sur de misérables portions de terre, vous, appelés à juger sur les choses du ciel? Ce qui est soumis à votre juridiction, c'est la conscience, non la fortune des particuliers. Les clefs du royaume du ciel vous ont été données pour l'une, et non pour l'autre. Jésus-Christ vous a remis son pouvoir pour remettre les péchés, non pour régler les propriétés. Où croyez-vous qu'il y ait plus de puissance, à remettre les péchés, ou à partager des terres? Laissez cette fonction subalterne à ceux à qui elle appartient, aux rois et aux juges de la terre; vous, n'allez pas attenter au droit d'autrui, et porter la faulx dans une moisson étrangère.

Ne vous laissez pas enfler de la pompe qui vous environne, puisque le travail qui vous est imposé est encore plus grand que votre dignité. Vous êtes successeur des prophètes et des apôtres, et j'ai de la vénération pour votre qualité; mais que s'ensuit-il de là? que vous devez donc vivre comme les prophètes et les apôtres. Or, écoutez comment Dieu parlait à son prophète : « Je t'ai établi, » lui disait-il, « pour arracher et pour détruire, pour planter et pour édifier. » Et qu'y a-t-il en tout cela qui ressente le faste? Imaginez-vous que vous êtes aussi grand que Jérémie; mais apprenez donc en même temps que vous occupez la place où vous êtes, non pour vous élever, mais pour travailler. De plus, les apôtres, vos prédécesseurs, à quoi ont-ils été destinés? à recueillir une moisson cultivée par leurs soins et arrosée de leurs sueurs. Maintenez-vous dans l'héritage qu'ils vous ont transmis, car vous êtes en effet leur héritier : mais, pour faire voir que vous l'êtes, il faut que vous succédiez à leur vigilance et à leurs fatigues; car, si vous vous relâchez dans les délices et les vanités du siècle, ce n'est pas là le partage qui vous est échu par le testament de ces hommes apostoliques. Or quel est-il? le travail et les souffrances. » J'ai été, » dit, saint Paul, dans une foule de travaux, fréquemment au fond » des cachots. » Comment donc penseriez-vous à vous glorifier, lors-

que vous n'avez pas même le loisir de vous reposer? et le moyen d'être oisif et tranquille, quand on est chargé de toutes les églises du monde, et qu'il reste encore tant de terres à défricher dans le champ du Seigneur !... C'est un assemblage monstrueux qu'un rang élevé avec un cœur rampant ; une langue qui promet beaucoup, et une main qui n'agit pas ; un visage grave et des actions légères ; une grande autorité et une volonté chancelante.

Peu de personnes sont en droit de dire : *Je ne me sens coupable de rien.* Il faut marcher dans le bien avec de la circonspection, pour qu'il ne s'y rencontre pas quelque peu de mal. Je vous le répète : Connaissez-vous bien ; non-seulement afin qu'au milieu de tant d'entraves vous puissiez jouir du témoignage de votre conscience, mais pour apprendre ce qui vous manque ; car quel est celui à qui il ne manque rien? Tout manque à celui qui croit tout avoir, Vous êtes souverain pontife, oui, mais non au-dessus de tous. Vous ne l'êtes qu'à la condition d'être le dernier de tous. Qu'appelle-t-on souverain? Ce qui n'est pas susceptible d'accroissement. Vous seriez dans une étrange erreur, si vous aviez une sembable prétention. Au reste, vous n'êtes pas de ceux qui pensent que les dignités soient des vertus ; car vous connûtes par l'expérience la vertu avant la dignité. Laissez cette opinion aux Auguste, et à tant d'autres qui n'ont pas craint de se faire passer pour dieux : par exemple, aux Nabuchodonosor, aux Alexandre ; à un Antiochus, à un Hérode. Vous n'êtes souverain pontife que relativement aux autres, non d'une manière absolue ; dans la hiérarchie, non dans l'ordre du mérite.

Qui donc êtes-vous? Le grand-prêtre ; le souverain pontife, le premier des évêques, l'héritier des apôtres. Vous avez la primauté d'Abel, le gouvernement de Noé, le patriarcat d'Abraham, le rang de Melchisédech, la dignité d'Aaron, l'autorité de Moïse, la juridiction de Samuel, la puissance de Pierre, l'onction de Jésus-Christ. C'est à vous que les clés ont été données, que les brebis ont été confiées. Il y a d'autres portiers du ciel, d'autres pasteurs de troupeaux ; mais vous l'êtes avec d'autant plus de gloire que vous avez, d'une manière plus excellente, ces deux noms pour part de votre héritage. Ils ont chacun leur troupeau particulier, mais vous êtes le pasteur de tous les troupeaux. Un seul troupeau, un seul pasteur, et non-seulement pasteur des brebis, mais pasteur de tous les pasteurs. » Pierre, si tu » m'aimes, sois le pasteur de mes brebis, » a dit Jésus-Christ — De quelles? de telle ville, de telle contrée, de tel royaume? — Non, de mes brebis en général. Nulle exception là où l'on n'établit point de distinction. Il est probable qu'en saisissant, pour donner à Pierre sa prérogative, le moment où tous les apôtres étaient rassemblés, Jésus-Christ a voulu recommnnder l'unité de troupeau et de pasteur. Les autres reçurent pour leur partage telles ou telles régions. Jacques, qui semblait être la colonne de l'église, se contente de Jérusalem, pour céder à Pierre l'universalité. Il était tout simple que celui qui était honoré du nom de frère de Jésus-Christ fût placé là où Jésus Christ avait versé son sang pour lui susciter une postérité. Et quand on a vu le frère de Jésus-Christ céder à saint Pierre, quel autre eût osé

lui disputer la prééminence? A chacun sa barque particulière ; à vous, le vaisseau de l'église universelle répandue par tout le monde.

CONTRE LES ERREURS D'ABEILLARD.

L'abbé de Besplas a très-bien saisi le caractère de ce novateur dans le portrait qu'il en a tracé, et qu'on lira sans doute avec intérêt, avant d'entendre l'éloquente réfutation de saint Bernard dans l'extrait suivant :

Génie pénétrant et facile, plus abondant que profond, prodige de science, souple et enveloppé, habile à exposer les difficultés, plus habile à leur prêter par ses subtilités une force nouvelle, possédé par une passion insensée, dont une vive imagination et les fantômes de solitude augmentent les emportemens, enfin inspirant à son siècle et à la postérité cet intérêt qui naît du malheur, Abeillard répand partout ses erreurs. Nouvel Arius, il attaque la divinité ; nouveau Nestorius, la personne de Jésus-Christ ; nouveau Pélage, la grâce toute-puissante : et, traçant la route aux inquiets sociniens, tenant le flambeau d'une indiscrète philosophie à la main, ce téméraire croit pouvoir éclairer les sombres profondeurs.

Saint Bernard s'élève ainsi contre cet écrivain sophistique :

Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison que de vouloir, par la raison, s'élever audessus de la raison? Et qu'y a-t-il de plus contraire à la foi que de refuser de croire tout ce que la raison ne saurait comprendre.

Tout le monde n'a-t-il pas le droit d'attaquer celui qui attaque tout le monde? — Tout le monde dites-vous, parle de cette manière. — Tout le monde? Moi, qui en fais partie, je ne pense pas de même. Que dites-vous donc? qu'avez-vous de meilleur à proposer? que trouvez-vous de plus subtil? quel est ce secret qui vous a été révélé, qui ait échappé à tant de saints et savans hommes?... Mais enfin, dites-nous, cette chose que personne que vous n'a pu découvrir ; voyons ce que c'est. Est-ce que le fils de Dieu ne s'est pas incarné pour délivrer les hommes? Vous êtes certainement le seul qui ayez fait cette découverte. C'est à vous à voir où vous l'avez prise; car ce n'est ni d'un sage, ni d'un prophète, ni d'un apôtre, ni du maître des apôtres. Le maître de tous les hommes dit que sa doctrine n'est pas de lui : *Car je ne parle pas de moi-même*, dit-il. Mais pour vous, vous n'avez point tiré d'ailleurs que de vous-même ce que vous nous débitez. Celui qui enseigne le mensonge le tire de son propre fonds; gardez donc ce qui est à vous. Pour moi, je suis disciple du prophète et des apôtres : j'obéis à l'évangile, mais non pas à l'évangile de Pierre Abeillard. Vous nous faites un nouvel évangile : l'église ne veut point de cinquième

évangéliste. La loi, les prophètes, les apôtres, les hommes apostoliques nous prêchent-ils autre chose que ce que vous niez vous seul, savoir que Dieu s'est fait homme pour sauver l'homme? Et s'il venait un ange du ciel nous annoncer un autre évangile, qu'il soit anath me.

SERMONS DE SAINT BERNARD.

Au milieu de soins infinis qu'exigeaient les affaires publiques et les devoirs de sa charge, St-Bernard donnait encore une attention particulière à l'instruction de ses religieux. Les sermons qu'il a composés dans cette vue sont si nombreux, qu'ils auraient suffi pour occuper les loisirs d'un génie moins fécond que celui de l'illustre abbé de Clairvaux ; nous les avons tels qu'il les a probablement prêchés en latin. Ceux qu'on a publiés en langue vulgaire ou qui existent dans quelques manuscrits précieux, pourraient bien n'être qu'une traduction postérieure de plus d'un siècle au Saint abbé. Sans nous arrêter à ces discussions étrangères à notre dessein, nous allons recueillir les passages qui nous ont paru les plus remarquables sous le rapport de l'éloquence et les plus propres à faire connaître les caractères qui distinguent celle de ce père de l'église si justement appelé le plus ingénieux, le plus aimable et le plus vertueux des orateurs sacrés.

Ses sermons ont été partagés en trois classes; dans la première se trouvent les sermons sur les mystères. En expliquant les béatitudes, St-Bernard présente les considérations suivantes, qui font bien sentir quelle est l'illusion de la plupart de ceux qui croient avoir accompli les préceptes qu'elles renferment.

Quand Jésus-Christ parle des béatitudes de son royaume, il les promet aux autres vertus; il les donne à la pauvreté. Il dit aux pauvres, que le royaume des cieux leur appartient; aux autres, qu'ils seront consolés, qu'ils hériteront. Combien de pauvres, s'ils l'étaient véritablement, se trouveraient heureux de l'être, bien loin de s'en affliger,

puisqu'ils sont rois, et rois du royaume du ciel! On veut bien être pauvre, mais pourvu que l'on ne manque de rien; on fait cas de la pauvreté, mais à la condition d'avoir tout à souhait. On est doux tant que l'on n'éprouve aucune contradiction. J'en vois qui pleurent, mais si ces larmes avaient leur source dans le cœur, elles ne se changeraient pas si vite en éclats de rire. Ce n'est pas à celles-là que les divines consolations sont promises. Vous en voyez d'autres qui s'enflamment d'un zèle ardent contre les péchés d'autrui; vous pourriez croire qu'ils ont faim et soif de la justice, s'ils étaient aussi zélés contre leurs propret péchés. Tels sont charitables, généreux même du bien d'autrui; ils vons crier au scandale, si l'on ne donne à tous abondamment, mais pourvu qu'il ne leur en coûte pas une abole. S'ils étaient vraiment miséricordieux, ils commenceraient par donner l'exemple; et s'ils ne pouvaient l'être par leurs aumônes, du moins ils chercheraient à l'être par leur charité, par l'oubli des injures, par leurs bons offices. D'autres confesseront leurs péchés, mais ce qu'ils disent d'eux-mêmes, à d'autres, ils ne sauraient souffrir que d'autres le leur disent.

Le combat de la chair contre l'esprit est peint d'une manière vive et oratoire, et la supériorité que l'âme doit obtenir est rendu sensible par une heureuse comparaison, dans le morceau suivant :

La chair peut bien mettre obstacle au salut de l'âme, elle ne peut se sauver elle-même. Souffre donc, ô ma chair, que l'âme travaille pour soi, ou plutôt unis-toi à ses sacrifices, parce que, en t'associant à ses épreuves, tu partageras ses triomphes. Tu recèles en toi, ô ma chair, quelque chose de bien noble, et de qui dépend son propre salut; respecte ton auguste compagne : tu es ici-bas sur ton terrain, mais l'âme que tu loges, elle n'y est qu'étrangère et dans l'exil. Qu'un grand seigneur vînt demander l'hospitalité à un pauvre habitant de la campagne, celui-ci ne s'empresserait-il pas de lui céder la place d'honneur dans sa maison, et de n'y garder que la dernière place? Agis de même à l'égard de ton âme, que serais-tu sans elle? un jour viendra où cette âme émancipée de ces liens, et mise par le divin rémunérateur en possession de la gloire promise à ses épreuves, t'appellera à la jouissance de ses immortelles béatitudes.

On n'a jamais rien dit de plus grand, de plus magnifique sur la naissance du Messie que dans ce beau passage, où il présente la triple union qu'il a vu dans ce mystère entre la divinité et l'humanité.

La majesté divine a opéré trois prodiges en se revêtant de notre chair. Elle a uni ensemble Dieu et l'homme, une vierge et une mère, la foi et l'esprit humain. Comment donc des extrémités aussi opposées ont-elles pu être assorties?

Remontez jusqu'à la création des choses, pour admirer quelle puissance les tira du néant, quelle sagesse en régla l'harmonie, quelle magnifique, quelle aimable bonté les créa pour notre usage. Le seigneur imprima au limon de la terre une vertu vivifiante qui fait sortir de son sein les productions diverses. Non content de ce premier bienfait, il a élevé ce limon jusqu'à l'unir à un esprit intelligent qui non seulement a la vie et le sentiment, mais sait discerner entre le bien et le mal, le vrai et le faux. Ce n'est pas encore assez; elle voulut le porter au plus haut comble de gloire ; dans ce dessein, sa majesté souveraine s'est retrécie en quelque sorte, en unissant ce qu'il y a de plus excellent, à savoir : elle-même, à ce qu'il y a de plus vil, c'est-à-dire notre nature terrestre. Considère, ô homme! ce que tu es. Limon, ne sois pas orgueilleux; uni à Dieu, ne sois pas ingrat.

La seconde union n'est pas moins merveilleuse. Jamais on n'avait entendu dire qu'étant vierge on pût devenir mère, et qu'étant mère on pût rester vierge. Un semblable prodige n'avait pas eu lieu jusqu'à Marie, et n'aura jamais lieu après elle.

La troisième union, pour être moins surprenante, n'en est pas moins au-dessus des forces de la nature. Comment la foi a-t-elle pu se concilier avec l'esprit, pour croire à des mystères aussi relevés que celui d'un dieu fait homme, d'une vierge demeurée vierge après l'enfantement? Comment le persuader à tout le genre humain? Toutefois on l'a cru; tout l'univers le croit. Cette foi s'est répandue si rapidement, si profondément, que, pour déterminer ma créance, il me suffirait de jeter les yeux sur l'immense multitude de ceux dont telle est la profession de foi. Jeunes et vieux, tous préféreraient mourir plutôt que de la révoquer en doute.

Ce dernier trait caractérise un siècle de foi tel que celui où St-Bernard écrivait. Ce qu'il ajoute ailleurs est le plus beau commentaire que l'esprit de foi ait jamais inspiré au génie sur ces paroles de St.-Paul, en parlant du mystère et des bienfaits de l'incarnation : *la bonté et l'humanité de Dieu notre Sauveur a paru.* Ce passage quoique un peu long nous laisse encore le regret de ne pouvoir prolonger cette citation, mais du moins il inspirera au lecteur le désir de le lire dans toute son étendue en consultant l'auteur même.

Déjà Dieu avait fait éclater sa puissance dans la création, sa sagesse dans le gouvernement de l'univers; mais sa bonté et sa miséricorde se manifestent dans son humanité. Les juifs avaient connu sa puissance par ses miracles; les philosophes, si fort prévenus d'eux-mêmes avaient entrevu sa majesté, parce que, comme dit saint Paul, ils ont connu ce qu'on peut connaître de Dieu par les créatures, mais les juifs étaient

accablés de cette puissance, et les philosophes, qui voulaient sonder cette majesté, n'en pouvaient soutenir la splandeur. La puissance demande de la soumission, la majesté de l'admiration; ni l'une ni l'autre ne pouvaient nous servir de modèles. Faites paraître, seigneur, une bonté à laquelle puisse se conformer l'homme; que vous avez fait à votre image, puisqu'il lui serait impossible, dangereux même à l'homme, de chercher à imiter la puissance du seigneur, sa majesté et sa sagesse.

Quelle pourrait être, ô homme! la cause de vos terreurs à la vue de Jésus naissant? Il vient sauver, non juger le monde. Vous vous êtes laissé autrefois persuader par un serviteur infidèle de dérober furtivement le royal diadème du maître de l'univers, pour en parer votre tête. Surpris par ses regards dans cet orgueilleux larcin, vous aviez raison de trembler: dans ses mains étincelait le glaive de feu dont il allait châtier votre insolence; et l'effet a suivi la menace. Aujourd'hui, relégué dans une terre d'exil, condamné à manger votre pain à la sueur de votre front, vous avez entendu une voix de clémence crier par toute la terre que le seigneur est arrivé « Ne craignez plus; ne songez plus à fuir; ne dites plus, comme le coupable Adam: *J'ai entendu votre voix, j'ai tremblé, je me suis dérobé à vos regards.* Mais Jésus ne s'explique que par ses larmes; cette voix touche, au lieu d'alarmer. Mais il vient pour vous instruire, et non pas pour vous juger; mais il ne vous recherche ardemment sur la terre, que parce qu'il désire ardemment de vous sauver.

Je reconnais qu'ici tout se fait pour moi, le choix du temps, du lieu, des circonstances; un enfant tendre, exposé aux rigueurs du froid, ne s'exprimant que par des gémissemens et par des larmes; ces bergers pauvres auxquels sa naissance est annoncée, jusqu'à cette veille de la nuit, oui, tout cela est pour moi, puisque tout cela m'est proposé pour leçon et pour modèle. La saison rigoureuse de l'hiver, le silence de la nuit. A-t-il sans dessein pris ce temps pour sa naissance, le dieu qui dispose souverainement des saisons et des heures? L'enfant vulgaire qui vient au monde n'est pas maître du choix des circonstances. Notre sauveur, dieu tout puissant, choisit, pour entrer dans le monde sous forme d'un enfant, ce qu'il y avait de plus incommode pour cet âge délicat; il se donne une crèche pour berceau, des haillons misérables pour tout vêtement. Le premier Adam avait du moins des peaux pour se couvrir: à peine le second a-t-il des langes ignobles. Le monde n'en aurait pas agi de la sorte: qui est dans l'erreur? ou Jésus-Christ ou le monde! Mais quoi! la divine sagesse peut-elle se tromper? Concluez que la prudence de la chair est l'ennemie de Dieu, et que l'apôtre a bien raison de l'appeler *une folie.* Jésus-Christ, incapable de se tromper, a choisi tout ce qu'il y avait de plus révoltant pour la chair. Que faut-il en penser? que c'était là ce qu'il y avait de plus utile; de plus salutaire à choisir, et quiconque viendrait vous enseigner une autre doctrine, ne doit être à vos yeux qu'un séducteur.

Pourquoi la nuit? Où sont-ils, ces orgueilleux toujours empresés de se montrer à tous les regards? Jésus-Christ choisit l'heure qu'il juge

la plus salutaire; vous choisissez, vous, ce que Jésus-Christ condamne. Qui s'y entend mieux, de lui ou de vous? Jésus-Christ s'enferme dans le silence; il laisse ce soin aux chœurs des armées célestes. Imitez son exemple, vous qui dites être son disciple. Aimez à être ignoré; méritez que les autres fassent votre éloge: ne le faites jamais vous-même. Le dieu à qui appartient l'univers a pris pour berceau une pauvre étable: dans quelles vues? de reprouver la gloire du monde, de condamner la vanité du siècle. Sa langue n'est pas libre encore, elle n'articule aucune parole, et tout ce qui est en lui prononce déjà contre le monde le solennel jugement qui l'accuse et le condamne. Tout autre à sa place eût choisi de préférence de naître dans la force et dans l'opulence. Mais c'était l'enfant promis par les oracles, l'enfant à qui il était donné *de réprouver le mal et de choisir le bien.* Aprenez donc que les délicatesses de la chair sont un mal, que les contrariétés sont un bien. Par son humanité, ce dieu fait chair nous crie: Fuyez le plaisir, parce qu'il est la porte de la mort; embrassez la pénitence, parce qu'elle est la voie qui conduit au royaume du ciel. « Aprenez de là, nous dit saint Bernard, ce que la sagesse de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguste mystère: Parceque nous sommes charnels, et, comme tels, acoutumés à ne rien comprendre de charnel; le verbe de Dieu a bien voulu lui-même se faire chair, pour venir nous apprendre sensiblement, et, selon l'expression de ce père, charnellement, que l'humilité est la seule voie qui conduit à ce repos du cœur, si salutaire, et même absolument si nécessaire pour notre sanctification. Quand ce ne serait donc, conclut saint Bernard, que pour nous mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enseignemens de ce sauveur, et écoutons-le, ce verbe divin, au moins l'état de sa chair: *Quia nihil præter carnem audire poteras, ecce verbum caro factum est: audias illud vel in carne.* » Voilà les éloquentes leçons que nous prenons à l'école de cette crèche, de cette indigence, de cette chair tendre et délicate, de ces larmes et de ces gémissemens de son enfance. Il pleure, ce divin enfant, mais non pas comme les autres hommes à leur entrée dans la vie; il pleure, lui, non par faiblesse, mais par amour. Nous pleurons sans pouvoir nous en défendre; c'est là le joug imposé à tous les enfans d'Adam: il pleure volontairement, et pour nous affranchir de ce même joug. Il pleure aujourd'hui pour nous, pour nous encore demain il répandra son sang. O dureté de mon cœur! Quand le verbe divin s'est fait chair, pourquoi faut-il que le mien ne se fasse pas chair et ne s'amolisse pas?

Mes chers frères, les larmes de Jésus-Christ sont pour moi une matière abondante de confusion et de douleur. J'étais à jouer sur la place publique, et dans le conseil du prince on procédait contre moi, et par la sentence du juge souverain j'étais condamné à la mort Quand le fils de ce souverain juge apprend qui passe, il sort sans diadème, sans nulle parure, couvert d'habits de deuil, baigné de pleurs, et demande à grands cris la grâce de son chétif serviteur. Mes yeux l'aperçoivent dans cet état d'humiliation; j'en demande la cause, on me la dit. Que doi-je faire? Sans doute il faudrait être un insensé, un frénétique; pour ne point m'attacher à ses pas et mêler mes larmes

à ses pleurs. A quel danger, hélas! je me trouvais exposé, et je l'ignorais, je m'abandonnais à une sécurité folle. Il vient, envoyé par Dieu son père, ce fils du trés-haut. On va le mettre à mort, et cela, parce qu'il est mon otage, parce que mes blessures ne sauraient être guéries que par son sang. Aprends donc, ô homme! combien étaient profondes des blessures qui ne pouvaient être guéries que par la mort du dieu sauveur.

L'Allégorie qui termine ce morceau respire la foi la plus tendre et décèle en même temps l'esprit le plus ingénieux. Nos plus célèbres orateurs l'ont emprunté avec plus ou moins de bonheur. Tous les sujets prêtaient également à cette âme sensible des mouvements affectueux, de ces traits d'une douce et pieuse sensibilité, ainsi en parlant de l'Ascension de Jésus-Christ il s'adresse au Sauveur, il se transporte sur les lieux et croit le voir au moment où il va se séparer de ses disciples et par la plus douce illusion il lui adresse ses regrets de se voir séparé de son Dieu, sans avoir pu baigner de ses larmes les plaies adorables de son rédempteur.

Après s'être fait reconnaître pour le souverain dominateur de la nature, par les prodiges quil avait opérés sur la terre; dans la mer et dans les enfers, il ne restait à Jésus-Christ que de signaler sa puissance dans le ciel par des œuvres également surnaturelles. La terre s'était montrée obéissante à sa voix, au jour où elle laissa sortir de son sein Lazare enfermé dans le tombeau; la mer, quand elle le porta sur ses flots, devenu une terre ferme aux yeux de ses apôtres, qui le prirent pour un fantôme, l'enfer, au jour où il y descendit pour briser les portes d'airain, et enchaîner le tyran qui y régnait. Aujourd'hui que tous les mystères sont accomplis, il se fait reconnaître pour le maître du ciel, en s'ouvrant à travers les nues un passage pour se transporter au ciel. Mais quelle dut être l'affliction de ses apôtres en voyant leur bon maître se séparer d'eux! Et moi-même, quelle part ai-je donc à prétendre dans cette grande solennité? Qui me consolera, ô divin Jésus! de n'avoir pas vu de mes yeux ce que vous avez souffert pour moi, et de n'avoir pas baigné vos plaies de mes larmes? Qui me consolera de n'avoir pas, comme vos apôtres, reçu votre salut et votre paix, ô rei de gloire, lorsque, tout resplendissant dans votre humanité, vous avez pris votre essor, et vous êtes envolé au plus haut des cieux? Oui, mon âme serait inconsolable, si les anges « ne m'avaient fait entendre ces consolantes paroles: « Ce Jésus que « vous avez vu disparaître et quiter la terre, viendra un jour de la « même manière que vous l'avez vu monter dans le ciel. » Il viendra, disent-ils; de la même manière, nous chercher avec tout l'ap-

pareil de la gloire, et dans tout l'éclat de sa majesté. Je le verrai donc un jour, mais non maintenant, je le contemplerai, mais ce ne sera qu'à la fin des temps.

Un des caractères qui distinguent ce père de l'église, et qui lui appartient plus qu'à tout autre, c'est un talent merveilleux de fondre l'écriture sainte dans son discours et d'approprier au sujet qu'il traite les pensées et les expresions du texte sacré, ce qui cause une surprise toujours nouvelle et non moins agréable au lecteur, qu'heureuse et piquante soit par la justesse, soit par le bonheur, ou la hardiesse de ses applications. Les sens qu'il découvre dans les passages de l'écriture qu'il cite, annoncent une étude profonde des livres saints, une pénétration extraordinaire, sans s'écarter jamais de l'exactitude du dogme. Voyez quel sens heureux et juste à la fois, il a su trouver dans ces paroles du roi prophète;

« Ils ont erré, dit le prophète, dans une solitude aride, où ils « n'ont point trouvé de route qui les conduise vers une ville où « ils puissent habiter. » C'est là la solitude où se jettent les orgueilleux; ils se regardent comme étant seuls au monde, et voudraient qu'on les y vît des mêmes yeux. Le savant ne peut souffrir personne qui le soit; l'homme habile dans les affaires souhaiterait qu'il n'y eût que lui qui s'y entendit: le riche se désespère à la vue des richesses qu'un autre amasse: une concurrence de valeur ou de beauté excite le dépit et la jalousie. Ce sont tous autant de solitaires, mais qui s'égarent dans leur solitude; car ils ont beau le vouloir, il ne demeureront pas seuls sur la terre. — Pourquoi solitude aride? — Ne vous étonnez pas de cette expression. Comme d'ordinaire les lieux écartés manquent d'eau, et que les déserts ne sont jamais sans sécheresses ni stérilité, de même l'orgueilleux a le cœur dur, il est sans entrailles, fermé aux douces émotions, étranger aux rosées célestes. L'onction de la grâce se refuse aux superbes, elle ne se donne qu'aux humbles. Ils ont erré dans une solitude aride, où ils n'ont point trouvé de route qui conduise vers une ville où ils puissent habiter, erré par des lieux détournés, hors de la voie. La voie large n'est pas proprement une voie. Ce qui est large, c'est la plaine; ce que l'on appelle le chemin est droit; où il n'y a point de chemin, tout est chemin. Et telle est l'image d'une vie abandonnée à tous les vices. Les limites en sont tellement étendues, que rien ne les borne. En vérité, peut-on donner le nom de vie à celle où l'on ne vit que pour la mort?

Ce qu'il dit ailleurs de la fausse conscience, n'est pas

moins heureux par l'application qu'il fait d'un passage de l'écriture pris au sens figuré. Bourdaloue, dans son sermon sur le même sujet, s'est approprié cette idée ingénieuse et a fait sentir par ce moyen d'une manière plus vive et plus frappante, le malheur d'une fausse conscience.

« Qu'est-ce que la fausse conscience? — Un abîme, dit saint Bernard, mais un abîme inépuisable de péchés, une mer profonde et affreuse, dont on peut bien dire que c'est là où se trouvent des reptiles sans nombre: *Mare magnum ac spatiosum: illic reptilia quorum non est numerus.* Pourquoi des reptiles! — Parce que, de même, dit ce père, que le reptile s'insinue et se coule subtilement, aussi le péché se glisse-t-il comme imperceptiblement dans une conscience où la passion et l'erreur lui donnent entrée. — Et pourquoi des reptiles sans nombre? — Parce que, de même que la mer, par une prodigieuse fécondité, est abondante en reptiles, dont elle produit des espèces innombrables, et de chaque espèce un nombre infini; aussi la conscience erronée est-elle féconde en toutes sortes de péchés qui naissent d'elle, et qui se multiplient en elle. »

Les orateurs chrétiens trouveront encore dans les sermons de St-Bernard, les modèles de ce que nous avons appelé *portraits* et dont on a souvent abusé, parcequ'on n'a pas su se renfermer dans les bornes que prescrit un genre aussi sévère, aussi grave que celui de la chaire. Certainement l'imagination ne manquait pas à St-Bernard, et il lui eut été facile de peindre des plus vives couleurs, les objets qu'il voulait rendre sensibles à l'esprit de ses auditeurs; mais il a su se renfermer dans les limites que le genre de ses compositions lui prescrivait. C'est ainsi qu'il a tracé le tableau de la vie humaine, en ne saisissant que les grands traits et négligeant les détails qui seraient infinis.

Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre? Travail, douleur, affliction d'esprit. Mais vous n'y pensez-pas, vous ressemblez à un enfant qui serait né dans une prison où il aurait été élevé sans avoir vu jamais la lumière. Il s'étonne d'entendre sa mère faire retentir ses plaintes de ce qu'elle en est privée; c'est qu'il n'y a qu'elle qui puisse juger par comparaison, et qui se trouve malheureuse, par la différence de l'état où elle est avec celui qu'elle a perdu.

On ne fait ici bas que passer d'une peine à une autre; on ne se repose d'un travail que par un travail nouveau. Personne ne peut

jouir pleinement de ce qu'il désire. Le juste n'est jamais rassasié de la justice, ni le voluptueux de plaisirs, ni l'ambitieux de vaine gloire, ni le savant de recherches et de curiosités.

On peut regarder comme une suite du même tableau le passage suivant tiré d'un autre discours.

Le monde est un marché où se rassemblent toutes les cupidités. L'un vient y chercher les richesses, un autre des honneurs! un troisième la faveur populaire. Des richesses? Mais que de peines pour les acquérir, que d'alarmes et de sollicitudes pour les conserver, de regrets, quand on vient à les perdre! Voyez ce qu'il vous en a coûté pour les avoir: il vous a fallu traverser les mers, courir les risques de la navigation, quitter patrie, famille; s'arracher à tous les sentimens de la nature; et pour combien de temps les possédez-vous? Quelle déchirante séparation, quand vous en serez dépouillé! « O enfans des » hommes! jusqu'à quand poursuivrez-vous la vanité, et recherche- » rez-vous le mensonge? » Voilà pour les richesses. Les honneurs? Vous voilà dans un poste éminent: c'est-à-dire exposé à plus de regards, jugé avec plus de rigueur, en butte à la malignité de tous. Dans la profession des armes: que de veilles, que de fatigues au service du prince, toujours plus près de la mort que de la récompense, etc.! La gloire? Que parlez-vous de gloire, vous, cendre et poussière, limon impur, vase d'ignominie? Eh! qu'est-ce que la gloire humaine, sinon un vain bruit, qu'il est bien difficile d'obtenir sans éveiller l'envie? Vous n'arrivez qu'en supplantant des rivaux, qu'en provoquant leurs alousies; votre élévation fait leur tourment et le vôtre.

Nous avons plusieurs discours dans nos orateurs modernes sur l'enfer, le purgatoire et le paradis. Ces trois grandes vérités du christianisme ont fourni matière à trois discours différents et qu'on traite séparément; le premier est un sujet fécond en images fortes, et il est à craindre pour peu qu'on s'écarte de la sévérité du genre qu'on ne se perde dans le champ illimité de l'imagination. Le second est devenu un texte de discussion théologique depuis que l'hérésie du 15me siècle a attaqué ce dogme catholique; le troisième enfin est certainement le plus difficile, par la raison toute simple qu'on ne peut pas aisément d'écrire; *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui passe l'intelligen.e humaine* St-Bernard réunissant ces trois vérités de la foi dans un même discours, présente le dogme

dans toute l'exactitude théologique ; mais ce qui donne à ce passage un intérêt qui n'est pas commun, c'est l'esprit de foi, un sentiment plein de chaleur, c'est l'intérêt proportionné aux objets qu'il traite, d'abord l'état affreux des réprouvés, ensuite, l'espérance des ames fidèles qui souffrent, enfin le bonheur ineffable des habitants du ciel.

Les âmes des trépassés habitent trois séjours bien différens, selon la diversité de leurs mérites : l'enfer, le purgatoire, le paradis. L'enfer est habité par les méchans ; le purgatoire, par ceux à qui il faut des expiations ; le paradis, par les bienheureux. Dans l'enfer, plus de retour, plus de rédemption ; dans le purgatoire, supplices expiatoires qui préparent à la rédemption ; dans le paradis, joie sans mélange, possession de Dieu. Les bienheureux, frères de Jésus-Christ par la nature, ses co-héritiers dans la gloire, sont associés à l'éternité de ses béatitudes. J'irai, je me transporterai en esprit dans le séjour des expiations, où le Dieu des miséricordes permet que ses enfans, destinés à la gloire, soient quelque temps encore livrés à des épreuves, non meurtrières, mais réparatrices ; non victimes de ses vengeances, mais objets de sa miséricorde ; non marqués du sceau de la mort, mais proposés à notre instruction ; non vases de colère qui doivent être rejetés, mais vases de miséricorde préparés pour le triomphe. Je veux donc leur tendre une main secourable ; pour eux, je gémirai, je prierai : pour eux, j'offrirai le sacrifice de propitiation qui seul peut satisfaire pour les péchés des hommes ; j'implorerai la clémence divine, pour en obtenir qu'elle daigne mettre un terme à leurs tribulations, à leurs misères, à leurs tourmens, et les introduire au séjour du repos, de la récompense et de la gloire. Tels sont les services que nous pouvons leur rendre pour les soulager dans leurs peines, et leur mériter la rémission de leurs péchés.

Une autre région est celle de l'enfer. Région affreuse, région formidable, et qu'il nous faut éviter à tout prix ; terre d'oubli, terre d'affliction et de calamités, où règnent la confusion et le désordre, une horreur éternelle ; séjour de la mort : là, flammes ardentes, froid rigoureux, ver qui ne meurt point, puantenr insupportable, marteaux qui écrasent, ténèbres palpables, honte et confusion, chaînes étroites ; sous les yeux, rien que l'aspect des démons. Je frissonne tout entier d'horreur et d'épouvante à la seule pensée de cette région ; tous mes os se sentent ébranlés. Comment es-tu tombé, Lucifer, ô toi, astre brillant du matin ? Les pierres précieuses rayonnaient sur ses vêtemens. Au lieu de cette riche parure, des insectes dévorans, acharnés à leur proie. Je le sais, et n'en pourrais douter : tel est le feu qui a été préparé pour le démon et pour ses anges, comme pour les hommes qui leur ressemblent ; et là, mourir sans être anéanti, brûler sans être consumé, souffrir sans un seul moment de relâche ! Descendez vivant dans l'enfer, contemplez ces affreux ateliers de tortures, et concevez

de l'horreur pour le péché qui a précipité dans les feux de l'enfer tant d'impies et de libertins.

Il y a aussi une autre région, le paradis, élevé au-dessus des cieux. Région heureuse que celle-là! qu'habitent les vertus célestes, où l'adorable trinité se contemple sans voile, où les cœurs des esprits bienheureux font retentir continuellement l'hymne de gloire: Saint, saint, saint est le seigneur, Dieu des armées; séjour des voluptés saintes, qu'abreuve un fleuve de joie, où puisent les justes; séjour de lumière où ils sont éclairés de plus de feux qu'il n'en brille au firmament; séjour d'allégresse et de contentement qui les pénètre et les environne; séjour d'abondance, de ravissement et de paix, où tous les biens sont prodigués, où le seigneur se fait voir à tous dans tous les charmes de sa beauté, où rien ne trouble le calme fortuné dont on jouit.

S'élever contre les vices et les passions humaines c'est le fonds commun de tous les sermons, mais ces lieux communs quelquefois brillants dans les orateurs ordinaires ont une bien autre face dans la bouche d'un cénobite détrompé des vanités humaines et qui tous les jours apprend dans le silence du désert et dans la méditation combien la vertu goûte de jouissances supérieures à tout ce que le monde peut offrir de plus séduisant. Il ne se borne pas à peindre l'erreur des mondains; un sentiment profond lui inspire des mouvemens et des retours vers son Dieu qui répandent une onction délicieuse sur les plus austères leçons de l'évangile; c'est ce que vous remarquez en cent endroits dans les homélies de St-Bernard; en voici un exemple pris au hasard : c'est le commentaire de ces paroles du Sauveur; *mon fardeau est léger et mon joug est doux.*

Le même Dieu qui nous promet son royaume pour la vie future atteste que son joug est léger, c'est-à-dire qu'il y a dès la vie présente d'ineffables douceurs pour la vertu. Il nous fait dire par son prophète que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a conçu jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment; et nous sommes sourds, nous fermons l'oreille de notre cœur à sa parole. C'est lui, lui le maître des prophètes, qui nous dit de sa propre bouche: « Venez à moi, ô vous tous qui êtes dans la souffrance et la » langueur, et je vous soulagerai; mon joug est doux et mon fardeau » léger. » Et l'on ne veut pas le comprendre, pas même l'écouter. Quel exès d'incrédulité, ou plutôt de folie! Comme si la sagesse était

capable de se tromper, et la vérité de tromper! comme si l'amour ne voulait pas donner ce qu'il offre, ou que la toute-puissance ne pût pas faire ce quelle promet! Quel est l'homme, quelque plongé quil soit dans la volupté des sens, qui hésitât de préférer les chastes plaisirs de la continence, s'il croyait fermement y trouver plus de charmes? Où est l'ambitieux qui ne consentît à descendre à l'état le plus vil et le plus rebuté, s'il était dans la persuasion qu'il y a dans la charité dégagée de toute affection propre, des attraits plus vifs, ce qui est vrai, que dans toutes les dignités humaines? Mais Jésus-Christ a beau nous crier que *son fardeau est léger*, *que son joug est doux ;* on n'en voit pas moins ceux-là mêmes qui s'honorent du nom de chrétiens, adopter de préférence le fardeau du démon, et se courber sous le joug des sens et du monde. D'où vient, ô mon Dieu! une aussi étrange opposition, qui vous met en compromis avec vous-même, et laisse croire que vous ne savez pas tenir la parole donné par vous si solennellement? Vous affirmez que votre *esprit est plus doux que le rayon de miel*, et les chrétiens trouvent plus de douceur dans les vanités du siècle! Hélas! ils ne jugent qu'une moitié; ils dédaignent, ils repoussent votre manne cachée dont ils accusent l'amertume, sans la connaître; ils ne l'ont goûtée jamais. C'est à ceux qui l'ont éprouvée à nous répondre. Ceux-là savent bien que Dieu est la vérité, et que l'homme n'est que mensonge. Voilà ceux dont le témoignage devrait bien plutôt être invoqué, comme plus croyable. Mais, ô mon Dieu! ils dédaignent également et vos paroles et l'expérience de vos serviteurs. Ils ne croient pas à vos promesses; comment croiraient-ils à l'expérience des hommes? Nous passons donc à leurs yeux pour des insensés, parce que nous publions hautement les douceurs de la croix du seigneur, les charmes de la pauvreté, les délices de la chasteté. Qu'ils accusent donc le prophète avec nous de n'être qu'un insensé quand il dit: « Je » mets toute ma joie à marcher dans la voie des commandemens, et » ils me tiennent lieu de toutes les richesses. »

SERMONS SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Nous terminerons cet article par quelques extraits des sermons sur le cantique des cantiques, que St-Bernard adressait à ses religieux et qui ne convenait en effet qu'à des âmes formées aux plus hautes idées du christianisme. On les regarde comme le chef-d'œuvre de son éloquence ; ils sont au nombre de quatre-vingt-six, et cependant ils ne vont pas au-delà du troisième verset du chapitre trois du cantique. La mort ne lui permit point d'achever un si bel ouvrage. Il ne s'y borne pas à découvrir et expliquer, le

sens profonds que l'esprit de Dieu a cachés dans cette allégorie, où l'on trouve sous des images tendres et affectueuses l'expression mystique de l'union de Jésus-Christ avec son église et de l'âme fidèle avec son Dieu. Il ne faut pas, dit ici St-Bernard, il ne faut pas peser les paroles, mais les sentimens; voulez-vous entendre ce qu'on y lit? aimez Dieu. C'est bien en vain que vous voudriez comprendre ce chant mystérieux, si vous n'aimez pas Dieu. Des paroles toutes de feu, ne vont pas à un cœur de glace. » Qui donc était plus capable de les comprendre et de les sentir que l'âme fervente du saint abbé de Clairvaux? Ce cantique devient sur ses lèvres une hymne de reconnaissance et d'amour divin. Ce sont des accents vifs et impétueux qui partent de son cœur, des soupirs enflammés, d'ardentes supplications mêlées de traits lumineux, d'excellentes réflexions sur les mœurs et sur les devoirs de la vie chrétienne.

Ce n'est pas sans raison que nous avons dit en commençant que ces discours n'étaient faits pour des auditeurs vulgaires; il ne faut parler le langage de la perfection qu'aux parfaits. St.-Bernard l'avait compris et voyez aussi avec quelle bienséance ou plutôt avec quelle humble piété il expose et il justifie son dessein, au commencement de ses discours.

Vous attendez de nous, mes frères, d'autres instructions que celles qui se donnent aux hommes du siècle, à qui il suffit d'avoir le lait du premier âge. Telle est la sage économie que l'apôtre recommande au ministre de la parole sainte. Avancés, comme je le suppose, dans les voies spirituelles, exercés nuit et jour dans la méditation des divins commandemens, vous êtes en droit de réclamer de nous une nourriture plus substantielle. Elle s'offre à nous; le sage vous la présente dans son livre du cantique des cantiques. Allons nous asseoir à la table sacrée où nous attend un pain aussi savoureux et fortifiant.

Mais de quelles mains devez-vous le recevoir? de celles du père de famille. C'est lui qui préside au banquet; lui qui se fera reconnaître dans la fraction du pain. Eh! quel autre le remplacerait? A Dieu ne plaise que j'eusse cette téméraire prétention. Je ne suis moi-même qu'un pauvre; attendant comme chacun de vous sa part de

l'aliment nécessaire à la vie de l'âme, qui va nous être distribué. Indigent, dénué de tout bien, je frappe à la porte du sanctuaire, implorant celui qui seul peut nous y introduire. Dieu clément ! rassasiez-nous de ce pain céleste que mes faibles mains présentent à mes frères, mais que votre grâce seule peut bénir.

Saint Bernard rend d'abord raison de ce titre *cantique des cantiques* et prouve d'une manière savante et ingénieuse que le sujet même, méritait à cette composition le titre de cantique par excellence.

Nos écritures sont pleines d'ouvrages de ce genre; mais je ne me rappelle pas qu'aucun autre porte un semblable titre. Par exemple, nous avons celui qui fut chanté par Israël, au moment où il échappait au double danger de la mer et de l'oppression. L'écriture, qui nous l'a conservé, dit simplement qu'*Israël chanta un cantique au seigneur.* Nous avons ceux de Débora, de Judith, de la mère de Samuel, de quelques autres prophètes : nulle part vous ne retrouverez ailleurs cette qualification, *cantique des cantiques.* La différence vient, je crois, de ce que tous les autres n'ont pour objet que de rappeler un bienfait particulier, comme une victoire gagnée, une délivrance inespérée, un succès quelconque. Pas un de ces motifs n'avait lieu pour Salomon, monarque renommé pour sa sagesse, pour sa gloire et son opulence, dont aucune disgrâce n'altéra la constante prospérité. C'est que le religieux prince, animé de l'esprit de Dieu, chante ici les louanges de Dieu et de son église ; il y célèbre l'onction toute céleste de l'amour sacré, et les secrets de l'éternelle alliance qu'il a plu à Dieu de contracter avec nous, aussi bien que les saintes ardeurs de l'âme qui lui est unie. Son divin épithalame méritait donc bien la désignation spéciale de cantique des cantiques, comme celui a qui il s'adresse s'appelle particulièrement du nom de roi des rois et de seigneur des seigneurs.

La manière dont il commente les premières paroles du cantique est vraiment admirable. Il s'agissait d'expliquer le sens de ces paroles : *qu'il me donne un baiser de sa bouche !* Voici maintenant ce beau commentaire.

Quelle est la personne qui parle? à qui s'adressent ces paroles? Quelle est la cause de ce transport soudain et de ce brusque exorde qui jaillit tout-à-coup, comme s'il y avait eu déjà un interlocuteur et un dialogue, où l'un des deux acteurs demande, sans avoir dit encore de qui il entend parler, qu'on lui donne le baiser qu'il souhaite, et le baiser de sa bouche propre, non de celle d'un autre? Qui pourrait ne pas apporter l'attention la plus vive, lorsqu'il entend un commencement de cette sorte, qui est en quelque façon sans com-

mencement, et qu'il est frappé par la nouveauté d'un tel langage, dans un livre du vieux testament? Concluez donc avec certitude qu'un pareil livre ne fut l'ouvrage des hommes, mais qu'il est l'inspiration de l'Esprit saint, et que plus il est difficile à comprendre, plus il devient curieux d'en connoître le sens caché.

Toutes les fois que je médite sur l'ardeur des saint patriarches soupirant sans cesse après l'incarnation du fils de Dieu, je me sens rempli ee conponction à la fois et de confusinn. A peine à ce mrment m'est-il possible de retenir mes larmes, dans la douleur et la honté que me cause la brutale insensibilité des hommes de ce siècle. Car où est celui d'entre nous qui aessente autant de joie de l'accomplissement de la grâce qu'on promettait à ces saints des premiers temps, qu'il ressentaient eux-mêmes d'ardeur pour la simple promesse qu'il leur en était faite? ils disaient, ces justes des temps passés: Pourquoi faut-il que les bouches des prophêtes nous parleat encore! Que celui qui, par sa beauté, surpasse tous les enfans des hommes, me donne plutôt lui-même un saint baiser de sa bcuche; qu'il ne me parle plus maintenant par eux, qu'il me parle lui même, qu'il me fasse entendre les paroles de cette bouche sacrée d'où doivent couler, pour le salut de tout l'univers, des fleuves d'une doctrine si admirable... Le baiser que je demande, ce n'est pas celui d'un ange, moins encore celui d'une bouche humaine, mais celui de la bouche de Jésus-Christ lui-même...

La bouche qui donne ici le baiser est le verbe qui s'incarne; celle qui reçoit se sacré baiser, est la chair que prend le verbe dans son incarnation; et le baiser, qui est formé également et par celui qui le donne et par celui qui le reçoit, c'est l'union des deux natures en la personne de Jésus-Christ, le médiateur entre Dieu et les hommes. Heureux baiser; effet prodigieux de l'exès d'amour d'un Dieu qui n'applique pas une bouche contre une autre bouche, mais qui unit Dieu à l'homme d'une manière si inéfable! Tel était le baiser après lequel soupiraient ces saintes âmes des temps d'autrefois; baiser ravissant, auquel s'attachent tous les trésors de la sagesse et de la science.

Le seigneur avait envoyé premièrement ses serviteurs avec son bâton, qui était la marque de sa puissance; mais ni la voix ni la vue ne fut point rendue à la nature humaine qui était morte par le péché Elle ne put point ressusciter, ni se relever de la poussière, ni respirer jusqu'à ce que le prophète par excellence descendit lui-même, et que, mettant sa bouche sur sa bouche, comme il est dit d'Elisée, il lui rendit par ce baiser miraculeux la vie qu'elle n'avait pu recouvrer jusqu'alors. Le fils de Dieu s'est donc humilié, il s'est anéanti et abaissé jusqu'à nous donner un baiser de sa bouche dans son incarnation, devenu vraiment notre médiateur; Dieu se faisant homme, et le fils de Dieu devenant le fils de l'homme, grâce à cette alliance scellée par le baiser de sa bouche, je suis assuré d'avoir pour médiateur le fils de Dieu, que je puis désormais reconnaître comme étant à moi. Plus de soupçon, plus d'inquiétude: il est mon frère, il est ma chair. Il ne lui est pas possible de rebuter ma misère, qu'il a daigné partager, devenu l'os de mes os, et la chair de ma chair.

Rien n'est plus instructif, rien n'est plus heureux que les sens nouveaux et édifiants que présentent à sa pénétration des passages où le lecteur n'aperçoit d'abord qu'une allégorie obscure ; tel, par exemple, que celui-ci *votre nom, Seigneur, est une huile répandue.* Il est impossible de mieux pénétrer le sens mystique que ne l'a fait le commentaire suivant.

Ce nom est aux Israélites charnels comme une huile qui n'a pas été répandue. Ils possèdent, à la vérité, cette huile ; mais elle est cachée dans leurs livres, et non dans leurs cœurs. Ils se tiennent attachés extérieurement à la lettre ; ils ne connaissent qu'elle Ils touchent de leurs mains le vase où elle est contenue ; mais le vase est fermé, et ils ne permettent pas qu'on le leur ouvre. Ouvrez-le, mes frères, et vous en serez oints. Que fait l'huile renfermée dans les vases, tant que vous n'en sentez point l'onction salutaire dans vos membres ? De quoi vous sert d'entendre retentir dans les livres le nom pieux du sauveur, si vous n'avez soin de faire éclater en même temps la piété dans vos mœurs ?

Votre nom, seigneur, est une huile répandue. O nom digne de tous nos hommages ! son odeur, pleine de suavité, est venue d'abord du haut des cieux se reposer sur la Judée, d'où elle s'est répandue ensuite sur toute la terre. L'église, dans tous les pays du monde, chante avec transport : *Votre nom, seigneur, est une huile répandue*, dont le parfum a rempli non-seulement le ciel et la terre, mais les enfers même, quoique d'une manière bien différente. Aussi toutes les créatures sont-elles invitées à célébrer sans cesse et à répéter à l'envie : Votre nom, seigneur, est une huile répandue.

Qui a répandu dans tout le monde, et avec tant de promptitude, une aussi éclatante lumière que celle de la foi, si ce n'est la prédication du nom de Jésus-Christ ? N'est-ce point par elle que Dieu nous a appelés à l'admirable lumière de son évangile ? L'apôtre reçut ordre de porter ce nom devant les rois et les peuples et les enfans d'Israël ; c'était là le fanal qu'il allumait au milieu des nations, en leur criant : « La nuit est déjà fort avancée, et le jour va paraître. Quittons donc » les œuvres des ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière ; » et annonçant en tous lieux le nom de Jésus-Christ crucifié. Comment cette lumière vint-elle à se faire jour, et à éclater à tous les yeux, alors que, sortie, pareille à l'éclair, de la bouche de Pierre, elle guérit le paralytique, et éclaira une foule d'aveugles ? Quel aliment plus propre à féconder les saintes pensées, à remplir l'âme de généreux sentimens, à fortifier la vertu, à faire germer les bonnes œuvres, à entretenir les affections chastes ? Point de nourriture qui ne laisse l'âme à sec, quand elle n'a pas cette huile qui la pénètre, ce sel qui l'assaisonne. Si donc vous mettez la plume à la main, que ce soit pour écrire le nom Jésus ; si vous faites des livres, et que je n'y

voie point le nom de Jésus, vous êtes pour moi sans goût et sans attraits. Que vous disputiez, que vous conversiez, si le nom de Jésus ne retentit pas sur vos lèvres, vous êtes sans onction et sans saveur. Que le nom de Jésus soit le miel qui distille de votre bouche, le chant de joie qui plaise le mieux à votre oreille, et fasse le plus souvent tressaillir votre cœur. Ce nom est le remède à toutes les maladies de l'âme. Vous êtes dans la tristesse : pensez à Jésus, proférez ce nom sacré : et aussitôt les nuages se dissipent, et le calme renaît dans l'âme. Quelqu'un est tombé dans le péché, et bientôt il sentira se ranimer en lui le principe de la vie. Point d'endurcissement point de langueur, point d'indifférence qui tienne en présence de ce saint nom. Point de cœurs fermés aux larmes, qui ne s'attendrissent et ne goûtent des charmes ineffables à pleurer. Au sein des périls et de l'abattement, invoquez le nom de Jésus, vos terreurs s'évanouissent; jamais homme, dans une nécessité pressante, et sur le point de succomber, a-t-il prononcé ce nom secourable sans en recevoir la force nécessaire? C'est qu'il est le remède de toutes les maladies et de toutes les langueurs de l'âme. Il n'en est point de plus efficace pour réprimer la fougue de l'emportement, les mouvemens de l'orgueil, la corruption de nos plaies, les feux de l'impudicité, la soif de l'avarice, les saillies des passions et les attraits des voluptés déshonnêtes.

En effet, le rappeler pieusement à notre mémoire, c'est nous retracer l'image et l'idée du cœur le plus humble et le plus doux, le plus charitable et le plus tendre qui exista jamais; c'est nous représenter le plus pur et le plus saint, le plus chaste et le plus compâtissant de tous les hommes, un homme-dieu, la sainteté même, la source de de toutes les grâces et de toutes les vertus. Penser à Jésus, c'est penser tout à la fois au dieu infiniment grand, qui, en nous donnant la sainteté de sa vie pour modèle; nous donne en même temps les lumières, les grâces et les secours nécessaires pour l'imiter et le copier, soit dans nos pensées et nos affections, soit dans nos paroles et dans nos œuvres. Dès que j'entends nommer Jésus-Christ, il n'est point de bonne pensée qui ne me vienne à l'esprit.

Il ne faut pas croire que l'auteur se borne dans cet ouvrage aux seules considérations qui nourrissent la piété et qui offrent d'excellentes leçons pour la vie spirituelle, aux âmes appelées à une haute mysticité; l'ouvrage est plein d'instructions utiles à tous les états, à toutes les conditions. Les orateurs chrétiens y trouveront souvent les conseils les plus utiles. On a dit que le prédicateur doit commencer lui-même par se prêcher à lui-même; ce conseil si vrai, se trouve présenté d'une manière si ingénieuse, qu'on l'a souvent re-

produit dans les écrits modernes ; mais il paraîtra neuf dans le passage qu'on va lire.

Il faut également éviter ou de donner ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir ce que nous avons reçu pour les autres. Par exemple, vous retenez le bien du prochain, si étant riche en vertus, ornés de dons de la science et du talent de la parole, vous gardez un silence inutile et préjudiciable, au lieu de faire des discours qui seraient profitable à d'autres, soit que la crainte, la paresse ou une indiscréte humilité enchaînent votre langue. Vous ressemblez à l'avare qui cache son blé au lieu de le répandre, et qui est maudit de Dieu et des hommes. D'autre côté, vous perdez, vous dissipez votre bien, si avant de vous être approvisionné vous-même, vous vous hâtez de répandre au-dehors ce que vous avez. C'est vous exposer à perdre vous-même la vie et le salut que vous procurez à d'autres, lorsque votre intention n'est pas sainte, que vous êtes enflé par le vent de la vaine gloire, infecté du poison des désirs de la terre, et que vous avez une plaie mortelle qui vous fait périr. Voyez ce tuyau, d'où l'onde s'épanche : il répand en même temps, tandis que le bassin attend, pour verser son eau, qu'il soit plein lui-même, et ne communique au dehors que ce qui s'échappe de ses bords, mais sans perdre rien de sa plénitude. Voilà, si vous êtes sage, l'exemple que vous devez imiter : *Si sapis, concham te exhibebis, et non canalem.*

Aujourd'hui, rien de plus commun que la confiance présomptueuse de docteurs qui s'empressent d'enseigner ce qu'ils n'ont pas appris, et de dominer sur les autres, quand ils ne savent pas se commander à eux-mêmes. Que le bassin ressemble à la source : celle-ci ne déborde pas qu'elle ne soit pleine; ne pensez pas à enrichir les autres, quand vous-même vous êtes à sec. Aidez-moi de ce que vous avez de trop ; gardez pour vous, quand vous n'avez pas même assez

Ce qu'il ajoute ailleurs sur le même sujet, est remarquable ; il cite son propre exemple : on est touché de voir ce grand homme sacrifier son temps, ses forces, ses plus chères affections à l'instruction de ses frères. Quel modèle à proposer à tous ceux qui suivent la même carrière !

Je parle d'expérience. S'il arrive que j'aie reconnu que quelques-uns d'entre vous, mes frères, aient profité de mes avertissemens, j'avoue qu'alors je me trouve consolé d'avoir préféré à mon repos le travail de la prédication. Lors, par exemple, que celui qui était colère a acquis de la douceur, que l'orgueilleux est devenu humble, que le lâche m'a paru plus courageux, ou même que celui qui déjà possédait ces vertus a fait de nouveaux progrès dans le bien, et est devenu encore meilleur qu'il n'était auparavant, je ne puis être assurément touché alors d'aucune tristesse, pour m'être privé de la douceur d'une sainte contemplation, me voyant ainsi environné des fleurs et des fruits de la piété. Car la charité, qui ne cherche point ses inté-

rêts particuliers, m'a persuadé, il y long-temps, que je ne devais préférer à l'utilité de mes frères aucune des choses que je désire le plus; et j'ai toujours regardé la prière même, la lecture, la composition et la comtemplation comme une perte pour moi, lorsque j'étais obligé de travailler d'une autre manière à leur salut...

Le grand bienfait de la prédication est de dissiper l'ignorance, c'est donc le premier devoir de l'orateur chrétien. Mais quelle est la science qu'il doit répandre et comment doit-il la communiquer? Voilà ce que St-Bernard va lui expliquer en s'appuyant des maximes qu'il a puisées dans l'écriture.

Toute ignorance est-elle condamnable? Mais n'est-il pas une foule de choses qu'il est permis d'ignorer sans risque pour le salut? Par exemple, qu'importe au salut la connaissance des arts mécaniques? J'en dis autant de ce qu'on appelle les arts libéraux. Combien les ont ignorés, qui n'en sont pas moins sauvés; témoin tous ceux dont parle l'apôtre dans son épître aux Hébreux, les apôtres eux-mêmes, que Jésus-Christ n'a point été chercher dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, pour sauver le monde par le ministère de leur prédication. Prétends-je par là faire la censure de la science? à Dieu ne plaise. Je suis bien loin de méconnaître les services qu'elle a rendus à l'église par la plume des écrivains qui se sont apliqués soit à la réfutation de l'erreur, soit à l'instruction des simples. J'ai lu dans nos saintes écritures : « O prêtre! parce que vous avez rejeté la science, je vous » rejetterai, et je ne souffrirai point que vous exerciez les fonctions » de mon sacerdoce. » Mais nous y lisons aussi que *la science enfle.* Nous y lisons que *plus on a de science plus on a de peine.* Il y a donc une science qui enfle, une science qui enfante le gémissement. Laquelle, je vous demande est la plus utile ou nécessaire au salut? Sans doute vous preférez la seconde, la santé ne se trouve point avec l'enflure. Saint Paul ne défend pas la science, au contraire, il la permet, mais *avec sobriété.* Par ce mot, que veut-il dire? Qu'il faut mettre le plus grand soin à observer ce qu'il faut savoir avant tout; car le temps s'échappe avec rapidité. Toute science est bonne, quand elle a la vérité pour base. Vous que cette rapidité du temps engage à travailler à l'œuvre du salut avec crainte et tremblement, attachez-vous de préférence à connaître ce qui mène le plus droit au salut. Bien que tous les alimens soient bons en soi, ils cessent de l'être quand ils ne sont pas gradués et proportionnés en raison des forces; appliquez cette méthode à la science.

« Qui croit savoir quelque chose, » ajoute l'apôtre, « ne sait pas encore comment on doit savoir. » Vous voyez bien que saint Paul n'approuve pas celui qui sait beaucoup, s'il ignore la manière de savoir. Mais qu'appelle-t-il manière de savoir? c'est de connaître l'ordre et l'objet de l'étude, le but que l'on s'y propose; l'ordre, afin de comencer par ce qui conduit le plus promptement au salut; l'objet, afin d'y

apporter une application d'autant plus vive que l'attrait s'en fait le plus sentir au cœur; le but, afin qu'on n'ait point en vue ni la vaine gloire, ni la curiosité, ni rien de semblable, mais sa propre édification et celle du prochain. Car il y en a qui veulent savoir précisément pour savoir; et c'est une curiosité condamnable : d'autres, pour se faire connaître eux-mêmes; et c'est vanité: d'autres, pour tirer avantage de ce qu'ils savent et pour en faire commerce; c'est là un trafic honteux. Mais nous en connaissons aussi qui ne cherchent dans la science qu'à édifier les autres; et c'est charité; ou à s'édifier eux-mêmes; et c'est sagesse.

Je voudrais donc, avant tout, que l'âme se connût elle-même, parce que l'ordre et l'utilité le veulent ainsi; l'ordre, rien ne nous touchant de plus près que nous-mêmes; l'utilité, parce que la science que l'on acquiert avec de semblables dispositions n'est point celle qui enfle, mais celle qui humilie, et qu'elle prépare cet édifice spirituel qui ne peut se soutenir à moins d'être appuyé sur l'inébranlable fondement de l'humilité. Or, il est certain que l'âme n'a rien de plus propre et de plus efficace pour s'humilier que de se replier sur soi-même, et de s'interroger sans nul déguisement, avec une courageuse franchise, et en portant dans cet examen une attention que rien ne détourne de cette étude. C'est alors quelle se pénétrera du sentiment de sa misère, et qu'elle s'écriera avec le prophète: « Je reconnais, seigneur, que c'est avec justice que vous m'avez humilié: » quand elle se verra chargée d'iniquités, appesantie sous le poids de ce corps mortel à qui elle est enchaînée, embarassée dans les liens des choses de la terre et dans le limon des affections terrestres, aveugle, débile, exposée sans cesse à l'erreur, aux dangers, aux craintes, aux difficultés de toute espèce; toujours tremblante, toujours sur le qui-vive, esclave des besoins qui l'oppriment, entraînée vers le mal et sans force pour le bien.

Vous devez donc éviter avec d'autant plus de soin l'ignorance de Dieu et de vous-même, qu'il est impossible de se sauver sans la crainte et sans l'amour de Dieu. Peut-on aimer ce que l'on ignore, ou posséder ce que l'on n'aime pas? Si la crainte est le commencement de la sagesse, l'amour est la plénitude de la loi. Tout le reste devient indifférent, et l'on n'est ni sauvé pour le savoir, ni condamné pour l'ignorer.

Ecoutez maintenant le commentaire ingénieux, l'instruction solide et les mouvemens pleins d'une pieuse chaleur qui lui ont fournis ces paroles des cantiques : *il a ordonné en moi la charité.*

« Donnez-moi un homme qui aime Dieu de tout son cœur, et qui le préfère à toutes choses; qui s'aime soi-même et son prochain, en tant qu'il aime Dieu, et ses ennemis, en tant qu'ils le peuvent aimer un jour; dont le cœur se porte vers les parens de la chair avec une affection plus tendre, à cause de l'affection de la nature, envers ceux qui l'ont instruit selon l'esprit avec une affection plus abondante, à cause de l'exellence de la grâce qu'il a reçue par leur moyen; qui embrasse ainsi, avec une amour réglé par la vérité, tous les autres

objets de la charité ; qui méprise la terre, qui ait les yeux tournés vers le ciel, qui n'use de ce monde que comme n'en usant point, et qui distingue par un certin goût intérieur les objets dont il faut jouir de ceux dont il ne faut qu'user; qui ne s'applique aux choses passagères que passagèrement, qu'autant qu'il le faut, dans les vues qu'il faut, et parce qu'il le faut; mais qui soit attaché aux choses éternelles par un amour stable et éternel : donnez-moi, dis-je, un homme dans ces dispositions, et je ne ferai point difficulté de l'appeler sage, puisqu'il goûte chaque chose selon ce qu'elle est, et qu'il peut dire de lui-même, avec vérité et sécurité, que *Dieu a ordonné en lui la charité.* Mais où trouverons-nous cet homme, et quand serons-nous dans cette disposition? C'est avec larmes que je vous le dis. Jusqu'à quand cet heureux état ne sera-t-il connu de nous que par une faible odeur qui nous vient comme de loin, sans que nous la puissions goûter effectivement? Nous voyons de loin notre patrie, nous la saluons de loin, mais nous ne la possedons pas. O vérité, patrie des exilés, et la fin de leur exil ! Je vous aperçois bien, mais je ne saurais entrer en vous, étant retenu par ma chair, et je ne suis pas digne d'être admis dans votre sein, étant souillé de péchés. »

Les vérités de la plus haute philosophie ne sont point étrangères à ce génie vaste et fécond; on est étonné que dans un siècle où la philosophie avait fait si peu de progrès, à ce qu'on dit, la question de la liberté de l'homme ait été si bien saisie, expliquée, définie que nous le voyons dans le passage suivant :

Seul de tous les animaux, l'homme est libre ; et pourtant il ne saurait pécher sans éprouver une sorte de violence, qui lui vient non de la nature, mais de sa volonté; en sorte qu'en cela même il ne se trouve point privé de sa liberté naturelle ; car tout ce qui est volontaire est libre. Il est vrai qu'un des effets du péché est que les sens corrompus appesantissent l'âme, mais par une malheureuse affection que celle-ci leur porte, non par une oppression qui leur soit personnelle. Car, si l'âme qui ne peut, quand elle est tombée par elle-même, se relever par elle-même doit s'en prendre à sa volonté seule, parce que, s'étant laissée corrompre par un amour déréglé, qui l'a jetée dans la langueur et l'abbattement, elle s'est rendue incapable de recevoir l'amour de la justice ; ainsi la volonté dépravée par le péché se fait elle-même un joug d'une tyrannique nécessité à quoi elle s'enchaîne : nécessité volontaire qui n'excuse point la volonté, comme la volonté, entraînée par l'attrait du péché, ne saurait exclure la nécessité devenu une volonté. C'est une certaine violence agréable, qui opprime en caressant. La volonté complice est sans forces pour secouer sa chaîne, et n'a plus d'excuse raisonnable à alléguer. De là ces plaintes et ces gémissemens que faisait retentir le prophète, quand il s'écriait, sous le poids de cette nécessité : « Seigneur, je souffre violence; répondez pour moi ; » mais bientôt, sachant qu'il avait tort de s'en prendre à Dieu plutôt qu'à sa volonté

propre, il ajoute immédiatement : « Que dirai-je, ou que me répon-» dra-t-il, puisque c'est moi-même qui l'ai fait? » Il se sent au accablé d'un joug, qui cependant n'était autre que le joug d'un esclavage, volontaire ; et dans cet état, il n'etait pas moins digne de compassion comme esclave, qu'inexcusable en ce quil voulait l'être. Car c'est la volonté qui, de libre qu'elle était, s'est rendue l'esclave du péché en consentant au péché, et c'est encore la volonté qui demeure volontairement dans la servitude du péché.

Prenez garde à ce que vous dites, me dira quelqu'un ; appelez-vous volontaire ce qui est certainement nécessaire? Il est bien vrai que c'est la volonté qui s'est engagée; mais ce n'est pas elle qui s'y arrête; elle est retenue, et malgré elle.

Vous avez au moins raison de dire qu'elle est retenue; mais souvenez-vous bien que c'est la volonté que vous avouez être retenue; ainsi, selon vous, la volonté ne veut pas. Certainement la volonté n'est pas retenue, si elle ne veut pas, car la volonté ne se dit que de celui qui veut, et non pas de celui qui ne veut pas. Et si elle est retenue, le voulant bien, c'est elle-même qui se retient. Que dira-t-elle, ou que lui répondra Dieu, puisque c'est elle-même qui a agi? — Comment? — Elle s'est faite esclave du péché, suivant cette parole : Celui qui fait le péché est esclave du péché. Ainsi, lorsqu'elle a péché (or elle a péché, lorsqu'elle a résolu d'obéir au péché), en péchant donc elle s'est rendue esclave; mais elle devient libre, quand elle s'affranchit de son esclavage; comme elle y reste, tant qu'elle demeure attachée au péché. Tout cela est l'effet de sa volonté libre.

— Mais vous avez beau faire, vous ne pouvez me dissuader de croire à une nécessité que je sens, que j'éprouve en moi-même, à la quelle même je tâche de résister. — Où sentez-vous, je vous prie, cette nécessité? N'est-ce pas dans la volonté? Vous voulez donc fermement ce que vous voulez nécessairement. Vous voulez fortement ce que vous ne sauriez ne pas vouloir, même en faisant de grands efforts. Or, où est la volonté, là est la liberté. J'entends la liberté naturelle, et non pas cette liberté spirituelle, *par laquelle Jésus-Christ*, aux termes de l'apôtre, *nous a affranchis*. Car c'est de cette liberté qu'il est dit : Où est l'esprit du seigneur, là est la liberté. Ainsi l'âme, par un effet aussi surprenant qu'il est déplorable, est en même temps libre, et esclave, sous cette espèce de nécessité volontaire et libre, mais d'une liberté funeste. Elle est esclave par cette nécessité, elle est libre par sa volonté; et ce qu'il y a de plus étonnant et de plus malheureux, elle est criminelle, parce qu'elle est libre; et elle est esclave, parce qu'elle est criminelle; et par conséquent elle est esclave, parce qu'elle est libre.

L'accord de la liberté et de la grâce, cette question qui a tant occupé les théologiens et sur laquelle les opinions de l'école sont encore partagées, parait résolue ici d'une manière propre à tout concilier. L'homme est donc libre; et quel plus noble usage peut-il faire de sa liberté que de tourner son affection

vers l'auteur de tous les biens, aussi l'amour est-il le plus digne hommage que l'être libre puisse offrir à son créateur.

Dieu, comme maître, veut être craint; comme père, il veut être honoré; comme époux, il veut être aimé. De ces trois sentimens, lequel est préférable? N'est-ce pas l'amour? Sans lui, la crainte est punie, et l'honneur est sans mérite. La crainte est toujours servile, quand l'amour ne l'affranchit pas; l'honneur qui ne vient pas de l'amour est flatterie, et non pas un hommage. Il est vrai que l'honneur et la gloire appartiennent à Dieu seul; mais Dieu ne les accepte qu'autant que l'un et l'autre sont assaisonnés par l'amour. L'amour suffit par lui-même; il se plaît par soi et pour soi-même; il est le mérite et la récompense du mérite; il ne demande d'autre cause ni d'autre fruit que lui-même; son fruit et son usage ne font qu'un. J'aime, parce que j'aime, et j'aime pour aimer. L'amour est quelque chose de grand et d'héroïque, s'il remonte à son principe, s'il rentre dans son origine, s'il retourne à sa source, pour puiser toujours à l'endroit d'où il coule perpétuellement. De tous les mouvemens, de toutes les affections et les sensations de l'âme, l'amour est le seul par lequel la créature puisse, quoique inégalement, répondre à son auteur, et le payer en quelque sorte de retour. Car, par exemple, si Dieu est irrité contre moi, lui rendrai-je colère pour colère? non; mais je craindrai, je tremblerai, je le supplierai de me pardonner. Si Dieu me reprend, qu'ai-je à lui reprocher? rien : au contraire, je servirai à le justifier. S'il me juge, je ne le jugerai pas, mais je l'adorerai. S'il me sauve, il ne demande pas que je le sauve, il n'a besoin que personne le délivre à son tour, parceque c'est lui qui délivre tout le monde. Mais lorsque Dieu aime, il ne veut rien autre chose que d'être aimé; il sait bien que cet amour fera le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

Nous ne pousserons pas plus loin nos citations. Mais puisque ce recueil est destiné aux jeunes gens qui désirent connaître l'éloquence des Pères, nous ne saurions mieux terminer notre travail, qu'en leur offrant le portrait que St-Bernard a tracé du jeune homme qui consacre ses plus belles années à la vertu et à l'instruction.

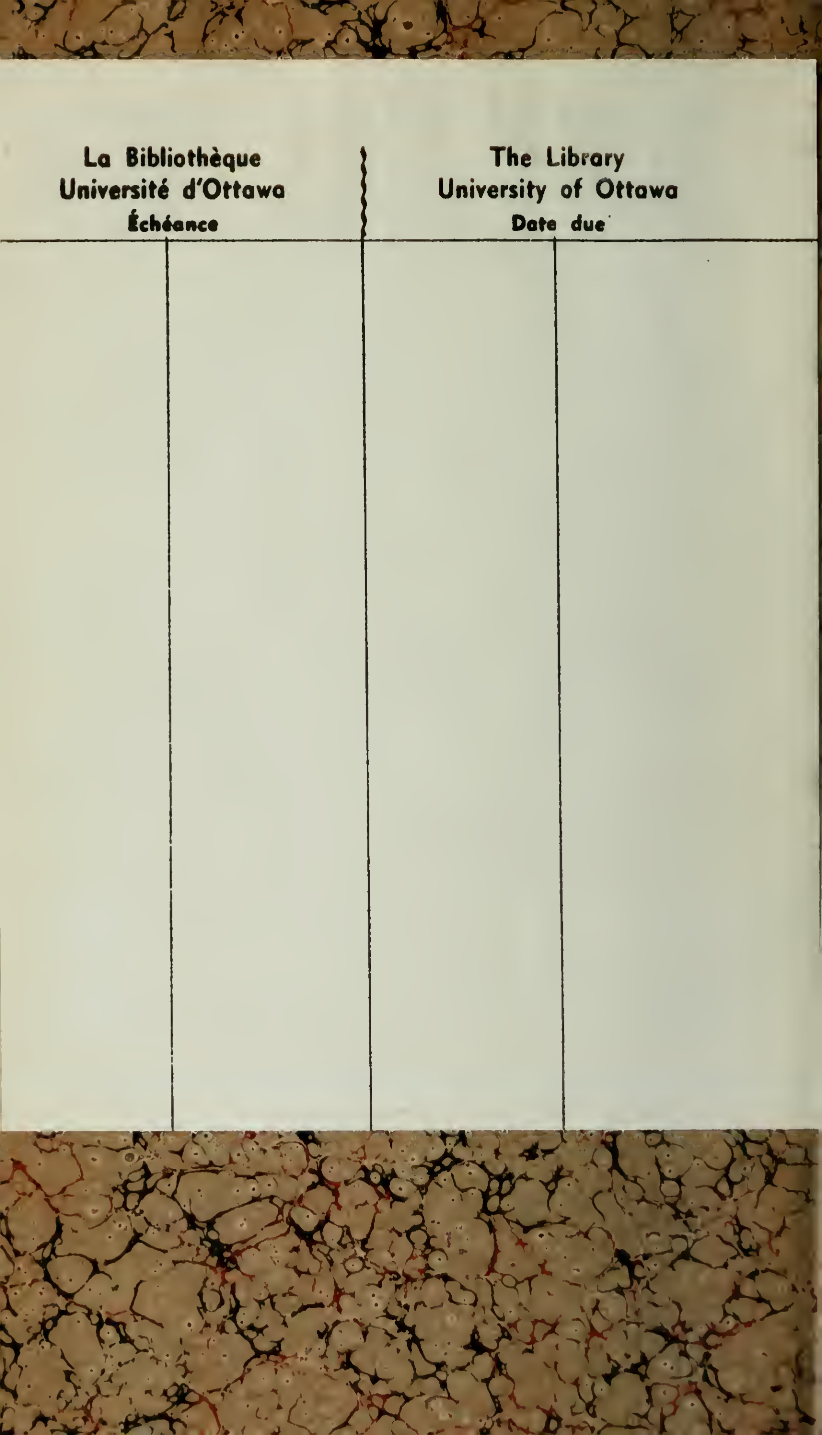
Est-il rien de plus aimable qu'une jeunesse pudique? Quel charme, quel éclat la pudeur répand sur la conduite et sur tout l'extérieur d'un jeune homme! Quel augure favorable, quelle solide espérance pour tout le reste de sa vie! Docile à la règle du devoir, il courbe sous son joug toutes ses passions et tous les mouvemens de son cœur, pour comprimer sévèrement toute affection, même légère, qui en troublerait la tranquillité. La pudeur écarte de ses lèvres toute parole déshonnête; elle est la sœur de la continence. Rien qui manifeste mieux sa candeur virginale et l'innocence de son âme. Elle éclaire à la fois son intelligence, pour en éloigner tout ce qui pourrait la corrompre. Tout intéresse dans sa personne, jusqu'à cette naïve rougeur qui vient colorer ses joues et s'imprimer sur son visage.

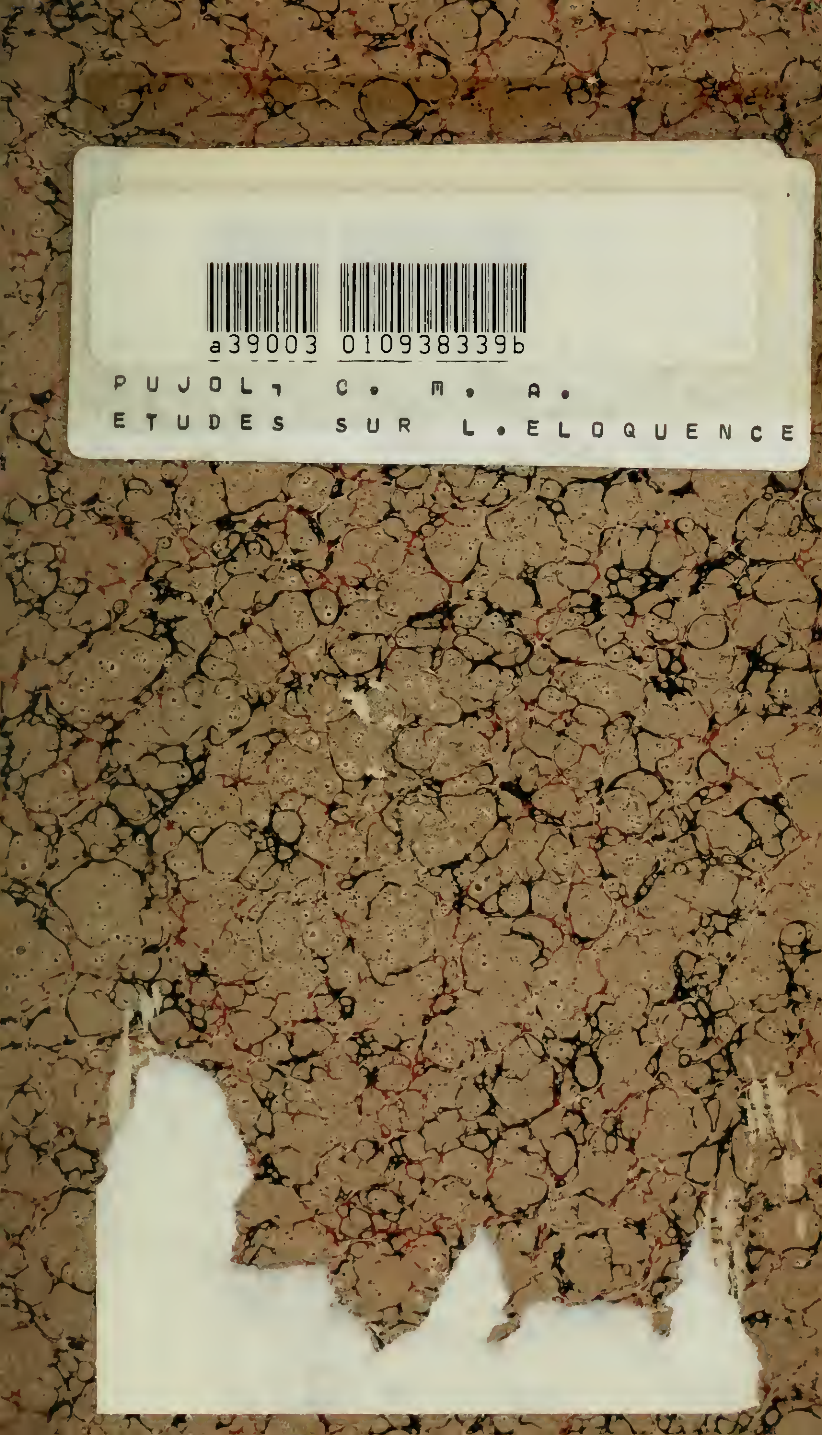
FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.




a39003 010938339b
PUJOL, C. M. A.
ETUDES SUR L.ELOQUENCE


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 14 01 19 12 6